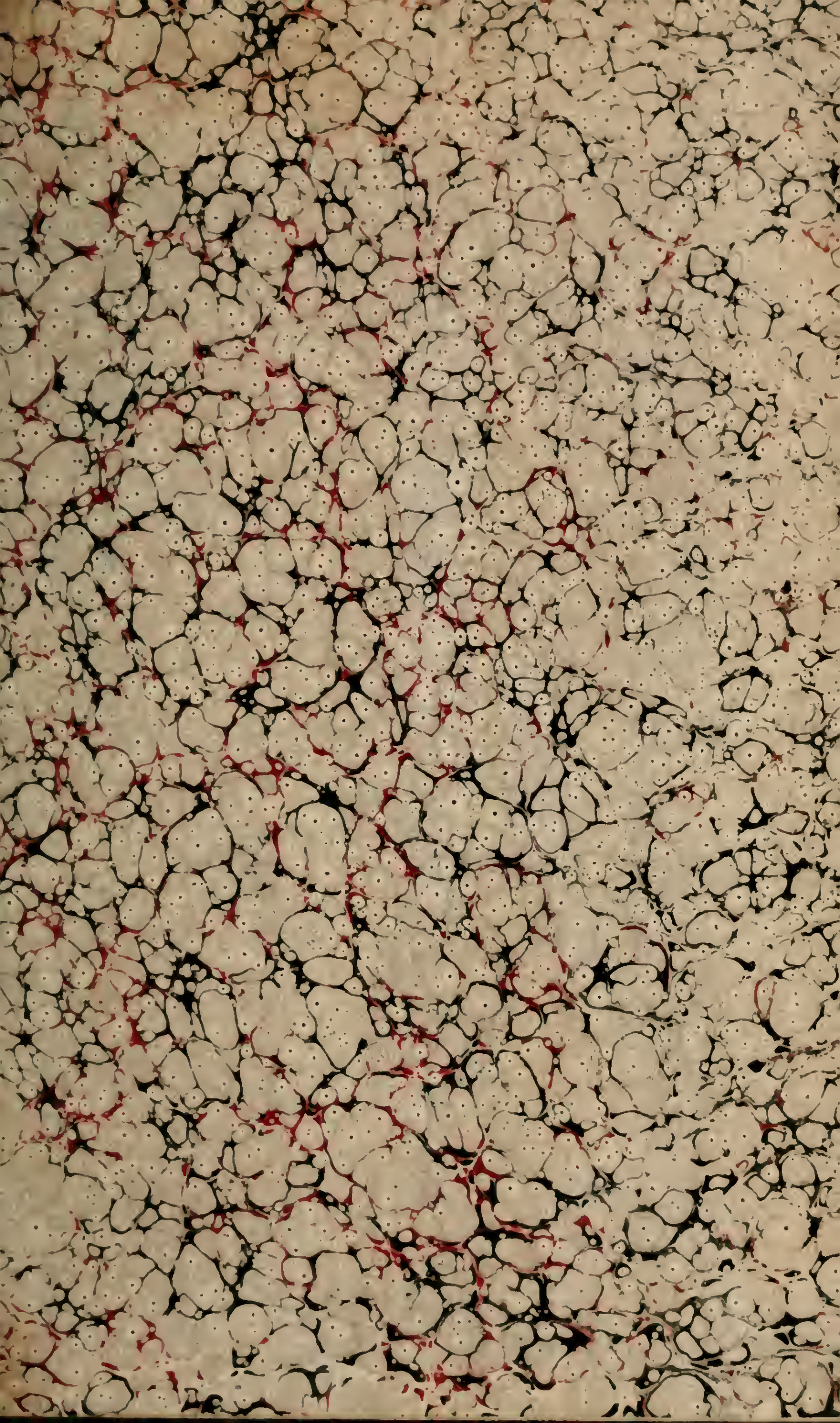



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN
823
N361&Fm
v. 7



CONTES

DE MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

TOME VII.

ANGERS, IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

CONTES

DE

MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. B. MAURICE,

ÉLÈVE DE L'ANCIENNE ÉCOLE NORMALE.

TOME SEPTIÈME.

UN CONTE DE LA TYNE. —
— LES PERLES ET LA CANELLE. —
— SIC VOS NON VOBIS.

PARIS,

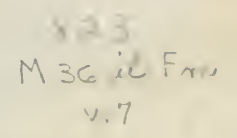
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

LIBRAIRIE DE PAULIN,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXXIX.



UN CONTE DE LA TYNE.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Le devoir du gouvernement étant d'assurer la propriété de ses sujets, et leur industrie étant leur propriété la plus incontestable, toute interposition du gouvernement dans la direction et la rémunération de cette industrie est une violation de son devoir envers ses sujets.

Une interposition de cette nature a lieu quand la législation protège quelques-uns et leur donne exclusivement les travaux et les salaires qui, sans cela, eussent été ouverts à tous ; — comme dans le cas de corporations privilégiées de marchands.....

Quand certaines conditions préalables sont arbitrairement imposées pour l'exercice d'une industrie et la jouissance de ses bénéfices ; — comme dans la loi qui règle les apprentissages.....

Quand les travailleurs sont contraints à faire un genre de travaux qu'ils n'auraient pas choisi ; — comme dans la presse des marins.....

Le même devoir — d'assurer le libre exercice de l'industrie — veut que des compagnies soient privilégiées pour exécuter certains travaux d'utilité publique dont ne pourraient aussi bien se charger des particu-

liers ; — comme des routes, des canaux, des ponts, etc. — Et de plus :

Que les fruits de quelque talent rare ou de quelque entreprise particulière, soient assurés à un individu ; — et c'est là le but de notre loi des brevets d'invention.

Dans les premiers cas d'interposition mentionnés, naissent trois grandes sources de maux :

La restriction d'une concurrence honnête dans quelques cas ;

L'accroissement arbitraire de la concurrence dans quelques autres ;

Un obstacle à la circulation du travail et des capitaux d'un emploi à un autre, et d'un lieu à un autre.

Dans le dernier exemple de protection cité, aucun de ces inconvénients n'a lieu.

UN CONTE DE LA TYNE.

CHAPITRE PREMIER.

POINT DE NOUVELLES DU PORT.

Un soir de l'automne dernier, Walter était si occupé à bêcher dans son jardin, qu'il ne faisait aucune attention à ce qui se passait de l'autre côté de la haie. Les trains de wagons, portant le charbon de terre, passaient les uns après les autres sur le chemin de fer du puits à l'embarcadère, et de l'embarcadère au puits, sans qu'il daignât lever les yeux, jusqu'à ce qu'une voix, partant d'un de ces véhicules, le héla, et lui dit qu'il était un beau passeur de ne faire nulle attention, et de laisser un passager demander le bateau dix minutes de suite. Walter ne fit que se tourner vers le cottage de son père, et lui crier : « Père, le bateau, » et puis il se remit à bêcher.

Le temps n'était plus où Walter avait coutume de s'arrêter dans le sarclage ou l'émondage, ou de s'appuyer sur sa bêche pour regarder son père passer les voyageurs sur l'autre rive, et se demander qui ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient. Son jardin était un lieu bien tentant pour perdre du temps à regarder la rivière, car il allait en pente jusque sur la grève. Mais maintenant Walter avait trop à faire et trop à penser pour perdre du temps dans les amusements d'autrefois. Dans son enfance, son père lui avait dûment et perpétuellement répété qu'un bras diligent amène la richesse, et que celui qui ne veut pas tra-

vailler ne doit pas manger. Mais, bien que ces citations eussent eu leur effet, il y avait des pensées dans l'esprit de Walter qui stimulaient plus puissamment encore son activité.

Toutefois, il jeta sa bêche avec assez d'empressement lorsque, quelques minutes après, il s'entendit appeler par derrière; sa cousine Effy montait rapidement la pente du jardin en criant :

— Walter, Walter, mon père est-il ici? Vous ne devez pas avoir peur de me le dire à moi, mon père est-il ici?

— Votre père? non, je ne l'ai pas vu depuis dimanche dernier à l'église.

— C'est ce que m'a dit mon oncle Christophe; mais j'ai obtenu de lui qu'il me passât, il m'en coûtait tant de croire que vous ne saviez pas où était mon père. Walter, ne pourriez-vous me donner un indice, le moindre indice? Je n'ose pas retourner vers ma mère sans lui apporter quelque nouvelle.

L'expression triste de la figure de Walter montrait assez qu'il eût volontiers donné des nouvelles s'il en avait su; enfin il prononça en hésitant le mot de *public-house* (cabaret).

— Oh! il n'y a point un public-house depuis ici jusqu'à Newcastle et même jusqu'à Shilds, où l'un d'entre nous ne soit allé avant minuit; je ne savais si je devais me réjouir ou m'affliger de ce qu'on ne le trouvait dans aucun d'eux. Maintenant je crois que je serais contente de le voir, en quelqu'état que ce fût.

— Avant minuit! combien y a-t-il donc de temps que vous ne l'avez vu?

— Il a quitté la cale, dit-on, à la brune, au moment où il passait devant le navire charbonnier, — seu-

lement parce que sa pipe était cassée et qu'il voulait s'en procurer une autre, mais il n'est pas revenu.

Walter gardait le silence, mais Effy comprenait sa pensée.

— Il est certain, dit-elle, que les matelots presseurs ont fait une expédition la nuit dernière.

— Où est stationnée la patache royale? demanda Walter, rabaissant les manches de sa chemise et cherchant des yeux sa redingote.

— Juste à l'embouchure de la rivière; mais il n'y a pas moyen de l'aborder. La moitié des bateaux de Shilds rôdent autour, mais comme il n'y a dedans que des femmes, les officiers n'en font que rire. On ne voit qu'un ou deux officiers sur le pont.

— Oui, oui, les autres malheureux sont renfermés étroitement à la cale. S'il n'y a que des femmes dans les bateaux, la besogne de la patache est faite, elle ne restera pas longtemps dans nos parages.

— On dit qu'il n'y a pas moyen de voir un matelot dans tout Shilds depuis avant-hier. Aussi a-t-on vidé la prison pour compléter le nombre des recrues. Walter, il ne faut pas songer à aller chercher mon père. On n'a pas vu passer une barque aujourd'hui; les hommes n'osent pas s'aventurer dans le port tant que la patache y sera. Encore une fois, il ne faut pas y aller, Walter. Je ne suis pas certaine qu'il n'y ait pas de danger pour vous à travailler ici, en pleine vue de la rivière; je vous voyais distinctement de l'autre bord.

— Que croyez-vous, Effy, qu'ils pourraient faire d'un jardinier sur un vaisseau du roi?

— Mais ce qu'ils font de tous les autres hommes de terre, je suppose; il est certain qu'ils ont pressé des gens qui n'ont jamais embarqué de leur vie...

— En vérité!

— Oui, en vérité. Aussi si vous tenez absolument à travailler, j'aimerais mieux que vous le fissiez de l'autre côté de la haie ou derrière les grands arbres. Savez-vous que je vous ai vu vous arrêter et ôter votre casquette, quand vous êtes arrivé au bout de ce sentier, et puis vous incliner...

— Quoi ! quand vous ne devriez songer qu'à votre père, murmura Walter à voix basse, rougissant de satisfaction.

— N'est-ce pas mon devoir de penser à vous d'abord? demanda Effy; et quand ce ne le serait pas, comment pourrais-je m'en empêcher?

Walter n'était pas pressé de répondre à cette question, Effy continua.

— Quant à ce qui est de le dire, je ne saurais m'en empêcher non plus.

En vérité, je m'étonne quand j'entends Bessy (1) Davison prétendre que son amoureux est la dernière personne au monde à laquelle elle pense ou dont elle se soucie ; notez qu'elle sait bien que ce serait un péché ou une honte que d'en dire autant quand il sera son mari — ce qu'il est presque déjà — puisqu'ils doivent se marier la semaine prochaine.

— Il me semble que nous sommes bien plus destinés à être époux et femme qu'eux, Effy. Je voudrais que nous dussions nous marier la semaine prochaine.

— Je ne puis pas parler de cela, Walter, jusqu'à ce que j'aie des nouvelles de mon père, et que je sache ce que deviendra ma mère s'il est réellement parti. Après cela il pourrait revenir; il y en a qu'on a débarqués deux jours après les avoir enlevés.

Walter ne dit pas ce qu'il savait, que ceux qu'on avait

(1) Abréviation pour Elisabeth.

ainsi rendus à leurs foyers, étaient des hommes impropres au service du roi — un pauvre tailleur qui, à force d'exercice, eût peut-être fait un voilier, mais qui jamais n'aurait été capable d'un travail plus dur; un garçon de charrue qui baillait d'étonnement à la première vue de la mer quand on l'avait surpris et emmené; un colporteur qui semblait devoir mourir au bout d'une semaine si ses promenades étaient limitées au pont d'une patache. Walter savait qu'Eldred était un homme trop propre à ce que le roi en voulait faire pour être rendu à la liberté comme un malheureux.

— Que deviendra votre mère, Effy, si votre père est réellement absent un ou deux ans et même davantage ?

— Je ne saurais le dire, je n'ai pas osé le lui demander; si vous l'aviez vu la nuit dernière, cela vous aurait brisé le cœur.

— Le vôtre l'est, Effy; vous paraissez bien fatiguée, bien tourmentée.

— Oh ! je suis habituée à ma mère, je suis accoutumée à ses manières de sentir et d'agir, mais elle soupirait et elle gémissait si péniblement la nuit dernière que nous ne savions que faire, le pauvre Tim et moi; car pour Adam, il n'y a pas eu moyen de le voir. J'ai envoyé chez son maître demander pour lui une permission de quelques heures, mais il n'y était pas; en sorte que j'ai été privée de son secours. Pendant longtemps ma mère a continué à dire tant de mal de mon père, que j'étais peinée que Tim l'entendît. Quand une fois j'ai eu fait coucher mon frère, j'ai cessé de vouloir raisonner avec elle, ce à quoi je ne suis que trop portée; mais je suis effrayée d'aller la retrouver, et voilà pourquoi je lambine ici sans aucune utilité.

— Mais que va-t-elle faire? demanda de nouveau Walter.

— Nous serons tous obligés de travailler, je suppose, comme font ceux qui n'ont point un père qui travaille pour eux.

— Nous ferions mieux de nous marier tout de suite, dit Walter, qui semblait en état de prouver que ce serait un soulagement pour M[rs] Eldred de voir sa fille établie, plutôt que de la voir forcée de retourner à l'ouverture du puits où elle avait travaillé dans son enfance, et où personne n'avait cru qu'elle dût jamais être contrainte de retourner.

— Cela ne m'était pas encore venu à l'esprit, dit Effy, après avoir pesé un instant la proposition de son amant, mais j'y réfléchirai en retournant à la maison, et je tâcherai de trouver ce que nous devons faire.

Walter rougit de nouveau de satisfaction, et dit quelque chose sur son étonnement du plaisir que les gens pouvaient trouver, qui prétendaient comme Bessy et son amoureux ne pas se comprendre l'un l'autre, au lieu d'aller franchement au fait et de convenir de ce qui était juste et honnête, afin de pouvoir compter l'un sur l'autre, sans s'exposer à des désappointements. Il était déjà assez difficile de garder la paix de la conscience, mais s'amuser à se tourmenter l'un l'autre, c'était dans son opinion une triste preuve d'amour. Il devait le sentir d'autant plus profondément que le sien était moins décidé et plus timide ; il le savait, aussi dit-il à Effy qu'elle le rendrait bien heureux de ne jamais se moquer de lui, de ne jamais se jouer de lui avec de fausses raisons...

Effy rougit d'indignation à l'idée que personne pût jamais prendre avantage de la modestie de Walter pour se moquer de lui ; au fond de son cœur elle sentait

chaque jour qu'il n'y avait aucune vertu qu'elle eût autant désiré avoir que la modestie de Walter, et qu'il n'y avait rien qu'elle craignît tant que d'apprendre à en abuser, en acceptant une suprématie qu'il semblait disposé à lui concéder. La seule objection que Walter trouvait à leur mariage, si tant il y avait qu'il en trouvât aucune, c'était qu'elle était trop complaisante et trop affable, tandis que son père en entrevoyait une plus sérieuse ; il doutait qu'ils eussent à eux deux la grâce divine nécessaire pour que leur union fût bénie.

— Mon oncle Christophe, dit Effy, paraît trop occupé pour me parler aujourd'hui ; chaque fois que je suis allé le voir, depuis quelque temps, il m'a paru absorbé par son invention ; mais je pensais qu'aujourd'hui il serait venu nous donner quelques avis sur ce que nous devons faire à propos de mon père.

— Il est au moment de terminer son invention, répondit Walter, et bientôt il sera en état de l'emporter à Londres pour y prendre un brevet; il est absorbé dans ce moment, mais vous ne sauriez douter qu'il ne vous porte à tous le plus grand intérêt, aussitôt qu'il sera en état d'entendre ce que j'ai à lui dire.

— Mais que dira-t-il de votre idée de nous marier la semaine prochaine, — de nous marier tandis que l'apprentissage d'Adam n'est pas encore terminé?

— Que peut-il dire, si ce n'est qu'Adam est apprenti et que je ne le suis pas? nous pouvons nous réjouir tous deux de ce que je suis jardinier et non pas cordier.

— Oui, car vous auriez encore une année à servir, à partir d'aujourd'hui, avant que de rien gagner ; à coup sûr le jardinage est une profession bien plus difficile à apprendre que la corderie. Comment se fait-il qu'Adam soit obligé de passer sept ans pour apprendre à tresser le chanvre en cordes, tandis qu'en beaucoup

moins de temps vous avez appris à connaître les saisons, le terrain, la nature des différentes plantes et la manière de les gouverner. J'aurais pensé qu'il en coûtait bien plus de temps et de peine pour produire de belles pêches et de beaux légumes, que pour devenir un bon cordier.

— Je l'aurais pensé de même, mais tous les travaux de culture ont été confondus sous le nom de travaux sans intelligence (*unskilled labour*), tandis que tout ce qui se rapporte aux manufactures a été appelé travaux d'intelligence (*skilled labour*) et demande un apprentissage, en sorte que l'homme qui cultive les plus beaux raisins que le soin et la science puissent produire, est regardé par la loi comme un ouvrier moins intelligent que celui qui, tout un été durant, frappe de l'argile pour la faire entrer dans un moule à briques. Si je me mettais vendeur de pommes, au lieu de producteur de pommes, j'aurais un tas de formalités à remplir après mes sept années d'apprentissage, et j'encourrais de grandes pénalités, si je n'avais pas servi mes sept ans entiers. Mais je suis jardinier, je n'ai jamais été lié à un maître, je suis libre d'employer mes bras à une autre occupation que la mienne, si celle-ci vient à me manquer. C'est une garantie pour votre avenir, Effy, et je suis heureux de pouvoir vous la donner.

— Une garantie! s'écria son père qui avait enfin trouvé le temps de venir s'informer des afflictions de sa nièce et de sa famille. Il n'appartient qu'à des jeunes gens qui n'ont pas vu les voies de Dieu dans ses travaux de parler de garantie. De quoi sert-il que le watchman fasse sa ronde, à moins que le Seigneur ne garde la ville.

— En vérité, mon oncle, dit Effy, ce n'est pas de

vos prédications que nous avons besoin aujourd'hui. Hier, à cette heure-ci, nous attendions mon père à l'issue de son travail, et maintenant je crains fort.....

— Ne craignez rien, mon enfant, la crainte est un péché.

— Bien, mon oncle ; mais croyez-vous que vous pourriez vous-même vous en garantir, si Walter avait disparu et que vous ne sussiez pas où il serait? Ne vous le figureriez-vous pas retenu dans la cale de cette horrible patache? Pourriez-vous vous empêcher de craindre qu'il ne soit misérable, qu'il ne soit malade, et que, privé de lui, vous n'ayez de longues années à passer dans la douleur?

— Vous pensez, dit l'oncle Christophe, voyant qu'Effy se mordait les lèvres pour retenir ses larmes, vous pensez que je suis un vieillard cruel qui n'ai pas de compassion pour ce que souffrent les autres. Ceux qui sont de ce monde doivent penser ainsi.

— Oh! qu'importe ce que pensent ou peuvent dire ceux qui ne nous voyent pas, qui ne nous entendent pas; mais moi je ne crois pas que vous soyez cruel, mon oncle; seulement.....

— Seulement quoi? demanda l'oncle Christophe, donnant à ses lèvres une position affectée, comme il le faisait toujours quand il s'attendait à entendre quelque chose de désagréable pour lui.

— Seulement — les gens très-pieux prétendent que d'autres doivent penser et sentir exactement comme eux; ils ne voyent pas que toute différence en ce genre provient d'un degré différent de confiance en Dieu. Ah! j'ai cette confiance en Dieu qu'il soutiendra mon père, et que ma pauvre mère.....

Elle fut obligée de s'arrêter un moment, et puis elle reprit :

— Mais toute cette confiance ne m'empêche pas de craindre qu'ils ne doivent être d'abord bien malheureux.

L'oncle Christophe secoua la tête avec un sourire et un soupir de condescendance ; c'était ce qu'il appelait une confiance avec réserve, mais il prierait Dieu que la foi véritable puisse grandir, avec le temps, dans le cœur de sa nièce. Il n'avait aucun conseil à donner pour le moment, il lui semblait impossible qu'Eldred pût leur être rendu, s'il était à bord de la patache du roi. Tout ce qu'il put promettre, c'est qu'il irait prier avec cette veuve d'un mari vivant, le dimanche matin, le seul jour qu'il ne pût pas en conscience donner aux travaux qui l'absorbaient, — à l'invention pour laquelle il espérait prendre bientôt un brevet.

Walter, lui, ne songeait pas à remettre au dimanche ; il se disposait à partir avec Effy, mais celle-ci n'y voulut pas consentir. Les matelots presseurs étaient toujours présents à son esprit, et elle ne craignait rien tant que de voir son futur tomber entre leurs mains. Il ne pouvait être nulle part plus en sûreté que chez son père — les passeurs étant partout exempts de la presse. Il alla au-devant de sa prière de ne se pas montrer dans son jardin, de manière à attirer l'attention de ceux qui seraient sur la rivière ou sur ses bords, et voulut épargner à son père la peine de déposer Effy de l'autre côté ; il avait quelques mots à lui dire pendant le passage. Son avis fut qu'elle ne devait point se harasser à courir çà et là après son père, qui n'avait aucun motif de se cacher à sa famille, mais qu'elle devait s'habituer à l'idée de le voir, contre sa volonté, devenu un défenseur de son pays, et espérer qu'il ferait un fidèle et vaillant marin au milieu des périls et des honneurs de la guerre.

Effy pensait que le plus sûr moyen d'empêcher un pareil résultat, c'était de traiter un homme de manière à lui faire haïr le gouvernement qu'il servait, et de paralyser son bras par ces peines de cœur qui le devaient assaillir, en songeant à la femme qu'on lui faisait abandonner, et aux enfants qu'il laissait sans protection. Elle pensait que la volonté libre était l'âme d'un bon service sur terre ou sur mer.

Elle n'était pas très-pressée de retourner vers sa mère sans nouvelles; elle s'arrêta pour voir son amant repasser la rivière, sachant qu'il n'était pas un batelier très-expérimenté, et que la marée contre laquelle il courait était très-forte. Une chaloupe s'avançait bien conduite; il semblait que Walter aurait le temps de débarquer et de la suivre de l'œil, soupçonnant peut-être, comme elle le faisait, qu'elle pouvait contenir quelques agents de Sa Majesté, cherchant à faire des recrues. Mais Walter dirigea mal son bateau, il lui fit faire un zig-zag qui l'amena très-près de la chaloupe, puis il parut perdre tellement sa présence d'esprit, qu'il se mit directement en position d'être coulé bas. Effy s'attendait à chaque instant à voir cette catastrophe, puis il se fit, à bord de la chaloupe, un mouvement qui ne la glaça pas moins de terreur.

— Oh mon Dieu! pensa-t-elle, ils se seront aperçus que ce n'était pas un passeur par état, ils vont l'emmener aussi; ma mère et moi nous nous trouverons veuves à la fois.

Elle courut sur le bord de l'eau, et peut-être elle eût essayé d'y entrer à pied, si les deux bateaux ne s'étaient séparés de manière à lui rendre le pouvoir de respirer. Elle fut frappée alors de l'improbabilité qu'il y avait à ce que les presseurs fissent aucune violence à un passeur dans l'exercice même de ses fonctions. Mais

cette conviction ne rendit pas tout d'un coup la force à ses jambes qui pliaient sous elle, et ne calma pas la douleur mortelle qui l'avait saisie au cœur.

Ordinairement elle aimait ce chemin, parce que Walter travaillait vis-à-vis, et pour d'autres raisons encore; mais aujourd'hui tout lui paraissait désagréable: le sifflement du vent d'automne dans les arbres dépouillés sous lesquels elle avait à passer, fatiguait son oreille. Elle essaya de trouver un sentier où elle pût marcher sans faire craquer des feuilles mortes, et quand il devint nécessaire de traverser le chemin de fer, il lui sembla que c'était la chose la plus difficile du monde que d'échapper aux wagons. Elle était convaincue qu'elle serait écrasée avant de rentrer chez elle. La fumée de la charbonnière l'étouffait à demi, et les voix qui partaient des différents cottages lui paraissaient plus aiguës, plus dures qu'elle ne l'eût jamais remarqué. Les bords de la rivière lui avaient semblé trop froids, les approches de la charbonnière lui parurent trop chauds, et puis le vent ou quelqu'autre chose l'empêchait d'avancer; elle eût volontiers juré qu'elle avait les pieds attachés.

Tandis qu'elle était dans ces angoisses, quelqu'un lui toucha l'épaule; elle se retourna comme disposée à fuir, mais ce n'était que son frère aîné.

— Qu'est-ce qu'il y a? on dirait que je vous ai effrayée, s'écria gaîment celui-ci.

— Oh! Adam, ce serait bien si vous ne m'aviez jamais effrayée que de cette manière.

— Bah, bah! vous allez revenir à la vieille histoire que mon brevet d'apprentissage sera déchiré. Qu'il le soit, si cela plaît à mes maîtres; je connais assez bien mon affaire, je la savais il y a déjà trois ans assez pour gagner mon pain comme un autre. Il n'est donc pas

étonnant que je sois fatigué de travailler si longtemps pour un maître, quand je suis aussi en état que je le serai jamais de travailler pour moi-même.

— Mais la honte, — la perte, — si vous avez votre brevet déchiré. Comment serez-vous jamais à l'égalité avec ceux qui ont servi tout leur temps, si vous ne pouvez pas vous soumettre à la loi ?

— Je voudrais être né là où n'existe pas une pareille loi. Si j'étais de Manchester ou de Birmingham, mon apprentissage aurait été aussi long ou aussi court que la profession l'aurait exigé, ou si j'avais été Américain j'aurais pu apprendre à faire des cordes sans m'engager aucunement.

— En Amérique, à ce que j'ai entendu dire, les gens ont plus de chances de réussir qu'ici; ils sont plus tôt libres d'employer comme ils le veulent leurs bras. Ils peuvent s'établir, se marier et avoir des droits plus tôt qu'ici où il y a tant de bras en proportion des moyens de subsistance. Quant à Birmingham et Manchester, je ne sais pas de quelle réputation y jouissent les jeunes hommes, mais j'ai entendu dire que de longs apprentissages assurent la moralité de la jeunesse.

— A ce compte, je dois être un individu bien plus moral que Walter. — Qu'en pensez-vous, Effy ? Mais je voudrais bien savoir en quoi ma moralité peut gagner à ce que je sois contraint, pendant sept ans, à aller d'un bout de ma corde à l'autre tant de fois par jour au profit de mon maître. Je ne vois pas trop ce que la moralité de qui que ce soit peut gagner à courir chaque fois qu'on lâche son fil, sous les yeux d'un maître toujours mécontent et grondeur.

— Je ne pense pas non plus qu'il soit absolument nécessaire que l'apprenti soit plein de mauvais vouloir, et le maître de mauvais procédés; mais je crois qu'un

jeune homme qui a de bonnes dispositions doit être reconnaissant de travailler sous les yeux d'un maître, à une époque de sa vie où il a tant besoin de tutelle.

— Tout cela était bon il y a 200 ans, à l'époque de ces apprentissages dont les pères de nos grand'pères leurs parlaient toujours, — quand les apprentis couchaient dans la même chambre, s'asseyaient à la même table que leurs maîtres et se rendaient derrière eux en rang à l'église; mais les temps sont changés. Je pourrais vous dire une foule de choses dont vous ne vous doutez guère, si je voulais vous prouver combien bien peu nos maîtres ont d'influence sur nos plaisirs et nos mœurs. Peu leur importe ce que nous faisons quand l'ouvrage est fini. Tant que la roue tourne, il faut que les maîtres soient bien habiles s'ils tirent de leurs meilleurs et plus anciens apprentis la moitié de l'ouvrage que ferait un compagnon ordinaire.

— Comment se fait-il que les apprentis étaient si différents au temps des pères de nos grand'pères?

— Peut-être était-il plus difficile d'apprendre les arts à cette époque, et alors des apprentissages plus longs pouvaient être nécessaires; peut-être était-on aussi moins pressé de gagner son pain, et était-il alors moins désagréable de se voir privé de salaire quand on pouvait se suffire par son travail. Vous ne sauriez vous étonner, Effy, que je m'échappe de temps en temps, quand l'occasion se présente de gagner deux sous, ou quand je peux m'amuser au lieu de travailler pour rien.

— Mais vous oubliez ce que vous devez à votre maître, pour vous avoir appris son métier, et ce que vous pouvez perdre si votre brevet d'apprentissage vous est refusé.

— Moi, je n'oublie rien de tout cela; j'ai payé à mon maître, il y a longtemps, tout ce que je lui dois,

excepté la nourriture et la boisson que j'aimerais mieux payer sur mes salaires. N'allez pas me parler encore de la sottise que nous ferions de nous marier trop tôt, si nous n'en étions empêchés par le contrat qui nous lie jusqu'à vingt et un an. Il peut arriver des choses pires que des mariages précoces, quand des apprentis sont jetés dans la dissipation. Dans mon esprit, le meilleur moyen de rendre un jeune homme sage et rangé, c'est de le laisser travailler aussitôt qu'il le peut faire avec l'idée encourageante que c'est pour lui qu'il travaille. Vous verrez comme je serai rangé dès que je travaillerai à la journée ou à mes pièces...

— Mais si votre maître vous renvoie d'ici là?

— Alors il me faudra aller loin de cette grande ville, quelque part où l'on puisse travailler sans brevet d'apprentissage.

— Ne parlez pas de cela, mais retournez-vous-en chez votre maître, afin que je puisse dire à ma mère que vous y êtes, et que ce lui soit une petite consolation dans sa grande douleur.

— Quelle grande douleur?

— Ah! vous êtes peut-être la seule personne, à cinq milles à l'entour, qui ne sachiez pas la grande affliction où nous sommes; je différais à vous le dire, parce que la chose est presque désespérée.

— Je voyais bien que vous aviez pleuré, mais je pensais que Walter avait été mauvais à votre égard, ou que peut-être il s'était montré trop tendre. Qu'est-ce qu'il y a donc, Effy? Est-ce que le pauvre petit Tim...

Tim se portait bien, et Adam fut frappé d'horreur d'apprendre que le malheur qui venait de frapper sa famille était bien plus grand qu'il ne l'avait prévu. Quand il sut que Cuddie était absent — faisant son pre-

mier voyage à Londres à bord d'un charbonnier — il fut plein de remords de ce que sa mère, dans une circonstance pareille, se trouvât privée du secours de ses deux fils aînés. Au lieu de retourner chez son maître, il voulut voir d'abord sa pauvre mère, et quand Effy réfléchit que cette visite pourrait lui servir d'excuse auprès de son maître, et lui donner quelque chance d'obtenir son brevet, elle ne s'y opposa pas davantage.

Quand Effy approcha de la maison, elle trouva peu d'espérance de consolation. Près de l'endroit où les charbons étaient lancés des wagons dans les chaloupes sur la rivière, il y avait des groupes où l'on s'entretenait de tels ou tels voisins qui devaient avoir été pressés puisqu'ils n'avaient pas reparu. Cette nouvelle rendait de moins en moins probable qu'Eldred dût être rendu à sa famille, et ce qu'il y avait de mieux à espérer, c'était que sa femme fût déjà préparée à ne plus le revoir.

Qu'elle y fût préparée ou non, elle n'en parut pas moins empressée de questionner sa fille, et pas moins désappointée de voir qu'elle ne rapportait aucune nouvelle.

—C'était une sottise à moi de vous en envoyer chercher, dit-elle. Je suis la dernière personne du monde à obtenir les renseignements que je demande, la dernière personne du monde pour laquelle quelqu'un veuille faire quoi que ce soit.

— Ne croyez pas, ma mère... Effy s'arrêta par considération pour la position d'esprit où était la pauvre femme, qui continua :

— On aurait cru que le temps était passé depuis longtemps pour votre père de songer à abandonner sa famille. Mieux aurait valu qu'il l'eût fait il y a bien des

années quand j'étais plus en état de supporter cette charge. Maintenant je suis vieille et usée, mais j'ai toujours dit que je n'aurais pas de repos jusqu'à ce que je fusse dans la bière.

— Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un qui nous a dit de venir à lui, et qu'il nous donnerait le repos? demanda un homme assis près du foyer avec le petit Tim sur ses genoux. C'était M. Severn, l'ecclésiastique, l'un des meilleurs amis de Tim. Celui-ci n'avait que six ans, mais il avait perdu la vue par accident, deux ans auparavant, dans un puits de charbon. Il n'était jamais bien malheureux, mais jamais il n'était si content que lorsqu'il entendait à distance la voix réjouissante ou les pas mesurés de M. Severn, ou bien quand quelque chose à lui dire ou à lui enseigner exigeait qu'il se tînt debout entre les jambes du réverend ou assis un bras autour de son cou. Il entendit la question de son ami, et demanda qui avait fait cette promesse. La réponse mit sa mère en larmes ; mais que ces larmes fussent de celles qui font du bien, c'était ce qui parut douteux à ceux qui étudiaient avec inquiétude la force de ses émotions.

— Ma mère, dit Adam, vous ne pensez pas, non vous ne pouvez pas penser que mon père vous ait abandonné volontairement.

— S'il l'a fait, vous en êtes en partie cause. Aucun homme n'était plus fier que votre père de n'avoir point de vagabonds dans sa famille, et bien souvent, depuis quelque temps, il prophétisait que vous en deviendriez un. — Oui bien souvent, chaque fois qu'il apprenait que vous vous étiez absenté de votre ouvrage. J'espère que cela vous fera une leçon.

— Ma mère, ma mère, ce n'est pas le moment, dit Effy, qui tremblait qu'Adam quittât le cottage pour n'y

jamais revenir ; ma mère, mon père n'a jamais parlé durement d'Adam.

— Durement, non ; il n'a jamais parlé durement de personne de sa vie ; il a toujours laissé parler les autres, et toujours fait ce que les autres ont voulu, et je parierais qu'il en est de même dans cette circonstance. Je croyais avoir élevé mes enfants à n'avoir pas le défaut de leur père, mais maintenant ils vont me fendre cœur avec le défaut opposé : de sorte que, le père et les enfants aidant, je serai bientôt dans la bière.

-- Comment Cuddie peut-il vous briser le cœur, ma mère, dit Adam en affectant du calme ; je vous demande un peu ce qu'il vous a fait ce pauvre garçon?

Effy dirigea vers lui un coup d'œil suppliant, et dans ce moment Tim commença à faire entendre sa petite voix.

— Oh ! ne partez pas, ne vous en allez pas, monsieur !

— Il le faut, mon cher enfant ; plus tard je reviendrai, quand...

— Quand ma mère ne m'insultera plus devant vous, monsieur, dit Adam ; mais il n'est guère probable que vous me retrouviez jamais ici après ce que vous venez d'entendre ?

— Pardonnez-moi, Adam, j'espère vous y retrouver ; j'oublierai ce que j'ai entendu, parce que cela a été dit dans un moment d'irritation. Vous vous rappelerez, vous, j'espère, que votre mère est dans une affliction profonde, que nul ne doit demander un compte trop sévère de ses paroles, et son fils moins que personne.

— Je ne puis supporter d'entendre parler de moi ainsi, cria Mme Eldred. Toute ma vie j'ai eu tout le

monde contre moi; mais entendez-vous, M. Severn, je ne puis supporter que qui que ce soit parle ainsi de moi à mes enfants.

— Dites-nous donc alors comment nous devons songer à vous, comment nous devons prier pour vous dans votre chagrin?

— Comme pour quelqu'un assez fort pour supporter tout ce qu'il plaira à Dieu de lui envoyer.

Ses larmes abondantes ne l'empêchèrent pas de déclarer qu'elle irait à l'ouverture du puits, qu'elle y travaillerait pour y gagner cette indépendance et cette bonne réputation qu'elle avait toujours cherchées pour elle et pour ses enfants. Elle parla de ceux-ci avec orgueil, quoiqu'elle vînt d'en parler avec amertume; elle parla de sa force, bien qu'un instant auparavant elle eût dit qu'elle était vieille et usée; elle ajouta qu'elle n'avait pas besoin d'autre consolation que celle qu'elle pouvait puiser en elle-même, quelque bonnes que fussent les intentions de ceux qui voulaient lui en donner; elle oubliait que l'instant d'auparavant, elle se plaignait avant que M. Severn n'entrât, que personne n'avait souci d'elle, et que dans son malheur nul ne lui donnait signe de sympathie.

M. Severn, qui ne haïssait rien tant que d'avoir l'air de s'imposer chez les autres, lui souhaita doucement la force et les consolations dont elle avait besoin, et se retirait quand le petit Tim, qui avait voulu le reconduire jusqu'à la porte, étendant la main pour le saisir par la basque de son habit, la manqua et tomba de dessus la marche de la porte. Il n'avait fait, pour ainsi dire, que glisser sur ses mains et sur ses genoux; mais l'enfant, étonné d'abord de sa chûte, fut tout à fait alarmé par la terreur qu'en témoigna sa mère. Tout

enfant aurait cru s'être fait beaucoup de mal en voyant sa mère soupirer et gémir comme elle le faisait.

— En vérité, ma mère, je ne crois pas qu'il se soit fait de mal. — Si vous le laissiez essayer de marcher dans la chambre. — Je ne pense pas qu'il souffre du tout, dirent à la fois, mais en vain, le fils et la fille. M. Severn toucha le bras d'Adam et leur fit signe de laisser passer ce paroxisme de douleur. Effy posa tranquillement un verre d'eau près de sa mère, et ferma la porte pour que quelques curieux ne vissent pas ce qui se passait. Un temps avait été, mais ce temps était loin, où la moindre émotion de sa mère faisait aussi invariablement couler les larmes d'Effy. Son cœur était toujours péniblement opprimé quand elle la voyait en colère; mais ce n'était plus que le chagrin tranquille qui pouvait éveiller ses sympathies. Quand les grands, hélas! furent calmés, et que ce ne furent plus que de douces larmes qui tombèrent sur le pauvre Tim, Effy ne put plus retenir les siennes, et ce fut des deux celle qui en versa de plus abondantes. Adam ne savait que faire; aussi fit-il ce qu'il y avait de mieux, il prit la main de sa mère et lui dit qu'il espérait qu'il serait pour elle un plus grand sujet de consolation qu'il n'avait été jusque-là. Il parla de Cuddie, et c'était un sujet de conversation agréable pour tous. M. Severn le considérait comme l'un des jeunes gens de la paroisse qui promettait le plus. Mrs Eldred dit comment elle avait découvert la première, et fait remarquer à son mari tout ce que Cuddie pouvait devenir, mais elle ajouta douloureusement qu'il était à craindre qu'il ne fût pressé pendant le voyage. Tous, d'une seule voix, lui rappelèrent combien il était jeune, et combien il était peu vraisemblable que sa majesté fît presser des matelots de dix-sept ans, quand elle en avait à discrétion d'un âge plus

avancé. Tim avait sa petite histoire à raconter de ce que Cuddie devait faire pour lui quand il serait de retour. Sa mère sourit et le bénit intérieurement d'avoir oublié si vite sa terrible chûte. Dix minutes après, M. Severn la quitta, complétement convaincu qu'il lui serait plus aisé de compter ses causes de douleur que ses causes de joie, que la providence est sage et bonne dans tout ce qu'elle nous envoie, et que le meilleur accueil qu'elle pourrait faire à son mari à son retour, serait de lui montrer ce qu'à cause de lui elle aurait fait en son absence.

CHAPITRE II.

NOUVELLES DU PORT.

Mrs Eldred ne s'était point flattée quand elle avait dit qu'elle était dans le cas de faire pour sa famille tout ce que les circonstances exigeraient. Cinq jours après la disparition de son mari, on aurait pu la voir dans une situation où elle n'avait pas cru qu'elle dût jamais se retrouver, triant et assortissant des charbons à l'ouverture d'un puits voisin. Elle n'avait pas voulu entendre parler qu'Effy dût partager ses travaux. Son plus grand désir était qu'elle se mariât avec Walter aussitôt qu'elle le voudrait. Ce serait, disait-elle, un souci de moins dans son esprit, un devoir accompli envers son mari absent, dont la fille unique ne devait pas souffrir de la chance malheureuse qui l'avait enlevé à leur amour. Le seul argument qu'on pût lui opposer, c'était de savoir ce que deviendrait le petit Tim pendant les

heures de travail. Effy voulait le garder avec elle, — non-seulement à présent, tant qu'elle habiterait dans le cottage de sa mère, mais encore après, quand elle serait passée dans celui de Walter. Elle pensait qu'il vaudrait mieux que l'enfant jouât au milieu des plates-bandes que parmi des monceaux de charbon. Elle faisait entrevoir la possibilité qu'il vînt à tomber dans le puits ou dans la rivière pendant que personne ne le surveillerait. Ce raisonnement ne pouvait prendre; il n'y avait pas d'enfant de son âge plus propre que Tim à éviter les dangers du puits ou de la rivière. Son oreille le servait mieux que les yeux des petits enfants qui ne songent pas à se méfier, et l'on pouvait s'en rapporter à Tim du soin de reconnaître, en frappant la terre, à quelle distance il était de grands creux. On pouvait s'en fier à lui de calculer la certitude de traverser le chemin de fer avant que les trains ne pussent le surpendre, de trouver le petit sentier qui le conduisait en descendant à la pierre favorite sur laquelle il avait coutume de s'asseoir au bord de la rivière, pour s'amuser à tirer des joncs et à entendre murmurer l'eau. Sa mère disait qu'il courrait plus de risques des abeilles, dans le jardin de Walter, que partout ailleurs; enfin on laissa la chose au choix de l'enfant, et il se décida pour rester avec sa mère. Il était, de tous les individus, celui qui connaissait le moins l'impétuosité de son caractère, car il n'avait que rarement ou même jamais à en ressentir les effets, et il ne comprenait pas encore ce qu'il pouvait être pour les autres. Il aimait beaucoup Effy, mais il y avait un charme dans le coin du tablier de sa mère qui éclipsait tout ce que le reste eût pu avoir d'attrayant pour lui. En outre, Tim aimait la société, non-seulement comme enfant, mais comme aveugle; il quittait même le tablier de sa mère quand

il entendait de jeunes voix, et se jetait au milieu de tous les groupes d'enfants qu'il pouvait rencontrer sur sa route; il avait l'ambition de travailler comme les autres enfants travaillaient, de jouer comme ils jouaient, et l'occupation de sa mère lui en fournissait l'occasion. Le triage des charbons peut se faire aussi sûrement, quoique plus lentement, au toucher qu'à la vue, et l'ouvrage qu'on n'eût pas confié de cinq ans encore à Tim, s'il avait eu ses yeux, on lui permettait de s'y essayer parce qu'il était aveugle. Sa mère rectifiait ses erreurs, quand, par hasard, il lui arrivait de ne pas porter sa petite contribution au bon tas, et ses petits compagnons, devenus patients avec lui, lui pardonnaient quand, sans le vouloir, il détruisait leurs petits arrangements, abattant leurs maisons de charbons, marchant droit au milieu de leurs jardins de charbons, escaladant leurs montagnes de charbons. Aucun ne paraissait jouir plus que lui quand on brûlait les rebuts; il avait toujours le soin de s'assurer de la position du monceau auquel on allait mettre le feu; il se plaçait vis-à-vis, et poussait des cris de joie quand ceux de ses compagnons annonçaient la présence de la flamme, cherchant la chaleur et la fumée plutôt qu'il ne les évitait. C'était une question parmi les spectateurs, de savoir si l'éclat de la flamme n'excitait pas chez lui une sensation à travers le voile de ses yeux. Il ne pouvait répondre lui-même, et on laissa le point indécis jusqu'à l'époque où il comprendrait mieux ses propres plaisirs.

Mrs Eldred était au puits comme si rien n'était arrivé, le matin où Effy se maria, quinze jours après la disparition d'Eldred. Elle n'avait aucun sujet de rester à la maison maintenant qu'Effy n'y était plus, et personne n'avait plus horreur de se trouver seule que la pauvre

veuve n'en avait à présent. Elle s'appliquait ardemment à son ouvrage, à la bouche du puits, tantôt aidant à recevoir les charbons que montait le panier, tantôt les mettant à couvert, déposant les gros morceaux d'un côté pour le marché de Londres, les plus petits en un autre endroit, et dans un troisième enfin ceux qui doivent être détruits.

— Eh! mon enfant, qu'as-tu donc à te tourner de ce côté et à écouter? demanda-t-elle à Tim.

L'enfant sautait et battait des mains, à mesure qu'on entendait des cris de joie dans le lointain, ils approchèrent de plus en plus, on entendit le bruit d'une voiture, de plusieurs voitures; que pouvait-ce être? c'était un bien beau cortége, la noce en l'honneur de laquelle les cloches de St-Nicholas de Newcastle avaient sonné toute la matinée. Le révérend Miles Otley, recteur du voisinage, avait épousé la fille du riche M. Vivian de Newcastle, et chacun s'occupait beaucoup de cet événement, non-seulement parce que le mariage du recteur était un fait réellement important en lui-même, mais parce qu'il était curieux pour les vieillards de voir Miles Otley, qu'ils avaient connu petit garçon, devenu un homme d'aussi grande conséquence. On trouvait qu'il avait eu un bonheur extraordinaire dans son éducation et dans son avancement, bonheur bien plus grand que celui de M. Severn, son vicaire, qu'on lui préférait à tous égards, un seul excepté. M. Otley était un chasseur admiré; on louait le bon goût de ses équipages; son talent comme prédicateur était problématique, ses opinions ne l'étaient pas. Mais ce qui lui valait la faveur de ses voisins, c'était son opposition à un plan de travaux publics que l'on croyait devoir porter un grand préjudice

à la charbonnière, plan dont on n'avait jamais pu forcer M. Severn à dire aucun mal.

Un peu en amont, sur la côte, il y avait des matériaux pour une charbonnière qui aurait été ouverte depuis longtemps, si elle avait pu lutter avec les autres pour les moyens supérieurs de charrois. On aurait pu construire un chemin de fer jusqu'à la rivière ou même jusqu'au port du Shilds, mais on croyait qu'il serait moins coûteux et bien plus avantageux pour le pays tout entier de faire une petite percée dans le roc sur la côte, et de bâtir un petit port pour aider au chargement et au déchargement des navires. Cette ouverture pourrait aussi procurer un abri aux navires de petit tonnage, sur une côte dangereuse, et les gens impartiaux ne comprenaient pas d'objections à cette entreprise, si la compagnie qui la proposait croyait pouvoir y trouver son profit. Toutefois, il y avait des jalousies; quelques-uns des propriétaires de charbons ne désiraient pas la mise en activité de nouveaux travaux, et naturellement cette jalousie s'étendait jusqu'à leurs dépendants. Le jeune et brillant recteur épousa ce parti avec une énergie qu'on ne pouvait s'expliquer autrement qu'en se disant que c'était la première chose, sa propre personne exceptée, à laquelle il eût jamais pris intérêt, et que par conséquent cela avait pour lui le plaisir de la nouveauté. Il avait parlé de faire repousser le bill dans le parlement; il avait visité les propriétaires des terrains qui se trouvaient sur la ligne de la Deep Cut, pour essayer d'obtenir leur opposition à la mesure projetée; on croyait même qu'il avait effleuré ce sujet dans le dernier sermon qu'il avait prêché avant son mariage sur les innovations. M. Severn était si loin de trouver mauvais le plan proposé, qu'il croyait que l'exécution en serait avantageuse à toutes les parties intéressées dans

la discussion. Il savait que dans le Sud il y avait demande de plus de charbon — non pas que les habitants y pussent consommer une quantité plus forte de cet article chargé, comme il l'était en ce moment, de droits et de frais de différents genres, — mais il savait que beaucoup de manufactures souffraient faute d'un combustible abondant et à bon marché. Il savait que des milliers de pauvres créatures grelottaient de froid dans leurs greniers humides, tandis qu'un dépôt inépuisable de charbon se trouvait sous le sol, qu'il y avait des bras pour l'en extraire, des navires pour le transporter, si les frais de revient pouvaient être réduits au niveau des moyens des futurs consommateurs.

Il pensait que tout accroissement de l'approvisionnement deviendrait un stimulant pour le commerce entier, et tenterait de nouveaux consommateurs. Ainsi, non-seulement les propriétaires sur la ligne de la Deep Cut, les mineurs, les constructeurs de navires, les voiliers, les perceurs de puits, y gagneraient directement, mais tous ceux intéressés dans d'autres établissements de charbon y gagneraient aussi d'une manière indirecte. Il était vrai qu'il existait d'autres moyens de fournir plus amplement au peuple les combustibles dont il avait besoin ; mais ces moyens, on ne pouvait pas les employer quant à présent. Il était vrai qu'à la bouche de tous les puits, on brûlait du charbon, et souvent du charbon de première qualité, ce qu'il en eût suffi pour chauffer des masses de citoyens qui passaient au froid et dans l'obscurité les longues nuits d'hiver dans la plupart des villes d'Angleterre; il était vrai que cette destruction affligeait profondément les propriétaires de mines, et que les agriculteurs du voisinage s'en plaignaient beaucoup, parce que ces feux inutiles étaient pour eux une terrible nui-

sance; mais il était vrai aussi que tant que la corporation de Londres aurait le privilége de mesurer le charbon qui devait chauffer la capitale, et ne voudrait y admettre que de gros morceaux, il y avait peu de chance que les petits dussent avoir aucune valeur. Le seul espoir c'était donc que l'approvisionnement des gros morceaux augmenterait, en sorte que le prix baisserait autant qu'il le pouvait faire avec l'intervention d'une corporation.

Quant aux moyens qui devaient amener cette amélioration, comme c'étaient des travaux trop coûteux pour être entrepris par des individus, l'idée se présentait naturellement qu'ils devaient être exécutés par une compagnie privilégiée du gouvernement. De telles compagnies jouissent à bon droit de la faveur du roi et du parlement, quand, au lieu de lui nuire, leurs entreprises servent à développer l'industrie individuelle, et à lui assurer sa rémunération. Une compagnie qui aurait monopolisé la production de charbon, eût été un fléau contre lequel M. Severn se fût élevé de toute sa force. Mais une compagnie qui ouvrait un nouveau canal pour la distribution du charbon, rendait un service au public, et méritait des honneurs et des encouragements. Autant le gouvernement, obligé de protéger l'industrie des citoyens, devrait s'opposer à la première entreprise, autant il devrait favoriser la seconde. M. Severn faisait donc tous ses efforts pour vaincre les préjugés qui existaient contre ce plan dans sa paroisse, et surtout pour prémunir le parlement contre l'erreur dans laquelle ils auraient pu le jeter par leurs pétitions. Toutefois, il est si vrai qu'il est plus aisé et infiniment plus agréable de se joindre aux clameurs du vulgaire contre une proposition, que d'écouter les raisons qu'on peut faire valoir en sa faveur, que

M. Severn ne fut pas du tout surpris d'entendre les acclamations qui accompagnaient la voiture du nouveau marié. — Vive Otley! — enfoncé la Deep Cut! — pas de nouveaux ports! les anciens suffiront. — Ne perdez pas de vue cette affaire, Otley, — nous sommes tous avec vous.

M. Severn faisait visite à un pauvre diable qu'on avait retiré blessé d'un puits. Il se dirigea en souriant vers la fenêtre pour voir passer le joyeux cortège de voitures, dans lesquelles semblaient être tous les parents de la mariée et la moitié de ceux de son époux. Son père, le grand monsieur Vivian, était peut-être celui qui inspirait le plus d'étonnement et de respect à la multitude; — c'était un si grand homme! — quoique lui-même parût le savoir moins que les autres. Il s'était assis une fois près du duc de Willington qui lui avait adressé une question. Il avait donné une collation au duc de Northumberland, et la duchesse avait pris son bras dans la salle du bal de Newcastle. C'était un homme très-puissant dans Trinity-House, et il avait eu une fois une audience, à Londres du premier lord de l'amirauté. M. Vivian eût été étonné lui-même de voir quel grand homme on faisait de lui; il en eut bientôt une preuve. Le chirurgien de la mine, — un grand homme aussi dans sa spécialité arriva à temps pour apprendre quel était ce cortège magnifique qui passait sur la route. Ce gentleman avait un ardent désir d'être nommé chirurgien dans Trinity-House, et, depuis longtemps, il cherchait l'occasion de se distinguer aux yeux de M. Vivian. Il la fit en ce moment, mais non pas peut-être de la manière la plus convenable pour assurer sa présentation. Il poussa en avant son petit poney, afin de se trouver à portée d'attirer les regards de M. Vivian, si les voitures

s'arrêtaient pour permettre au recteur de saluer et de remercier le peuple. Le poney n'avait pas besoin d'être poussé, excepté quand il se trouvait dans une position particulière qu'il n'aimait pas du tout, — au milieu de la voie des wagons, empêtré dans les cordages. Dans cette position, où les chevaux du voisinage étaient sûrs de se trouver assez souvent, il fallait des moyens de persuasion assez forts pour engager le poney à passer ses jambes de derrière par-dessus la corde, après y avoir passé celles de devant. Mais cet effort une fois fait, il était sûr d'aller assez vite pour satisfaire le cavalier le plus impatient. L'animal descendit le talus, franchit d'un bond l'espace noir qui le séparait de la charbonnière, finit par désarçonner son maître, et le rouler dans la poussière aux yeux de toute la noce. Le but du chirurgien fut doublement atteint; non-seulement il se fit remarquer de M. Vivian, mais encore les voitures s'arrêtèrent, ce qui lui donna l'occasion de solliciter son patronage dans Trinity-House. Toutefois, le pauvre Milford était trop couvert de poussière, trop hors d'haleine, trop inquiet de son poney fugitif, pour expliquer bien clairement sa demande et ses droits. Il finit par présenter sa carte à son futur patron, et en obtint la permission de lui faire visite à Neuwcastle.

Trois hommes parurent ramenant le poney et le tenant soigneusement par la tête, comme s'ils eussent craint de la voir se détacher du corps. Quatre femmes ouvrirent leur porte, invitant le gentleman à entrer pour s'y faire épousseter et brosser. Une vingtaine d'enfants s'attroupèrent autour de lui pour lui faire remarquer que la basque de son habit était retournée, que son coude était déchiré et son chapeau enfoncé. Contrarié et honteux, le gentleman entra dans la mai-

son du patient qu'il venait visiter, où se trouvait encore M. Severn, debout à la fenêtre et regardant ce qui se passait dans la rue.

— Asseyez-vous, monsieur, je vous prie, et ne vous occupez pas encore de moi, dit le patient, regardant avec compassion l'état où se trouvait M. Milford, ma femme va vous donner un verre de gin.

— Et si vous voulez suivre mon avis, monsieur, dit la femme, vous retournerez le bas de votre jambe gauche pour éviter que cette affaire n'ait d'autres suites plus fâcheuses.

M. Milford accepta gravement le gin et le conseil; il tenait singulièrement à se rendre populaire, même en présence du vicaire; il protesta qu'il ne regrettait pas sa mésaventure, puisqu'elle lui avait fourni l'occasion de présenter ses respects au nouveau marié, qu'il honorait à cause du patriotisme qu'il déployait dans l'affaire de la Deep Cut.

— Quand il était à l'école — et qu'il n'était pas de ceux qui y brillaient le plus, combien peu l'on prévoyait quel grand homme il serait un jour dans l'église. Il ne s'y serait pas destiné si son père n'avait pas été ruiné. Personne n'y eût songé sans cela pour lui.

— En vérité! j'aurais cru que la longue et coûteuse éducation nécessaire pour une profession savante, eût été la dernière qu'un homme ruiné eût pensé à donner à son fils.

— S'il avait dû en faire les frais lui-même, certainement, monsieur; mais il y a tant de fonds légués pour l'éducation cléricale, que si un gentleman a quelqu'influence, c'est, dit-on, la carrière où il lui en coûte le moins pour lancer ses fils. Malgré cela on n'aurait guère pensé à faire un ecclésiastique du jeune Miles, à en juger par ce que j'ai vu de lui quand il était

enfant. Ceux qui étaient plus grands que lui le tourmentaient, parce qu'il tourmentait les petits ; quant à son maître, ils jouaient tous deux à qui se rendrait la vie plus malheureuse. Si miss Vivian avait vu ce que j'ai vu une fois, elle n'aurait guère pensé à l'épouser, tout changé qu'il puisse être. Ses camarades l'avaient enterré jusqu'au menton au milieu du jardin; et quand il eut bien crié et pleuré, ils lui mirent un bras dehors afin qu'il pût s'amuser à en frapper la terre. Je vous jure qu'en ce moment il n'avait guère l'air d'un jeune homme destiné au saint ministère.

— Non plus que bien d'autres écoliers qui cependant ont fait de bons prêtres, dit gravement M. Severn. J'ai vu souvent beaucoup de mal arriver de cette idée fausse qu'on a que les ministres de l'évangile doivent être différents des autres hommes, mais je n'avais pas encore entendu dire qu'ils dussent à l'école être différents des autres enfants.

— Non, monsieur, je veux seulement dire qu'on ne se serait pas attendu qu'un enfant stupide et d'un mauvais caractère, eût de son propre mouvement choisi l'église pour profession ; et comme il a pris ce parti, précisément quand les affaires de son père ont été les plus mauvaises, on peut douter que ç'ait été tout à fait une affaire de choix.

— Certainement, dit le chirurgien, il y a des secours pour l'éducation cléricale dont nous sommes privés dans les autres professions savantes. Il y un grand nombre de pensions, de bourses, de donations, dont nous autres pauvres chirurgiens n'entendons jamais parler.

— Toutes ces dépenses pieuses ont évidemment pour but, dit M. Severn, que la religion soit abondamment administrée dans le pays. C'est la piété des ci-

toyens qui a créé ces facilités pour l'éducation cléricale.

— Sans doute, monsieur, mais cela ne diminue pas la tentation à entrer dans une profession qui offre tant d'avantages. Il est clair pour moi, monsieur, que plusieurs y sont attirés, qui sans cela n'y eussent pas songé, et rien ne me persuadera qu'ils n'obstruent pas ainsi la carrière de ceux que le cœur avait poussés à faire leur état de l'évangile. Je ne me fais pas scrupule de vous parler ainsi, à vous, M. Severn, parce que je sais que vous êtes un de ceux qui ont plutôt perdu que gagné à cet arrangement des choses. Vous ne me nierez pas, monsieur, qu'après tous vos travaux et vos dépenses au collége, un homme qui s'occupe bien moins de son état que vous, a obtenu la place qui vous aurait été due si on ne l'avait donnée qu'au mérite.

M. Severn ne pouvait encourager de pareils discours, même dans la bouche d'un vieil ami de sa famille; il demanda comment allait le bras cassé, et quand M. Milford supposait que le malade pourrait reprendre ses travaux.

— Je vous demande pardon, continua le blessé, je n'avais intention d'offenser ni vous ni M. Otley. Tout ce que je voulais dire, c'est que dans l'église, comme dans tout, le meilleur moyen que la besogne soit bien faite, ce serait de laisser tout au mérite, à la concurrence sans faveur aucune. Le fait est que je connais peu de carrière où elle puisse faire plus de mal et moins de bien; car ceux qui ont leur profession plus à cœur, sont ceux qui ont plus de chances pour végéter et pour glaner seulement ce que les favorisés leur veulent bien laisser, abandonnant la moitié de leurs travaux à ceux qui n'eussent pas songé à les convoiter, si

les âmes pieuses dont vous parliez tout à l'heure ne les y avaient pas alléchés.

— Je crains que vous ne pensiez, dit M. Severn, que l'évangile est mal administré dans le pays.

— Je crains quelque chose de pis, interrompit le chirurgien, je crains que vous ne soyez un dissident, mon brave homme.

— Pas le moins du monde, monsieur; je suis tellement ami de l'église, que je suis vexé d'y voir attirer de mauvais ouvriers, tandis que les bons en sont exclus ou laissés dans les rangs inférieurs. Je crois qu'il y a un tel besoin de l'évangile, que ce besoin sera toujours connu et satisfait. Je crains qu'on ne se joue de l'évangile quand on en fait un prétexte pour avancer dans le monde ceux qui eussent été mieux placés dans des professions moins nobles. Je n'admets pas beaucoup la piété de ceux qui appellent des étrangers à prendre le salaire du berger, et qui condamnent le véritable pasteur à n'être que le chien du troupeau.

— Le chien ! s'écria le chirurgien excessivement scandalisé. Mon brave homme, faites donc attention que ce que vous dites-là revient absolument à appeler M. Severn un chien.

— Il y a deux manières d'appeler quelqu'un un chien, dit M. Severn en souriant. Ce peut être sous le rapport de la fidélité ou sous le rapport de la bestialité; c'est un compliment que voulait me faire notre ami, et c'est le compliment que j'accepte.

— Il y a encore un troisième sens, dit le vieux malade. Le chien est nourri des croûtes de la besace de son maître, et qui pourrait dire que les vicaires reçoivent rien de plus pour les soins qu'ils donnent au troupeau? La loi n'a-t-elle pas intervenu itérativement pour dire que la condition du vicaire serait au moins égale à

celle du plus simple ouvrier, et la loi ne l'a-t-elle pas dit en vain? — Pourquoi cela? non pas parce que le haut clergé a naturellement le cœur plus dur que les autres hommes, non pas que le peuple ne s'intéresse pas au sort de ses ministres, mais parce que c'est une de ces affaires qui ne sont pas du domaine de la loi. Son absurdité nous sauterait immédiatement aux yeux, si elle avait ordonné que les mineurs recevraient tous de bons salaires, pendant qu'ils seraient deux fois plus nombreux qu'on n'en peut naturellement occuper. Et nous nous étonnons de la position déplorable de notre bas clergé, qui, par suite de ce qu'on introduit dans la profession une masse de paresseux et de sots, sont obligés d'accepter un salaire de 20 liv. sterl. (500 fr.) par an, parce qu'ils mourraient de faim s'ils attendaient une place de 100 liv. (2,500 fr.), salaire qui serait encore honteusement insuffisant pour rémunérer leurs travaux et les dépenses de leur éducation.

— Tout irait bien s'il n'y avait pas de dissidents, dit le chirurgien. Ces dissidents sont des gens abominables et qu'on devrait anéantir, gênant l'église comme ils le font.

— Ami Christophe, de l'autre côté de l'eau, en Irlande, on vous dirait que c'est l'église qui gêne les dissidents, puisqu'on y a deux clergés à faire vivre, tandis que nous n'en avons qu'un.

— Mais voyez seulement comme ils interviennent dans l'administration religieuse du pays. Ne comprenez-vous pas que si l'on balayait tous les ministres dissidents, cela ferait de la place pour notre clergé?

— Comme il n'y a pas de raisons de craindre un malheur aussi épouvantable, qui serait la destruction d'un si grand nombre d'hommes, dit M. Severn, tous

nos efforts doivent tendre à mettre nos opérations en harmonie avec les leurs.

— En harmonie avec les dissidents! et c'est vous, un ecclésiastique, qui dites cela!

— Pourquoi de l'opposition? demanda M. Severn; pour ne rien dire de la sottise qu'il y aurait à faire de l'opposition à un corps plus nombreux que nous. Les temps sont passés où l'on supposait que l'on pouvait servir les intérêts de la religion par la violence, et changer les sentiments par de l'opposition; puisque personne ne songe plus à faire rentrer dans le giron de l'église les dissidents par la force des armes, il ne nous reste plus rien à faire, si ce n'est à combiner nos efforts de manière à ne point nous heurter les uns contre les autres au scandale de notre foi commune.

— Si chaque communion faisait vivre son propre clergé, et qu'il n'y eût pas une église où les promesses et les allèchements tendissent à doubler le nombre des prêtres nécessaires.....

— Mais nous entendons perpétuellement répéter que le clergé régulier de l'église d'Angleterre est trop peu nombreux, en égard au nombre d'âmes dont il doit prendre soin.

— Voyez s'il en serait ainsi, si tout ecclésiastique par intérêt se changeait en ecclésiastique par vocation. Tout ce que je demande, c'est qu'il n'y ait point d'intervention étrangère, personne qui s'interpose à la traverse entre les besoins religieux du peuple et les moyens d'y satisfaire; — que cette intervention vienne du gouvernement, des corporations ou des gens pieux qui ajoutent un malheur à ceux de l'église sans le savoir, chaque fois qu'ils offrent une prime à l'hypocrisie ou à l'intérêt personnel.

— Allons, allons, mon brave malade, permettez

que j'examine votre bras, maintenant que me voilà un peu revenu à moi-même. Ce serait une bonne œuvre que de vous rendre à vos travaux dans la mine, si vous parlez ainsi quand vous en êtes dehors. Nous serons obligés de faire venir le recteur pour vous demander compte de tous vos blasphêmes.

— Est-ce un blasphême que de se plaindre que l'église du Christ ne soit pas administrée suivant son esprit? Est-ce un blasphême de montrer pourquoi elle n'est pas honorée comme elle devrait l'être? Est-ce un blasphême?

— Non, non, dit M. Severn; M. Milfort sait, comme peu de gens le pourraient faire hors de sa profession, distinguer le blasphême de la piété; il sait combien le premier est rare, combien la seconde est commune. Il voit des hommes sous le poids des afflictions les plus pénibles, et il vous dira que si quelques plaintes frappent occasionnellement son oreille, plus souvent il entend des accents de patience et de résignation. Il sait que si vous avez dit des choses qui peuvent lui paraître manquer de sagesse, vous n'avez rien dit qui accuse un défaut de religion.

M. Milford était prêt à attester que son malade avait supporté chrétiennement l'épreuve récente à laquelle il avait été mis. Lors donc qu'il avait prononcé le mot de blasphême, il ne l'avait pris que dans le sens où on le prend souvent, par rapport à ceux qui parlent mal de l'église et du clergé.

— Il semblerait, dit M. Severn, que si quelqu'un devait être susceptible quand on parle de l'église, ce devrait être moi pour qui l'église est tout à plus d'un titre. Cependant je déclare que souvent nous appelons blasphême ce qui est plus rarement un manque de respect envers Dieu qu'un mécontentement des œuvres

de l'homme. Chaque fois qu'un homme trouve à redire aux manières établies d'honorer Dieu, on crie contre lui au blasphème, bien que la gloire de Dieu soit souvent réellement son but, ainsi qu'il le déclare. C'était autrefois un blasphème que de blâmer le pape, c'en est un maintenant de dire que peut-être on pourrait traiter mieux les pauvres vicaires. Ce genre de blasphème, on pourrait le rencontrer presque dans toutes les maisons du royaume, tandis que l'autre est extrêmement rare. Milfort, combien de blasphémateurs avez-vous trouvés parmi vos malades? Quant à moi, je n'en ai jamais vu un hors du cabaret à gin, et dans le cabaret les créatures bipèdes ne sont plus des hommes, encore qu'elles puissent se servir de leur langue pour bénir au hasard ou blasphémer Dieu.

M. Milfort essaya d'éveiller sa mémoire; il ne se rappela que deux cas : l'un d'un homme, dans des douleurs atroces, soudainement aveuglé par un horrible accident. Ce cas ne prouvait rien, l'homme souffrant à ce point n'était plus responsable de lui-même. L'autre était un cas d'angoisses morales, l'agonie de l'espoir désappointé; on avait promis de l'ouvrage à un pauvre homme dont la femme était malade, et on lui manquait de parole. Cet homme avait blasphémé le ciel et la terre quand il avait vu sa femme faiblir de besoin. Mais il s'en repentit dès qu'il la vit aller mieux, et de tout ce qu'il avait souffert, rien ne le tourmentait autant que le remords de son impiété.

—Vous trouveriez peut-être plus de difficulté à raconter tous les exemples de piété que vous avez vus, soit dans le giron, soit hors du giron de l'église.

— Il y a tant de degrés dans la piété, qu'il est difficile de dire que quelqu'un en soit entièrement dépourvu. Ç'a été mon lot de me trouver souvent avec

des gens souffrants ; et quand j'ai vu des vieillards et des hommes forts prier et réciter des psaumes, il m'est arrivé rarement de ne pas rencontrer des parents qui apprennent à leurs enfants que c'est la main de Dieu qui s'appésantit sur eux pour leur bien, et des enfants qui ne s'efforcent pas plus ou moins de supporter tranquillement la maladie « comme des agneaux muets sous les ciseaux du tondeur », ainsi que le leur disent leurs parents. — Il y a un de ces petits malheureux pour lequel vous pourriez rendre témoignage, monsieur, car je sais que vous le tenez souvent dans vos bras des heures entières.

—Ah, le petit Tim ! je me suis souvent demandé ce qui se passait dans l'esprit de ce pauvre enfant, quand il exhalait son haleine fébrile sur ma poitrine. D'autres enfants, quand la faiblesse les force ainsi à se tenir tranquilles, promènent les yeux de l'horloge sur le petit chat, et de la flamme du foyer sur ce que font leur mère ou leurs sœurs; mais les yeux de ce pauvre enfant roulent en vain ; il n'en supporte pas moins son mal avec patience. Je me suis souvent demandé ce qui se passait dans son petit esprit.

— La première fois qu'il sera malade, je parierais bien, dit M. Milford, qu'il pensera à mon poney. Voyez comme il le caresse, comme il lui tâte la crinière pendant que sa mère le lève en l'air.

L'hôtesse remarqua que les plus doux sourires qu'on eût vus sur la figure de Mrs Eldred depuis longtemps, c'était le petit aveugle qui les avait causés.

M. Milford permit à M. Severn de faire faire à l'enfant une petite promenade en long et en large sur son poney, tandis qu'il achevait, lui, de panser son malade. Il fut impossible de persuader à Mrs Eldred de s'en fier à la tranquillité de l'animal et de retourner à ses tra-

vaux. Elle tourna et retourna en avant et en arrière, tant que l'animal marcha avec un homme qui le tenait par la bride et vingt enfants qui le suivaient par derrière. M. Severn continua de tenir le petit Tim qui riait tranquillement, et de temps à autre encourageait sa monture comme il entendait les autres, tournant sans cesse la tête à droite et à gauche, comme pour apprendre des sons qu'il parvenait à saisir ce qui pouvait se passer.

Un son vint, brusque et soudain, au lieu de flotter doucement dans l'air, un son qui fit tressaillir le poney qui jeta l'enfant dans les bras de M. Severn, et nécessita toute l'énergie de l'homme qui tenait la bride. Tout bruyant que fût ce son, il venait de quelque distance, de l'embarcadère où un wagon se déchargeait en ce moment dans un navire. Une masse de monde s'assembla bientôt en cet endroit, et il fut certain que les cris avaient une cause joyeuse. On parlait de la patache et des matelots presseurs, mais on le faisait d'un ton de triomphe avec des cris de bravo, bravo, bien venus !

—Mrs Eldred entendit en partie, et crut toutes sortes de choses, — toutes sortes de choses qui eussent été absurdes dans un autre moment — que le roi avait eu pitié d'elle — comme si, hélas! le roi avait eu la moindre connaissance de ses mortelles douleurs, — qu'on avait fait la paix tout exprès pour rendre un père à ses enfants, — qu'Eldred avait lutté avec avantage contre toute l'armée, et qu'il avait été soutenu par le peuple; enfin, que le monde avait été tourné sens dessus dessous uniquement à cause d'elle. Le visage rayonnant de joie, elle se fraya un chemin au milieu de la foule; elle rencontra Ned (1) Elliot, le mineur boîteux, et

(1) Abréviation pour Edward.

passa devant lui sans lui rien dire, comme elle le fit devant plusieurs autres captifs rendus à la liberté; — devant Kroley, infirme du bras droit; devant Pullen, le pilote fiévreux; devant Gilbert, le demi-idiot, qui avaient reçu la permission de retourner à leurs travaux; elle passa sans dire un mot devant tous ces hommes, et de l'extrémité du petit port elle regarda dans la chaloupe qui les avait amenés; il n'y restait plus personne. Eldred n'était ni boîteux, ni fiévreux, ni idiot; c'était un ouvrier des mieux constitués; aussi l'arrachait-on à l'état de son choix pour en faire un esclave. La plupart de ceux qui avaient le temps de prêter attention à la douleur profonde de la pauvre femme, la contemplaient en silence; mais le demi-idiot fit claquer ses doigts devant sa figure, et lui dit que son mari était entraîné bien loin au sud, et qu'il l'avait chargé de lui faire ses compliments affectueux.

Après avoir poussé un long gémissement — ce cri inarticulé qui indique l'impatience et la douleur, la pauvre femme repoussa loin d'elle ce malheureux avec une force qui le glaça d'épouvante; elle détacha ses mains, ses épaules, son tablier des étreintes de tous ceux qui essayaient de la retenir pour la consoler, et alla se jeter contre l'un des wagons, non pour s'y reposer dans son chagrin, mais pour s'en faire écraser s'il était possible. M. Severn, ainsi que deux ou trois autres personnes, se tinrent tout prêts à l'aider dès que ce ne serait plus comme une insulte que de lui parler; sa douloureuse colère était touchante — bien moins cependant que celle d'une autre femme qui s'en alla le visage découvert et d'un pas ferme, incapable de se joindre au bonheur de ceux qui l'entouraient, mais ne prétendant pas qu'ils ne dussent songer qu'à son chagrin. Cette femme hâtait le pas; elle ne donnait au-

cun signe de colère quand les accents de la joie l'atteignaient, et cependant cette joie bruyante lui déchirait le cœur.

— Le beau marché qu'a fait Sa Majesté, vous lui coûtiez 18 liv. sterl. la pièce (450 fr.); je lui en fais bien mon compliment.

—Il aurait mieux fait de nous en donner une partie.

— N'importe, puisque vous voilà de retour; allons, garçons, vive le roi qui s'amuse à enrôler des boîteux à 18 livres la pièce, pour être obligé de les relâcher ensuite !

—Je voudrais que les recruteurs fussent à portée de nous entendre; allons, garçons, ferme, un houra pour eux.

— Silence, silence, s'écria la malheureuse femme, je ne puis supporter votre joie ; barbares! misérables moqueurs! silence! vous dis-je.

Tout aiguë que fût sa voix, elle ne fut pas écoutée de beaucoup, depuis longtemps trop habitués peut-être à l'entendre ne s'exprimer que sur ce ton-là. Mais sa compagne d'infortune l'entendit; elle retourna la tête pour lui faire signe de suivre son exemple, et de s'éloigner comme elle.

— Laissez-les, ils ne font pas attention à vous, et comment le feraient-ils?

— Attention! non, personne ne fait attention à moi, personne n'a jamais eu souci de mes peines, un seul homme excepté, et celui-là on me l'enlève; personne ne s'occupe de moi.

Quelque chose qui remuait son tablier, appela son attention en ce moment; le petit Tim pressait ses genoux, tremblant et la figure convulsive comme elle l'avait vu plusieurs fois auparavant, quand sa voix prenait un certain ton dont elle n'aurait pas eu autre-

ment conscience. De la main, elle sépara les cheveux de l'enfant sur son front, elle le leva, plaça autour de son cou les bras qu'il lui abandonnait, et s'en retourna chez elle aussi muette que lui.

CHAPITRE III.

LE CONGÉ DES GRANDS ENFANTS.

Bien qu'il ne fût pas vrai que personne n'eût souci de Mrs Eldred et de ses intérêts, ses plaintes calomnieuses furent excusées à cause du mal affreux qu'elle éprouvait, et de la mauvaise direction qu'une force supérieure donnait à l'industrie de ceux qui lui étaient le plus cher. Rien n'était plus loin des pensées de la société que de faire du mal à cette pauvre femme et à mille autres qui souffraient comme elle, et cependant il est certain que si on avait fait son compte et celui des administrateurs des affaires publiques, le poids de ses plaintes contre eux eût été accablant.

Son mari était entraîné de force pour exercer un état qu'il redoutait et détestait, au lieu de celui qu'il avait choisi, et dans lequel il prospérait avec sa nombreuse famille. Au lieu de s'incliner sur sa rame, en montant et descendant la Tyne paisible, il était obligé d'affronter sur la mer orageuse les canons vomissant les blessures et la mort; au lieu d'aller aux travaux de son choix en chantant un air, et de revenir en en sifflant un autre, il était obligé d'accomplir un devoir forcé, de ronger son frein, et de cacher des douleurs qui chassaient à jamais le sourire de ses lèvres; au lieu

de ces chansons pleines d'amour pour le souverain qu'il entendait dans la marine de Shilds, il gardait maintenant un morne silence chaque fois qu'il entendait nommer le roi Georges. Il avait perdu beaucoup de sa haine pour les Français, et prêtait une oreille attentive chaque fois que l'on parlait de l'Amérique.

Adam éprouvait aussi la funeste influence du gouvernement. S'il accomplissait l'apprentissage dont la loi lui faisait une condition indispensable, pour arriver aux avantages qui devaient être le droit commun de tout homme industrieux, non-seulement il devait ne point travailler pour lui-même pendant trois ans, après en être devenu parfaitement capable, mais les avantages que lui assurait ce sacrifice, il le perdait s'il portait son industrie dans toute ville excepté une où l'on pourrait en avoir ou n'en avoir pas besoin. S'il n'accomplissait pas son apprentissage, il n'avait aucune chance dans la même ville contre ceux qui avaient rempli leur engagement; il lui fallait aller quelque part ailleurs gagner le droit de cité par des moyens tout aussi arbitraires.

Ces priviléges étaient aussi précaires qu'ils étaient arbitrairement gagnés. S'il perdait un membre, et tous les membres sont nécessaires dans l'état du cordier, il ne pouvait entreprendre un autre état sans perdre tous ses droits. On croyait même qu'il ne pourrait se placer à la roue au lieu de marcher le long de la corde, car comme il avait été décidé que tourner la roue chez un coutelier ce n'était pas faire de la coutellerie, on pouvait prouver que la tourner chez un cordier ce n'était pas faire de la corde. Il était impossible de dire quelle occupation il pourrait prendre, encore qu'elle se rapprochât de la sienne, puisque la loi avait appris aux selliers que les sangles ne font pas partie de la selle, et que couper la corne d'un cheval

ne faisait partie de l'état ni du maréchal ni du forgeron, et que, bien qu'un charron puisse faire un carosse, un carossier ne peut pas faire une roue. Tout ce qu'il comprenait, c'était qu'encore que la loi d'apprentissage fût souvent et adroitement violée, il ne pouvait, sous cette loi, obtenir de *settlement* (droit de cité), être maître, prendre des apprentis, exercer sa profession dans sa ville natale, sans avoir fait un apprentissage de sept ans. Bien des fois il s'était surpris à désirer que la corderie n'eût pas été un état inconnu à la reine Élizabeth, qu'il ne fût pas né dans une ville de marché, que les inventeurs des corporations commerciales ne fussent pas morts avant que d'avoir réalisé leurs projets, ou enfin qu'on ne l'eût pas transporté de bonne heure à Manchester, à Birmingham ou dans quelques-une de ces heureuses localités où l'on ne connaissait les entraves dans lesquelles il gémissait que comme un sujet d'étonnement et d'horreurs. Il était parvenu juste à avoir la patience de finir le temps de son apprentissage, afin de posséder les droits qu'il devait lui assurer. Son caractère et sa réputation avaient beaucoup souffert sous le contrôle prétendu et la licence réelle de la dernière partie de son temps. Quelque changement de santé, ou quelque révolution de commerce aurait pu le priver chaque jour de ses priviléges; mais, grâce au secours d'Effy, il fut assez sage pour se les assurer tandis qu'il le pouvait faire. Pendant cette lutte de trois années, il eût pu faire à un questionneur un cours d'éloquence naturelle sur la politique qu'il y aurait, et sur le devoir que ce serait pour le gouvernement, de laisser toute industrie chercher son exercice et sa rémunération.

Cuddie avait sa liste de griefs, quelques-uns actuels, d'autres en perspective, provenant tous de

l'intervention du gouvernement dont le devoir eût été de lui assurer le libre exercice de sa profession. Cuddie n'avait que dix-sept ans; mais, tout jeune qu'il était, il n'en était pas moins exposé à se voir enlevé à une occupation pour être jeté dans une occupation belliqueuse; s'il avait vécu de nos jours il eût été en sûreté jusqu'à vingt-un ans. A l'époque où il vivait, il était la proie du premier presseur qu'il viendrait à rencontrer. Quand il serait capable de gagner des salaires, beaucoup d'obstacles se présenteraient pour l'empêcher de travailler librement ou d'être librement rétribué. Il y a actuellement un ordre du parlement qui ordonne que tous les navires charbonniers doivent charger, dans la Tyne, dans l'ordre où ils sont arrivés, comme si les propriétaires de charbon n'étaient pas les meilleurs juges de l'état de leur commerce, et comme s'il ne leur appartenait pas de proportionner le nombre des navires employés à la quotité des demandes; en sorte que s'il y en avait trop d'occupés, au lieu que quelques-uns seulement demeurent oisifs jusqu'à ce qu'on en ait besoin, la loi leur accordant à tous une part égale d'occupation, il s'ensuit que la dépression frappe le commerce tout entier. Cuddie pouvait donc se trouver ainsi exposé à attendre son tour, quel que fût le nombre des charbonniers en rivière, tandis que son maître éprouverait une perte d'avoir ainsi son navire retenu dans le port. Il n'existe aucune règle de ce genre dans la Wear : les maîtres sont exempts d'une intervention qui les ruine sous prétexte de les protéger. De plus, Cuddie ne devait pas se permettre de jeter un morceau de charbon du navire dans l'allège, une fois dans la Tamise. Cette fonction est le privilége des déchargeurs mesureurs de charbon, auquel le bon peuple de Londres est obligé de payer 90,000 livres sterl. (2,250,000 fr.)

pour un droit qui ne coûte rien partout ailleurs, car partout ailleurs que dans la Tamise l'équipage des charbonniers en opère le déchargement. Mais dans les limites de la corporation de Londres, nul ne peut entreprendre cette besogne qu'il ferait volontiers pour deux pence, tandis que les déchargeurs privilégiés exigent un shilling et sept pence (1 fr. 90 c.). Ainsi, non-seulement Cuddie devait voir le commerce des charbons découragé par les frais inutiles dont la corporation de Londres charge un article de première nécessité, mais encore il lui était défendu de vendre son travail à ceux qui eussent été bien aises de l'acheter, si on ne leur en eût pas enlevé la faculté.

Il s'ensuivait de cette rage du gouvernement de se mêler de tout, des inconvénients pour un autre membre de la famille, — pour Effy, dans son habitation sur le bord de la rivière. — De la défense de vendre du charbon étaient venues les petites manœuvres et les petits calculs sur la manière de le mesurer : comme on avait découvert que les gros morceaux occupent un espace d'un tiers de plus quand ils sont réduits en moyens, et de près de moitié en plus quand ils sont réduits en petits morceaux, il était devenu de l'intérêt des armateurs d'acheter le charbon en gros morceaux, de le casser avant de le vendre aux marchands de gros à Londres, lesquels le cassaient de nouveau au préjudice du consommateur. De là était venue la nécessité de trier le charbon à l'ouverture du puits ; de là ces monceaux de petits charbons qui y étaient brûlés inutilement, et qui, au lieu de répandre le bien-être dans un millier de familles, couvraient de cendre et de fumée les campagnes voisines, détériorant les moissons, ruinant quelques-uns des arbres et des légumes de Walter. Les propriétaires des mines n'avaient donc d'autre al-

ternative que d'étouffer le produit de leurs propres travaux, ou de se soumettre à l'amende de nuisance qu'ils encouraient en détruisant sans profit ce qui était leur propriété. Ils eussent été bien reconnaissants pour les services de quelqu'un de ces vigoureux démons des anciennes histoires, qui seraient venus chaque nuit enlever le rebut de l'exploitation de la journée et le transporter à trois ou quatre cents milles de là, à ceux pour qui ce rebut eût été une richesse. Heureusement cette absurdité, qui avait duré si longtemps, est maintenant abolie; on est convenu qu'il ne fallait pas sacrifier plus longtemps les intérêts des producteurs et des consommateurs directs du charbon à celui des charrayeurs et des marchands; aujourd'hui les charbons peuvent se vendre au poids. Mais, longtemps après le mariage d'Effy, son mari avait de tristes récits à lui faire à l'heure du dîner, de tristes preuves à lui montrer, dans les soirées d'été, de la dévastation que causaient dans son jardin les masses de charbon brûlé devant les puits du voisinage. Il est vrai que de temps en temps on accordait de maigres et capricieuses indemnités; mais il fallait les demander avec beaucoup de démarches et de contrariétés, et on les payait toujours de mauvaise humeur.

L'oncle Christophe regardait un soir d'un air chagrin une haie qui méritait autant le nom de verdure que les arbrisseaux dans certains petits squares de Londres, le lendemain du jour où il y a eu un incendie dans le voisinage. Il était sur le point de partir pour son voyage de Londres, dont il parlait depuis si longtemps, dans le dessein d'y prendre un brevet d'invention, et il avait désiré jeter un dernier coup d'œil sur des lieux qu'il n'avait pas quittés douze heures de suite depuis qu'il avait été nommé passeur, il y avait bien des années.

Persuadé qu'il était que Walter et sa jeune femme couraient encore le danger de feux plus considérables qu'aucun de ceux qu'on pouvait voir briller en grand nombre à l'horizon par une nuit obscure, il avait tant d'affection pour les résultats de leurs travaux, qu'il s'irritait de penser qu'aucune main humaine pût allumer des feux qui devaient les détruire. Il était là, la tête baissée, regardant des plates-bandes d'anémones étiolées et de jeunes asperges qui venaient grisâtres et non pas vertes. A l'intensité de sa douleur, quelqu'un de ses co-religionnaires aurait pu croire que c'étaient des enfants de la grâce qu'il pleurait. Au fond de son chagrin se trouvait cette pensée, que si cette nuisance continuait, Walter serait obligé de transporter ailleurs son talent de jardinier; mais lui, il ne pourrait pas transporter son poste de passeur, et alors il aurait à choisir entre son fils et son état. Walter eût été bien flatté s'il avait pu lire au fond du cœur de son père et voir combien la balance y hésitait incertaine.

— Je vois le bateau qui vient vous chercher avec Cuddie de l'autre côté de la rivière, dit Effy; mais vous aurez encore le temps de regarder mon jeune abricotier, et de me dire si vous pensez qu'il doive rapporter cette année.

Pour réponse, elle reçut un bon sermon sur le péché qu'il y a à mettre ses affections dans les choses de ce monde, mais en même temps elle reçut aussi une opinion favorable quant à l'avenir de son abricotier; le vieillard ajouta même que Walter pourrait lui en donner des nouvelles en même temps que de ses asperges, dans la première lettre qu'il lui écrirait, après avoir reçu celle où son père lui annoncerait son arrivée.

— Eh quoi! mon père, s'écria Walter rempli de

joie et de surprise, avez-vous réellement l'intention de nous écrire ?

— Non, non, dit Effy, il veut dire simplement que nous apprendrons par Cuddie son arrivée à Londres.

— Je veux dire que si, par la grâce de Dieu, je sors sain et sauf du danger des eaux profondes, je vous donnerai l'occasion de le remercier de ce qu'il aura fait pour moi.

— Et quand cela sera-t-il, mon père ?

— Le temps n'est pas dans nos mains. Effy, vous dites que vous vous chargerez presque exclusivement du bateau ?

— Oui, mon père, vous savez que depuis quelque temps je me suis beaucoup exercée exprès à passer.

— Elle est plus sûre de sa rame que moi, dit Walter.

— Après, pourquoi l'enorgueillir ? à moins que Dieu ne guide le bateau et ne bâtisse la maison, nous travaillons en vain avec les faibles bras de la chair.

— En vérité je ne suis pas orgueilleuse du tout de mon talent, dit Effy ; je ne conduis pas moitié aussi bien que vous, mais j'espère me perfectionner avant que vous ne soyez de retour.

— Puisse ma charge vous être confiée tout entière, mon enfant ! ma rame n'est qu'un signe extérieur, un type des fonctions correspondantes que je remplis, celle de venir au secours des pauvres âmes prêtes à se noyer dans les abîmes du péché pour les passer sur la terre ferme de la grâce. Pensez-y, ma chère, quand vous monterez et descendrez la rivière.

Effy pouvait de bien bonne foi promettre de ne pas oublier cette interprétation singulière du métier de passeur. Cependant le bateau de Cuddie était très-proche et on le voyait agiter son chapeau par forme de signal. Immédiatement l'oncle Christophe com-

mença à assurer son fils et sa fille de la force avec laquelle il partait, de la foi avec laquelle il attendait de Dieu protection le long de la route, et un heureux retour. Cependant il y avait un tremblement de ses mains, une agitation de sa voix, qui démentait ce qu'il disait, et montrait que ses sensations étaient les mêmes que celles de la plupart des gens âgés, dérangés de leurs habitudes après des années de repos, jetés dans un monde nouveau au milieu d'intérêts nouveaux aussi.

— Je crois qu'il nous donnerait volontiers tous deux en ce moment pour Cuddie, dit Effy à son mari quand ils restèrent seuls sur la barque de passeur, dont le petit esquif venait de se dégager. Je ne sais pas ce qu'il pense de l'état spirituel de Cuddie, mais je crois qu'il nous donnerait tous les deux pour lui en ce moment. Quelque mépris qu'il affecte pour les jeunes gens, c'est sur Cuddie qu'il compte principalement à bord, et quand il sera débarqué. Je doute même que sans mon frère il se fût jamais décidé à partir. Allons dans le jardin, de là nous pourrons les voir plus longtemps.

— Partis, partis! s'écria Effy, jetant son bras dans celui de son mari, et arpentant la hauteur d'un pas qui ressemblait plus à de la danse que rien de ce qu'elle se fût encore permis depuis qu'elle habitait sous les yeux de l'oncle Christophe, ainsi qu'elle avait continué à l'appeler. Maintenant, Walter, dites-moi, si nous sommes obligés de déménager, où irons-nous?

— Vous semblez aimer l'idée du changement, Effy.

— Après avoir, pensez-vous, aimé si fort ce lieu avant que de venir l'habiter. Quant à l'endroit en lui-même, je l'aime autant que jamais, tel que nous le voyons en ce moment avec l'aubour pendant dans ce soin, et l'acacia qui forme plutôt un voile qu'un rideau. Quand j'ai vu la lune à travers cette nuit, il me

semblait que ce serait un péché que de penser jamais à abandonner ce jardin, mais....

—Mais il y a quelque chose qui vous empêche d'être heureuse ici.

— Oh non, non, rien ne m'empêche d'être heureuse, je suis très-heureuse — plus heureuse que vous ne le serez jamais, je le crains bien, Walter; car faites comme vous voudrez, vous trouvez toujours quelque chose qui vous inquiète et vous tourmente, quelque mal que vous vous donniez pour le cacher à tout le monde, et même à moi.

— A coup sûr, dit Walter, du ton le plus sérieux, je deviens de moins en moins inquiet et défiant — depuis — je ne dirai pas exactement depuis que nous nous connaissons, car nous nous connaissons pour ainsi dire depuis que nous savons parler — mais depuis que je sais que....

— Bien, bien; je comprends ce que vous voulez dire. Vous avez commencé une fois à me décrire ce moment-là comme si je ne le connaissais pas moi-même. Oh, Walter! pensez-vous qu'il y ait des gens qui ont traversé la vie sans avoir connu ce moment, ce bien-être du cœur quand on est sûr pour la première fois d'être aimé de quelqu'un. Je crois que ce doit être comme lorsque l'âme se dégage du corps et s'envole en paradis. Croyez-vous que jamais personne ait vécu sans avoir éprouvé ce sentiment.

Walter répondit qu'il le craignait; mais que dans ce cas celui qui avait ce malheur, manquait le moment qui fait un homme de ce qui n'était avant qu'une créature qui ne pensait pas, et la femme le moment qui vaut le mieux la peine de vivre, et qui joint sa vie passée au néant qui était avant, et sa vie future au ciel de réalités qui doit venir après.

— Il me semble, dit Effy, que puisque Dieu a accordé ce moment bienheureux à tous les hommes, ou du moins à presque tous ceux que nous pouvons connaître, sans distinction de grands ou de petits, de riches ou de pauvres, il me semble que les grands et les petits tombent dans deux fautes opposées : les grands ne paraissant pas croire que ce qu'il y a de plus naturel, c'est de se marier quand ils aiment pour la première fois, et les petits en se hâtant trop d'aimer.

— Cela vient de ce que les grands ont trop de choses à penser outre l'amour, et de ce que les petits en ont trop peu. Les riches ont leurs palais brillamment allumés pour s'y chauffer aussi bien qu'aux rayons du soleil, et il leur faut une foule d'admirateurs aussi bien qu'un ami du cœur ; et quand le pauvre trouve qu'il n'y a qu'un bonheur dont aucune puissance de la terre ne le puisse priver, un bonheur qui, pour un temps, fait oublier tous les maux, la chaleur du midi et la froidure des nuits, il n'est pas étonnant s'il est avide de ce bonheur, et s'il agite le sablier pour le faire venir plus tôt. Si un tel homme est imprudent, j'aimerais mieux être à sa place qu'à celle de celui qui a d'abord laissé échapper ce moment bienheureux par couardise, et qui voudrait ensuite le ramener pour satisfaire une basse ambition.

— Et que direz-vous de ceux qui ont laissé passer ce moment pour être en paix avec leur conscience, et qui ne cherchent pas ensuite à le rappeler?

— Ils sont heureux d'avoir appris quel est le sentiment qui vaut la peine de vivre. Effy, vous ne croiriez pas ce que j'étais le jour avant et ce que j'ai été le jour après que j'ai remarqué le changement soudain de vos manières à mon égard, ce changement qui m'a tout appris. Le jour avant je me rebutais intérieurement

contre tout ce que j'avais à faire, contre tout ce que mon père me disait, contre tous ceux que je rencontrais ; j'étais toujours à essayer de me créer un bonheur en moi-même, dans ce sentiment que Dieu était près de moi et avec moi. Le lendemain je regardais tout le monde avec affection, et cependant je les regardais sans crainte ; j'éprouvais un respect que je n'avais jamais connu auparavant pour tous ceux qui souffraient ou jouissaient. Il me semblait que j'aurais rapproché de Dieu l'universalité des hommes, s'ils avaient seulement voulu m'écouter. Je n'oublierai jamais ce moment le plus délicieux de tous, où mon esprit cessa soudainement d'être dans un grand tumulte, où il y avait autant de peine que de plaisir. J'avais laissé mon père se levant pour déjeûner, et je traversais cette allée pour prendre mon rateau, quand je me dis distinctement à moi-même : « Elle m'aime ; » et, à la minute, le ciel de Dieu descendit autour de moi. Effy eût écouté ce langage toute sa vie, mais on cria d'en bas : » Passeur ! » et il lui fallut partir. Son mari traversa l'allée pour reprendre son rateau, ce qui lui donna occasion de remarquer que l'extérieur et la démarche d'Effy étaient positivement les mêmes qu'en ce jour dont il venait de parler, comme s'il n'y avait pas eu de jours intermédiaires. La seule différence, c'est que son teint indiquait plus d'animation et de bonheur.

A son retour, la question se renouvela.

— Si nous devons déménager, où irons-nous?

— Quelque part dans le voisinage de la Deep Cut; il y aura quelque chose à y faire dans tous les états, quand ce point sera ouvert au commerce.

— Mais il y aura des charbonnières dans le voisinage, et on y brûlera des rebuts.

— Pas assez pour nous déranger, du moins pendant

quelque temps. Vous savez que, dans ce pays, les rebuts qu'on brûle sont généralement dans la proportion de 20 pour cent de l'exploitation totale ; il se passera quelque temps avant que ces rebuts acquièrent de l'importance dans une mine nouvelle, et puis nous choisirons notre emplacement avec soin. En outre, je ne puis m'empêcher de penser qu'avant peu de temps, chacun comprendra la sottise qu'il y a à faire une perte si énorme, uniquement pour vendre du charbon à la mesure, et non pas au poids. Dans ce cas, c'en sera fini de cette habitude de brûler les rebuts.

— Et vous pensez qu'il y aura de l'ouvrage pour un jardinier dans les environs de la Deep Cut?

— Sans doute; tant de gens voudront se fixer près de cette belle écluse, qu'il y aura de l'ouvrage pour plus d'un jardinier.

— Et pour des cordiers, entr'autres corps d'état. Je crois qu'Adam ferait bien de prendre les devants, et de préparer de nouveaux cordages pour les nouveaux navires qui viendront charger les nouveaux charbons.

— Ah, s'il était fixé avec nous dans un lieu où il pût travailler avantageusement pour lui-même, il deviendrait peut-être plus rangé que sa mère ne le pense.

— Près de nous, — non pas avec nous, dit Effy. Vous ne pensez pas, j'espère, à introduire de nouveau un tiers sous le même toit. Comme tout est heureux autour de nous ce soir parce que nous sommes seuls ! — Mais comment croyez-vous que votre père s'en tirera s'il lui faut vivre tout seul ?

Walter n'avait jamais pensé qu'il fût d'une grande conséquence pour son père, depuis un jour où, dans son enfance, à la tombée de la nuit, il avait été surpris de le voir le chercher dans les meules de foin, jusqu'à cet après-midi même où il avait été si étonné

d'apprendre que son père avait l'intention de lui écrire. Il convint cependant avec sa femme qu'il ne fallait pas le laisser seul, à moins que la destruction du jardin ne rendît un déplacement absolument nécessaire.

— Si nous devons absolument déménager, quelle chance heureuse que cette voie nouvelle qui va s'ouvrir dans le pays. Qui peut donc porter le recteur à y soulever des difficultés?

— Allez-lui le demander; je suppose, moi, qu'il a quelque crainte du genre de celle qu'avaient, dit-on, les gentilshommes campagnards, quand les routes où l'on paie furent pour la première fois introduites dans le pays. Les propriétaires fonciers des environs de Londres pétitionnèrent pour qu'on ne pût pas faire de ces routes dans les comtés éloignés, de crainte qu'il n'y eût trop de concurrence dans la vente des produits agricoles.

— Ils ont trouvé moyen de soigner assez bien leurs intérêts depuis, en dépit des routes et de la concurrence. Ils semblent animés du même esprit que la reine Elisabeth, quand elle donna des ordres pour arrêter l'accroissement de Londres. On dirait que tous ces gens-là croient que ce que les autres gagnent est autant de perdu pour eux.

— Si ce n'est pas là ce que pense notre recteur, j'en serais bien étonné. Le fait est que les bénéfices quelconques de la compagnie ne seront que la représentation de ceux qu'ils feront faire à ceux qui les leur paieront. Quant aux propriétaires de charbon sur la Tyne, ils n'ont rien à redouter. S'il y a demande pour les charbons que tout le monde pourra produire, tout le monde prospérera, sinon ceux qui pourront livrer à meilleur marché, mais bien ceux qui vendront le plus, et cela est parfaitement juste.

— Et il n'y a point les mêmes raisons de jalousie qu'il y aurait eu, si un seul homme riche eût ouvert la tranchée à ses frais pour s'en servir seul et monopoliser le commerce du charbon. Je ne dis pas qu'il n'en aurait pas eu le droit, mais cela aurait expliqué une jalousie qu'il serait ridicule d'avoir pour une compagnie.

— Aucun homme, dans nos contrées, n'est assez riche pour exécuter de pareils travaux. C'est le propre d'une compagnie, et je suis charmé que le parlement lui ait conféré toutes les autorisations qu'elle demandait. Dans mon opinion, c'est le propre d'une compagnie d'exécuter ce que des individus ne seraient pas assez riches ou assez puissants pour faire, et c'est le devoir du gouvernement d'encourager des entreprises qui favorisent l'industrie publique, autant que de décourager les égoïstes qui voudraient s'enrichir seuls aux dépens de tous; sous ce point de vue, le parlement est aussi juste et aussi sage d'encourager la Deep Cut qu'Élisabeth. C'était peu quand elle délivrait des brevets à ses courtisans pour la vente exclusive du savon, de l'amidon et d'autres articles dont tout le monde avait besoin.

— Des courtisans vendant du savon et de l'amidon! quelle sorte de courtisans pouvait-ce être?

— Ils ne ressemblaient pas exactement, sans doute, aux gentilshommes qui entourent le roi aujourd'hui; mais ces courtisans ne détaillaient pas leur savon et leur amidon de leurs propres mains. Ils vendaient leur brevet à des compagnies de marchands qui naturellement faisaient de gros bénéfices sur les articles, comme l'avaient d'abord fait les brevetés, en sorte que le peuple était volé.

— Oui, volé, c'est le mot; nous sommes bien plus heureux aujourd'hui, à coup sûr.

— Sans doute, cela réjouit le cœur de penser combien notre industrie est libre en comparaison de ce qu'elle était, et comment la mode passe d'enrichir quelques-uns aux dépens de tous. Il est certain qu'on a fait de grandes choses pour la masse, et l'on est presque honteux de se plaindre du petit nombre de restrictions qui pèsent encore sur notre industrie, quand on songe à ce qu'elles ont été autrefois.

— Mais je ne vois pas pourquoi l'on s'arrêterait tant qu'il reste des abus à réformer. N'est-ce pas une véritable calamité que dans certaines localités et dans certains états, les ouvriers soient liés à un maître par un contrat d'apprentissage de sept ans? que dans certains états les maîtres ne puissent prendre qu'un certain nombre d'apprentis? que la corporation de Londres fasse payer honteusement cher le charbon aux habitants de cette ville? que par contre-coup elle appauvrisse et flétrisse nos champs et nos jardins? N'est-ce pas une calamité que des hommes soient enlevés à une position dans laquelle ils prospèrent, et contraints d'en suivre une autre qu'ils détestent, comme il arrive à mon pauvre père. C'est notre devoir de nous plaindre au gouvernement jusqu'à ce qu'il ait réformé ces abus. Quelque reconnaissants que nous soyons de ce qu'il a déjà fait, et bien que nous comprenions que nous sommes infiniment plus heureux que nos pères. Certes ce serait une chose pénible que d'avoir à payer pour notre amidon le prix qu'il conviendrait à notre duc de Northumberland de fixer.

— Cette pratique s'étendit à si grand nombre d'articles, que lorsque la liste en fut lue dans le parlement, sous Elisabeth, un gentleman se leva et demanda si le pain n'y était pas compris ; tous les autres parurent fort étonnés; mais, lui, ajouta que si on n'y fai-

sait pas une sérieuse attention, il y aurait un monopole du pain aussi, avant la prochaine session.

— Y en eut-il? J'espère que personne n'aura osé.

— Personne, mais on osa des choses étonnantes pendant les règnes qui suivirent. Le roi Charles, qui trouva moyen d'offenser le peuple en plus de façons qu'aucun autre roi dont j'aie jamais entendu parler, accepta dix mille livres sterl. (250,000 fr.) de quelques fabricants de savon, pour leur permettre de le faire comme ils l'entendraient et de le vendre au prix qu'ils voudraient dans tout le royaume. Ces fabricants devaient lui remettre de plus huit liv. sterl. (200 fr.) par chaque tonne de savon qu'ils vendaient. Ainsi vous pouvez supposer combien le pauvre peuple payait cher le savon.

— Cette compagnie-là était bien différente de celle qui entreprend la Deep Cut, et dont le résultat sera de rendre les charbons moins chers pour le consommateur. Vous êtes d'avis, n'est-ce pas, que ses profits seront légitimement acquis, à quelque chiffre qu'ils s'élèvent.

— Cette compagnie en particulier, certainement, parce qu'elle n'offre pas des avantages auxquels le peuple ait droit et qu'il ne puisse se procurer autrement. Il y a tant d'autres charbonnières, tant de débouchés sur la Tyne et la Wear qui empêcheront la compagnie de faire des profits exagérés, et dont le peuple aurait à murmurer. Mais le cas est différent dans différentes sortes d'entreprises. Si une compagnie ouvre une route et impose un péage trop fort, une autre compagnie peut en ouvrir une seconde et voilà la concurrence établie. Mais si une compagnie fait des travaux hydrauliques et s'empare de toutes les eaux à une certaine distance, elle devient pour ainsi dire maîtresse d'en fixer

le prix. Aussi le gouvernement, avant d'accorder des priviléges de ce genre, doit-il prendre des précautions pour renfermer la compagnie dans de justes bornes. Un homme ne peut pas changer son marchand d'eau comme son cuiseur de pain ou son brasseur. Si donc le gouvernement me force à acheter de l'eau à un riche et puissant marchand, c'est à lui de prendre soin qu'elle ne me soit pas vendue à un prix exagéré. J'ai entendu mon père parler beaucoup sur toutes ces choses; il s'en est singulièrement occupé, non-seulement parce qu'il n'aime pas à payer, quoique ce soit plus qu'il n'est raisonnable, mais parce que son projet de prendre un brevet d'invention l'a conduit à étudier tout ce qui a rapport aux priviléges conférés, par le gouvernement, au commerce ou à des entreprises ingénieuses.

— Je pensais à lui quand vous parliez de brevets d'invention. Il ne me semble pas que vous voyiez en mal celui qu'il est allé chercher.

— Non, pas le moins du monde; il y a toute la différence entre un privilége pour vendre exclusivement ce qui est d'industrie publique, et un brevet pour vendre exclusivement ce qu'un homme a inventé par son propre génie, ou perfectionné à force de dépenses et de soins. Si un brevet pouvait assurer à un homme la vente de son article jusqu'à ce qu'il ait recueilli la rénumération que lui doit la société, je serais extrêmement partisan des brevets d'invention. Mais c'est parce qu'il est difficile d'assurer ces résultats que j'ai des doutes sur l'excursion de mon père à Londres. On est sûr de rencontrer une foule de difficultés, toutes les fois que la loi intervient directement dans les choses de l'industrie. Il y a tant d'intérêts à considérer, et il est si impossible de prévoir quand et comment ils se léseront les uns les autres, que je m'étonne que le gouvernement consente jamais à s'en mêler. Il semble qu'il devrait se trouver

heureux d'abandonner l'industrie à elle-même, chercher ses propres canaux et recueillir ses fruits. Le temps semble approcher où les législateurs cesseront de se tourmenter pour se mêler d'intérêts qui ne sont jamais si prospères que lorsqu'on les laisse opérer seuls.

— Croyez-vous qu'il soit réellement si important pour une masse aussi considérable de négociants que celle qui existe en Angleterre, que le gouvernement laisse le commerce à lui-même, ou qu'il s'en mêle occasionnellement dans telle ou telle branche particulière?

— Mais cela est très-important — aussi important que possible. Combien de familles de commerçants pensez-vous donc qu'affectent le gouvernement quand il intervient dans une question commerciale?

— Quelques cent mille, je suppose.

— Savez vous qu'il n'y a pas plus de cent soixante mille familles dans la Grande-Bretagne, qui tirent leur subsistance du négoce des manufactures et des professions mécaniques?

— Pas plus que cela? à coup sûr, il doit y en avoir dans le nombre d'assez riches pour que cette intervention du gouvernement ne puisse pas leur nuire beaucoup.

— Il n'y en a pas tant que vous croyez; moins de quatre mille ont un revenu de 1,000 livres par an (25,000 fr.); moins de quarante mille en ont un de 150 liv. (3,750 fr.)

— Il en reste donc cent vingt mille dont le revenu est au-dessous de 150 liv. Ces derniers doivent sentir cruellement les effets de toute restriction.

— Et avec eux un bien plus grand nombre de citoyens qui n'appartiennent pas au commerce. Quelle erreur, Effy, que d'allumer ces flammes rouges et jaunes devant cette rivière d'un bleu si brillant et ces

gazons si verts au soleil couchant. Quelle cruauté d'envoyer à travers la rivière ces bouffées de fumée pour toucher et flétrir cet aubour que vous aviez planté de vos mains.

Effy se rappelait fort bien la plantation de cet aubour, quand elle et Walter étaient enfants. A cette époque, quelqu'un lui avait donné des graines de lupin que Walter avait semées avec soin. Pour marquer la place elle avait planté une branche qu'elle croyait morte, et cette branche poussa des feuilles et devint ce gros aubour qui maintenant agitait dans l'air son feuillage touffu. Chaque fois qu'Effy le regardait, elle éprouvait un sentiment de satisfaction, comme d'une grande chose accomplie ; il lui semblait qu'elle avait donné la vie à un arbre, et qu'elle avait été ainsi l'occasion d'un miracle. Il n'y avait, pour ainsi dire, pas un arbre, une plante, dans le jardin de Walter qu'elle n'eût dévoué de préférence à la fumée.

Cependant Walter n'y voyait plus à travailler. Il se chargea de passer ceux qui se présenteraient, tandis qu'Effy irait dire à sa mère que l'oncle Christophe était parti avec Cuddie, qu'ils les avaient longtemps suivis des yeux sur la rivière et qu'on pouvait attendre sous peu une lettre qui donnerait des nouvelles de leur voyage.

CHAPITRE IV.

CORRESPONDANCE PIEUSE.

La lettre arriva presqu'aussitôt qu'elle était attendue.

» Mon cher fils et ma chère fille,

» Par la bénédiction de la Providence, nous sommes
» arrivés sains et saufs à l'embouchure de la rivière,
» quoique la presse des navires aux approches du port
» soit réellement effrayante. J'endurcis mon cœur
» quand nous traversâmes la barre. Le port et les na-
» vires semblaient s'éloigner de nous, et nous laisser
» dans les bras du Seigneur sur la vaste mer qui de-
» venait en ce moment très-houleuse. La bonté de
» Dieu dirigea mes yeux vers Tyn-Mouth, pour y cher-
» cher des consolations — non pas dans la lumière du
» phare qui cependant commençait à briller d'un vif
» éclat, mais dans le nombre de ces belles maisons rou-
» ges qui ont poussé, pour ainsi dire, sur la colline,
» à l'endroit où l'on ne voyait que les ruines de l'an-
» cien prieuré. — Ces belles maisons rouges, où il y a
» des hommes qui prennent à cœur la parole de Dieu,
» tandis que dans le prieuré, où la sainte parole n'a
» jamais fructifié, il y a une musique militaire envoyée
» à travers la mer de Dieu, chaque fois que la lune
» sort de son sein. J'ai entendu moi-même cette mu-
» sique d'instruments à vent, j'ai vu les chapeaux des

» femmes et les uniformes d'hommes de guerre par-
» dessus le parapet de la cour du château. Mais quand
» la parole sainte se sera répandue comme elle le doit,
» il ne restera point de place à Tyn-Mouth pour ceux
» qui en font un sujet de moquerie. Il a plu à la Pro-
» vidence de nous éprouver beaucoup pendant le reste
» du voyage. J'ai trouvé la nuit très-froide, même
» avant que je ne fusse en proie au terrible mal de mer
» que j'ai éprouvé. Le vent aussi a faibli considérable-
» ment, mais cela valait mieux que si Dieu nous eût
» envoyé une grande tempête. Cependant, tandis que
» nous courions des bordées, et que nous n'avancions
» pas, j'ai trouvé qu'un navire charbonnier est une
» habitation bien misérable, bien étroite et bien dé-
» sespérante à cause du poussier qui vole partout. J'ai
» tourné ma tête du côté de la muraille, et je n'y
» ai pas trouvé de comfort. Toutefois, j'ai retrouvé
» quelque force en jetant les yeux sur mon invention,
» qui, grâce à la manière dont elle a été emballée, n'a
» subi aucune des avaries que je redoutais pour cette
» perle de mes yeux. J'avais des craintes mortelles
» pour mon invention pendant l'aventure dans laquelle
» Cuddie se trouvait... »

— Cuddie se trouvait — se trouvait? — Je ne peux pas lire le mot, Effy. Je voudrais bien que mon père prodiguât moins les ornements dans son écriture.

— Et moi, dit Effy, je voudrais qu'il nous parlât un peu plus de mon frère.

Son mari continua :

» Mais bien que les obstacles fussent plantés tout
» autour de nous, ils ne touchèrent pas à mon inven-
» tion, et ne purent la détruire. Le temps que nous
» mîmes à remonter la rivière me parut bien long,
» surtout n'ayant pas Cuddie à côté de moi.

— Encore! s'écria Effy, que peut-il vouloir dire? En vérité il m'effraie.

— Il n'y a pas de quoi, Effy; voyez dans le reste de la lettre, il parle d'affaires.... Ah! voici l'endroit où il explique comment Cuddie n'était pas avec lui.

» Nous remontâmes la rivière aussi lentement que » se promène un watchman, parce que les mate- » lots étaient découragés par la crainte des presseurs, » et ne voulaient pas manœuvrer, d'autant plus qu'il » n'y eut qu'un vieillard et un jeune mousse qui con- » sentirent à aller avec nous jusques dans la grande » ville. Le patron fut obligé de louer des hommes pri- » vilégiés et de les payer trois liv. sterl. chacun pour » nous remonter. Cette extra-charge étant reportée » sur notre cargaison, en augmenta beaucoup le prix » avant qu'elle ne fût débarquée. C'est une chose mer- » veilleuse pour l'œil d'un observateur comment les pe- » tites choses réagissent sur les grandes; — comment » de la nécessité d'employer des matelots privilégiés » provient pour les habitants de Londres une taxe de » plus d'un million de liv. sterl. sur les charbons seu- » lement. Ce ne fut pas là notre seule contrariété; » quelques chaloupes vinrent autour de nous, montées » par des hommes qui n'auraient pas demandé mieux » que de décharger notre cargaison sur le quai. La » grâce était écrite sur la figure de l'un d'eux que le » patron connaissait pour un jeune homme honnête et » habile. Cependant, il ne lui fut pas permis de l'em- » ployer, quoiqu'il eût fait la besogne pour moins d'ar- » gent que ceux qui vinrent après lui. Ceux-ci étaient » des déchargeurs qui avaient fait leur apprentissage » de sept ans sur la rivière. Ils prennent 2 shill. (2 fr. » 40 c.) pour un ouvrage que les autres feraient pour » 8 pence (80 c.). Je n'ai jamais compris comment des

» déchargeurs qui ont fait un apprentissage de sept » ans, valent mieux que les autres. Je crois que les habitants de Londres doivent être bien convaincus de » cette vérité, ils paient assez cher pour cela ; mais ces » hommes privilégiés usent mal de la faveur dont ils » sont l'objet; ils chassent et persécutent ceux qui » voudraient se servir aussi de leurs chaloupes et de » leurs bras. Je crois que de même qu'il y a certains » élus du Seigneur qui font mauvais usage des grâces » qui leur avaient d'abord été accordées, de même » quelques-uns de ceux qui font partie des corporations, mésusent des priviléges qu'on leur avait concédés d'abord, pour les protéger contre les barons et » et autres hommes riches qui opprimaient honteusement les marchandises et les ouvriers. Ces corporations ressemblent trop aujourd'hui aux barons d'autrefois, car elles obligent le consommateur à payer » pour leur avantage particulier. On ne devrait pas oublier que le but de ces corporations a été autrefois, » et est encore aujourd'hui, à ce qu'on prétend, de vérifier et de garantir la qualité de tout ce qui est vendu. » Mais il me semble que la meilleure garantie est l'intérêt du producteur qui sait qu'il ne pourra se mettre » à l'abri sous aucune faveur. On peut du reste s'en » rapporter aux acheteurs du soin de vérifier s'ils sont » bien et loyalement servis. En vérité, le seul but que » ces corporations privilégiées se proposent aujourd'hui, me paraît être de gêner les voies de tous autres » et de s'en frayer une large et facile. Cela me semble » évident dans le cas particulier du mesurage du charbon. Autrefois il ne pouvait se faire qu'avec la permission du lord-maire; depuis, cette permission a » toujours été accordée comme très-profitable à la » corporation de Londres. Très-profitable, en effet, —

» pas moins de huit pence étant le prix fixé par chaldron
» (36 boisseaux ou 12 sacs), sur lesquels les ouvriers
» mesureurs n'en touchent que cinq, les trois autres
» qui s'élèvent au bout de l'année à 20,000 liv. sterl.
» (500,000 fr.), rentrant dans le trésor de la ville. Ce
» salaire fait crier, non pas les mesureurs, car ils
» sont bien payés, mais les pauvres artisans qui ne de-
» vraient pas une prime de 20,000 liv. pour un service
» rendu aussi minime que celui de leur mesurer le
» charbon. Et pourquoi paieraient-ils sur leurs acquisi-
» sitions de charbon, les embellissements qu'il plaît à
» la corporation de faire dans la cité? Admettons qu'on
» ait ainsi levé de l'argent pour reconstruire ce qu'a-
» avait détruit l'incendie qu'avait allumé la colère de
» Dieu, sous Charles-le-Débauché; pourquoi cette taxe
» serait-elle encore levée, sans l'approbation des ci-
» toyens qui, sous le nom de taxe des orphelins, doi-
» vent encore payer 10 pence par chaldron jusqu'en
» 1838, pour l'amélioration des approches du pont de
» Londres? Les citoyens, je m'imagine, trouveraient
» que ce serait une amélioration meilleure que de
» payer le charbon bon marché; le fait est que c'était
» miraculeux pour nous de voir comment un article
» d'aussi peu de valeur que le charbon en acquérait à
» mesure qu'il remontait la rivière, qu'il était débar-
» qué, en sorte que pour aller seulement du pont de
» Londres au magasin des détaillants, cette valeur
» s'augmentait d'un chiffre égal à ce qu'il avait coûté
» primitivement dans le Nord. C'est merveilleux d'en-
» tendre la liste de tous les droits imposés par la cor-
» poration, en réfléchissant qu'ils n'ont pas plus de
» qualité que vous et moi pour s'ingérer dans les acqui-
» sitions de charbon que font les citoyens — le droit
» de mesurage — le droit des orphelins — le droit

» de marché — le droit de lord-maire — le grand mesurage, les déchargeurs, etc., etc. Il n'est pas étonnant que nous voyions à Londres, ce que les habitants des provinces du Nord sont étonnés d'y voir, des femmes qui se baissent dans la rue pour ramasser des morceaux de charbon, des marchands qui mesurent avec parcimonie le combustible à leurs employés, tandis que des centaines de chaldrons sont inutilement consumés devant votre jardin...

» De mon invention, je ne veux pas vous en parler en ce moment et de cette manière. Elle m'a occasionné beaucoup de soucis ; quelques-uns de ceux qui s'y connaissent m'ayant dit qu'il n'y a pas un brevet sur mille qui soit avantageux par la difficulté d'abord de l'obtenir, et puis par la facilité qu'il y a pour les autres à l'éluder. Notez que rien ne peut me faire prévoir le temps qui s'écoulera entre la demande et l'obtention. Vous comprendrez donc que je ne m'appesantisse pas sur des détails que vous brûlez, j'en suis sûr, de connaître. Mais il importe de savoir mettre un terme à ses désirs, comme je vous l'ai dit pour cette affaire et pour bien d'autres. »

— C'est miraculeux, dit Effy, comme il s'étend sur certaines matières, et de Cuddie il ne nous en dit pas un mot. Il ne nous dit pas non plus s'ils ont appris quoi que ce soit sur mon pauvre père.

Walter continua la lecture de la lettre :

« Vous ayant ainsi dit quelque chose de moi, bien qu'il m'en reste beaucoup à dire sur mon entrée dans cette grande capitale, et la manière dont il a plu à Dieu de bénir mes lectures de la Bible, je passe à des affaires d'une autre nature, bien qu'il me reste peu de temps avant que de fermer cette longue lettre, écrite le soir pour reposer mon esprit. Vous

» ayant donc dit tout ce qui me concernait -- excepté
» que mon poignet gauche, qui était très-affaibli, com-
» mence à reprendre un peu de force, — je continue
» en vous disant que je n'ai pas rencontré le père d'Effy
» dans aucune rue, ainsi qu'elle m'avait prié de le men-
» tionner, si cela arrivait. J'ai dessein de m'informer de
» lui, dès que je serai en état de descendre sur le bord
» de la rivière. Mais quand j'entends les récits que l'on
» fait des presseurs, je ne doute pas qu'il est disparu
» de la même manière que Cuddie, dont l'histoire
» reste à vous raconter. »

— Bon Dieu, bon Dieu ! s'écria Effy, qu'est-ce qu'il veut dire relativement à Cuddie ?

Walter se hâta de parcourir rapidement la lettre :

« Pas un matelot à voir : — sur les quais des femmes
» se tordant les bras — la révolte à bord d'une patache
» royale — un portier et deux épiciers pressés — dé-
» penses honteuses — tout matelot de mauvaise vo-
» lonté coûte au gouvernement plusieurs centaines de
» livres ; — quelle perte pour le commerce ! — une nuit
» obscure — oh nous y voilà ! Mon Dieu, mon Dieu !
» Cuddie est pressé, c'est sûr. Comment apprendre
» cette nouvelle à votre mère ? »

Effy lui arracha la lettre et lut ce qui suit :

« C'était une nuit obscure, de sorte que je ne puis
» pas vous donner un compte bien détaillé de ce qui
» est arrivé. — Outre que j'ai dormi la plus grande
» partie du temps, ce qui a été une bénédiction du
» ciel, sans quoi j'aurais pu être plus sérieusement
» alarmé qu'il ne convient à un bon chrétien, et puis
» ils auraient pu me prendre aussi, n'était que j'ai
» l'air un peu plus vieux avec mon bonnet de nuit
» que dans mon costume de jour. Enfin, par la béné-
» diction de Dieu, j'ai échappé à ce malheur. J'avoue

» toutefois que la confiance m'abandonnait quand je » fus réveillé par une voix qui criait : Mon oncle Christophe, mon oncle Christophe! et que l'étonnement » fit presque place à de la rage quand je distinguai que » cette voix partait de plus loin que de l'extrémité du » navire. Mais, en y réfléchissant davantage, je fus » peiné de cœur que Cuddie, chez lequel j'entrevoyais » des espérances de la grâce divine, se fût appuyé sur » un faible roseau comme moi. Je sens péniblement » sa perte, parce qu'il m'était d'un grand secours et » qu'il n'y a pas moyen de savoir quand il reviendra. » Je n'ai point oublié ses cris, et son camarade le » novice m'a dit qu'on n'avait jamais vu une lutte semblable à la sienne quand les presseurs sont sautés à » bord, et, profitant du sommeil où presque tout le » monde se livrait dans le calme, ils se jetèrent sur lui » et l'emportèrent. Il appelait sa mère par son nom; » mais depuis, il m'est venu à l'idée qu'il pourrait bien » rencontrer son père quelque part. Ce n'est pas toutefois que le monde est si grand qu'ils pourraient » bien naviguer toute leur vie sans se rencontrer. »

— Les airs sont plus vastes encore, dit Effy d'une voix sombre, et peut-être ils pourront bien s'y rencontrer, égorgés tous deux dans la même bataille. — La lettre continuait à parler de Cuddie :

« C'était une nuit très-calme, comme je vous l'ai » dit, et avant que je ne me rendormisse, j'entendis le » bruit de l'immersion d'un corps dans l'eau. Ce bruit » partait certainement du vaisseau du roi, et la nouvelle se répandit que c'était Cuddie qui l'avait occasionné, en se laissant glisser le long d'un câble, » cherchant à nous rejoindre, disaient les uns, à se » noyer, disaient les autres. Si réellement il a abandonné à ce point son âme à Satan, il n'y a pas de mal

» que son corps soit dans la peine et dans les périls,
» pour les péchés de son âme. Vous pourrez dire à
» Effy que j'ai prié Dieu pour lui avant de recom-
» mencer à dormir. »

Effy n'était pas en état de reconnaître gracieusement la pieuse bienveillance de son beau-père ; pâle, froide, tremblante, elle était assise au soleil qui dardait sur elle à travers la fenêtre; elle avait l'air d'un malheureux que la fièvre aurait atteint. Walter n'avait pas le temps de lire le reste des prétendues consolations de son père, à savoir qu'en cas de besoin, le commerce du charbon pourrait armer une flotte, et qu'il n'y a pas une charbonnière qui ne dresse deux mille matelots constamment prêts à entrer au service du roi. Il n'eut pas le temps non plus de lire ce que son père lui disait de lui-même, à savoir que dans son enfance il avait été une fontaine d'iniquités, dans sa jeunesse une source d'où coulaient alternativement des eaux douces et des eaux amères, et qu'en ce moment même il n'était pas hors de tout espoir d'une complète purification. Quelqu'agréable que pût être cette dernière idée, Walter en perdit le fruit en présence du chagrin d'Effy.

Il est difficile de s'imaginer maintenant ce que la vie sociale devait être dans les temps d'ancien despotisme, quand la presse était une coutume générale, quand le roi pouvait, en vertu de la seule loi *d'allégeance*, disposer ainsi qu'il l'entendait des biens et du travail de chaque citoyen. Il est difficile de s'imaginer quel comfort il y avait dans la vie de chaque jour, quand le laboureur ne savait pas lors qu'au lever du soleil il sortait de sa maison, s'il lui serait permis le soir de revenir près de sa femme et de ses enfants ; quand l'artisan était exposé à être enlevé de sa boutique, pendant que le dîner refroidissait pour lui sur la planche, et que sa femme

le guettait ; quand le marchand était exposé à disparaître sans qu'on entendît de ses nouvelles, jusqu'à ce qu'un messager du roi vînt piller sa boutique de tous les objets dont il plaisait à Sa Majesté d'avoir envie ; quand la femme du baron attendait sur sa terrasse son mari, parti pour chasser le sanglier, et que la pensée lui venait à l'esprit que peut-être il ne lui serait pas permis de le revoir avant qu'il n'eût donne la chasse aux Sarrasins et aux pirates sur bien des terres et des mers inconnues. Alors, tous étaient exposés à souffrir, si tous ne souffraient pas de fait, mais tous souffraient de fait —qu'ils fussent pressés ou non, car tous souffrent quand la propriété n'est pas sûre, que l'industrie est découragée, que la prudence est déjouée.

Personne maintenant ne révoque cette vérité en question, personne ne nie que ce n'ait été un droit d'exempter toutes les classes, les unes après les autres, de ce service forcé. Dès le temps de Charles Ier, on trouva nécessaire d'affranchir les soldats de cette tyrannie, — bien qu'il ne manquât pas de gens pour prédire que dorénavant le roi de la Grande-Bretagne ne pourrait plus lever une armée, — qu'à compter de ce moment, l'Angleterre pouvait dire adieu à la victoire, et le roi dire adieu à son trône. Cependant il reste une chose plus étonnante que le renom de Baylen et de Waterloo, quelque chose de plus étonnant que l'existence actuelle d'un monarque anglais, — c'est qu'il se trouve encore aujourd'hui des hommes pour patroniser l'existence de cette tyrannie sur une seule classe, tandis que toutes les autres en ont été depuis longtemps affranchies ; — des hommes qui disent de la marine ce que leurs grands-pères disaient de l'armée: — que la Grande-Bretagne ne sera plus maîtresse des mers, qu'il n'y aura plus de gloire pour le roi d'un

peuple matelot, si l'on abolit la presse. Pourquoi cela? Si le service est agréable et profitable, ainsi que le disent les défenseurs de la presse, il n'y a pas besoin de contrainte pour engager les hommes à y entrer à la première nouvelle du danger, car les hommes sont toujours prêts à faire ce qui leur rapporte honneur et profit. Si ce service n'offre pas autant d'attrait, à qui la faute? Si les pirates et les félons sont remis aux officiers du roi dans la conviction que cinq années de service sont un châtiment prodigieux pour les crimes; si les salaires sont faibles au service du roi, tandis qu'ils sont excessivement élevés à bord des navires marchands, par suite même du danger de la presse; si les matelots forcés du roi sont quelquefois payés au bout de cinq, de dix et de quinze ans, tandis que le paiement est régulier dans la marine marchande; si le service est à perpétuité dans la marine de l'état, tandis que les autres n'ont qu'une durée déterminée; — est-ce que toutes ces circonstances sont des conditions essentielles de la marine, encore que leur présence explique suffisamment la nécessité d'obtenir de force des hommes qui ne s'y engageraient pas de bonne volonté. Cela explique suffisamment que les matelots fuient devant les presseurs comme une compagnie d'oiseaux devant le faucon. Cela explique qu'ils changent de nom et de vêtements, qu'ils se cachent sous des lits, dans des greniers, dans des armoires, mais toute cette honte doit retomber sur ceux qui essaient de justifier le recrutement par la presse. Quand on aura une fois essayé s'il n'y a pas moyen de rendre ce service aussi agréable que tous les autres, et il a naturellement de grands charmes, quand on aura essayé de former pendant la paix des matelots pour servir en temps de guerre, alors on pourra discuter, et voir si la

presse est ou non nécessaire. C'est une question purement expérimentale, et jusqu'ici on s'est entêté à vouloir la décider *à priori*. C'est chose sérieuse que de compromettre la réputation, le caractère et la vie des hommes, le bonheur et jusqu'à l'existence de leurs familles, l'industrie d'une portion considérable de la société, par attachement à un mode vicieux d'argumentation à des modes d'agir, mieux en rappo ravec la barbarie des anciens temps qu'avec l'état actuel de notre civilisation. Plus la société est largement affranchie des entraves autrefois cumulées sur sa liberté et son industrie, plus se trouve en évidence la monstrueuse iniquité de la presse des matelots.

CHAPITRE V.

RIEN QU'UNE VOIX.

Avec le temps la Deep Cut fut finie, et l'on annonça qu'elle serait pompeusement ouverte un certain jour, quand la marée serait le plus favorable pour en bien faire ressortir les avantages. On pensait que l'entreprise éprouverait un échec par suite de la stagnation du commerce des charbons, qui rendait peu probable que la compagnie dût rentrer dans ses déboursés aussitôt qu'on l'avait cru. La guerre continuait toujours, et avec elle la funeste pratique de la presse, en sorte qu'on ne pouvait qu'à grand prix se procurer des équipages pour les charbonniers. La solde à bord de ces navires était précisément le quadruple de celle qu'on donnait sur les bâtiments du roi. La difficulté dont avait parlé l'oncle Christophe de trouver des matelots pour

monter ces charbonniers dans la Tamise, était aussi plus grande que jamais. En conséquence le prix du charbon était tellement augmenté, que la demande diminuait de semaine en semaine. C'était donc un bien mauvais moment pour commencer une expérience en grand ; mais puisque les dépenses de la Deep Cut étaient faites, il ne restait plus qu'à en tirer utilité le plus tôt qu'il serait possible. Quelques personnes s'étonnaient que M. Otley, qui aimait à plaisanter, ne profitât pas de ce moment d'adversité pour tourner en ridicule un projet dont il n'avait pu arrêter l'exécution. Cependant on ne citait dans le voisinage aucun bon mot de lui à ce sujet, et ceux des actionnaires qui avaient l'honneur d'être liés avec lui, s'étonnaient qu'il ne les plaisantât pas sur le grand concours de gens qu'ils auraient à leur ouverture, par suite du nombre des employés des charbonnières actuellement sans ouvrage. Mais M. Otley était absorbé par des idées tout aussi patriotiques. — Il cherchait à resserrer les liens des lois sur l'apprentissage, il cherchait à en étendre le bienfait ou la malédiction aux grandes villes qui avaient dû leur accroissement à l'absence de ces mêmes lois. Il était devenu de mode, en ce moment, parmi les loyaux sujets de Sa Majesté, de faire des pétitions dans le genre adopté par M. Otley. Un autre mode se répandit parmi ceux qui avaient été élevés dans l'habitude de remonter jusqu'à l'origine des choses, et de descendre jusqu'à leur dernière conséquence. Ceux-là commençaient à découvrir, non seulement que les lois d'apprentissage d'Elisabeth étaient impraticables, qu'elles tendaient à renverser le droit commun, qu'elles ne pouvaient conserver de force nominale qu'en étant éludées par le fait ; elles voyaient de plus que si on obtenait du parlement qu'il les mît de nouveau en vigueur, ce que

...aux sujets de Sa Majesté auraient ensuite à faire, serait de faire revivre aussi les anciens statuts, par lesquels celui qui aurait vendu à l'étranger des moutons, des béliers ou des agneaux, perdrait pour la première offense, la main gauche avec toute sa fortune, et subirait la mort en cas de récidive ; qu'une pareille pénalité devait être prononcée contre les exporteurs de terre à foulon ou terre de pipe, attendu que la seconde ressemblait à la première.

Tandis que M. Otley courait çà et là dans le pays, représentant les avantages qu'il y avait à forcer tout vaisseau marchand à n'avoir que tant d'apprentis et pas plus, de restreindre les affaires en permettant aux corporations des villes de régler le nombre des apprentis, — en sorte que le coutelier de Sheffield n'en aura qu'un; le tisserand de Norvich deux; les chapeliers dans toute l'étendue du royaume-uni et des colonies, seulement deux; — tandis que le recteur reportait sa vue dans la région des temps passés, il semblait n'avoir pas le loisir d'observer ce qui était sous ses yeux. De longues corderies s'élevaient le long de l'écluse ; on entendait le maillet du constructeur de navires au milieu des rocs ; le cottage du pêcheur commençait à se montrer sur l'étroit sentier qui conduisait à la grève, et l'on donnait la dernière main au chemin de fer qui devait conduire à l'écluse. S'il n'y avait pas eu des moyens pratiques d'éluder les lois de corporation, cette masse de travail intelligent n'aurait pas existé pour répondre à la demande ; si tous les travaux d'intelligence avaient été soumis aux lois de la corporation, on n'aurait point été en liberté de se fixer dans un nouveau champ, sans perte de priviléges qu'on n'aurait pas voulu risquer avec les incertitudes que présentait la nouvelle spéculation, à en juger pour le mieux.

Le jour de l'ouverture fut l'une des plus belles matinées d'avril et attira des spectateurs de tous les points du pays. Longtemps avant que l'on ne pût attendre les trains de voitures de la compagnie, les échopes des marchands de fruits et de pains d'épices résonnaient de joyeuses conversations et d'éclats de rire ; des troupes de petits enfants, déjà aussi noirs que si les charbons eussent été leur jouet depuis le berceau, accostaient les étrangers et leur demandaient un petit présent pour se souvenir de cette journée.

Des hommes, qui avaient l'aspect de gens d'affaires, se dirigeaient droit à l'extrémité de la tranchée et semblaient en supputer la largeur et la profondeur ; — la plupart exprimaient beaucoup d'admiration pour les travaux. Pour l'amateur des beautés naturelles il y avait beaucoup à admirer, quand il avait tourné le dos au pont de bois, aux portes, aux voitures de ceux qui venaient les voir ouvrir et aux échopes qui n'étaient que des traits passagers dans ce paysage. Le roc, coupé droit, et brillant dans sa partie supérieure, présentait déjà une teinte plus favorable dans le bas, par suite du contact de l'eau, de petits coquillages y adhéraient et le vareck poussait partout où il avait pu trouver une crevasse où se fourrer. L'eau, dans le goulet, était du vert le plus pur sur un lit épais de sable blanc. Une étoile de mer s'y remarquait çà et là, ainsi que l'anémone de mer, comme un parachute varié et animé. De temps à autre on y voyait un poisson qui s'y était égaré, ne sachant pas que toutes les routes de la mer dussent conduire si directement dans la région des arts. Tandis que le pauvre exilé allait d'un bord à l'autre du canal étroit, se frappant à chaque instant contre les rochers, des enfants poussaient des cris de joie de dessus le parapet et couraient à sa poursuite jusqu'à ce qu'il eût

regagné la mer ou se fût caché sous quelques herbes.

Des drapeaux étaient déployés sur tous les points saillants des rocs et des travaux ; un orchestre de musique était au milieu de la foule, sur le parapet ; on y remarquait la dernière personne qu'on eût dû s'attendre à voir se mêler à une pareille fête, le petit Tim. Sa mère l'avait conduit à la maison du passeur pour demander si quelqu'un voulait le mener avec soi, puisque le pauvre enfant était désireux de faire tout ce que faisaient les autres, s'il ne pouvait pas voir tout ce qu'ils voyaient. Walter avait dessein d'aller voir la cérémonie et se chargea volontiers d'y conduire Tim. Effy ne fut pas satisfaite du ton dont la demande était adressée ; elle y remarqua un abattement qui l'alarma, d'autant plus qu'elle savait qu'il y avait moins d'ouvrage au puits et qu'on y donnait de moindres salaires aux femmes et aux enfants. Mrs Eldred faisait tant de difficultés pour accepter le peu que sa fille pouvait lui offrir, qu'évidemment ç'eût été l'offenser que d'insister pour qu'elle en prît davantage. Mais Walter craignait qu'elle ne fût dans une profonde pauvreté, et quand il remarqua combien elle était amaigrie et fatiguée d'avoir attendu si longtemps le retour de son mari, il se présenta tout à coup à son esprit qu'elle avait quelque dessein de se débarrasser de ses misères de la manière la plus effrayante que l'impatience pût lui suggérer. Cette idée ne fut toutefois que passagère, car elle parla immédiatement de choses qu'elle voulait faire de ses propres mains. Tim avait quitté son tablier dont il se servait toujours pour se diriger, tout grand qu'il était, pour la main de Walter qui l'avait conduit à la promenade et l'avait assis sur le parapet, un bras passé autour du corps et paraissant jouir de tout ce tumulte

autant que ceux qui avaient eu des motifs plus raisonnables d'y venir.

— Laissez-moi courir avec eux le long du mur, s'écria-t-il en s'efforçant de descendre, laissez-moi courir avec ces petits garçons ?

— Cela n'en vaut pas la peine, Tim, ils courent après un poisson qui nage trop vite pour qu'ils le puissent rattraper.

— Je le sais bien, ça n'empêche pas que je veux courir avec eux.

Et il courut en effet, son beau-frère le suivant des yeux pour voir comment il se défendrait des chocs et des poussées auxquels il s'exposait. Il s'en tira très-bien, étant toujours le premier à tourner quand les autres étaient au moment de le faire, à cause de sa promptitude à saisir tout ce qui se disait. Aussi, chaque fois qu'il revenait vers Walter, il avait quelque chose à lui communiquer.

— Walter, avez-vous déjà parlé à Adam ?

— A Adam ? non ; est-ce que vous croyez qu'il est ici ?

— Oui, j'en suis sûr, c'est sa voix que j'ai entendu là-bas, il sera bientôt ici.

Et là-dessus, le petit Tim partit pour revenir au bout de quelques instants.

— La cérémonie va bientôt commencer.

— Qu'en savez-vous?

— Parce que la marée monte, ne l'entendez-vous pas ? — lap, lap, lap.

— Mais à supposer que vous entendiez la marée, comment savez-vous qu'elle ne descend pas, au contraire ?

—Oh! c'est un son bien différent. Je ne pourrais pas

vous dire quelle est la différence, mais certainement il y en a une.

— Pauvre enfant! dit un des spectateurs, je voudrais que vous pussiez voir comme l'eau est belle avec tous ces pavillons dessus et tous ces gens en habits de fête.

— Je vous remercie, dit-il, et il partit de nouveau.

— Croyez-vous que ce soit là le meilleur moyen de consoler le pauvre enfant de la perte de sa vue? demanda Walter qui n'était pas homme à faire une pareille question, s'il n'eût été mis hors de lui par sa sympathie pour Tym.

— Mais c'est ce que tout le monde éprouve, répondit cet homme, et ce que l'on entend dire tous les jours.

— Soit; cela est vrai, mais je ne pense pas que ce soit ce qu'on puisse dire de mieux. Si vous pouvez lui donner connaissance de ce qui se passe, à la bonne heure, mais il vaut mieux se taire que de le faire penser à ce dont il ne saurait jouir; du moins, moi, c'est ma règle.

— Et elle est très-bonne, je n'en doute pas; à coup sûr si l'on se met une minute à sa place, on ne sait pas trop quelle réponse on ferait.

— Ce n'est pas tout le monde qui se contenterait de répondre comme Tim : merci, monsieur, et puis qui se mettrait à courir.

— Effectivement, il y en a peu. La difficulté est de savoir comment ils prennent eux-mêmes leur malheur. Il y en a qui ont l'air toujours prêts à vous sauter au visage, si vous avez le malheur d'y faire la moindre allusion; d'autres en parlent sans cesse, et veulent sans cesse qu'on leur en parle; il y en a qui y mettent une détestable affectation, mais enfin il y en a, et ce sont les

plus sages qui prennent leur infirmité tranquillement et naturellement, de manière à mettre les autres complétement à leur aise.

— Tim est de ceux-là, dit Walter, passant la main dans les cheveux de l'enfant qui s'était rapproché de de lui.

— Qu'est-ce que je fais, moi, Walter?

— Vous vous mettez en nage à courir comme cela pour vous faire pousser et bousculer.

— Oh j'aurai le temps de me refroidir pendant la cérémonie, quand je serai de nouveau assis sur le parapet; cependant si vous voulez aller quelque part ailleurs, je viendrai quand vous m'appellerez. Mais l'eau commence furieusement à monter, et ce serait dommage de perdre notre place.

— Certainement, allez jouer tant que cela vous fera plaisir.

— Absolument comme s'il y voyait; il parle de la fête, comme le pourrait faire un autre enfant.

— Et vous seriez surpris du récit qu'il en fera à sa sœur quand nous reviendrons; il saisit un tas de choses drôles que nous laissons échapper. Cela joint aux erreurs dans lesquelles il tombe rendent ces petites narrations quelquefois fort étranges. — Mais où est-il allé? il a disparu en une minute, il ne saurait être bien loin.

Walter jeta malgré lui un coup d'œil d'effroi sur le canal où cependant il ne se passait rien qui le dût effrayer.

— N'est-ce pas le petit aveugle que vous cherchez? dit une vieille femme; il vient de rencontrer l'un de ses amis dans la foule et ils sont allés ensemble.

Une minute après Tim sortait de dessous la banne d'un marchand, tenant Adam par la main droite et une grosse orange dans la main gauche.

— Tim m'avait dit que vous étiez ici, s'écria Walter, et je ne le croyais pas; il vous a entendu parler il y a une demi-heure.

— Qu'est-ce que je disais, Tim?

— Je n'ai pas saisi vos paroles, mais j'avais bien reconnu votre voix.

— Je suis bien aise de voir que vous achetez des oranges, Adam, l'argent vous en sera provenu de cette corderie.

— Non pas, c'est probablement la dernière que j'achèterai, et je ne l'aurais pas fait pour tout autre que pour Tim; je n'ai pas envie de perdre mon *settlement*, je vous assure. La ville, qui s'est donnée tant de peine pour me le faire acquérir, voudra bien me nourrir jusqu'à ce qu'il y ait de l'ouvrage pour nous tous.

— Vous nourrir! comment?

— Oh! les moyens ne manquent pas; il y a la taxe des pauvres, et la corporation a de beaux capitaux en caisse.

— Et il y a beaucoup d'ouvrage de votre état à faire ici; on y demande des cordiers à force.

— Et les cordiers de la ville y demandent à force de l'ouvrage. Mais nous reculons, nous autres de la ville, et nous attendons pour voir qui viendra le premier perdre ses priviléges. Pour ma part, je tiendrai bon jusqu'à ce que je puisse être maître, avoir des apprentis, et faire les choses comme il faut. Alors Tim tournera la roue, et gagnera de l'argent comme les garçons de son âge, n'est-ce pas, Tim?

Walter convint que c'était une chose hors de question que d'abandonner un *settlement* dans une ville incorporée pour en prendre un dans une localité dont la prospérité pouvait demeurer longtemps précaire. Il voyait peu comment on pourrait remédier à ce que

cet état avait de peu stable, tant qu'il y aurait disette des ouvriers qui se trouvaient précisément en trop grand nombre dans la ville à côté. S'il fallait, dans cette localité naissante, donner de hauts salaires pour des ouvrages qui n'en demandaient que peu partout ailleurs, comment maintenir la concurrence?

— Il me semble, Adam, dit-il, que vous pouvez remercier de la modicité des salaires que vous avez gagnés depuis quelque temps, la loi qui vous a donné vos priviléges d'apprenti.

— Oh oui, j'ai beaucoup à remercier la loi; on se plaint généralement de ce qu'elle fait monter les salaires plus qu'il n'est naturel; je suis là pour prouver qu'elle les fait descendre au contraire.

— On a raison des deux côtés; les salaires s'élèvent parce que les professions sont limitées à moins de bras qu'elles ne devraient l'être, et c'est un fléau qui passe de génération en génération.

— Ma foi oui, s'ils font d'abord une nécessité de passer par l'apprentissage, et puis s'ils défendent aux maîtres de prendre plus d'un certain nombre d'apprentis, il est aisé de voir combien de gens de bonne volonté ils empêchent d'entrer dans une profession. Alors ceux qui y sont une fois peuvent mettre le prix qu'ils veulent à leurs travaux, tant qu'on a besoin d'eux. Mais quand...

— Ah! oui, quand la balance tourne, quand les temps sont mauvais, les salaires peuvent tomber au plus bas, ou même cesser tout à fait, si les ouvriers n'ont pas le droit de diminuer leur nombre en essayant de faire quelque autre ouvrage. N'est-il pas étrange qu'un ecclésiastique comme M. Otley fasse tous ses efforts pour nous enchaîner plus que jamais dans de semblables entraves, tandis que nous sentons tous le

ridicule d'un pareil état de choses, et que nous voudrions tous en sortir.

— Oui, et pendant ce temps, sa femme fait venir d'un côté et d'un autre les articles qu'il ne lui convient pas d'acheter dans son propre pays. Puisque son mari fait tout ce qu'il peut pour empêcher ses voisins de travailler hors des limites de la corporation, le moins que sa femme pourrait faire, ce serait d'occuper ses voisins au lieu d'acheter au loin ce dont elle a besoin.

— Je le crois aussi, mais qu'est-ce qui lui a mis une pareille idée dans la tête?

— Elle se plaint que l'ouvrage est moins bien fait ici que dans les villes nouvelles et non incorporées. Si cela est vrai, qui est-ce qu'on peut en blâmer, si ce n'est ceux qui interviennent pour empêcher la concurrence et pour persuader aux ouvriers qu'ils doivent compter pour vivre sur autre chose que sur leur habileté?

— J'ai entendu dire que quelque chose de semblable arrivait dans les villes de stricte corporation, que les membres mêmes de ces corporations faisaient travailler dans les villages voisins, et se faisaient apporter secrètement leurs marchandises. Ces hommes sont coupables dans un sens ou dans un autre; ils doivent de deux choses l'une, ou s'efforcer d'amener la liberté des professions, ou se soumettre aux restrictions qu'ils imposent aux autres.

— Ils sont aussi sots que coupables, car que leur produit cette mauvaise politique, une masse d'indigents qu'ils sont obligés de nourrir. Il ne leur sert de rien d'essayer de persuader à leurs mauvais ouvriers d'aller travailler ailleurs, parceque ailleurs les maîtres ne se soucieraient pas d'employer des hommes pour leur faire gagner un nouveau *settlement*, et nous autres

ouvriers nous ne nous soucierions pas non plus d'être ainsi engagés.

— Je me demande ce qu'on pense de tout cela dans les autres pays?

— En Amérique, à ce que disent nos matelots, on rit énormément de nous pour nous lier les jambes et nous plaindre ensuite de ne pouvoir pas marcher. En Amérique, il n'y a aucune de ces pestes de lois de corporation et d'apprentissage; et dites-moi en quoi ils s'en trouvent plus mal? En Amérique, si les ouvrages sont mieux faits, et s'ils le sont dans nos villes nouvelles et libres que dans nos vieilles villes incorporées, qu'en conclure, si ce n'est que ces restrictions de corporation sont de mauvaises choses; il me prend quelquefois l'idée de m'en aller moi-même dans un pays libre.

— Un pays libre! comme si l'Angleterre n'en était pas un?

— C'est un pays plus libre que beaucoup d'autres, beaucoup plus libre qu'il ne l'était autrefois, c'est pourquoi j'espère que nos arrière-neveux pourront se trouver dégagés de toute entrave comme les Américains dans l'exercice de leur industrie. Mais actuellement aucun de nous ne jouit d'une liberté pratique; chacun déplore le sort du pauvre Cuddie, et certes avec juste raison; quoique le mien ne soit pas aussi affreux, il mérite cependant qu'on y fasse quelque attention. Je ne suis pas enlevé de force à ma profession que j'aimais pour être jeté de force dans une que je déteste, mais on déploie une force morale pour m'empêcher de passer d'une occupation sans profit à une autre qui m'en rapporterait. Or, le travail de l'homme est son droit de naissance — sa seule propriété, et tout pouvoir qui intervient entre lui et l'exercice de ce travail est une tyrannie. Qu'importe que cette tyrannie s'a-

doucisse, qu'on cesse peu à peu d'en user, qu'elle soit même presqu'oubliée dans certaines localités, tant qu'il reste un semblable pouvoir qu'on puisse mettre en force contre le travailleur, celui-ci n'est point un homme libre.

— Ces pouvoirs feront moins en moins de mal à mesure que le temps marchera ; il n'y a pas de corporation au monde qui puisse tenir contre la volonté du public d'être approvisionné des choses dont il a besoin. Il y aura assez d'apprentis à Norwich et à Scheffield pour entretenir la profession comme il convient, si le monde a réellement besoin de plus de couteaux et d'étoffes.

— Oui, oui, et voyez quelle liste de grands hommes nous comptons dans les arts industriels! — non pas grâce à nos lois des métiers, mais en dépit d'elles : Arkwright, Brinldley, Brunel !

— Et Smeaton, et Rennie, et Watt, et Fergusson, et Hunter, ceux-là n'ont jamais passé de contrat d'apprentissage.

— Non, pas plus que beaucoup d'autres qui se sont fait aussi un grand nom. Je doute qu'ils se le fussent fait jamais, s'ils étaient restés insouciants ou tout à fait oisifs pendant sept années de travail sans profit pour eux. Je ne parle pas de moi ; mais si d'autres ouvriers avaient eu un ans ou deux de plus à donner à leur éducation avant l'apprentissage, Dieu sait quels changements ne se seraient pas manifestés dans le monde industriel.

— Surtout si vous étiez né dans quelques-unes des villes nouvelles qui n'étaient guère que des villages il y a cent ans, et qui, aujourd'hui, prennent rang bien avant York, Canterbury, Norwich et Lichfield. Quant à Londres, lui-même, le plus beau jour de son exis-

tance sera celui où il dissoudra les monopoles de ses cent compagnies, pour ne pas dire ces cent compagnies elles-mêmes. Nous pouvons parler ainsi, parce que nous avons devant les yeux l'exemple de ce qui est arrivé dans d'autres pays. Voyez l'Espagne, où les corporations sont encore dans toute leur gloire, et la France où l'industrie et les arts ont commencé à fleurir du jour où elle a balayé de son sol les corporations et les lois d'apprentissage (maîtrises et jurandes).

— En France, à ce qu'on m'a dit, on a fait l'expérience de tout, depuis la plus détestable intervention jusqu'à la liberté illimitée ; je ne sais pas si jamais la loi y a voulu, comme dans l'Inde, que chaque homme suivît exclusivement la profession de son père, mais dans l'ancien temps on y a fait des choses presqu'aussi sages que cela.

— Et quelquefois avec d'excellentes intentions, ce qui forme un avertissement contre l'intervention quelconque du gouvernement dans la production et la distribution de la richesse. Dans un sens il est sûr que le gouvernement ne peut faire quoique ce soit sans influencer la production, ce qui devrait le rendre très-prudent, très-circonspect dans toutes ses démarches ; mais je parle ici d'une intervention directe. Les lois qui défendaient d'abattre des arbres étaient prudentes et avantageuses à la masse des citoyens, puisqu'il y a certain sol qui n'est absolument bon à rien, s'il n'y a des arbres dans le voisinage pour entretenir l'humidité. Eh bien la première conséquence de ces lois a été d'empêcher les gens de planter des arbres.

— Cette histoire est bonne, mais elle ne vaut pas celle des hannetons ; connaissez-vous l'histoire des hannetons? Un certain canton de la Suisse était infecté de hannetons ; pour l'en débarrasser, le grand conseil

ordonna que chaque propriétaire foncier leur ferait la chasse, et serait obligé d'apporter un certain nombre de hannetons proportionné à l'étendue de ses terres. Les propriétaires, qui avaient autre chose à faire, payèrent de pauvres diables pour faire la collecte de hannetons. Au bout d'un certain temps on découvrit qu'il se faisait une importation régulière de ces insectes, par grands sacs, de l'autre côté du lac.

— Très-bien, mais il y a eu un exemple, entr'autres, en France, de pertes positives, par suite de l'intervention de la loi dans les affaires de l'industrie, exemple dont devraient profiter des hommes comme Otley. Avant que la révolution ne débarrassât les ouvriers des entraves des corporations, il ne pouvait pas y avoir en France de manufactures de faïences du Japon. La confection des articles exigeant l'art et les outils de différents corps d'état et la coopération d'un homme qui leur était étranger à tous, il en résulta qu'on laissa aux étrangers la production de cet article.

— Autant vaudrait rendre une loi pour dire qu'il n'y aura pas d'inventions nouvelles, et que tout homme suivra la profession de son père.

— La conduite de ces faiseurs de lois fut conséquente à leurs principes ; avez-vous jamais vu une lampe d'Argaud ?

— Oh oui ; elle ne vaut pas quelques-unes de nos lampes à gaz.

— Cependant elle donnait trois fois autant de lumière pour le même prix, qu'aucune lampe connue jusqu'alors. Argaud fut publiquement persécuté par la compagnie des étameurs, des serruriers et des ferronniers, qui lui disputaient le droit de faire des lampes.

— Et je suppose qu'ils n'auraient pas voulu l'admet-

tre dans leur compagnie, s'il avait daigné faire des démarches pour y entrer.

— Il y avait encore Lenoir, le célèbre Français, fabricant d'instruments de physique. Il avait construit une petite forge pour y faire rougir ses métaux, la compagnie des fondeurs se souleva et se présenta pour la détruire. Lenoir fut obligé d'en appeler au roi.

— Autant vaudrait avoir une compagnie des serres-chaudes qui vous empêchât de faire venir des concombres sans sa permission, ou une compagnie des épouvantails qui vous empêcherait de pendre votre vieil habit au milieu de vos cerisiers.

— Voici venir une compagnie qui vous donnerait beaucoup d'ouvrages de corderie à faire, si vous vouliez abandonner vos privilèges et transporter votre industrie ici.

— Oui, et aussitôt que l'on m'aura oublié dans ma ville, que ma place y sera remplie par quelqu'autre, qu'il vienne seulement à être question d'un ralentissement dans les travaux, quelque marguillier stupide ou quelqu'absurde commissaire des pauvres, me feront sommation de quitter cette paroisse et de retourner dans la mienne. Non, non, la compagnie peut demander des cordiers tant qu'elle le voudra, ce n'est pas moi qui sortirai des limites de ma paroisse. — Mais voici le cortége qui s'avance; comme ils ont bonne mine dans leurs voitures découvertes, avec leurs drapeaux et leurs branches vertes! en vérité c'est un très-beau spectacle.

— Regardez donc Tim avec des branches de chêne plus grosses que lui; ce doit être un brave garçon que celui qui les lui a données; — sans doute celui qui maintenant lui tient la main sur l'épaule pour lui servir de guide. Je vais aller prendre sa place; il n'est pas juste qu'un étranger ait la peine de s'occuper de lui.

— Et moi je crois que ce sera œuvre de charité que de m'offrir pour donner une poignée de main à quelques-uns de ces gentlmen. Avez-vous jamais vu comme chacun s'empresse à le faire, les mineurs et les bateliers qui tiennent leurs chapeaux de l'autre main, et leurs femmes, comme elles lèvent en l'air de petits enfants qui seront à leur tour des bateliers et des mineurs.

— Et M. Severn aussi, voyez, le voilà sur le siége de cette barouche, souriant et saluant gaîment, tout maigre et tout malade qu'il paraisse.

— Oui, quand tous les états seront aussi libres que nous prétendons qu'ils le sont, M. Severn recevra enfin une récompense de ses travaux. A cette époque, s'il vit assez longtemps pour la voir, il arrivera d'une manière durable, ce qui aujourd'hui n'arrive qu'accidentellement, que M. Severn sera en évidence aux yeux du peuple, qui ne demande jamais mieux que de l'accueillir, tandis qu'Otley se cache dans l'ombre pour suivre ses projets. — Arrière, arrière, faites-leur place. C'est maintenant qu'il faut faire attention à Tim.

Les portes commençaient à s'ouvrir doucement dans un sens, et le petit pont à s'avancer dans l'autre. On demanda le silence. — La musique, les éclats de rire, les cris des enfants, les acclamations des hommes, les aboiements des chiens, le bruit des pieds des chevaux, tout se tut excepté la voix puissante des eaux qui entraient. Mille individus tournèrent les yeux sur le premier navire qui eût jamais passé par cette voie, doublant sans bruit le petit promontoire, et glissant le long de la Deep Cut.

— Le voilà qui passe, dit Tim doucement assis sur le parapet, le bras de Walter lui entourant la cein-

ture, — le voilà qui passe, et il se tourna comme pour suivre dans sa marche le premier navire.

— Touche-t-il le roc ou le sable? demanda Walter, s'étonnant de ce que l'enfant sût si bien ce qui se passait devant lui.

— Non, mais il déplace une grande colonne d'air; je sens le vent sur ma figure. Dites-moi quand je pourrai parler tout haut, Walter, j'ai quelque chose à vous dire.

Des acclamations véhémentes s'élevèrent bientôt de tous côtés, et mirent un terme aux scrupules de Tim de parler au milieu du silence profond qui régnait quelques instants auparavant. Tous les mariniers présents se pressèrent pour suivre de l'œil le vaisseau dans sa course au-delà des portes.

— Walter, Walter, dit alors le petit Tim, je suis sûr que Cuddie est ici.

— Quelle idée, mon pauvre enfant?

— Oui cela doit vous paraître étrange, mais j'ai entendu sa voix comme tout à l'heure j'avais entendu celle d'Adam.

— Vous connaissez bien la voix d'Adam, l'entendant aussi souvent que vous le faites; mais rappelez-vous qu'il y a quatre ans que vous n'avez entendu celle de Cuddie, et je crains bien qu'il se passe quatre ans encore avant que vous ne l'entendiez.

— Eh bien, ce m'est déjà un bonheur d'en être presque sûr.

— En outre, dit Walter, il n'y a point de vaisseau du roi dans ces parages; tous les vaisseaux du roi sont à la guerre.

Tim n'avait plus rien à dire. On entendit tout à coup un tumulte à l'extrémité de la foule. Tout le monde crut qu'il était arrivé un accident, et se préci-

pitait de ce côté pour s'en informer. Ce n'était que quelque voleur, quelque vagabond ou quelque individu cherchant dispute, que les constables et leurs assistants avaient en vain cherché à arrêter; l'individu leur avait échappé. Qui était-ce? qu'avait-il fait? C'est ce que chacun se demandait. A quelque distance, personne ne pouvait le dire, et de près, personne ne le voulait. On faisait entendre que de quelque nature que fût la faute, elle était de celles qui ne déplaisent point au peuple, et que celui-ci l'avait aidé à s'échapper. Cet incident fit une impression profonde sur l'imagination de Tim, et pendant l'heure qui suivit, il ne fit pas plus attention à ce qui se passa que la plupart des spectateurs appartenant à cette classe d'hommes qui ont des yeux pour ne pas voir. Quand il fut resté seul sur le parapet avec Walter, que la marée se fut retirée, que les voitures eurent disparu, il commença à fatiguer son beau-frère de questions relatives à ses conjectures, et quand celui-ci l'eut engagé à dormir dans le public-house, qui n'était pas son logis habituel, il lui dit encore...

— Je crois qu'il passera la nuit dans les champs, lui, tandis que nous, nous sommes si bien et si chaudement ici. S'il a tué quelqu'un, peut-être l'ombre de sa victime viendra-t-elle troubler son repos; sa sœur et sa mère savent-elles seulement qu'il est ici? Chaque fois qu'il entendra quelqu'un marcher, il se figurera que c'est le constable qui vient le prendre. Savez-vous, je me suis demandé, si ce n'était pas l'ombre de Cuddie que j'ai entendue aujourd'hui. On dit qu'il y a beaucoup de marins tués dans ces guerres. Si nous venions à apprendre que Cuddie a été tué dans ce moment-là même, quelle heure pensez-vous qu'il était au juste?

Walter répondit du ton d'un homme qui n'avait plus

envie de dormir. Il ne croyait pas aux revenants, mais il était frappé plus qu'il ne lui paraissait raisonnable de la persuasion où était Tim qu'il avait entendu la voix de Cuddie, et Tim se trompait si rarement dans ces sortes de matières. Cependant la guerre continuait toujours, et si Cuddie n'était pas déjà depuis longtemps au fond de la mer, il devait être trop loin sur sa surface pour que Fine-Oreille elle-même pût distinguer sa voix, à supposer que cette fée eut assisté à la cérémonie.

CHAPITRE VI.

LE SOMMEIL ET LA VEILLE.

Tandis que Walter agitait cette question dans son esprit, Effy courait çà et là dans son jardin — son jardin devenu bien plus beau et bien plus productif à mesure que le commerce des charbons de terre avait langui. Toute fâchée qu'était Effy que sa mère ne pût faire de bonnes journées, elle ne pouvait s'empêcher de se réjouir de voir la vigueur et la verdeur des jeunes plantes de son mari. Elle avait oublié son désir de se déplacer, elle eût été contente de continuer d'habiter toujours les lieux où elle se trouvait, quand bien même l'oncle Christophe eût continué de vivre avec eux. Son mépris religieux pour eux était de moindre importance à mesure qu'ils prenaient plus d'années ; il leur devenait plus aisé d'agir, comme si son œil censeur ne se fût pas fixé sur eux, et de prendre tout ce qu'il pouvait dire ou faire comme une suite obligée de sa manière

d'être. Il jouissait excessivement de toutes les bonnes choses terrestres qu'elle pouvait placer devant lui, quoiqu'il évitât de l'en remercier pour ne pas lui donner d'amour-propre. Il mangeait son petit poulet ou avalait son petit verre de liqueur, plein d'étonnement et de pitié de ce qu'Effy ne le priait pas de la diriger dans ses dévotions, ou ne lui demandait pas sa gracieuse permission pour lui chanter des psaumes, ainsi qu'au petit nombre de chrétiens élus dont il avait fait ses amis.

C'est une réunion pieuse de ce genre qui avait conduit Effy dehors ce soir-là. La chambre commune était occupée, et il eût été impoli à elle de se renfermer dans la sienne. Après le thé elle descendit donc dans le jardin, et s'assit avec son ouvrage sous un arbre; elle cousit tant qu'elle y vit clair, puis elle s'abandonna à mille pensées auxquelles ne contribuaient pas peu les chants religieux qui partaient de l'intérieur de l'appartement. Elle se leva quand décidément la nuit fut tout à fait venue, et se disposait à rentrer quand elle vit un homme qui la regardait fixement de l'autre côté de la haie. Il se baissa dès qu'il vit qu'il était remarqué, et ne répondit point à ses questions. — Que demandez-vous? — si c'est le bateau passeur, il est là en bas à votre droite; si vous voulez parler à quelqu'un de ceux qui sont dans la maison, faites le tour et présentez-vous à la grille. N'obtenant pas de réponse, elle commença à craindre que quelqu'un ne voulût piller le jardin de son mari. Il y avait peu de choses à y prendre en ce moment; cependant elle résolut de faire ce qu'elle avait déjà fait quand l'absence de son mari lui en avait laissé la garde — de veiller jusqu'à ce que l'oncle Christophe, qui se levait de bonne heure, fût venu la relever. Cette résolution une fois prise, elle

retourna sous son arbre et saisit son ouvrage comme si elle avait voulu l'arracher des mains d'un voleur, et courut vers la maison comme si ce voleur l'eût suivie.

L'oncle Christophe venait de sortir pour passer ses amis de l'autre côté de la rivière. Avant que de remettre le cercle de chaises en place et de reposer le livre d'hymnes sur la planche, Effy ferma soigneusement les portes de devant et de derrière de la maison; il n'y avait pas une minute qu'elle avait repris son ouvrage quand on frappa, légèrement d'abord, puis plus fort, à la porte du jardin.

— Qui est là?

— Effy, Effy, ouvrez-moi, dit une voix basse qui la fit tressaillir dans tout son corps. Pour la première fois depuis son enfance, une terreur superstitieuse s'empara d'elle; elle se rassit, incapable de parler ou de remuer.

Quoique poussé, le volet n'était pas fermé; elle le vit s'ouvrir, et une figure se montrer, dont la vue lui fit le même effet que la voix qu'elle venait d'entendre.

— Oh! êtes-vous Cuddie, ou ne l'êtes-vous pas? s'écria-t-elle, mettant sa main devant la chandelle pour regarder plus fixement.

— Oui, je suis Cuddie, répondit tristement l'individu en escaladant la fenêtre; mais il est étrange, Effy, que vous ayez si peu d'empressement à recevoir votre propre frère dans votre propre maison.

Tout cela était dit d'un ton si différent de celui qu'avait autrefois Cuddie, mais si semblable à celui de sa mère, qu'Effy ne conserva plus de doute.

Elle lui fit une multitude de questions — d'où venait-il? — quand était-il arrivé? — revenait-il tout à fait pour suivre son ancienne profession? — son père était-il aussi de retour?

Cuddie ne répondit à aucune de ces questions et se contenta, quant à présent, de lui demander de l'aider à entrer dans la maison quand l'oncle Christophe serait couché. Or, il devait être de retour dans cinq minutes; il n'y avait donc pas de temps à perdre pour convenir de leurs petits arrangements.

— Mais vous ne partirez pas sans m'avoir parlé, sans m'avoir regardé autrement que cela, mon cher Cuddie.

— Ma foi, Effy, je ne suis pas venu ici pour voir l'oncle Christophe, je vous assure; il était là murmurant ses prières pendant la nuit où j'ai été enlevé, et n'a pas seulement remué un pied pour me secourir. Qu'il se vante d'avoir sauvé je ne sais combien d'âmes, il en a perdu une, c'est ce dont je peux l'assurer; et si jamais je le rencontre, ce qui ne sera que par hasard, je ne manquerai pas de le lui dire.....

— Le voilà, s'écria Effy, entendant le bruit de la chaîne de fer qui attachait son bateau.

Cuddie sortit aussitôt par la porte de derrière, demandant à être admis de nouveau aussitôt qu'on pourrait supposer que son oncle dormirait, moment qui ne se fit pas attendre, Effy ayant été ce soir là sobre de discours ou d'observations qui eussent pu porter le vieillard à rester longtemps, après avoir pris son verre de grog et fumé sa pipe.

Aussitôt que Cuddie fut rentré, la première chose qu'il fit fut de prier sa sœur de vérouiller la porte au bas des escaliers et de mettre quelque chose devant les deux fenêtres, disant qu'il se tiendrait dans l'ombre jusqu'à ce que cela fût fait. Effy lui fit observer timidement qu'il ne fallait pas voiler la fenêtre de devant qui donnait sur la rivière, parce qu'il n'était pas assez tard pour qu'un voyageur n'eût encore le droit de deman-

der à être passé. Ce fut une raison de plus, et il insista pour qu'elle pendît son châle devant la croisée.

— Si vous voulez savoir pourquoi, lui dit-il à voix basse, c'est que je suis déserteur. — Silence! pas un mot, vous seriez la cause de ma mort, comme Adam a failli l'être ce matin.

— Est-ce que vous ne voulez pas vous asseoir? dit Effy — du ton dont elle aurait parlé à un habitant de Bedlam qui se serait introduit chez elle.

— Effy, vous aviez coutume de dire ce que vous pensiez et tout ce que vous pensiez. Est-ce que vous seriez changée aussi vous? allons, dites-moi ce qui se passe dans votre âme.

— Il se passe que je crois rêver. Je ne sais si vous êtes Cuddie ou un fantôme de mon imagination. Cuddie, vous avez toujours été ce que j'ai le plus aimé au monde, après Walter. Je vous regardais comme l'orgueil et l'espoir de la famille, et chaque fois que je me suis réveillée en sursaut, depuis quatre ans, ça été pour avoir rêvé que je vous voyais saisir au milieu de la nuit, et surtout vous laisser glisser le long d'un câble. Les plus mauvais moments que j'aie passés depuis que vous êtes parti ont été ces moments entre le sommeil et la veille, quand je vous voyais devant moi, abattu, fatigué, et que je ne pouvais parvenir à vous faire sourire. Oh! je n'aurais jamais cru que vous dussiez en venir là, et maintenant, maintenant, dit-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, maintenant vous savez ce que je pense.

Cuddie se jeta à terre, mit sa tête sur les genoux de sa sœur, comme souvent il l'avait fait dans ses petits chagrins d'enfant, et pleura si abondamment qu'elle ne put jamais obtenir de lui qu'il la regardât tout à fait.

— Vous n'êtes pas trop changé, dit Effy, s'efforçant

de paraître moins triste ; vous n'avez pas cette figure ronde, ce teint de matelot basané avec lesquels je croyais que vous nous seriez revenu ; je crains bien plutôt que vous n'ayez souffert de la faim. Cependant votre cœur est toujours le même.

— Non, non.

— Oh si fait, si fait. Mais vous avez connu le besoin depuis quelque temps, vous êtes découragé. Je crains beaucoup que vous n'ayez connu le besoin.

— Ce n'est pas cela qui m'a abattu, Effy, j'ai le cœur tout à fait brisé.

— Ne dites pas cela, oh ! ne dites pas cela. Nous devons supporter tout ce que la Providence nous envoie.

— Mais ce n'est pas la Providence qui m'a fait ce sort, c'est mon roi et mon pays, s'écria Cuddie bondissant sur ses pieds, la rougeur abandonnant sa figure pour faire place à une pâleur mortelle. Si ç'avait été la volonté de la Providence que je dusse perdre un membre, je serais revenu avec des béquilles dans mon pays, mais le cœur ferme, et nul de vous n'eût entendu de ma part un mot amer. Si la foudre de Dieu m'avait aveuglé, j'aurais pris exemple de Tim, et je n'aurais pas maudit le ciel ; si la fièvre m'avait frappé dans mon hamac, je serais resté un homme jusqu'à la fin, quand bien même j'aurais su que mon cadavre aurait dû être jeté à la mer avant la nuit. Mais d'avoir contre soi son roi et son pays, il y a de quoi briser le cœur quand on était habitué à les aimer tous les deux.

— A coup sûr, mais que vous ont-ils fait ?

— Des choses que je ne me crois pas obligé de supporter, comme si elles m'étaient arrivées par la volonté de la Providence, et non en opposition à cette volonté. Mon roi m'a fait enlever comme si j'eusse été un esclave nègre, il m'a arraché à tous ceux que j'aimais

et à la profession de mon choix, et puis quand j'avais peu de cœur à la nouvelle tâche qui m'était imposée et bien des pensées amères pour m'en détourner et m'aigrir le caractère, la seconde chose qu'ils ont faite ça été de me donner le fouet. Qu'est-ce qui vous surprend là-dedans? ne savez-vous pas que la presse entraîne le fouet. Enlevez un homme comme un esclave, il vous faudra d'abord le fouetter comme un voleur, et puis le pendre comme un chien. Oui, ils m'ont fouetté, et ma tête est demeurée courbée sur ma poitrine depuis que des yeux de mépris se sont attachés sur moi. Ce matin mes propres compatriotes m'ont donné la chasse; oui, beaucoup de ceux que je connaissais et que j'aimais, quand personne n'osait me regarder avec mépris. Mon pays n'a plus qu'une chose à me faire, c'est de me tuer le plus tôt possible pour avoir déserté.

— Ainsi, grâce à Dieu, vous ne pensez pas du moins à vous tuer vous-même, s'écria Effy.

— Non; j'en ai été tenté bien souvent, depuis la première nuit, quand je me suis laissé glisser le long d'un câble, ainsi que vous venez de le dire, jusqu'à ce soir même, quand je me suis tenu accroupi sur le bord d'un puits abandonné, et que j'étais bien près de m'y précipiter. J'essaierai de ce que l'on peut faire en allant dans un pays où il n'y a pas de roi, et où l'on peut oublier qu'on a eu une patrie. Il n'y a pas de saint dans les cieux qui puisse me faire leur pardonner, mais il y a moyen de les oublier, et c'est ce que j'essayerai en Amérique.

— Alors nous perdrons le meilleur des frères; ma mère, l'enfant sur lequel se reposait sa pensée, au milieu de toutes ses infortunes, et le roi un serviteur qui lui lui eût été utile dans la guerre.

— N'importe le roi, s'il ne sait pas mieux comment attacher ses sujets à son service.....

— Silence, Cuddie; vous, un marin, parler ainsi de votre roi!

— Je ne suis pas marin maintenant, cependant disons mon pays, si vous aimez mieux; si mon pays ne sait pas comment se faire servir autrement qu'en faisant des esclaves de ceux qui étaient nés libres; qu'il fasse comme il voudra, quand ils l'auront abandonné pour se tourner contre lui. Les devoirs d'un homme cessent dès qu'on lui enlève ses droits naturels; mon devoir a cessé quand on m'a enlevé par la tête et par les pieds, pour d'un brave garçon que j'étais, faire de moi un homme à l'âme basse.

— Non, oh non!

— Si fait, si fait, vous dis-je; mais quelque misérable que je fusse devenu, cela ne leur donnait pas le droit de me déshonorer. Cette horrible punition du fouet, quelques-uns eussent trouvé peut-être moyen de la justifier, si j'étais entré de mon plein gré au service; mais comme je ne l'avais pas fait, ils n'avaient pas plus le droit de me fouetter, que ce charlatan de la foire n'a celui d'exciter avec l'aiguillon le lion qu'il a pris jeune au piége. Si ce lion pouvait jamais étendre une patte pour se venger, à coup sûr ce n'est pas moi qui prêterais secours à la brute humaine qui le tyrannise.

Effy était confondue; elle cherchait un argument pour arrêter son frère dans cette façon de parler, elle n'en trouva pas dans la Bible, et se rejeta sur le pardon chrétien des offenses.

— Il y a certainement une différence entre le lion et moi, dit Cuddie. Le livre saint n'existe pas pour lui; moi j'essaierai de me le rappeler jusqu'à ce point,

que je ne lèverai pas le bras contre mon pays, et que j'irai là où je pourrai peut-être apprendre à l'oublier. Je ne saurais le faire ici, Effy; — non, quand bien même ma vie serait en sûreté, mon pays perd un membre solide de corps et d'une âme courageuse, moi je perds tous ceux pour lesquels j'avais vécu jusqu'ici, mais c'est là que s'arrêtera le mal pour moi.

— Oui, pour vous, mais combien de serviteurs le pays ne perd-il pas de cette manière! Je crois que quelque démon, au service des ennemis de notre pays, vous a bandé les yeux et endurci le cœur, et fait de vous un triste sujet d'étonnement pour les races futures. Les hommes croiront-ils une histoire comme la vôtre, — comme celle de mon père, — dans cent ans d'ici?

— Oui, ils le croiront aisément, parce qu'ils regarderont le service tel qu'il est aujourd'hui, et qu'ils compareront les choses d'aujourd'hui avec ce que j'espère qu'elles seront alors. Ils verront qu'à notre époque les matelots du commerce sont payés plus qu'ils ne devraient l'être, parce que ceux du roi ne le sont pas assez, et qu'on les soumet à des violences brutales. Si dans cent ans, comme je l'espère, l'un des deux services est aussi désirable que l'autre, et celui du roi peut-être plus que celui du commerce, on verra nos matelots charbonniers former une escadre entière au premier appel, et l'on comprendra que s'il en était autrement de nos jours, c'est qu'il y avait une cause épouvantable de désaccord entre le roi et ses matelots.

— Il semble en effet que le peuple anglais ne manque pas d'amour pour son roi, quand quelque cause étrangère ne vient pas l'empêcher de s'y livrer, et nous entendons rarement se plaindre du service ceux qui y sont entrés volontairement.

— Il y a peu d'état qu'on aimerait davantage, si tout s'y passait loyalement. Outre l'honneur de repousser l'ennemi et la gloire de contribuer à protéger son pays, il y a tant d'aventures et de si variées, tant de centaines de milliers d'yeux qui vous regardent, que le service naval de Sa Majesté offre beaucoup de charme. Mais l'honneur n'est qu'une déception quand le cœur n'y est pas, et qu'importe la variété des aventures pour celui dont on peut bien transporter le corps çà et là, et dont l'âme, comme un fantôme triste et inaperçu, siége toujours au coin du foyer domestique?

— Celui qui sert volontairement a sans doute pourvu auparavant au sort de ceux qu'il laisse derrière lui, en sorte que lorsqu'il pense à eux, leur souvenir doit le ranimer et ne le décourager jamais.

— Oh! si vous voyiez la différence qu'il y a entre les volontaires et certains esclaves comme moi, — comme les premiers s'impatientent contre le capitaine, jusqu'à ce qu'il se mette franchement à la poursuite de l'ennemi, comme les autres voudraient toujours voir le vaisseau enchaîné au rivage, pour avoir une chance de s'en échapper et d'oublier leurs disgrâces présentes, dans le danger d'un reproche plus grand; vous verriez comme les volontaires sont plus patients à faire le quart et plus courageux dans la bataille.

— Il est certain que je me soucierais moins de déployer de la bravoure dans un danger où je serais jeté contre ma volonté, que dans celui que j'aurais affronté volontairement. Je serais toujours disposé à m'enfuir dès que je le pourrais.

— Mon désir était tout le contraire, Effy; et pour mettre un terme à ma misère, je me serais fait tuer si je m'étais trouvé dans une bataille après avoir été fouetté. Mais les batailles où je me suis trouvé ont

en lieu avant, et, si je ne me conduisis pas tout à fait comme un lâche, je n'eus pas le courage de me battre comme un homme libre. Mon sang et mon ardeur se refroidissaient au souvenir de cette nuit où l'on m'avait arraché au sommeil pour défendre les autres, quand j'étais moi-même sans défense.

— S'il en a été ainsi de vous, — vous qui étiez toujours parmi les enfants le premier, quand il fallait passer devant le taureau du voisin Topham, — vous qui étiez toujours prêt à descendre dans les endroits douteux de la mine, quand personne autre ne l'osait, — vous qui avez retiré du courant ce soldat qui allait s'y noyer, — s'il en a été ainsi de vous, qu'en est-ce donc pour ceux qui n'étaient pas naturellement aussi braves? Mais, Cuddie, asseyez-vous tranquillement, et dites-moi, comme autrefois, quand il s'agissait de vous punir pour avoir été chercher des nids, dites-moi de quoi est-ce qu'on vous blâmait à bord du vaisseau du roi?

— De quoi on me blâmait! eux!...

— Oui, oui, je sais ce que vous pourriez dire pour votre justification; mais encore, que vous reprochait-on?

— Tout le temps que j'y ai été je n'ai rien fait bien. Quoi que je fisse, je ne pensais qu'à une chose, à me sauver. — Toujours la même idée, que je fusse de quart, que je fusse au milieu de la bataille, ou que je cachasse ma tête sous la couverture après le châtiment de chien que j'avais reçu. Il y en avait assez pour me fouetter, quand on ne se serait occupé que de la manière dont je servais.

— Vous qui faisiez si bien tout ce que vous entrepreniez, depuis le temps où vous étiez enfant! Mais votre fuite, vous y avez déployé de l'adresse au moins?

— Il y en a beaucoup qui y parviennent malgré toutes les précautions qu'on prend contre la désertion, et le châtiment dont on la punit.

— Mais ce châtiment ne peut pas toujours avoir lieu; autrement, puisqu'il y en a tant qui désertent, on ne ferait que mettre des hommes à mort.

— Mais oui, puisqu'il y a cinq mille matelots et quatre mille soldats qui ont déserté depuis deux ans, si on les eût tous exécutés, c'eût été un spectacle sur lequel les hommes n'auraient pas voulu que les anges jetassent les yeux.

— Mon Dieu! mon Dieu! représentez-vous tous ces malheureux devant un juge, plaidant, pour leur excuse, qu'on les a arrachés de leur foyer, et que l'attachement au foyer a été la cause de leur désertion.

— Représentez-vous les plutôt devant le tribunal de Dieu, et dites alors dans quel plateau de la balance se trouverait le crime.

— Oh! je crois que devant ce tribunal, on n'oserait guère porter aucune des querelles qui viennent de la guerre, quelque bruit glorieux qu'on en fasse sur la terre; je crois que là-haut on serait bien aise de passer sous silence tout ce qui s'y rapporte.

— Oui, si on le pouvait; mais comment le pourrait-on? Comment expliquerai-je, moi, que mon caractère, autrefois si aimant, se soit altéré, que j'aie pris des habitudes de paresse, moi qui aimais tant le travail; que ma vie ait été si courte, si nuisible aux autres, quand elle devait être longue et utile; que ma mort ait été effrayante comme une éclipse, quand elle eût pu être douce et calme comme un coucher de soleil d'été? Comment pourrai-je expliquer tout cela, sans dire qu'on m'a envoyé à la guerre sur la mer? Pour-

quoi me regardez-vous ainsi, Effy? Je ne puis supporter qu'on me regarde fixement.

Effy avait souvent essayé de se représenter la figure et la démarche de personnes condamnées à mort, mais jamais elle n'avait rien imaginé d'aussi épouvantable qu'elle le faisait en ce moment que ce sort paraissait devoir être celui de son frère bien aimé. Le voir étendu mort devant elle n'eût pas été plus étrange que de contempler sa figure ordinaire, sa voix accoutumée, et de penser que ce mouvement, que ce son pouvaient être éteints d'un instant à l'autre, tandis que la partie pensante flotterait entre ce monde et l'éternité, non pas avec le calme d'une âme qui obéit parce que son créateur la rappelle, mais avec la douleur amère d'une âme qui fuit sous la tyrannie de l'homme. Effy avait vu son frère attendre la mort dans une grande maladie, et ce qu'elle avait vu alors la faisait frémir, en regardant l'œil hagard et les lèvres gonflées de son frère, qui semblaient lui dire qu'il n'était plus aussi religieux qu'autrefois, aussi humble, aussi fort, aussi confiant en Dieu, aussi soucieux de ceux qu'il laisserait après lui.

— Non, non, Cuddie, vous ne prétendez pas dire que, tel que je vous vois, vous courriez sitôt un danger de mort.

— Pardonnez-moi, et la preuve c'est qu'il faut que vous m'aidiez à m'échapper à l'instant même, ou que vous vous résolviez à me voir mener à la mort dès demain matin. Je vous déclare que j'ai manqué être pris ce matin; n'eût été un ami plus prudent qu'Adam, qui m'avait appelé tout haut par mon nom, je serais mort à ce moment-ci. Cet ami dit autour de lui : « Un pauvre déserteur, un pauvre déserteur. » La foule s'entrouvrit pour me faire passage, et se referma sur les enne-

mis qui me poursuivaient ; on dit ensuite que ce n'était rien qu'un petit voleur qui se sauvait. C'est ainsi que je l'ai échappé cette fois.

— Et c'est ainsi que vous l'échapperiez encore. Dieu ne veut pas laisser périr des hommes comme vous.

— Ma foi je ne l'essayerai pas en restant ici plus longtemps. Dieu me pardonne, mais je ne peux pas, je ne veux pas mourir sitôt.

— Paix, paix ! que dirait mon oncle Christophe, et que diraient tous ses dévots, s'ils vous entendaient parler ainsi ?

— Ils pourraient dire que lorsqu'un homme a la présomption de déclarer à un autre qu'il va mourir à son ordre, pour un crime d'invention humaine, cet homme peut lui répondre : Non je ne mourrai pas pour une pareille cause, et faire tout son possible pour ne pas mourir en effet. Et moi c'est pour cela que je vous quitte immédiatement.

— Notre pauvre mère !

— Ne lui dites pas que je sois venu ici ; elle croirait toujours entendre les pas de ceux qui me donnent la chasse, elle se figurerait m'entendre rendre l'âme au milieu de la nuit. Laissez-lui croire que je me bats honorablement comme un honnête volontaire, jusqu'à ce que vous entendiez de nouveau parler de moi.

— Pouvez-vous être si près de notre mère, et cependant.....

— Oh ! oui, je peux faire bien des choses dont, quand je suis parti, vous auriez bien juré que j'étais pour toujours incapable. Vous ne savez pas, j'en suis sûr, ce que c'est que d'apprendre à ne plus se soucier de ceux qu'on a le plus aimés, d'apprendre à passer devant la maison d'une mère et de n'y pas entrer quand on se prépare à chercher un autre monde.

— Cuddie, qui vous a donc porté à venir me voir?

— Que diriez-vous si c'était pour que Walter me donnât une redingote qui me déguisât, et vous des aliments qui me dispensassent de parler à personne sur la route?

— Je ne croirai pas un seul mot de votre histoire si vous osez mentir comme cela, dit Effy, tout en se levant cependant pour voir ce que son humble hospitalité pouvait fournir. Toutefois, je croyais qu'outre notre mère, il y avait encore des gens dont vous auriez cru qu'il valait la peine de vous informer.

— J'ai vu votre mari et les autres aujourd'hui, excepté l'oncle Christophe que je vais aller voir maintenant, et il prit le chandelier pour monter l'escalier. Sa sœur l'arrêta avec énergie pour lui demander s'il était bien vrai qu'il eût vu son mari.

— Oui, je l'ai vu; quant à Adam, je ne l'ai vu que trop comme je vous l'ai dit, et Tim, pauvre enfant! il était en train de dire à Walter qu'il venait d'entendre ma voix. Walter lui donnait une foule de bonnes raisons pour lui prouver que cela était impossible. Cependant j'étais debout précisément derrière lui, et Tim aurait pu me voir, si.... Comme il a grandi, cet enfant! et quel heureux caractère il paraît toujours avoir!

— Et sans amertume, Cuddie, malgré l'infirmité dont il est affligé. Nous pouvons prendre leçon de lui, car son contentement n'est pas celui d'un enfant qui ne saurait pas de quelle jouissance il est privé. Il me parle quelquefois de ce qu'il se rappelle, de la verdure des champs, de la rivière bleue, de l'éclat des nuits étoilées, et si les choses sont plus belles dans son souvenir que nous ne les voyons nous-mêmes, ce n'est

qu'une preuve de plus de la grandeur de sa patience. Oh! oui, nous pouvons prendre leçon de lui.

— Quand je l'ai vu assis, d'un visage si tranquille, l'oreille attentive pour apprendre ce qui se passait autour de lui, je me suis rappelé le jour et la nuit qui suivirent son accident, quand il s'agitait et se tourmentait dans son lit, comme si c'était notre faute de ce qu'il ne pouvait pas voir quels voisins c'était qui venaient demander de ses nouvelles, et distinguer quand il faisait jour et quand il faisait nuit.

— Oui, c'était avant qu'il n'apprît à connaître tout le monde à la voix, et distinguer par le toucher général quand le soleil est ou non sur l'horizon. C'était vous, Cuddie, qui vous asseyiez près de lui et le consoliez chaque fois que vous pouviez vous arracher à vos travaux. Avez-vous pensé à cela aussi, Cuddie, quand ce matin vous avez vu cet enfant?

Cuddie saisit le chandelier de nouveau et se dirigeait vers l'escalier.

— Tim se rappelle les soins que vous lui avez donnés, et il ne les oubliera pas quand vous ne serez plus son frère et son compatriote. Il n'apprendra jamais de moi que vous soyez venu ici et que vous en soyez parti sans poser votre main sur sa tête et un baiser sur son front.

— Mais il y aura encore Adam, outre Walter et vous, pour prendre soin de lui.

— Et vous aussi, quand la guerre sera finie. A coup sûr vous reviendrez, vous travaillerez de nouveau sur cette rivière, vous vous montrerez de nouveau dans le vieux port quand on ne poursuivra plus les déserteurs et qu'on aura mis un terme à la presse.

— Jamais, je me ferai complétement Américain. Le roi Georges ne m'aura plus pour sujet ou serviteur, et

s'il m'a pour ennemi, en venant faire la guerre pour l'Amérique, il peut en remercier ses presseurs — non pas seulement à cause de moi, mais à cause de milliers d'autres qui cherchent un foyer à bord des vaisseaux étrangers, parce que la marine anglaise n'a jamais été pour eux qu'une prison.

Cuddie demeura quelque temps à l'étage supérieur, tandis qu'Effy se hâtait de faire un paquet des provisions qu'elle pouvait avoir à la maison. Bien que son frère affectât un visage indifférent quand il descendit, elle crut y apercevoir des signes d'émotion récente.

— Vous ne l'avez pas insulté dans son sommeil, j'en suis sûre, Cuddie, vous ne lui avez pas fait entendre des paroles de mauvais vouloir.

— Non, c'est lui qui le premier m'avait enseigné l'histoire de l'enfant prodigue, laquelle, par parenthèse, m'est revenue à l'esprit, en apercevant sa bible auprès de lui. En outre, je ne le reverrai plus. — Maintenant, il faut que je me hâte de traverser l'eau. Il vaudrait mieux qu'on retrouvât le bateau de l'autre côté demain matin. Ceux qui me donnent la chasse viendront me chercher ici, il ne faut pas qu'on vous trouve aidant et favorisant ma fuite. Vous avez l'oncle Tobie pour témoin que je n'ai pas paru ici, et si par hasard il venait à se réveiller pendant que vous seriez absente...

— Chut! il est réveillé; entendez-vous ses pas au-dessus de notre tête?

Cuddie et son panier de provisions avaient franchi le seuil de la maison; la porte était refermée, et Effy, penchée sur son ouvrage comme si de rien n'eût été, avant que la tête de l'oncle Christophe, couronnée d'un bonnet de nuit, se présentât au haut de l'escalier.

— Il me semblait que j'avais entendu Walter, dit-il, il me semblait que Walter était revenu.

— Walter ne doit pas revenir avant demain midi, mon oncle.

— C'est vrai ; mais j'ai rêvé pendant des heures entières à des gémissements pénibles, aux gémissements pénibles d'un homme près de moi. Quand je suis sorti de ce rêve, j'ai aperçu de la lumière dans la chambre d'en bas; il m'a semblé entendre reparler à voix basse; je me suis levé, habillé en partie et me voilà.

— Et voilà que vous me trouvez finissant précisément mon ouvrage. Je m'étais fait une tâche avant que d'aller me coucher.

— Ne tardez pas plus longtemps à le faire, ou si vous devez veiller, mieux vaudrait occuper votre veille à des choses pieuses.

Effy songea à l'époque où l'oncle Christophe passait la moitié de ses nuits à perfectionner l'invention qui lui avait permis de s'entourer de bon nombre de comforts charnels. Elle répondit simplement qu'elle avait travaillé pour son mari et qu'il ne lui restait plus qu'à enchaîner le bateau.

— Quoi! cela n'est pas encore fait? j'ai entendu le bruit de la chaîne tout à l'heure; la porte n'est pas non plus encore verrouillée; vous êtes une femme plus brave que votre mère, mon enfant.

Effy dit qu'elle ne connaissait rien qu'elle dût craindre. Son oncle craignait les rhumatismes; il se hâta donc de retourner dans son lit, avant qu'elle ne descendît vers le bateau avec sa lanterne.

Cuddie appuyait la rame pour s'éloigner du rivage, et ne voulut pas prendre garde au signe qu'elle lui faisait d'arrêter; elle posa sa lumière sur le rivage, saisit l'extrêmité du bateau de ses deux mains, et sauta de-

dans, au risque de prendre un petit bain. Elle ne lui eût jamais pardonné d'être parti sans lui avoir dit un dernier adieu. Ni l'un ni l'autre ne parlèrent pendant la traversée, et il était nécessaire qu'ils se hâtassent, quelques lumières qui se montraient à distance sur l'eau, indiquant l'approche de ceux qui pouvaient être des ennemis. Le vent était froid, la lune nouvelle commençait à disparaître; quelques étoiles qui restaient encore en petit nombre brillaient d'une lumière pâle et jaunâtre à travers l'obscurité du ciel. Effy avait senti la main de Cuddie froide et humide, quand il lui avait abandonné la rame; elle n'avait jamais essayé auparavant de tromper qui que ce fût, et elle craignait de rencontrer le lendemain matin le regard de l'oncle Christophe, autant que si elle fût sortie la nuit pour aller piller ou incendier des maisons voisines. Il se passerait bien des heures avant qu'elle ne pût raconter à Walter ce qui était arrivé, et d'ici là, combien de fois ne pouvait-elle pas entendre quelqu'un de ses parents ou de ses voisins parler de Cuddie, combien de fois ne lui faudrait-il pas paraître n'en pas plus savoir qu'eux. Et puis tôt ou tard la nouvelle viendrait à sa mère, que Cuddie était un criminel fuyant pour sauver sa vie. Effy était bien malheureuse.

— Cuddie, vous ne partez pas sans me dire un mot, s'écria-t-elle, le voyant se tourner pour sortir du bateau dès qu'il eut atteint le rivage.

Il partit sans lui dire un mot, car les mots ne voulaient pas venir, mais non pas sans lui donner quelques consolations; l'agonie de son dernier embrassement soulagea le cœur de sa sœur qu'un adieu plus léger eût brisé tout à fait. Elle se nourrit de cet embrassement avec une étrange satisfaction en repassant la rivière, quand elle ferma sa porte, quand elle éteignit sa lu-

mière pour pleurer dans l'obscurité jusqu'au jour, quand elle raconta cette histoire à son mari, quand, longtemps après, ils apprirent la perte de Cuthbert Eldred naufragé avec le reste de l'équipage d'un navire américain, et quand, dans les années suivantes, elle s'entretenait avec Tim de Cuddie, qui était sa meilleure garde, son meilleur compagnon de jeu, le frère le plus généreux, le plus brave jeune homme qui eût jamais promis de devoir être l'honneur de sa profession et le défenseur de son pays au jour du danger.

CHAPITRE VII.

LE RETOUR.

Le lendemain on eut des raisons suffisantes de s'expliquer le désir violent qu'avait témoigné Mrs Eldred que Tim accompagnât son beau-frère à l'ouverture de la Deep Cut. Quand Walter voulut le lui ramener, il ne la trouva ni à son ouvrage ni chez elle; le cottage était fermé, une voisine obligeante sortit et remit à Walter une lettre dont elle s'était chargée pour lui. Mrs Eldred avait depuis quelque temps trouvé de la difficulté à se nourrir et à entretenir son fils aveugle. Voyant qu'elle-même et toute sa famille, à l'exception de sa fille, avaient été appauvris d'une manière ou d'une autre par des obstacles apportés à leur industrie, elle se résolut à faire ce que jamais elle n'eût fait si on eût laissé cette industrie libre; elle avait sollicité son admission dans une aumônerie (*alms-house*), soutenue par la charité vantée d'une corporation qui causait in-

liment plus de maux qu'elle n'en soulageait. Elle avait soigneusement caché ce secret à Walter et à sa femme, sachant tous les efforts qu'ils auraient faits pour préserver un esprit aussi noble que le sien de recevoir une dégradante charité. Elle déclarait que bien que ce fût à ses yeux une grande infortune, ce n'était pas une dégradation, puisque la profession des charbonniers était entravée par une corporation de Londres, ce qui la privait d'ouvrage. Puisqu'une corporation plus voisine empêchait son fils aîné de porter son travail sur le marché le plus avantageux, il lui semblait qu'il était juste que les fonds d'une corporation la soutinssent et qu'elle recevrait ce secours sans se tenir pour obligée, jusqu'à ce que l'on rendît à sa famille la disposition libre de son industrie. La honte du costume particulier des indigents qu'elle allait porter dorénavant ainsi que Tim, devait retomber sur ceux qui l'avaient empêchée de gagner des vêtements plus honorables. Elle espérait, disait-elle en terminant, que son fils et sa fille ne prendraient pas trop à cœur cette affreuse nouvelle.

Il paraît que Mme Eldred avait expliqué tout cela en détail, mais non pas froidement, à M. Milford le chirurgien qui avait discuté la chose avec elle, sans essayer de nier qu'on ne fût intervenu dans l'exercice de l'industrie de sa famille; mais il soutenait que cette intervention avait été faite à bonne et non pas à mauvaise intention. M. Milford était partisan des corporations; l'un de ses frères, qui n'était à peu près propre à rien, et qui longtemps avait été à sa charge, venait tout à coup d'être pourvu d'un bénéfice ecclésiastique par une corporation. Lui-même était encore en possession de la place de chirurgien dans Trinity-House, pour laquelle nous l'avons vu solliciter le patronage de

M. Vivian. Il disait que le gouvernement avait, contre l'opinion qu'il entretenait à cette époque, fait une bonne chose en autorisant la compagnie qui avait ouvert la Deep Cut. Chacun savait combien de cordages on y manufacturait et combien plus on aurait eu besoin d'en faire. Quand on lui parlait des obstacles qui s'opposaient à ce qu'Adam y transportât son industrie, il approuvait les arrangements en vertu desquels Adam serait nourri comme indigent dans sa ville natale, au lieu d'être abandonné à des charités accidentelles.

Il insistait beaucoup sur la prospérité de Christophe — sur la bienveillance et l'utilité de l'intervention du gouvernement pour lui assurer la récompence de son invention, et le mettre à même d'assister puissamment sa famille, si cela lui convenait. Mrs Eldred ne faisait pas un reproche au gouvernement de ce que Christophe ne paraissait pas plus disposé à se défaire de ses richesses mondaines, que s'il en avait fait autant de cas qu'il affectait de les mépriser. Il n'en était pas moins vrai que si l'oncle Christophe avait sans cesse l'économie à la bouche, c'est qu'il s'attendait que son invention serait contrefaite et que ses gains diminueraient, même quand il ne se trouverait pas enveloppé dans des procès pour la défendre. M. Milford ne rencontrait pas d'opposition quand il vantait le principe des brevets d'invention, et qu'il ajoutait que le temps pourrait amener des améliorations dans la pratique; mais Mrs Eldred ne voulait pas convenir qu'il fût juste qu'Adam eût d'abord été tenu dans l'oisiveté par un apprentissage absurdement long, et puis ensuite par la gêne d'une corporation. Elle ne voulait pas non plus se montrer aussi reconnaissante pour les charités dont elle allait être l'objet, que le chirurgien pensait qu'il eût été de son devoir de le faire. Bien obligée de leurs

charités, disait-elle. ils peuvent bien nous distribuer des milliers de livres sterling par an, puisqu'ils nous empêchent d'en gagner bien davantage. Les journaux devraient garder le silence sur ces générosités des corporations, car les corps comme les individus doivent être justes avant que d'être généreux, et il y a peu de justice à lier les bras d'un homme, avec quelque générosité qu'on lui mette ensuite de la nourriture dans la bouche.

Walter et sa femme eussent bien voulu prendre chez eux le petit garçon qui semblait avoir peu de goût pour le séjour de l'aumônerie. Adam aussi depuis deux ans avait de temps à autre offert de prendre l'enfant avec lui, chaque fois que l'ouvrage le lui avait permis; mais Mrs Eldred ne pouvait se séparer de Tim, et M. Severn, son constant et affectueux ami, n'avait pas le courage d'insister pour un sacrifice qui eût laissé son âme trop dangereusement inoccupée. Quand vint la paix, on la vit redonner quelques symptômes de son ancienne habitude de se plaindre. Depuis le jour des réjouissances publiques qui ne lui offrirent aucun charme, elle laissa échapper quelques expressions qui n'avaient rien d'agréable pour elle-même ou pour les autres; — Eldred ne paraissait pas en grande hâte de revenir chez lui. C'était une sottise à elle de l'avoir jamais attendu. Lui avait-il envoyé un liard depuis qu'il était parti? On savait qu'il avait changé de vaisseau; était-il venu dans l'intervalle visiter sa femme et ses enfants? Non, non. On lui avait dit qu'il y avait beaucoup de charme dans une vie errante, et beaucoup de gloire dans la marine. Sa famille, triste et désolée, ne pouvait lui offrir les plaisirs qu'il trouvait certainement dans le service. S'il courait après la gloire de son pays, il ne reviendrait pas pour s'occuper de son propre hon-

peur, devoir dont ses plus malheureux voisins s'acquittaient pendant qu'il faisait ses caravanes. Elle imposait silence à Tim, qui essayait de dire que peut-être son père avait cessé de vivre. Elle ne voulait entendre aucune excuse de la conduite d'Eldred, de la part d'Effy ou d'Adam, si bien que celui-ci en revenait à son ancienne habitude de prendre son chapeau et de s'en aller, et qu'Effy, avec sa franchise ordinaire, lui disait qu'il lui était pénible d'entendre mal parler de son père. Le moyen le plus court de calmer Mrs Eldred c'était de paraître partager son opinion; mais Effy ne pouvait se faire à cette feinte, même pour le plaisir d'entendre sa mère finir par donner carrière à tout ce qu'il y avait encore d'affectueux et de bon au fond de son cœur.

Un jour Effy venait de quitter sa mère, pleine pour elle d'une compassion sérieuse mêlée de déplaisir; Tim s'occupait silencieusement de l'art, nouveau pour lui, de faire du filet. Mrs Eldred se donnait beaucoup de mouvement dans sa petite chambre pour passer sa mauvaise humeur, lorsque quelques mots décousus qu'il entendait dans la cour, par la fenêtre ouverte, firent abandonner son siége à l'enfant.

— Prenez garde, mon garçon, vous allez vous heurter à cette chaise au milieu de la chambre; ne pourriez-vous me demander ce dont vous avez besoin?

Tim évita avec précaution la chaise et gagna la fenêtre.

— Ma mère, il y a quelqu'un en bas qui nous demande.

— Cela est impossible; vous ne sauriez distinguer ce que l'on dit en bas, avec le bruit que je fais ici. — Ce n'est personne, à moins que ce ne soit Adam. Je voudrais bien qu'Adam prît mieux son temps pour

venir; il ne se présente jamais que lorsque je suis fort occupée et que tout est en désordre.

Tim ne put s'empêcher de trouver cela étrange, entendant sa mère se plaindre toujours de ce qu'Adam venait trop rarement. Toutefois, il ne répondit pas, convaincu que ce n'était pas Adam qu'il venait d'entendre en bas. Un instant après, il reprit :

— Ma mère, pourriez-vous venir une minute à la fenêtre, juste le temps de regarder cette personne qui est dans la cour?

Il y avait dans l'accent de Tim quelque chose qui la frappa. Au lieu de jeter son plumeau à terre avec impatience, comme il s'y attendait, elle vint silencieusement, mit la main dans celle de son enfant; de l'autre elle saisit convulsivement l'appui de la fenêtre; puis, après avoir jeté un coup d'œil rapide, elle se laissa tomber sur le banc et dit à demi voix :

— Mon garçon, c'est votre père!

Quand Tim n'aurait pas été aveugle, il n'aurait pas reconnu son père; au lieu de cet individu à peau noire, à la démarche lourde, à l'aspect tant soit peu repoussant, qu'il se rappelait, Eldred était maintenant un matelot au teint basané, à la jaquette bleue, avec deux boucles de cheveux tombant négligemment sur chaque joue, avec un petit chapeau qui présentait dans tous ses avantages sa ronde figure, dont l'expression, un peu voilée maintenant par l'inquiétude, devait être ordinairement la jovialité d'un franc matelot. Il n'y avait guère que les yeux de sa femme qui eussent pu le reconnaître du premier coup. Quand elle le vit sur le pas de la porte, elle éprouva un mouvement d'orgueil tempéré cependant par l'humiliation qu'elle ressentait qu'il dût la retrouver dans une aumônerie.

Quand son paroxisme de joie et de surprise fut

passé, ces sentiments de mortification se donnèrent carrière dans quelques expressions d'étonnement et de déplaisir. Eldred, sa femme à côté de lui, Tim sur ses genoux, attendant Effy d'un moment à l'autre, se sentait disposé à ne pas s'irriter de ses insinuations, encore que peut-être il ne fût plus d'humeur à les recevoir avec la même soumission qu'autrefois. Il n'avait pas navigué si longtemps dans le monde entier, il ne s'était pas battu si longtemps contre les ennemis de son pays, pour se laisser mener chez lui comme un novice. Il lui était aisé maintenant de faire le grand homme, ceux qui l'entouraient étant plus portés à rendre hommage à sa grandeur, qu'à la critiquer de trop près.

— Vous envoyer de l'argent! dit-il, mais vous devez bien savoir que si j'en avais eu, vous l'auriez reçu aussitôt que j'aurais pu vous le faire passer.

— Vous ne prétendez pas dire que vous ayez travaillé pendant tant d'années pour rien.

— J'ai reçu ma solde à la fin; mais outre que la paie est bien moins forte que celle à laquelle j'étais accoutumé sur notre rivière, le pire est que pendant tout le temps de la guerre, nous ne pouvions obtenir notre dû.

— Il y aurait peu de matelots sur nos navires charbonniers, si on les payait de cette façon-là.

— Et il faudra continuer la presse tant qu'on paiera ainsi dans la marine royale. Pauvre Cuddie! souvent je me cassais la tête à me demander s'il se trouverait ici ou à Londres à mon retour; je ne me doutais pas qu'il dût être si loin.

— Mon père, avez-vous jamais reçu le fouet? demanda Tim, avez-vous jamais essayé de déserter?

— Moi fouetté! moi déserter! s'écria Eldred, sen-

tant cependant péniblement que l'indignation qu'il témoignait à ces paroles impliquait un reproche pour son fils chéri, pour son fils absent. Non, Tim, j'avais un bon vaisseau, un bon capitaine, et...

— Vous étiez allé au service plus volontiers que Cuddie, interrompit Mrs Eldred, et vous n'avez voulu le quitter qu'à l'extrémité; vous avez été fâché de le changer pour votre maison, et un pauvre bateau sur la Tyne.

— Vous allez trop loin, femme. Le moment de ma vie où j'ai eu le plus fantaisie de me noyer, ça été, il y a dix-huit mois, quand on m'a arrêté au moment où j'allais vous rejoindre. Vous n'eussiez pas parlé comme vous le faites de mon amour pour la marine, si vous eussiez vu comme j'étais furieux quand on m'a ramené en pleine mer, lorsque dans cinq minutes j'espérais toucher la terre.

— Que voulez-vous dire, et quand cela?

— Il y a un an et demi, quand j'ai été pressé une seconde fois, ainsi que je vous le disais. Je n'ai jamais maudit un navire français comme j'ai maudit la fatale chaloupe des presseurs qui nous ont rencontrés et abordés, juste au moment où nous tournions pour entrer dans le port. Quelques-uns de mes pauvres camarades se jetèrent à l'eau pour gagner la terre à la nage; je ne le fis pas, parce que je savais que cela ne servirait à rien. Il est vrai qu'un ou deux d'entr'eux avaient servi plus de douze ans sans voir leur famille, et que, moi, il n'y avait pas si longtemps. Mais c'est égal, j'eusse volontiers jeté les presseurs à la mer avec mon paquet; je haïssais mon paquet, dans ce moment, presque autant qu'eux, parce que j'étais obligé de le remporter après le plaisir que j'avais eu à le faire pour me

rendre chez nous. Ainsi, ma chère, vous n'avez jamais su que j'avais été pressé une seconde fois?

— Non, je ne l'ai pas su, car la loi eût déjà été changée. J'aurais rassemblé toutes les mères de famille malheureuses comme moi, nous serions allées sur nos genoux jusqu'en présence du roi, nous ne l'eussions pas laissé que nous n'eussions attendri son cœur, et obtenu sa promesse de changer la loi.

— Le meilleur de la chose, c'est que la loi du pays est contre la presse; elle défend qu'on fasse violence, de quelque manière que ce soit, à un homme innocent.

— En ce cas, il y a donc une loi particulière qui autorise la presse?

— Non; seulement il y a une liste de ceux qui sont légalement exemptés, — les marins chargés d'un service spécial, ceux de telles ou telles localités, etc. — De cette liste d'exception, on en infère la tolérance de la presse, et cependant la loi ne l'autorise pas. C'est ce que j'avais coutume de représenter à mes chefs dans leurs bons moments, mais cela ne me servait à rien. Ce sont les gens restés dans le pays qui doivent se donner du mouvement pour faire cesser ce désolant abus. Nous autres marins pressés, si nous faisons tous nos efforts pour nous rendre aussi heureux que possible, nous sommes sûrs qu'on nous dira: « Eh bien, où est le mal? » Si, au contraire, nous sommes indolents et tristes, comme je crains que le pauvre Cuddie ne l'ait été, et avec de bonnes raisons, on nous méprise, on nous fouette, et puis l'on demande de quelle importance est le témoignage d'un homme qui a été fouetté. — Je suis fâché de voir qu'Adam soit dans une position si incertaine, tantôt occupé et tantôt sans ouvrage. C'est, je crois, la crainte des marguilliers et des com-

missaires des pauvres, qui l'empêche de se fixer à la Deep Cut.

— Oui, et il a bien raison, s'il ne veut pas s'exposer à la merci du premier marguillier ou du premier commissaire à qui il plaira de le renvoyer dans sa paroisse natale, la première fois qu'il y aura seulement crainte que l'ouvrage ne vienne à baisser. Cette pensée me fait de la peine au moins autant que de voir que M. Severn ne soit toujours que le pauvre vicaire d'Otley, tandis que si chacun était récompensé selon son mérite, — si le troupeau était libre de choisir pour pasteur celui qui lui paraîtrait le plus propre à en bien remplir les fonctions, M. Severn serait l'un des mieux placés, l'un des plus honorés, tandis qu'Otley, si tant est qu'il fût jamais entré dans l'église, attendrait un troupeau au moins jusqu'à ce qu'il fût devenu aussi sage que les enfants qui maintenant sont sous lui, aussi sobre que notre Adam, ce qui, je pense, n'est pas beaucoup.

— Et que dit M. Severn lui-même ?

— Il ne parle jamais d'Otley, mais souvent de quelques choses que je voudrais voir détruites. Je déteste le nom même d'une corporation et de toute intervention dans l'exercice de l'industrie humaine, après ce que nous avons souffert.

— Je crois que vous avez tort. Une corporation peut faire de fort bonnes choses, tant qu'elle se tient dans le but de son institution, qui n'est pas d'intervenir sous une forme religieuse ou autre dans l'exercice du droit d'industrie. Mais, par exemple, quand il est désirable que mille hommes parlent d'une seule voix, et que cette voix ait de l'autorité et du retentissement jusque dans les âges futurs, — quand on veut donner une seule responsabilité, une responsabilité immuable à un corps dont les membres doivent changer, je crois qu'une

corporation est le moyen de faire un seul être de la réunion d'un grand nombre. Par exemple, quand il s'agit de perpétuer la science, comme dans nos universités, ou d'exercer l'autorité inférieure comme dans nos grandes municipalités. Mais quand les corporations se permettent de favoriser quelques-uns à l'exclusion du plus grand nombre, d'enchaîner tout ce qui ne dépend pas d'elles, je m'en plaindrai aussi énergiquement que vous. — Walter me paraît celui de vous tous qui fait le mieux ses affaires.

— Oui, son jardin n'est plus empesté par la fumée. Ç'a été un beau jour pour lui et pour Effy que celui où il a été permis de vendre du charbon au poids à Londres. Cela a mis un terme au triage et au brûlage. Il est vrai que cela m'a fait tort à moi — mais tout me fait tort. Après cela les choses iront mieux maintenant, continua-t-elle, jetant un coup d'œil de satisfaction sur la figure de son mari.

— Il me semble qu'Effy est bien longtemps à venir, dit Eldred. Combien croyez-vous qu'il vous faudra de temps pour déménager d'ici, une fois qu'elle sera venue?

— Pour déménager d'ici? oh! pas une demi-heure.

— Fort bien, vous pensez que mon intention n'est pas que vous y restiez une heure de plus. Préparez-vous à être encore une fois la femme d'un brave batelier, et laissez cette chambre pour quelque pauvre créature qui.....

— Qui en sera plus reconnaissante que je n'ai jamais prétendu l'être. Mais — si les presseurs....

— Nous n'avons rien à craindre jusqu'à la guerre prochaine, et d'ici là il pourra s'élever dans tout l'empire des clameurs telles que nos gouvernants pourront faire manœuvrer leurs flottes par des hommes et non plus par des esclaves. Il faudra plus d'un jour pour ame-

ner ce changement; mais j'espère que nous serons plus d'un jour aussi avant d'avoir la guerre, et si nous nous y prenons de bonne heure pour dresser notre jeunesse, nous pourrons avoir une marine composée comme jamais marine ne l'a été. La dernière fois que je me suis trouvé dans le chenal.... Dieu bénisse sa chère âme! voici Effy! Walter derrière elle, et son père aussi. Quant à lui, je ne l'attendais pas; maintenant si seulement nous avions Adam avec nous....

Il s'arrêta tout court, et pendant ce silence de bien tendres pensées se reportèrent sur Cuddie.

Tim prit la tête du cortége pour sortir de l'aumônerie, et jamais aucun de ses habitants n'y laissa moins de regrets que sa mère. Quant à elle, si son admission ne lui avait inspiré aucune gratitude, elle n'oublia jamais la honte d'y avoir été reçue, bien que l'acte immédiat de son entrée eût été le fait de sa volonté personnelle.

Pour le reste de la famille, loin de perdre à la prospérité croissante de la Deep Cut, il profitèrent tous par la nouvelle impulsion donnée au commerce. Dorénavant leurs seuls chagrins furent quand des bruits de guerre se répandaient dans le voisinage. On parlait de fuite et de cachettes au coin du feu; on était presque tenté de porter envie à Tim, non seulement à cause de la vertueuse gaîté qui ne l'abandonnait pas, mais parce qu'il était assuré contre les périls et les maux de la presse. Toutefois depuis il n'y a pas eu de guerre, et quand il y en aura, si tant est qu'il doive jamais y en avoir, désormais on verra peut-être que la Grande-Bretagne aura assez amélioré ses ressources, pour rendre les services de ses enfants volontaires et leurs travaux entièrement libres.

FIN DU PREMIER CONTE.

LES PERLES ET LA CANELLE.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Les colonies sont avantageuses à la mère-patrie, en ce sens qu'elles offrent un lieu d'établissement à ceux de ses membres qui émigrent, et qu'elles ouvrent des marchés où ces négociants auront toujours la préférence sur tous autres, à cause de l'identité de mœurs et de langage.

Les colonies ne sont pas avantageuses à la mère-patrie, comme base d'un commerce particulier ou exclusif.

L'expression « commerce des colonies » implique l'idée de monopole, puisqu'avec la liberté du commerce une colonie se trouve, par rapport à la mère-patrie, dans la même position qu'avec tous autres pays.

Un tel monopole est désavantageux à la mère-patrie, qu'il soit exercé par le gouvernement qui se fait marchand, par une compagnie privilégiée de marchands, ou par tous les marchands de la mère-patrie.

Ce monopole est désavantageux, parce qu'il gêne et diminue les ressources de la colonie, lesquelles font partie de celles de l'empire entier, parce qu'il gêne et diminue les matières mêmes du commerce qui est l'objet désiré.

S'il est défendu à une colonie d'acheter de tous

autres que de la mère-patrie, il faut qu'elle se passe de certains articles qu'elle désire, ou qu'elle les paie cher; elle perd l'occasion d'un échange avantageux et en fait un qui ne l'est pas, première cause de perte des ressources de la colonie.

S'il est défendu à une colonie de vendre des produits à tous autres qu'à la mère-patrie, de deux choses l'une, ou cette prohibition est inutile, ou bien la colonie reçoit moins en échange de la mère-patrie qu'elle n'eût reçu d'un autre peuple, seconde cause de perte des ressources de la colonie.

S'il est défendu à une colonie d'acheter ou de vendre à tous autres qu'à la mère-patrie, il y a perte des ressources de la colonie, par les deux causes sus-énoncées, et elle est condamnée à demeurer une pauvre pratique et une dépendance coûteuse.

A proportion donc que le commerce avec les colonies est distingué du commerce avec toutes autres places, par des restrictions sur ceux qui achètent dans la métropole et sur ceux qui vendent dans la colonie, elle devient une occasion de perte et non de gain pour l'empire.

LES PERLES

ET

LA CANELLE.

CHAPITRE PREMIER.

UN PETIT VOYAGE SILENCIEUX.

Le court crépuscule des tropiques avait à peine fait place aux ombres de la nuit sur les mers qui entourent Ceylan, quand un radeau, glissant sur l'onde tranquille à l'aide de la brise naissante, approcha de l'endroit où gît l'un des bancs qui enrichissent la côte nord-ouest de l'île; la situation de ce banc était marquée par la présence constante d'un bateau placé là par les fermiers pour garder ses trésors contre les maraudeurs. Les bancs de coquilles sont un objet tentant de vols pour les indigènes, non-seulement parce qu'ils y cherchent des ornements pour leurs propres personnes, mais parce que, dans le même but, elles sont constamment demandées dans la totalité du continent indien, et aussi pour l'ensévelissement des morts de distinction. Sciées en boucles, elles décorent les poignets, les chevilles et les doigts de plusieurs milliers de beautés noires qui ne se soucient pas plus de savoir si elles ont été obtenues par la pêche légale ou par la filouterie, que quelques belles d'un teint plus blanc ne s'informent si les articles de leur toilette sont le produit de la contrebande ou de l'importation régulière. Il faut donc de

grandes précautions pour conserver la propriété des fermiers exclusifs des bancs de perles, et les plus minutieuses de ces précautions sont souvent sans résultat. Dans le cas actuel, le bateau de garde aurait aussi bien pu être vide, pour l'opposition qu'il faisait à l'approche du radeau. Ceux qui montaient le bateau étaient probablement endormis; autrement ils auraient aperçu le radeau au moment où la lune élevait son croissant au-dessus des vagues orientales, jetant une nappe de lumière sur l'élément tranquille. En ce moment, les deux figures noires qui s'étaient tenues debout et silencieuses à la tête du mât, se mirent en mouvement, mais pas un mot ne fut prononcé. Marana montra du doigt la lumière dorée qui se levait, et Rayo, comprenant ce signe, commença à amener la voile et à abaisser le mât. Les deux individus s'étendirent de leur long à côté, en sorte que, même pour des observateurs attentifs, le radeau n'eût pu paraître qu'une pièce de bois en dérive, n'eussent été le rayonnement des pierres précieuses, des épingles d'argent que Marana avait dans ses cheveux, et le bouillonnement de la rame avec laquelle Rayo trouvait moyen de nager, tout couché qu'il était. Le moment critique devait être celui où il plongerait, car la mer ne faisait entendre aucun bruit avec lequel on pût confondre celui qu'il allait faire; elle était tranquille comme un lac, et le bateau de garde était immobile à sa place comme s'il eût été bâti à pilotis sur le sable. Marana redoutait le plongeon pour son amant, elle épiait, craintive de voir des figures noires se lever dans le bateau, tandis que les cercles s'étendraient encore et briseraient les rayons de la lune à la surface de l'eau. Toutefois, aucun ennemi ne parut sur le bateau, et Marana fut libre de se livrer à de nouvelles craintes. Il y avait d'autres ennemis dans l'abîme, plus

formidables qu'aucun de ceux qui auraient pu se trouver à gauche et à droite à la surface : il n'était pas plus rare de voir un requin qu'un plongeur en cet endroit, et une rencontre, si elle avait lieu, ne pouvait pas se terminer sans combat. Marana se porta à l'extrémité du radeau et regarda attentivement dans l'eau, craignant de voir une teinte rougeâtre s'épandre dans sa profondeur transparente, et palpitante à chaque ombre qui s'y dessinait. Cependant elle tournait dans ses doigts son chapelet d'ébène et ses lèvres murmuraient quelques pieuses inspirations, mélange d'une prière catholique et d'un charme indien. Il n'y avait guère que deux brasses d'eau en cet endroit, et Rayo ne tarda pas à remonter, bien que la minute qu'avait duré sa submersion eût paru incalculablement plus longue à sa compagne. Il lui remit sa besace pour la vider, et se reposa en faisant la planche jusqu'à ce qu'il fût prêt à un second plongeon.

Une seconde, une troisième fois il renouvela son expédition, jusqu'à ce que Marana eût découvert dans la besace un trésor qui détruisit toute envie de voler davantage cette nuit, et soulagea la jeune fille des inquiétudes qu'elle éprouvait pour son amant. Une coquille qni s'ouvrait à droite, une coquille estimée son pesant d'or, se présenta parmi les autres. Une fois en possession d'un tel trésor, il ne valait plus la peine de courir de nouveaux risques. Cette bonne fortune enfla tellement Rayo, qu'il insista pour ramer tout autour du bateau-garde, — assez près pour voir s'il y avait effectivement quelqu'un dedans ou non. Quand Marana aperçut des armes qui reluisaient dans le bateau, elle trouva son amant par trop imprudent, et l'implorait du regard en lui montrant tantôt la lune, tantôt le rivage. Sa curiosité satisfaite, le danger fut promptement passé.

Quand il fut à un demi-mille à peu près du bateau, Rayo se hasarda à se relever pour ramer, et Marana commença ses questions sur ce qu'il avait vu dans l'eau.

Ainsi qu'il le faisait depuis quelque temps, Rayo parla d'un air dégagé des dangers de la pêche des coquilles; il s'y était livré pour se préparer à devenir pêcheur de perles dans des eaux trois fois plus profondes; il devait s'essayer pour la première fois dans cette occupation plus noble, à la première pêche qui n'était pas éloignée. Aussi ne parlait-il qu'avec indifférence de ce qu'il avait fait jusqu'alors. Il n'avait pas vu de requin cette nuit, il aurait plus de chances d'en voir dans des eaux plus profondes. Rien d'étrange ne s'était présenté à lui; ce n'était que par neuf brasses que se présentaient les scènes merveilleuses. Il n'avait trouvé aucune difficulté à remplir sa besace, les bancs d'huîtres lui donneraient un travail plus pénible. Marana pensa que tout cela était contrebalancé par l'absence d'un sorcier qui puisse dire : « Arrière! » aux requins, expliquer les merveilles et alléger la fatigue. Si son père avait pu les accompagner cette nuit sur le radeau, elle n'aurait pas plus été effrayée de cette excursion que Rayo lui-même. Si son père parvenait à s'engager sur le même bateau qui porterait Rayo pour sa premère pêche de perles, elle ne douterait pas de son succès et de son heureux retour.

Ils ne rencontrèrent aucun autre navire, jusqu'à ce qu'ils arrivassent en vue de la côte — la plus aride, la plus sauvage de toutes celles de Ceylan. Une plate grève jaunâtre s'étendait au loin à gauche et à droite, sans un rocher, sans un arbre ou aucun autre objet qui projetât une ombre, à l'exception des huttes de broussailles et de boue qui servaient d'asile aux indigènes. On n'aurait pu trouver aucun autre lieu où il

fût plus facile de débarquer, et plus difficile de le faire sans être aperçu quand le soleil ou la lune était sur l'horizon.

Rayo et Marana avaient donc peu de chances de gagner inaperçus leurs foyers, lorsque tant d'yeux étaient fixés sur eux, et surtout ceux d'un homme habitué à passer presque toutes les nuits dehors. La grande figure du prêtre, le père Anthony, se mouvait sur la grève, précédée de son ombre plus grande encore, quand le radeau approcha du rivage. Rayo l'aperçut de loin, et s'il avait été un contrebandier anglais, il aurait poussé au large et se serait tenu hors de vue jusqu'à ce que le père Anthony fût rentré dans sa maison. Mais il était trop bien élevé à sa manière, pour ne pas offrir ses respects à quiconque se trouvait sur son passage, quelles que pussent être pour lui les conséquences de la rencontre. Il présenta donc ses hommages au père Anthony, avec autant de déférence que Marana elle-même, témoignant l'espoir que ce n'était aucun malheur qui tenait son honorable ami si tard éveillé.

— Pas d'autre malheur, si ce n'est que je ne puis dormir ici aussi bien qu'en Europe, où il n'y a pas des chaleurs excessives dans le jour pour nous empêcher de goûter le repos pendant la nuit. Mais quels poissons pêchez-vous donc si tard; je crains que vous n'ayez perdu vos filets, ajouta-t-il, n'apercevant aucun instrument de pêche sur le radeau.

Marana regarda Rayo, et celui-ci ne dit rien.

— Des coquilles! s'écria le père Anthony, remarquant alors en quoi consistait le paquet que portait Marana. Ces coquilles ne peuvent vous appartenir.

— Ce sont ses mains pourtant qui les ont retirées de la mer, dit Marana.

— C'est possible, mais elles ne lui appartiennent pas

plus que le peigne qui est dans ses cheveux ne m'appartiendrait si je le lui prenais. Rayo, pourquoi avez-vous volé ces coquilles? ne savez-vous pas que Dieu punit le vol?

— Est-ce un vol que de pêcher des coquilles pour ma future, quand j'ai longtemps travaillé pour eux et que je n'ai pu m'en procurer en travaillant? Je croyais que Dieu avait mis les coquilles dans la mer pour nos futures.

— Elles sont devenues la propriété de quelques hommes desquels il dépend que vos futures et celles de l'Inde en aient ou n'en aient pas, suivant qu'ils le voudront. C'est Dieu qui les a mises dans la main de ceux qui les possèdent maintenant; il s'irritera contre vous si vous les leur enlevez par fraude ou violence. Tous ne peuvent avoir ces bancs de coquilles, et ceux qui les ont achetés doivent être protégés dans leur possession.

— J'en ai gagné autant que j'en ai pris, répliqua Rayo, et c'est Dieu qui me les a données cette nuit; les gardes n'ont pas même bougé pendant que je faisais mes plongeons.

— Et c'est Dieu qui lui a donné celle-ci, ajouta Marana, montrant la précieuse coquille comme une preuve indubitable qu'il n'y avait rien qui ne fût vrai dans cette affaire.

Le père Anthony n'avait pas été assez longtemps dans son poste actuel pour connaître la valeur entière de l'objet qu'il tenait actuellement dans sa main, mais dans cette supposition sa décision eût été la même — les bancs de coquilles n'appartenaient point à Rayo.

Celui-ci avait grand besoin des conseils de son ami. Dans l'école on lui avait appris que le travail était un devoir, et que le travail avait toujours sa juste récom-

pense. Etait-ce que hors de l'école il devait exister un travail sans récompense ?

— Certainement non, répondit le père Anthony, excepté dans le cas de services mutuels que se rendent l'un à l'autre des amis ou des voisins. Personne ne voudrait entendre parler de travail sans rétribution, mais je suis sûr que les pêcheurs de perles reçoivent un salaire quelconque.

Rayo confessa qu'il avait reçu certaines portions de riz et d'étoffes de coton pour vêtements, mais jamais aucun salaire dont il pût acheter ce qui était nécessaire pour Marana, avant que son père ne consentît à la lui donner en mariage. Rayo ne demandait pas mieux que de travailler, mais il avouait qu'il n'avait pas douté un instant qu'il ne lui fût permis de suppléer, par son travail libre, à l'insuffisance de son salaire. Toutefois, quand il entendit tout ce que le père Anthony avait à dire contre le péché du vol, et que celui-ci lui eût prouvé qu'il s'en était rendu coupable, il fut on ne peut plus soumis, au moins autant que Marana, quoiqu'il ne pleurât pas comme elle et ne tombât pas comme elle à genoux; il baissa les yeux, attendant des instructions ultérieures.

— Votre devoir est clair, Rayo, dit le père Anthony; celui qui a volé doit non-seulement ne plus le faire à l'avenir, mais il doit rendre son butin. Quand le jour sera venu, il vous faudra aller trouver les propriétaires des bancs, leur rendre les coquilles que vous y avez prises, leur raconter votre faute et demander votre pardon. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il le faut faire humblement; je ne vous ai jamais vu manquer d'humilité.

Rayo fit un signe de consentement, et Marana de-

manda s'il ne lui serait pas permis de raconter dans quelle circonstance il avait failli.

— Oui, sans doute, s'il le fait sans aucune intention de se justifier, répondit le père Anthony, qui ne demandait pas mieux que de voir porter à leur adresse les plaintes de ses pauvres amis, qui ne demandait pas mieux que de les voir retentir à chaque occasion aux oreilles de propriétaires de tant de richesses qui entouraient les indigènes, et que ceux-ci ne pouvaient plus s'approprier. Rayo peut dire pourquoi il désire des coquilles et l'argent que les coquilles procurent, mais il ne doit pas chercher à s'excuser de les avoir prises sans permission. Il ne faut pas non plus, Rayo, chercher à vous excuser aux yeux de Dieu, il faut lui demander pardon ce soir avant de vous endormir; puisse-t-il vous l'accorder et vous bénir, mon enfant!

— Avez-vous loin à porter ces coquilles, demanda Marana aussitôt que le père Anthony ne fut plus à portée de l'entendre ; si ce n'est pas trop loin pour une femme, je les porterai, j'irai avec vous, je ferai la confession pour vous.

Rayo lui désigna du doigt la cabane de son père, où il habitait lui-même, et puis il marcha devant d'un air de satisfaction sans mélange; mais Marana s'arrêta, et ses yeux exprimèrent ce que sa bouche n'osait dire.

— Elles sont lourdes, dit Rayo, lui enlevant les coquilles.

— Non, non, je les porterai jusque sur la montagne, je traverserai la mer avec elles plutôt que de voir la malédiction s'appesantir sur vous. Le père Anthony dit que la malédiction s'appesantira sur ceux qui ne font pas ce qu'ils ont promis, et une malédiction plus lourde encore sur ceux qui volent comme nous avons fait, à moins qu'ils ne restituent.

— Mais ce serait évoquer une malédiction que de dire à ces hommes riches ce qu'il m'a ordonné de dire; je ne pêcherais plus de coquilles, je perdrais celles que j'ai prises, et peut-être ne serais-je pas employé à la pêche des perles; c'est cela qui serait une malédiction.

— Mais que dira le père Anthony demain?

— Nous verrons d'abord s'il en sait quelque chose.

— Mais la malédiction viendra, que le père Anthony le sache ou non.

— Votre père la conjurera; vous aurez vos anneaux, et le reste se vendra à la pêcherie, puis nous bâtirons une maison, nous aurons des vêtements neufs et nous nous marierons. — Cachons les coquilles; si mon père les trouve, il en vendra quelques-unes. Si Neyna les trouve, elle voudra avoir des anneaux aussi; cachons-les dans les broussailles.

Marana n'osa pas résister, quoique son horreur de la malédiction s'accrût d'instant en instant. Elle ne pensa pas plus mal de son amant pour la détermination qu'il prenait; au contraire, elle admira sa bravoure, sa pensée se tournant non pas sur sa faute, mais sur les conséquences qu'on en pouvait redouter. Elle doutait que son père eût un charme assez puissant pour paralyser les effets de la témérité de son amant; elle redoutait moins quoi que ce fût qui pût sortir des buissons, que ce qui pourrait sortir de l'acte que Rayo allait y commettre. Quand les torches furent allumées, sans lesquelles il serait imprudent de pénétrer dans des lieux où le léopard peut être couché sur le sable aride, caché par les bruyères, elle s'avança la première, craignant non pas l'œil brillant de quelque bête sauvage, mais le regard vigilant de quelque saint ou de quelque démon que sa religion

où les anciennes superstitions du pays lui avaient appris à considérer comme les dispensateurs des châtiments du ciel. Si donc elle tremblait, c'était moins de voir quelque patte veloutée s'étendre vers elle, que de la crainte de quelque signe d'un courroux surnaturel. Cependant tout demeura tranquille; les effets de la malédiction ne se firent pas immédiatement sentir, et les deux amants se séparèrent sains et saufs à la porte de la hutte de son père.

Marana hésita quelque temps, ne sachant si elle devait s'étendre sur sa natte pour y chercher le sommeil, ou réveiller son père et lui demander un charme. Un plan meilleur que ces deux-là se présenta à son esprit, et elle le goûta davantage à mesure qu'elle y réfléchit. Ce plan pouvait détourner la malédiction sans exposer Rayo à une confession honteuse; il entraînait, il est vrai, la perte des coquilles, mais c'était peu de chose pour assurer le salut de tous. Elle espérait pouvoir amener Rayo à sa façon de penser, et dans le cas contraire elle préférait braver son déplaisir, que de voir la malédiction tomber sur lui. C'était à elle surtout que les coquilles étaient destinées; elle pouvait se passer d'un pareil ornement. Elle aimait mieux épouser Rayo sans maison, sans habits neufs, que de l'exposer à la malédiction; ainsi par une suite de raisonnements où dominait la crainte de Dieu, elle arriva à se persuader que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de rendre les coquilles à leur banc sous-marin.

Sans torche, car elle n'avait plus les moyens de s'en procurer une, elle sortit et se rendit en rampant à la cachette, au milieu des bruyères; elle en sortit sans avoir été mordue par aucun serpent, ou avoir rencontré aucun autre être vivant qu'une chauve-souris. Sans se-

cours et aussi sans obstacle, elle lança le petit radeau à la mer, hissa son mât et sa voile, et se trouva seule au milieu de l'Océan tranquille. Quelle série d'êtres malfaisants elle s'imaginait exister entre les constellations et leur miroir terrestre, c'est ce que nous n'entreprendrons pas de raconter. Les fléaux, qu'elle croyait ces êtres intermédiaires chargés de dispenser, venaient d'une source plus prochaine que la plus voisine de ces spères radieuses, ou même que le plus voisin de ces nuages qui commençaient à se montrer comme un long mur à l'horizon. Les fléaux, sous le poids desquels son amant avait commis le crime dont elle redoutait en ce moment la punition, provenaient des désirs corrompus et des faux jugements des hommes, qui dans leur passion désiraient posséder la terre et non former alliance avec les puissances de l'air.

Quand le matin Rayo se leva, éveillé par son père, il fut étonné de ne voir aucun vestige de son radeau sur le rivage. Peut-être avait il été enlevé par les flots, car la mer n'était plus aussi douce qu'elle l'avait été, ou bien quelque voisin peu scrupuleux s'en était-il servi pour ses propres affaires; peu importait, puisqu'un radeau était la chose la plus simple et le meilleur marché qu'un naturel de Ceylan pût prendre pour moyen de transport. — Cette disparition s'expliqua bientôt quand Rayo, monté sur le bateau plat du pêcheur Gomgode, se fut éloigné à quelque distance, et que le jeune homme eut commencé à jeter les filets.

— Rayo, Rayo! dit Gomgode, qu'est-ce qui flotte là-bas; dites-moi, n'est-ce pas votre radeau?

Rayo n'était pas loin de le croire, mais il ne le distinguait pas assez bien pour le réclamer comme sa propriété. Peut-être la vue du vieillard n'était-elle pas meilleure que celle de son fils, mais elle était ordinai-

rement avivée par un degré de curiosité plus grande. Il s'aperçut bientôt qu'il y avait une femme sur le radeau ; non-seulement Rayo le vit aussi très-clairement, mais encore il se mit à agir. Gomgode ne pouvait concevoir ce qui poussait le jeune homme à ramener tout à coup les filets, à quitter la station et à oublier toute autre chose pour suivre ou rattraper le radeau, et cela un jour où il était si important de ramener une bonne pêche ; ils étaient sortis de bonne heure dans ce dessein, la mise à l'encan des bancs d'huîtres étant prochaine et promettant une bonne occasion de vendre le poisson. Les bateaux sortaient l'un après l'autre du port, et Rayo perdait tout l'avantage qu'il avait eu à pêcher le premier.

— Mon père, Marana est là, trempée d'eau et luttant contre la vague.

— Est-ce Marana? Qui a pu la faire sortir, Rayo? Depuis combien de temps est-elle dehors? Saviez-vous qu'elle avait pris votre radeau, et qu'est-ce qu'elle va faire maintenant?

— Marana était au moment de faire une chose périlleuse; elle allait se lancer à travers une vague menaçante, comme le cavalier s'élance dans l'obscur taillis espérant trouver la clairière de l'autre côté. La mer était en ce moment beaucoup trop houleuse pour une construction aussi fragile que son radeau. Il s'enfonçait et craquait chaque fois que la lame passait pardessus, et semblait chaque fois devoir être englouti par la suivante. Marana semblait avoir compris que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de se séparer de lui à chaque fois qu'il se présentait une lame à traverser; elle était debout à l'extrémité, les yeux tournés vers la lame, cherchant le point où reparaîtrait le radeau après l'avoir franchie. Tout cela était fort bien pour

quelque temps, mais Marana était encore à une distance considérable du rivage, et il n'était guère possible qu'elle pût l'atteindre avant d'être épuisée par ces plongeons successifs. En outre, un exercice aussi violent était contraire à ses habitudes, et quel que fût le motif qui l'eût amenée ainsi seule sur la mer, il était difficile qu'il l'y soutînt. Rayo était plein d'étonnement et de crainte, et jusqu'à ce qu'il eût vu Marana saine et sauve dans leur bateau, il y avait peu de chances qu'il écoutât les remontrances ou les questions de son père.

Marana elle-même, quoiqu'elle fût de beaucoup la plus respectueuse des personnes que fréquentait Gomgode, ne put trouver le temps de répondre à ses questions avant d'avoir obtenu le pardon de Rayo pour avoir, par un grand sacrifice personnel, détourné la malédiction de dessus lui. Soumise et humiliée, la naïve beauté se tenait devant lui, demi-vêtue, tremblante et l'eau salée lui découlant des cheveux. Un coin de son vêtement ne quittait pas sa main; elle y avait renfermé la précieuse coquille ouvrant à droite; arrivée à la place où elle avait jeté toutes les autres, elle ne s'était pas senti le courage de se défaire de celle-là, et pendant qu'elle hésitait, plusieurs bonnes raisons de la conserver s'étaient présentées à son esprit, comme il arrive à ceux qui se sont fait une religion à leur manière, aussi bien qu'à ceux qui n'en ont pas du tout. C'était pitié qu'une telle coquille fût perdue, et il n'était pas probable que, parmi tant d'autres, celle-là dût être pêchée de nouveau. On pouvait en tirer un bien meilleur parti si son père voulait en faire un charme; il n'y aurait pas de péché à la garder, si on la convertissait ainsi à un usage religieux, au lieu de la vendre pour en tirer un lucre. Marana avait donc conservé la coquille, et se trouvait plus forte à suppor-

ter le déplaisir de son amant par la conscience de lui avoir conservé un pareil trésor.

Elle ne répliqua pas une syllabe, quand il prit un air méprisant et lui adressa quelques paroles amères; mais quand sa colère se tourna sur le père Anthony, ou plutôt sur tout prêtre et toute religion qui le gênait dans ses desseins, Marana jeta autour d'elle un regard craintif, indiquant assez que la témérité de pareilles plaintes la mettait mal à son aise.

Dès que le bateau eut touché le rivage, après une heureuse excursion, elle se hâta de se rendre à la cabane de son père, sans rester à voir combien Gomgode demanderait de son poisson, au-dessus de sa valeur réelle; ni pour apprendre si l'on savait déjà quelque chose sur la qualité des huîtres qui avaient été apportées comme échantillon des perleries, et d'après lesquelles la vente à l'encan allait avoir lieu. Elle avait un devoir à remplir en commun avec les autres indigènes — de nettoyer et d'éclairer la route par laquelle l'agent du gouvernement allait venir, et elle désirait, avant de s'en acquitter, obtenir de son père la faveur qu'elle en espérait.

L'enchanteur, qui s'attendait à être consulté dans le cours de la journée, était en ce moment absorbé dans ses préparatifs. Il était assis dans un coin de sa hutte avec ses instruments épars autour de lui : des bandelettes de feuilles de talipot sur lesquelles une main savante avait tracé des caractères sacrés et mystérieux, des colliers, des images, d'autres objets non moins sacrés, mais qui, n'ayant pas de forme arrêtée, échappent à la description. Quand son enfant entra, il ne lui dit pas qu'elle était la bien venue, et sa figure, naturellement mélancolique, indiquait une tristesse plus grande encore qu'à l'ordinaire.

— Mon père! dit doucement Marana, après avoir

attendu quelque temps qu'il lui plût de parler le premier; mon père, où seront les requins pendant la pêche ?

L'enchanteur secoua la tête et confessa qu'il doutait que saint Antoine eût le pouvoir de les retenir de l'autre côté du Pont d'Adam, et que quelques-uns ne se trouvassent entre les bancs du nord et le rivage ; il n'y aurait rien à craindre sur les bancs du sud, mais, hélas! c'étaient ceux du nord qui intéressaient Marana.

— Mon père, à coup sûr le mousson n'arrivera pas trop tôt.

— Non, jusqu'à ce qu'avril soit à peu près passé, répondit-il gaîment. Il est même probable qu'on se plaindra au sud de la sécheresse, par suite du retard des pluies. Il n'y aura point de tempête dans notre pêcherie.

— Je demanderai au père Anthony d'en remercier les saints. — La pêche sera-t-elle riche?

— Pour quelques-uns et pas pour les autres. C'est ordinairement le cas, et je ne puis découvrir quelles figures seront tristes dans Aripo, et quelles voix chanteront gaîment sur la côte à Condatchy, quand le canon aura donné le signal du retour au dernier bateau.

Il se fit une longue pause avant que Marana osât adresser sa dernière et plus importante question.

— Mon père, y aura-t-il quelqu'un d'attendu dans le paradis sous-marin ?

L'enchanteur porta la main sur son front et dit que c'était là précisément le point qu'il s'efforçait d'éclaircir quand sa fille était entrée. Les indices se combattaient, et si la pêche ne devait être fatale à personne, ou à un ou plusieurs, c'est ce qu'il ne pouvait décider. — Marana se dit qu'elle demanderait au père Anthony d'intercéder auprès des saints aussi bien que de les remercier.

— Vous êtes donc frappé d'aveuglement aujourd'hui, mon père? demanda-t-elle, étonnée du ton de doute avec lequel il répondait à presque toutes ses questions.

— Mes jours d'aveuglement sont nombreux, et cet aveuglement me trouble. Marcaire me regarde d'un mauvais œil, et moi je le regarde de même — parce que je l'avais averti, il y a sept nuits, qu'un éléphant sauvage foulerait aux pieds son champ deriz; Marcaire alluma onze feux, trente-deux amis montèrent la garde avec lui pendant trois nuits, et l'on n'entendit pas la plus petite branche se briser dans la forêt. Ceux qui mirent leur oreille à terre déclarèrent qu'une panthère même n'avait pas trotté à plus d'un mille de distance.

— Il y a sept nuits? c'était donc la nuit où une boule de feu blanc traversa l'horizon.

— Une boule de feu! saint Antoine a ouvert vos yeux pour la voir! une boule de feu blanc lancée par la main d'un saint est plus effrayante que onze feux allumés par la main des hommes.

— L'éléphant a été épouvanté sans doute, mon père; la boule de feu a passé au-dessus de ce champ, audessus de celui de Marcaire, et puis elle est tombée dans la mer.

Le sorcier reprit tellement courage en apprenant cette intervention céleste, qu'il parvint à faire concorder les principaux éléments de son calcul, puis il se hâta d'enchanter la coquille, afin que sa fille pût aller raconter aux voisins ce qu'elle avait vu sept nuits auparavant, et rétablir ainsi la réputation de son père.

Jamais elle n'avait entendu celui-ci s'exprimer d'une manière plus positive que lorsqu'il lui dit que si Rayo l'épousait avant que de se rendre à la pêcherie, ce charme l'en ramènerait sain et sauf. — Il s'ensuivrait que, comme le désirait Rayo, il fallait qu'ils fussent

mariés avant de tenter l'aventure. Ils n'avaient pas d'habitation, ni rien à y mettre en cas qu'ils en eussent une; mais qu'importait cela en comparaison du salut de Rayo.

Marana sortit du pas lent et tranquille qui lui était habituel, mais les torches qui brillaient çà et là sur le sentier qu'elle parcourait, se réfléchissaient dans ses yeux avec autant d'éclat que dans les topazes dont elle avait orné ses cheveux. D'une main plus légère et non moins gracieuse que de coutume, elle déploya les feuilles de talipot dont étaient faites les tentes destinées aux étrangers. Elle décora avec goût, de feuilles de cocotier, l'extrémité des bambous auxquels étaient attachées des torches de distance en distance sur la route. Elle était trop pauvre pour payer le tribut d'une pièce de coton blanc pour étendre sous les pieds de l'agent du gouvernement, quand il arriverait en vue de la hutte, mais elle avait à offrir une nouvelle chanson qui valait tout autant. Elle avait en outre de l'huile de cocotier assez pour en oindre une ou deux de ses compagnes, après qu'elle aurait fait sa propre toilette, en sorte qu'on se disait généralement qu'il fallait que Marana eût obtenu de son père quelque nouveau charme qui la rendait si belle. La figure joyeuse de Rayo témoignait qu'il partageait cette pensée.

CHAPITRE II.

UNE CITÉ EN MINIATURE.

Avec le *quantum* ordinaire d'anxiétés, de prudence, de jalousie, de ruses et de colère, l'adjudication des bancs de perles se termina. Un grand spéculateur avait offert au gouvernement une certaine somme pour la totalité de la pêche pendant une année, et il en avait sous-loué les différents bancs à plusieurs industriels auxquels fut accordée la gracieuse permission de faire ce qu'il voudraient aussi bien des indigènes que de la mer; — non-seulement de s'approprier les richesses naturelles du pays, mais d'affamer les habitants jusqu'au point où ils le voudraient, d'après le prix qu'il leur conviendrait de mettre au travail de ceux-ci.

Les perles semblent avoir été trouvées belles partout où on en a vu; les impératrices dans le Nord, les femmes de tous les rangs dans l'Est et dans l'Ouest, les sauvages entre les tropiques, toutes aiment à porter des perles; dans la hutte de l'Esquimaux, dans la ferme du pays de Galles, quelle est la femme qui ne porterait pas de perles, si elle pouvait s'en procurer? et pourquoi toutes celles qui en désirent n'en auraient-elles pas, s'il en existe des quantités immenses, et s'il y a des travailleurs assez nombreux et ne demandant pas mieux que d'en fournir? Hélas! non-seulement peu de créatures humaines portent des perles parce que l'intérêt du plus grand nombre n'a pas été consulté, mais, par la même raison, les travailleurs

qui les procurent sont privés de presque toutes les nécessités de la vie; ils vont affamés et demi-nus à leur travail, et, quad ils en reviennent, c'est au milieu de la plus sale pauvreté qu'ils cherchent le repos, tandis que des milliers de leurs concitoyens se tiennent sur la plage, leur portent envie au départ, et sont jaloux d'eux encore au retour. Cependant ces indigènes sont bien les propriétaires naturels des richesses que renferme leur pays. Pourquoi toute cette injustice, toute cette tyrannie? Pour qu'une poignée, une petite poignée de spéculateurs absorbe des ressources qui devraient enrichir la masse. Cependant il y a peu de choses plus évidentes que ce principe : appauvrir la masse, c'est le plus sûr moyen d'appauvrir, en dernière analyse, le petit nombre de privilégiés. Le principe contraire est également facile à démontrer. Si le gouvernement voulait abandonner les bancs de perles à ceux qui y pêchent maintenant moyennant un salaire à peine suffisant pour les empêcher de mourir de faim, en un an le gouvernement gagnerait plus aux perles de Ceylan, qu'il n'a gagné jusqu'ici en cinq années d'affermage. Si les marchands de tous les coins du monde pouvaient apporter leur enchère à Ceylan, et que les pêcheurs de Ceylan pussent porter leurs perles sur toutes les places du monde, au lieu des huttes cingalaises de boue et de ronces, il y aurait des maisons de charpente et de pierre; au lieu de murailles nues, il y aurait des meubles qui sortiraient de mille magasins anglais; au lieu de marais, des champs de blé; au lieu de misérables bateaux côtiers, des flottes de vaisseaux marchands sillonneraient glorieusement les ports de l'île; au lieu de l'abjecte prière d'un homme à un homme, quand l'un est au moment de souffrir la détresse que l'autre lui inflige, il y aurait le bon vouloir

et la gratitude, qui naissent de l'abondance ; au lieu des plaintes d'un côté sur un patronage dispendieux, et de murmures de l'autre contre l'oppression, on se remercierait, on se féliciterait mutuellement de l'aide qu'on se serait mutuellement donné. Ceylan paierait, et au-delà, en taxes, si on l'exigeait, sinon en un commerce avantageux, tout sacrifice des monopoleurs qui l'ont appauvrie et affamée plus profondément, plus savamment qu'aucune colonie sur laquelle l'Angleterre ait jamais exercé l'habileté meurtrière du monopole ; et l'Angleterre pourra décharger sa conscience du crime de perpétuer la barbarie dans le plus beau des pays de la civilisation desquels elle s'était rendue responsable. Il y a bien des méthodes d'introduire la civilisation, et quelques-unes des plus importantes ont été essayées dans cette île magnifique, avec autant de succès qu'on en pouvait attendre. Mais la plus efficace, — la première de toutes les méthodes, — on commence à peine à l'essayer, — c'est celle de laisser les peuples gagner la propriété que la nature avait désignée comme leur part dans la distribution de ses biens. Laissez les Cingalais pêcher leurs perles, échanger leurs bois de construction, vendre leurs teintures où ils voudront et comme ils voudront, bientôt ils entendront le comfort, et désireront le luxe comme tous ceux qui ont eu le comfort et le luxe à leur disposition. Avec ces désirs et ces jouissances naîtra l'intelligence du devoir, — le sentiment nouveau des obligations. — Voilà l'objet de tous les plans de civilisation à introduire.

On avait pris de grandes peines pour civiliser Rayo ; on l'avait envoyé à l'école et on l'avait surveillé ; il savait lire et respectait la religion de son prêtre ; il ne demandait pas mieux que de travailler, et avait du goût pour le comfort. Mais outre l'espoir d'acquérir une hutte

et deux ou trois nattes, il avait peu de stimulant à travailler. Non-seulement les étrangers enlevaient les richesses du pays, mais il les empêchaient d'augmenter et d'offrir, par conséquent, un champ plus vaste au travail des habitants. Comme les perles se pêchaient dix années auparavant, il était probable qu'elle se pêcheraient dix années après. Mille plongeurs gagnaient des salaires insuffisants pour se procurer les choses désirables, qui de l'autre côté de la mer n'attendaient que des acquéreurs. Dans l'avenir, mille autres plongeurs gagneraient le même salaire et soupireraient également après les mêmes commodités qui resteraient également sans acquéreurs. Rayo était donc encore dans un état de barbarie, quoiqu'il comprît et appréciât le jugement par jury et qu'il pût lire ses prières à l'église. Il était dans un état de barbarie, car les connaissances qu'il avait acquises n'avaient aucune influence sur sa conduite ou son bonheur. Il était égoïste dans son amour, trompeur sans remords dans la transaction de ses affaires, capable de vengeance envers ses supérieurs, aussi dangereux peut-être qu'il était doucereux et poli. Aucune circonstance n'avait encore produit sur lui un effet aussi heureux que son avancement au rang de pêcheur de perles ; c'était un avancement d'honneur, si ce n'était de bénéfices, c'était la dernière promotion que probablement il dût jamais obtenir. Mais outre que cela lui adoucissait le cœur, en amenant son mariage immédiat, cela lui offrait une chance de se distinguer, de profiter peut-être de quelques perles égarées ou de spéculer sur un lot d'huîtres. Il marcha donc sur la grève pour rejoindre sa compagnie d'un pas qu'on ne lui avait pas connu jusque-là, et sa jeune femme le regarda avec un nouveau sentiment d'orgueil.

Il était certain de revenir sain et sauf, car le sorcier

serait avec lui sur le même bateau, et il n'y avait pas de *lieur* de requins dans toute l'assemblée plus sûr de son affaire que le père de Marana. Tous étaient pleins de confiance, et, rassemblés sur le rivage, paraissaient aussi joyeux que si c'eût été pour leur compte qu'allaient avoir lieu tous les travaux de la nuit. Une ville de tentes ornées de feuillages semblait être sortie de terre, comme autrefois dans les anciennes fêtes des Juifs, Jérusalem pendant quelques jours prenait l'aspect d'un paradis de verdure. Des tentes de talipot, des huttes de bambou, décorées de verdure et de fleurs, cachaient les sordides demeures des habitants du rivage. Des troupes de marchands et d'artisans, noirs, bronzés ou blancs, se mêlaient à cette grande affaire. Le polisseur de bijoux était là avec son trésor brillant. Le perceur de perles regardait ses aiguilles et sa poussière de perles, attendant sur son petit tabouret les matériaux sur lesquels devait s'exercer son industrie. Le prêtre de Budhoo, la tête chauve et couvert d'un manteau jaune, recevait des saluts d'un côté, comme le prêtre catholique en recevait de l'autre. Le mahométan, avec sa veste blanche, l'Indou couvert d'un turban, les marchands malais, vêtus de tricots, étalaient leurs marchandises et regardaient passivement cette scène joyeuse; le tranquille Hollandais, venu du Midi, jetait un coup d'œil rusé à travers le marché, guettait quelques pierres précieuses dans les mains d'un ignorant ou indolent vendeur. — Le hautain Candiote abaissait sa fierté et se détournait pour faire place à l'Européen, tandis que le Cingalais ne se trouvait dans le chemin de personne, mais qu'il glissait dans la foule comme un serpent dans le gazon épais. Les fermiers des bancs s'empressaient cependant autour des bateaux rangés en une longue file, chacun avec sa plate-

forme et ses poulies, chacun avec son sorcier, son commandant, ses dix rameurs et ses dix plongeurs. Les lanternes des bateaux s'étaient allumées l'une après l'autre, et reflétaient mille feux sur la vague bouillonnante; dix heures allaient sonner, et l'on n'attendait plus que le signal que devait donner le canon. L'éclat des voix fit place à un profond silence quand le moment approcha tout à fait. Ceux qui avaient coutume de prendre le ciel pour horloge et les étoiles pour aiguilles, examinaient l'inclinaison précise de la croix du Midi, tandis que ceux qui trouvaient un indice du temps dans la marée, comptaient les pas qui la séparaient de telle ou telle marque. Cependant, un plus grand nombre encore se tournaient vers les lignes noirâtres de la colline et de la forêt qui s'élevaient à l'horizon, et attendaient la brise de terre. Elle vint, légère d'abord, et trop faible pour plier la moindre feuille d'arbre, le moindre épi de riz. De moment en moment elle força jusqu'à ce qu'enfin les voiles des bateaux commencèrent à s'enfler, et que toutes les torches, tous les fagots de feuilles de cocotier lancèrent leur flamme du côté de la mer comme pour indiquer aux voyageurs leur chemin. Alors le canon mugit son signal, ses flots de fumée s'épandirent dans l'air, des cris de joie poussés à peu près dans toutes les langues du monde lui répondirent et semblèrent chasser au large la petite flotte. Les cris cessés, on suivit avec anxiété les lumières qui s'éloignaient. Alors commencèrent les chansons et les danses de jeunes filles, un bras décoré d'un bracelet sortant de dessous leur mantille, et leurs cheveux noirs comme du jais, ornés de plusieurs rangs de perles. Puis à ces chants joyeux se mêlèrent les prières et les sorts murmurés à voix basse par les enchanteurs qui, demeurés sur le rivage, se livrèrent à des contor-

sions de tout le corps qui n'eussent point été sans danger, s'ils avaient essayé de les exécuter dans les bateaux.

La partie la plus imposante du spectacle était cependant pour les gens à la mer. Comme ils étaient poussés par un vent non interrompu sur la plus calme des mers, ils n'éprouvaient pas la sensation du mouvement, et les scènes du rivage, avec ses danses et ses chants, semblaient s'éloigner d'eux comme une fantasmagorie, jusqu'à ce qu'enfin les torches vacillantes se confondirent en une seule lumière jaunâtre qui ne permettait plus de distinguer aucun objet. A la fin elle devint comme une étoile contrastant de pâleur avec l'éclat de celles qui s'élevaient rapidement et majestueusement sur les collines du Midi.

La navigation, dans ces sortes d'expéditions, peut être soumise à un calcul presqu'aussi précis qu'un voyage de cinquante milles dans une diligence anglaise. On n'a pas besoin de s'occuper de la durée de l'obscurité dans un pays où les jours et les nuits ne varient guère de plus de quinze minutes dans leur égale durée, et quant à un bon vent, s'il est certain qu'il y en aura un à dix heures du soir pour vous pousser droit dehors, il ne l'est pas moins qu'il y en aura un contraire pour vous ramener en ligne droite le lendemain avant midi. Au moment où la brume ambrée de l'est se dispersait pour découvrir l'éclat d'un soleil naissant des tropiques, la flotte stationnait en cercle au-dessus des bancs. Les requins qui d'aventure auraient pu se trouver dans ces parages, avaient reçu l'ordre de fermer leurs mâchoires et de se diriger de l'autre côté du Pont d'Adam. De chaque côté de toutes les plates-formes se tenaient cinq hommes, chacun le pied bouclé sur la pierre en forme de pyramide, dont le poids devait l'entraîner à neuf brasses de profondeur dans la région

des formes monstrueuses et des spectacles terribles.

Rayo était l'un de ces hommes ainsi disposés à plonger; — il se tenait près du sorcier — le père de Marana — sur lequel un changement semblait s'être opéré depuis qu'il avait quitté la terre. Cela pouvait venir du jeûne nécessaire à ses fonctions, cela pouvait venir de l'intensité de ses dévotions, mais il est certain que ses mains tremblaient en tenant les fétiches, et que sa voix tremblait aussi en récitant les charmes. Rayo s'en aperçut, et une défaillance saisit le jeune plongeur; il leva des yeux inquiets sur le sorcier, mais celui-ci évita ses regards et ne lui permit pas d'interrompre ses enchantements.

Peut-être fût-ce une circonstance heureuse pour Rayo, que les cinq hommes du bord opposé plongeassent les premiers; cela lui donna le temps de détendre ses nerfs. Le bruit de ce millier d'hommes qui plongeaient dans ce cercle, lui enleva la respiration aussi efficacement que les eaux l'allaient bientôt faire. C'était un spectacle curieux, que de voir la moitié de cette compagnie si bien disciplinée, engouffrée tout à coup, et de penser que l'instant d'après, c'était une population humaine au fond de la mer. Il n'était pas moins étrange, à coup sûr, d'être le sujet de cette expérience, que d'en être le témoin; c'est ce que pensa Rayo, quand la minute de la submersion de ses compagnons fut enfin passée, et que mille figures, presque écarlates, malgré leur peau naturellement noire, percèrent à la fois la surface verdâtre des eaux. Chassant l'air vicié de leurs poumons, en aspirant de frais, découlants d'eau, pantelants, ils jetèrent convulsivement leurs huîtres sur la plate-forme, et puis ils essayèrent de raconter à leurs camarades les régions inférieures; mais ceux-ci n'a-

vaient pas beaucoup de temps à leur donner. Rayo descendit pour apprécier la différence entre trois et neuf brasses. Jusqu'à quel point l'idée de plusieurs rangées de dents de requin avivaient ses facultés de perception, c'est ce qu'il ne se demanda pas à lui-même. Toujours est-il qu'il eut conscience d'une flamme plus éblouissante devant les yeux, d'un percement plus profond du tympan de l'oreille, et d'une pression générale plus forte qu'il ne l'avait jamais éprouvé. S'il eût été Indou comme ses camarades, il eût pu facilement croire comme eux qu'il supportait la tortue qui supporte l'éléphant qui supporte le globe. D'abord il ne pouvait rien voir au milieu de l'éclat des eaux vertes qui le suffoquaient, mais peu importait puisqu'il n'avait pas le temps de s'amuser à regarder autour de lui. Il crut d'abord qu'il était descendu droit dans la gueule d'un requin, tant était dur et aigu l'objet sur lequel avait frappé son orteil, quand il eut accompli sa descente du neuvième ciel, dans le quatre-vingt-dixième abîme (comment pouvait-on appeler cela neuf brasses!). Quand il eut éprouvé cette sensation de dents de requin, appeler au secours était hors de la question; Heureusement pour lui il oublia dans sa peur la corde qu'il devait tirer en cas d'accident — heureusement — car c'en était fait de sa réputation comme plongeur, et la pêche était finie pour ce jour-là, s'il avait fait croire à la présence d'un requin. Il ne tira pas la corde, il tira seulement sa jambe gauche assez vigoureusement pour s'assurer qu'elle était encore à sa place; cela fait, il découvrit que ce qu'il avait pris pour un requin affamé, n'était qu'une grande huître béante. Comme l'orteil de Rayo n'était pas positivement la proie que convoitait cette huître, elle se referma. Rayo appuya bravement le pied dessus, avant de l'arracher du domicile où son bail de sept ans venait

d'expirer. Ces huîtres ne s'arrachent que très-péniblement, puisqu'il n'y a pas moyen de respirer entre deux efforts. Enfin il la tenait, et il y avait de quoi lui bien remplir la main. — Par saint Antoine! d'où lui venait à la figure ce soufflet — si froid et si étourdissant? Les idées que Rayo se faisait d'un camouflet du diable, étant qu'il devait être chaud, il reprit courage, supposa que c'était un poisson qui l'avait heurté en passant, ce qui était vrai. Maintenant il fallait remonter, oh! oui, il était temps de remonter; il lui semblait qu'il mourrait avant d'avoir franchi cet abîme incommensurable, mais où était la corde — par saint Antoine! où était la corde? il était perdu. Non, c'était la corde qui venait de le frapper au visage cette fois. Une longue montagne, projetant de l'ombre, s'avançait sur lui, — un poisson trop énorme pour être autre chose qu'une baleine, — et Rayo supposa que le premier il avait été destiné à rencontrer des baleines dans ces parages. Par saint Antoine! ce n'était que l'un de ses compagnons; puisqu'ils n'étaient pas encore partis, ne pouvait-il pas rester un instant de plus, et n'avoir pas à réclamer l'indulgence comme le plus novice des plongeurs? Non, non, pas un seul instant de plus. Il lui semblait qu'il était déjà mort, car il y avait des heures qu'il n'avait pas respiré. Il lui restait assez de vie cependant pour se pendre à la corde, puis il lui sembla qu'il dormait pendant des siècles, puis — qu'est ceci, l'aurore? — une aurore verte? — plus brillante, — plus légère, — des aspects d'une lumière verte de tous côtés, partout des formes humaines qui s'agitent et crient. Pouah! une pleine bouchée de vase; Rayo n'aurait pas dû ouvrir la bouche. Voici l'air à la fin, Rayo n'en a pas souci, l'eau lui allait aussi bien

maintenant; s'il n'est pas mort à présent, l'eau ne l
tuera jamais, car il a passé une vie entière.

— Eh bien, Rayo, dit le capitaine, vous ne vou
en êtes pas mal tiré pour une première fois; vous ave
été sous l'eau une minute entière; il y a déjà u
homme remonté avant vous, et en voici un autre.

— Une minute entière!

— Ah mon Dieu oui. Qui n'a pas passé par plus d'idée
que cela dans un songe de moins d'une minute, surtou
s'il a été en danger soudain de mort, alors que la vi
entière se représente à la pensée avec cette différenc
que tous les événements en sont contemporains? Puis-
qu'il est impossible de se placer volontairement dan
cette position, que celui qui voudra connaître tout
la valeur d'une minute d'existence éveillé, plonge pa
neuf brasses de profondeur, non pas dans la vase bour-
beuse des mers de l'Ouest, où il ne verra rien de plu
que dans le sommeil, mais dans quelqu'une de ces ré-
gions transparentes que la nature a choisies pour y dé-
poser ses trésors.

Rayo avait recouvré la respiration, mais il était a
désespoir en songeant à l'avenir qu'il avait devant lui
Quarante ou cinquante plongeons comme celui-là au-
jourd'hui, autant demain, et, pour ainsi dire, chaqu
jour pendant six semaines! quarante ou cinquant
existences par jour pendant six semaines! Ce n'étai
pas l'éternité qu'il avait jamais songé à désirer, et s
le purgatoire était pire, le père Anthony n'en avai
pas dit moitié assez de mal. Rayo ferait mieux de se
faire prêtre; il était maintenant en état de parler élo-
quemment du temps et de la durée.

Toutefois, avant la fin de la journée, ses impres-
sions s'étaient singulièrement affaiblies. La minute de

submersion lui avait paru de plus en plus courte, il s'était familiarisé avec les poissons et leurs ombres, et avait découvert que la chaleur et le froid qu'il ressentait par accès alternatifs, avaient la plupart du temps leur cause en lui-même. Avant midi Rayo fut en état d'observer certaines choses sur la plate-forme aussi bien que sur le banc d'huîtres.

Quelquefois ces animaux bâillent dans l'air aussi bien que dans l'eau. Comme Rayo nageait dans l'intervalle de ses plongeons, assez hardi désormais pour mépriser les remontrances du sorcier, il remarqua que le commandant du bateau choisissait son moment pour glisser un morceau de bois dans toutes les coquilles qui venaient à s'ouvrir, pour empêcher qu'elles ne se refermassent, et éviter la nécessité d'attendre que le poisson fût en putréfaction pour enlever le trésor qu'elles renfermaient. Rayo s'aperçut aussi qu'un coup de pied non intentionné du commandant avait délogé une de ces huîtres de sa position horizontale, et l'avait fait glisser, la charnière en haut, de manière qu'il en était sorti une grosse perle blanche, si ronde qu'elle avait roulé çà et là sur le pont, jusqu'à ce qu'elle se fût arrêtée contre un bout de cordage à l'ombre duquel elle était restée perdue en apparence. C'eût été trop risquer que de monter immédiatement sur le bateau, et d'aller chercher cette perle; il fallait que Rayo attendît jusqu'après le prochain plongeon, et, dans l'intervalle, il n'était que trop probable que quelqu'un remuerait ce bout de cordage. Alors, ou la perle serait découverte, ou bien elle roulerait dans quelque coin obscur où elle serait perdue tout à fait. Une perle comme celle-là valait toutes les coquilles que Marana, avai rejetées dans la mer, en y comprenant la coquille droitière; une perle comme celle-là servi-

rait à acheter un bateau et une maison, à donner à Marana tous les ornements qu'une mariée pouvait désirer; une perle comme celle-là n'excédait pas la rémunération due au travail de Rayo, surtout en considérant que c'étaient des étrangers qui enlevaient tous les profits aux indigènes; une perle comme celle-là, — et celle-là-même, — eût pu appartenir à Rayo, si, comme quelques-uns de ses compagnons, il eût préféré courir la chance d'un certain lot d'huîtres, au lieu d'un salaire fixe et insuffisant. En somme, Rayo résolut d'avoir cette perle, et trouva moyen de justifier un acte déshonnête, qui lui eût inspiré plus de scrupules s'il eût été au service d'un maître qui l'intéressât à sa prospérité, au lieu d'étrangers. Tout ce que le père Anthony lui avait enseigné ne servait à Rayo qu'à s'ingérer à trouver des raisons de justifier tout ce qu'il lui convenait de faire. De pareilles instructions devaient peut-être un jour le confirmer dans des sentiments d'intégrité s'il en avait jamais. En attendant, sa position sociale était plus forte pour le rendre malhonnête que sa religion pour lui donner de la probité.

Quand il remonta la fois suivante, il se hâta tellement de se jeter dans le bateau, et semblait si troublé, que le lieur de requins trembla qu'il n'eût perdu un membre, accident auquel il s'attendait depuis le matin, n'ayant pas la plus petite confiance dans l'art de sorcier qu'il pratiquait. Quand il vit cependant que le jeune plongeur était sain et sauf, il fut au moment d'oublier sa dignité, jusqu'à le vouloir aider à vider son filet d'huîtres sur le monceau qui en existait déjà au milieu de la plate-forme. Toutefois Rayo refusa ses offres, et le sorcier retourna s'asseoir à sa place, lui recommandant de rester à bord au lieu de s'amuser à

nager dans l'intervalle des plongeons. Rayo se jeta à genoux pour vider son filet ; le cordage était à sa portée et la perle était encore dessous. Il était assez naturel que Rayo tirât ce cordage à lui, si réellement il voulait s'assurer que celui qu'il avait autour du corps était ou non assez fort, mais il ne l'était pas autant qu'il portât la main à sa bouche, sous prétexte d'essuyer l'eau de sa figure, quand il n'y en restait presque plus. C'est du moins ce que pensa le commandant, confirmé dans cette opinion, quand il vit Rayo faire effort pour avaler quelque chose au moment où on l'appelait à descendre. Des mesures auxquelles le jeune homme ne pensait guère, se préparaient contre lui pendant qu'il était sous l'eau. On le hissa sur la plate-forme; avant qu'il ne pût se reconnaître, deux hommes le saisirent chacun par un bras, un troisième se plaça derrière lui, agitant une grosse corde à nœuds, tandis qu'un quatrième lui présentait, dans un coco, un liquide qui n'avait rien de tentant pour l'œil ou l'odorat; on lui prononça sommairement une petite sentence qui le condamnait à être fouetté pour avoir levé la main à la hauteur de la bouche, à portée des huîtres, grand crime à Ceylan, quoique peut-être ce n'en fût pas un partout ailleurs; sentence qui le condamnait encore à avaler un puissant émétique, comme épreuve, ayant pour but de savoir s'il n'avait pas commis un crime plus considérable encore. Il eût été parfaitement inutile d'essayer à renverser la coupe ; toute la conséquence eût été qu'on lui en eût servi une double dose : de toutes les dépenses relatives à la pêche, l'émétique étant celle que les fermiers faisaient avec le plus de facilité et de meilleure grâce. Discuter était également hors de question ; force lui fut donc d'avaler le médicament. Naturellement la perle parut dans le temps

voulu, et quand elle disparut ensuite sous le couvercle de la boîte à ressort du commandant, la plus belle des espérances de Rayo s'évanouit avec elle. Peut-être pouvait-il ne pas se regarder comme déshonoré, car ses compagnons étaient gens à applaudir à un vol de cette nature, mais il se voyait chassé pour ce seul fait de son emploi, et privé des moyens de donner à Marana une autre habitation que quatre murailles humides.

— Pillal, Karra (lieurs de requins), vous êtes habiles, dit le commandant d'un ton respectueux; j'ai remarqué votre contenance triste. Sans doute vous saviez ce qui devait arriver à ce jeune homme.

— Si quelqu'un doutait de notre puissance, dit le sorcier, il n'aurait qu'à remarquer comment un trouble mystérieux nous saisit d'abord et nous annonce les malheurs qui vont arriver. Quand j'étais plus jeune, je me contentais de leur échapper personnellement, et quand j'étais vaincu par les sorcières de Malabar, le malheur m'arrivait sans avertissement; maintenant quand mon esprit est troublé, je comprends que les sorcières de Malabar sont à cheval sur une tempête qui s'avance.

— Est-ce que ces vieilles femmes du Malabar ont ensorcelé votre gendre?

— Sans doute, et je sais laquelle; c'est Amoottra qui m'en veut à cause de la beauté de Marana. Si elle pouvait trouver ma fille hors de la ligne de mes charmes, elle lui donnerait la lèpre.

— C'est bien; si vous pouvez persuader cela à mes maîtres et désanchanter Rayo, il peut revenir demain; autrement il a fait son dernier plongeon de l'année, car voilà les bateaux qui se séparent.

En effet les bateaux avaient rompu leur cercle, s'étaient remis en ligne; la brise avait fléchi et tous

faisaient force de voiles vers le rivage. A peine arrivaient-ils en vue de la rive couleur d'orange, qu'ils virent briller un éclair, et quelques secondes après ils entendirent le coup de canon qui annonçait leur retour aux spéculateurs inquiets, et à tous ceux qui se trouvaient à la foire. On hissa le pavillon; tous les yeux se tournèrent vers la mer, et chacun s'efforça de s'assurer une bonne place près du lieu du débarquement. Les sorciers, restés sur le rivage, commencèrent à ne parler plus que d'une manière ambiguë du succès de la journée, et à faire les promesses les plus magnifiques pour celle du lendemain. Les danseuses s'arrêtèrent autour d'enclos couverts de nattes et destinés à la putréfaction des huîtres. Le père Anthony emprunta le télescope d'un armateur, dont la main tremblait trop pour qu'il pût s'en servir lui-même; Marana se tint de bout à part, à l'ombre d'une feuille de talipot, abaissant cette ombrelle primitive avec une constance tantalisante, chaque fois qu'un galant étranger ou quelque femme curieuse voulait la regarder de trop près.

Une feuille de talipot peut abriter deux têtes et cacher deux figures, ce dont Marana ne tarda pas à faire l'épreuve. Rayo, qui n'avait pas un désir bien particulier de rencontrer le père Anthony, se cacha sous l'ombrelle de Marana, où tous deux déploraient sa malheureuse aventure. Toutefois les yeux du père Anthony étaient excellents, ils allèrent chercher ceux de Rayo jusque sous son abri, et les forcèrent à s'abaisser. Ce fut en vain que Rayo plaida le moyen avancé par son beau-père, qu'il était ensorcelé par les vieilles femmes de Malabar, le père Anthony n'admettait pas que les vieilles femmes de Malabar pussent ensorceler une brebis de son troupeau.

— Rayo baissa la tête humblement, et attendit les ordres du prêtre.

— N'insultez pas l'entrepreneur, en lui parlant de sorcellerie.

— Je ne lui en parlerai pas, mon père.

— Ne cherchez pas à être employé de nouveau cette année. Il y en a beaucoup qui demandent de l'ouvrage et qui en sont plus dignes que vous. Pour cette pêche, je recommanderai Tilleke à votre place. L'année prochaine, si vous avez surmonté la tentation, je pourrai vous rendre ma bénédiction.

— Est-ce qu'elle m'est retirée? demanda Rayo, se jetant aux pieds du prêtre avec tous les signes d'une profonde douleur.

— Peut-être non, si vous faites une confession sincère.

— Je la ferai, mon père, je vais la faire à l'instant.

Marana s'éloigna et s'arrêta hors de portée de les entendre, et leur tournant le dos, jusqu'à ce que le prêtre repassât devant elle. Il lui adressa quelques paroles de consolation, l'exhorta à être une bonne femme, fidèle à son mari, mais surtout à sa religion, et ajouta qu'à l'avenir il espérait que Rayo serait à l'épreuve de toute tentation, de toute influence mauvaise. Il était à remarquer que ces influences l'assiégeaient toujours dans des endroits déterminés. Ses péchés de vol avaient eu lieu à la mer, élément sur lequel il semblait ne pas connaître la componction; tandis qu'à terre nul n'était plus soumis et plus repentant que Rayo. Marana pouvait-elle citer un seul exemple de vol qu'il eût commis à terre, ou de repentir qu'il eût témoigné sur mer? Marana ne s'en rappelait aucun, ce qui la confirmait dans la crainte des sorcières de Malabar. Si seulement je

pouvais persuader au père de Rayo de venir habiter dans l'intérieur! —se dit-elle quand le prêtre fut parti après lui avoir donné sa bénédiction.

Ce vœu était plus près de s'accomplir qu'elle ne le croyait.

— Rayo, pourquoi avez-vous pris cette perle? demanda-t-elle à son mari dès qu'elle l'eût rejoint.

— S'il y avait ici des cocotiers comme dans le sud, je me passerais de l'argent que je ne puis gagner. Nous nous bâtirions une hutte, sous son ombrage nous mangerions son fruit, nous boirions son lait, nous ferions des cordes de ses fibres, nous nous éclairerions de son huile. Mais, comme il n'y a pas de cocotiers sur cette côte, j'ai pris ce qu'elle m'offrait, des coquilles. Vous les avez rejetées dans la mer, et j'ai essayé de me mettre en possession d'une perle....

— Puisque les cocotiers ne peuvent venir là où nous sommes, allons là où ils sont.

— Si je pars une fois, j'irai loin, — bien loin, dans les jardins des canelliers.

— Non pas pour vous faire peleur de canelle? s'écria Marana, qui crut voir du désespoir sur la figure de son mari, un désespoir tel que celui où doit être un homme au moment de descendre dans une caste inférieure. C'était un point controversé de savoir quelle caste était plus élevée que l'autre, — celle des pêcheurs ou celle des peleurs de canelle. Mais Marana, fille d'un pêcheur, n'hésitait pas à regarder les peleurs de citrons comme infiniment inférieurs. — « Vous, un pêcheur, vous ne voudriez pas vous confondre avec des peleurs de canelle. »

Rayo, sans expliquer autrement ses projets, assura à sa femme que, s'il allait dans le jardin des canelliers, ce ne serait pas pour se confondre avec les pe-

leurs. Puis il ajouta tristement que peut-être elle ne devrait pas l'y accompagner, de peur qu'une fois hors du cercle des enchantements de son père, elle n'eût tout à craindre de la sorcière Amoottra.

— Qu'elle me frappe de sa lèpre ! Non, dit Marana, lui montrant la coquille précieuse qu'elle avait cachée dans un coin de sa mantille. Mon père n'a pas besoin de consacrer des charmes pour moi dans sa maison, tant que je porte celui-ci. Je vous l'ai montré, Rayo, mais vous ne le vendrez pas. Si nous allons vivre au milieu des cocotiers, nous n'aurons pas besoin d'argent. Vous ne me prendrez pas cette coquille pour la vendre, n'est-ce pas ?

Rayo la laissa replacer sa coquille dans un coin de sa mantille, et, cela fait, elle fut prête à partir. Elle portait sur elle tout ce qu'elle possédait au monde. Son père, par la nature de sa profession, était sûr que rien ne lui manquerait, et, dans tous les cas, son mari avait des droits supérieurs sur elle. Laissant donc l'enchanteur découvrir, au moyen de ses charmes pourquoi ils étaient partis et où ils étaient allés, les deux jeunes époux se dirigèrent vers les contrées plus riches du midi. Ils savaient qu'ils avaient peu à craindre d'être poursuivis. Ils ne manquait pas de plongeurs pour prendre la place de Rayo.

Personne ne pensa qu'ils pussent mourir positivement de faim ; quant à vivre mal, c'était ce que des milliers de leurs compatriotes avaient fait avant eux, ce que des milliers faisaient en même temps qu'eux, ce que des milliers devaient faire après. Gomgode aima à se persuader que Rayo ne dérogerait pas de sa caste. L'enchanteur s'en fia à sa fille de ne se point exposer témérairement au mauvais vouloir d'Amoottra, puisqu'elle savait quelles en pouvaient être les consé-

quences. Le père Anthony les pleura et les regretta tous deux, mais il espérait fermement que Rayo se montrerait plus honnête homme dans l'intérieur des terres qu'au milieu des séductions de la mer.

CHAPITRE III.

LA MATINÉE.

Pendant le temps de la récolte de la canelle, M. Carr, agent de la compagnie des Indes, avait coutume de visiter chaque matin à cheval quelque partie du Marandahn, ou grand jardin canellier qui avoisine le Columbo. La beauté de cette promenade était de nature à tenter en toute saison. Le lac bleu de Columbo, soit qu'il brillât aux rayons du soleil levant ou qu'il s'obscurcît dans les tempêtes du mousson, ne perdait jamais ses charmes. L'œil aimait à se reposer au loin sur une ligne de montagnes, soit qu'elles se détachassent sur un horizon pur, soit qu'elles prissent l'aspect de nuages au milieu desquels on ne distinguait que le pic d'Adam comme une île noirâtre.

Au moment où M. Carr montait à cheval, un matin, le bruit d'une conversation, pour ne pas dire d'une dispute dans l'intérieur de sa maison, frappa ses oreilles.

— Ma chère enfant, disait M[rs] Carr, Roomserée et Pellikée vous feront faire une promenade plus près d'ici, de sorte que vous ne soyez pas tuée par la chaleur. Il ne faut pas songer à aller avec votre papa ce matin.

— O maman, vous savez que papa le dit, rien ne peut me fatiguer ; je galoppe aussi vîte que lui. Papa aime à me montrer ce que l'on fait, et j'en suis sûre, les travailleurs sont bien aises de me voir avec lui. Papa jouit mieux de sa promenade quand je l'accompagne, et le cheval ne paraît pas me trouver trop lourde.

— Trop lourde ! non mon amour, vous êtes si petite et si mince, Alice, que je tremble de vous voir dehors sous un soleil comme celui que nous aurons avant que vous ne reveniez. Votre père promet toujours que sa promenade sera très-courte, et il finit par ne vous ramener qu'au bout de quatre ou cinq heures. Il vaut mieux rester avec moi, mon enfant.

— J'y demeurerai tout le reste de la journée, maman, mais papa a fait seller mon cheval et nous devons aller nous promener dans l'Ouest. Est-ce que vous ne pourriez pas vous coucher jusqu'à ce que nous revenions ?

Mrs Carr promit d'essayer, et, pour lui rendre justice, elle était toujours disposée à dormir le jour et la nuit, qu'on l'en priât ou non. Après quelques soupirs sur le charmant naturel et la curiosité insatiable de sa chère enfant, elle ferma les yeux sur l'éclat naissant d'une matinée de paradis, charmée de n'avoir aucun autre rapport avec la canelle, si ce n'est d'en entendre parler à satiété et d'en goûter quand il lui faisait plaisir.

Alice fit ce matin-là un meilleur usage de ses yeux. Les scènes qui s'offraient devant elle lui étaient encore assez nouvelles pour la remplir d'étonnement, et d'autres impressions tout aussi naturelles, quoique moins désirables.

— Papa, est-ce qu'il y a des géants qui habitent ici ?

— Des géants! non ma chère; qui vous a mis en tête cette idée folle? vous n'avez pas vu de gens ici d'un aspect bien terrible.

— Non, ce sont de bien gentilles petites gens. Quelquefois quand je les vois sous de grands arbres comme ceux-ci, ou dans l'herbe haute, ils me font plutôt l'effet de fées noires que de géants, mais...

— Vous pensez peut-être que ces arbres feraient d'excellentes cannes de géants, et un éléphant vous paraît sans doute l'animal qu'un géant devrait monter.

— J'ai vu des hommes sur des éléphants, répliqua Alice, mais regardez de ce côté, voyez ce grand château, et elle lui montra avec terreur un objet gigantesque qui se révélait à la vue, à mesure que les brouillards du matin se dissipaient.

— Ce n'est pas un château, ma chère, encore que je ne m'étonne pas que vous y soyez trompée; c'est un pic dans les montagnes.

— Mais le pont-levis, papa — le pont-levis suspendu dans les airs?

— Ah! vous seriez longtemps à deviner ce que c'est que le pont-levis, comme vous l'appelez. Vous le croyez construit pour des géants, il plierait sous votre poids. Ce n'est qu'un pont de plantes grimpantes où s'abritent et se reposent les oiseaux et les papillons. S'il venait un vent un peu fort, vous le verriez se balancer comme vous vous balanciez sous les cerisiers, dans le verger de votre grand'maman en Angleterre. — Quand vous serez hors du jardin et plus près des halliers, vous verrez des fleurs semblables à celles qui composent ce pont, pendre des arbres et se lier si

étroitement, qu'il vous sera impossible de les traverser à cheval.

— Mais je ne désire pas encore sortir du jardin. Voici les travailleurs qui sortent l'un après l'autre de leur hutte avec leur serpette pour couper les branches. Qu'est-ce que font, là-bas à l'ombre, ces gens au teint basanné? Ils ont l'air très-comfortablement assis en rond. C'est plus gai de les voir ainsi, que de voir les faucheurs de grand'maman en Angleterre, outre que les faucheurs ne chantent pas en travaillant comme ceux-ci.

— Les faucheurs, en Angleterre, auraient plus sujet de chanter que beaucoup de ces peleurs de canelle; voyez comme la plupart d'entr'eux sont maigres, et ce pauvre enfant qui joue dans le gazon, il paraît demi-mort de faim. Il y a bien peu de gens en Angleterre aussi pauvres que quelques-uns de ces indigènes qui chantent cependant du matin au soir.

Alice remarqua qu'ils n'étaient pas tous maigres; elle montra du doigt un homme dont les jambes étaient d'une grosseur énorme et un autre dont le corps entier était presque aussi large que long. Son père lui répondit que cet embonpoint funeste était causé par une maladie, et que les maladies des agriculteurs provenaient, pour la plupart, de leur manière de vivre misérable. Il ajouta qu'il y aurait bien peu de corps amaigris ou ainsi gonflés, si ces pauvres gens avaient de la viande à manger, de bon pain ou au moins les assaisonnements nécessaires pour que leur nourriture végétale fût d'une appropriatien plus facile.

— Des assaisonnements! quels assaisonnements?

— Du sel, du poivre, du cardamome et de la canelle.

— Du sel! papa; il faut qu'ils soient bien paresseux

s'ils n'ont pas du sel suffisamment. La mer entoure Ceylan de tous côtés, et j'ai vu plusieurs étangs dont l'eau était si salée que je ne pouvais pas la boire, il se formait une croûte de sel sur les bords.

— C'est très-vrai, ma chère, mais ces malheureux n'ont pas la permission d'en prendre. Le roi de Candie habite au milieu de cette île, et les rois de Candie ont souvent donné beaucoup de mal aux Anglais, et aux Hollandais avant ceux-ci. Maintenant, comme le roi de Candie ne peut s'approcher de la mer ou d'aucun lac salé, sans la permission du roi d'Angleterre, lui et son peuple dépendent de nous pour leurs provisions de sel. Notre gouvernement a intérêt à le tenir tranquille; il lui vend son sel extrêmement cher et ne permet à nul autre de lui en vendre, en sorte qu'il est défendu aux indigènes de prendre du sel pour leur propre besoin.

— Mais, s'il n'y en a pas assez pour tout le monde, j'aimerais mieux voir le roi de Candie s'en passer que ces pauvres gens qui nous appartiennent. Il me semble que ce ce sont eux dont nous devrions d'abord satisfaire les besoins.

— Le gouvernement songe bien plus à lui-même qu'à ses sujets ou aux Candiens; il y a ici du sel pour tous les habitants de l'île, et pour la moitié de l'Inde par-dessus le marché. On en détruit tous les ans de grandes quantités pour le maintenir à un prix élevé; tandis qu'il y a ici une foule de gens qui meurent faute d'en avoir, ou qui ne se procurent qu'un sel sale et grossier que les bestiaux refuseraient de manger dans la ferme de votre grand'mère. Si nous pouvions compter la foule d'Indous qui meurent dans l'Inde faute du sel que produit leur propre pays, nous verrions que la compagnie dans l'Inde, comme le gouvernement

ici, auront un compte terrible à rendre, une balance effroyable d'existences humaines sacrifiées pour maintenir le prix du sel.

Alice pensa que si les ombres de tous ces pauvres indigènes pouvaient tourmenter les autorités, une telle armée de fantômes les forcerait bientôt à rendre à leurs compatriotes un aliment que la providence avait placé en abondance sous leurs pas. Elle savait combien d'horreur et de chagrin le gouvernement témoignait quand de temps à autre une veuve se brûlait sur la tombe de son mari ; mais quand le gouvernement brûlait le superflu du sel afin d'en maintenir le prix, Alice pensait, avec son père, qu'il détruisait plus d'existences que la superstition n'en avait jamais détruit sur ses bûchers.

— Mais le poivre, papa ? Le roi de Candie peut récolter son poivre dans ses forêts, car il me semble qu'il pousse dans cette île partout où il trouve un arbre sur lequel s'appuyer. J'ai vu les poivriers se balancer dans les bois partout où je suis allée, et les singes s'amuser à s'en jeter des grappes.

— Les singes peuvent effectivement en cueillir, mais les hommes et les femmes ne le peuvent pas, à moins qu'ils n'y soient employés par le gouvernement. Les singes ne peuvent pas payer le poivre, mais quelques indigènes le peuvent ; par conséquent ceux qui ne le peuvent pas doivent s'en passer ou en voler au risque d'être punis.

— Pauvres gens !

— Bien misérables en effet. S'il leur était permis de produire autant de poivre qu'ils le voudraient et de le vendre dans tout le monde, ils gagneraient beaucoup d'argent, et avec cet argent ils achèteraient des choses que le gouvernement vendrait bien plus avantageuse-

ment que du poivre. On en peut dire autant des cardamomes. Il n'y a aucun des habitants de l'Orient qui ne mangerait volontiers des cardamomes s'il pouvait s'en procurer, et il y a des terrains immenses où il pourrait s'en procurer, et cependant bien peu d'indigènes en peuvent manger. Les cardamomes se trouvent dans ce pays partout où il y a des cendres végétales, cette plante croît naturellement dans tous les lieux où d'autres choses précieuses ont été brûlées aux yeux du peuple, mais il faut les déraciner ou les laisser pousser comme un fruit défendu, à moins qu'on ne les offre en vente au gouvernement qui seul peut les acheter. Mais il en donne un prix si bas que les indigènes n'ont pas courage à les cultiver.

— Que fait le gouvernement des cardamomes ?

— Il les vend, mais il n'en vend pas à la moitié des gens qui seraient bien aises d'en acheter. S'il laissait les indigènes vendre librement les cardamomes, il aurait des sujets qui lui paieraient facilement plus de taxes qu'il n'en retirera jamais de cet odieux monopole.

— Vous disiez que les indigènes ne pouvaient se procurer de canelle ; comment peut-on les en empêcher? regardez autour de vous, papa, à gauche, à droite, et devant nous aussi loin que la vue peut s'étendre, ce n'est qu'un grand bois de canelliers.

— Oui ma chère, ce seul jardin a quinze milles de tour (plus de 6 lieues).

— Eh bien, est-ce que les indigènes ne peuvent pas en voler autant qu'il leur plaît ? Si j'étais un pauvre indigène j'en couperais tant que je pourrais, j'en vendrais assez pour gagner beaucoup d'argent, et avec cet argent j'achèterais tout ce que je voudrais.

— Quant à ce qui est de la couper, les indigènes s'en feraient peu de scrupule, car, comme tous les

hommes traités trop cruellement, ils sont disposés à prendre tout ce qui leur tombe sous la main, sans s'embarrasser de savoir à qui il appartient. Mais quand ils auraient pris de la canelle à qui la vendraient-ils?

— Je croyais que vous m'aviez dit que l'île de Ceylan était à peu près le seul point du globe où il vînt de la canelle. A coup sûr, dans le monde entier, il ne manque pas de gens qui l'aiment et qui seraient bien aises d'en acheter.

— C'est très-vrai; mais ceux qui désirent vendre et ceux qui désirent acheter ne peuvent se rencontrer. Quelqu'un se met entr'eux et empêche le marché. Le gouvernement anglais concède à la compagnie des Indes toute la canelle que vous voyez, à condition que la compagnie lui paie tant par an. La canelle est donc emportée pour être vendue, et les négociants étrangers n'ont pas la permission d'en venir acheter ici. On n'y laisse que celle que la compagnie trouve trop inférieure pour l'emporter, et ce rebut quelquefois même on le brûle pour maintenir le prix.

— On le brûle! mais il y aurait tant de gens qui seraient bien aises de l'avoir. Est-ce que le bas peuple, en Angleterre, n'aimerait pas la canelle s'il pouvait en avoir à aussi bon marché que le sel? Et si le peuple en mangeait en Angleterre, est-ce que ce ne serait pas une fortune pour les indigènes ici?

— Et ces indigènes à leur tour feraient la fortune de beaucoup d'ouvriers anglais; — que croyez-vous que le peuple mange le plus en Angleterre, Alice?

— Du pain, je suppose.

— Oui, et puis du sel; après cela que croyez-vous qui vienne immédiatement? — une autre sorte d'assaisonnement.

Ce n'était ni le poivre ni la moutarde, mais quel-

qu'autre chose que le monde aimait, depuis le petit enfant qui cessait de sucer son pouce quand on le lui offrait, jusqu'au vieillard auquel il ne restait plus qu'une dent dans la bouche; depuis le roi, quand la reine lui en met dans son café, jusqu'à la femme de l'artisan à laquelle il en rapporte un morceau grossier le samedi soir.

— Ce doit être le sucre ; mais je crois que presque tout ce qui est bon avec le sucre serait meilleur assaisonné en outre de canelle. Si la canelle était très-bon marché, quelle quantité on en emploierait! et combien ceux qui s'occupent de sa culture deviendraient riches! A mesure qu'ils le seraient davantage, ils emploieraient plus de bras jusqu'à ce que la totalité de cette grande île ne fût plus qu'un grand jardin canellier..

— Toute la partie du moins qui est propre à cette culture, c'est-à-dire couverte de ce léger sol sableux et jaunâtre, sur lequel nous nous promenons maintenant si agréablement, mais à mesure que les habitants de l'île deviendraient plus riches, on tirerait un meilleur parti de tous les autres terrains; nous aurions plus de riz, plus de fruits, plus de bois de teinture et de construction, plus de toutes les choses belles et utiles que produit ce paradis.

Alice s'étonna que le monde entier ne demandât pas plus de canelle, et son père convint qu'il y aurait des cris dans tout le monde à ce sujet, si la plus grande partie du monde n'ignorait pas complétement ce que c'est que la canelle. Bien certainement, on ne sait pas combien elle est bonne; autrement on ne consentirait pas à s'en passer pour enrichir la compagnie des Indes.

— Le fait est, ma chère, que la compagnie et le gouvernement n'agissent pas si mal qu'on l'avait fait

avant eux. Le commerce de la canelle est très-ancien, il remonte au temps où les sages et puissants Egyptiens trafiquaient avec les riches et barbares princes de l'Inde ; mais bien que ce commerce ait passé dans beaucoup de mains, il n'a jamais été libre d'acheter et de vendre, suivant les besoins ou la fantaisie. Il y a trois cents ans, les Portugais vinrent ici ; ils en chassèrent les Maures en peu d'années, et vendirent pendant plus de cent trente ans la canelle au monde entier au prix qu'ils voulurent, et sans laisser aux indigènes la plus petite part du profit. Puis vinrent les Hollandais qui permirent graduellement au monde d'avoir un peu plus de canelle, nous préparant ainsi les voies pour un beau commerce, si nous avions su le faire. L'erreur du gouvernement anglais est de ne permettre à personne de se procurer de la canelle sans l'acheter à la compagnie et au prix de la compagnie, tandis qu'il était clair qu'en dernière analyse, plus d'argent serait rentré dans nos coffres si nous avions laissé les indigènes cultiver la canelle et la vendre aux étrangers ainsi qu'il leur conviendrait.

— Ces pauvres créatures qui sont là à peler la canelle, qui suspendent leurs chansons parce que nous passons, et que nous avons l'air d'effrayer si fort, ne me paraissent guère propre à conclure un marché.

— Ils l'apprendraient bientôt, mon enfant, si on leur laissait le soin de diriger leurs propres affaires. Maintenant ils savent parfaitement comment s'y prendre pour voler, mais très-peu comment s'y prendre pour conclure honnêtement un marché. Les Cingalais viennent, priant, suppliant, et pour ainsi dire à genoux, nous demander de leur acheter la canelle, et si nous condescendons à demander leurs prix, ils disent le double que ce qu'ils désirent réellement obtenir. Si

de notre côté nous ne leur offrons que la moitié de ce qu'ils ont réellement le droit d'attendre, ils sont obligés d'accepter. S'il nous plaît de les payer en bétel, en tabac, en étoffes de coton, en quoi que ce soit dont nous désirions nous débarrasser, il faut qu'ils en passent par là, ou qu'ils remportent leurs marchandises. Toutefois les plus pauvres d'entre eux, ces peleurs, par exemple, n'ont rien à vendre du tout.

— Quand nous arrivons au milieu des cacaotiers, il y a différentes cabanes d'où les indigènes sortent pour offrir plusieurs choses à vendre. Achetons quelque chose, s'il vous plaît, ce matin, quand ce ne serait que pour voir comment les vendeurs s'y prendront. Mais quel est cet homme, papa, avec son jupon voyant et sa veste bleue, n'est-ce pas le capitaine Canelle? ainsi que les peleurs l'appellent.

— Oui, en effet, c'est le chef des peleurs; il passe son inspection du matin, ainsi que nous la nôtre; je vais lui parler.

Le capitaine Canelle inclina son turban et fit à la petite fille un salut aussi profond qu'à son père, salut qu'elle lui rendit avec toute la dignité de la fameuse reine des perles des anciens contes. Le père et la mère d'Alice s'amusaient plus qu'ils n'auraient dû le faire des airs importants qu'elle se donnait parmi les indigènes, et de la fierté avec laquelle elle leur rendait les hommages qu'elle en recevait. Les manières de M. Carr, lui-même, quoique peut-être bonnes pour ceux avec lesquels il avait affaire, étaient d'un mauvais exemple pour sa fille.

— Je vous dirai, capitaine, que vous devriez développer une surveillance plus sévère. Je sais qu'il y a beaucoup de pillage dans ce jardin, et vous en êtes responsable envers la compagnie.

— Comment se commettrait-il des vols? dit le capitaine en toute humilité, dans quel but, puisque les peleurs ne sauraient où vendre ce qu'ils auraient pris?

— Mais d'autres que les peleurs peuvent en prendre et ne s'en font pas faute.

— Les officiers anglais du fort se promènent quelquefois à cheval dans ce jardin, dit modestement le capitaine.

— Quelle absurdité! croyez-vous que ce soient eux qui dérobent de la canelle? Je vous dis que j'ai vu tout à l'heure une tête, et que j'ai entendu remuer derrière ce bouquet où l'on ne coupe ni ne pèle en ce moment de canelle. Regardez de ce côté, vous y trouverez un voleur, je vous en réponds.

Le capitaine avoua qu'encore que la compagnie fût sûre que personne ne dérangerait son monopole tant que le jardin serait sous sa surveillance, il était difficile d'empêcher les gens d'y entrer et d'y faire leur provision; il était si aisé d'arracher des canelliers et de les emporter sans être aperçu, l'écorce en était si précieuse pour les indigènes et de si peu de valeur pour la compagnie, que le prédécesseur de M. Carr avait fermé les yeux sur ces petites pratiques et avait autorisé le capitaine à en faire autant. Toutefois, dès que M. Carr n'était pas de cet avis, rien n'était si aisé que de mettre les indigènes sous ses pieds. En une seconde une vingtaine de peleurs furent arrachés à leur ouvrage pour donner la chasse au voleur, et certes ils firent de grandes démonstrations de zèle en battant les buissons et en poussant de grands cris.

— Assez, cela suffit, dit M. Carr, quand Alice lui eut fait remarquer la retraite graduelle de l'objet qui se mouvait vers le fossé qui entourait le jardin.

Alice témoigna le désir de savoir ce que deviendrait

toute la canelle actuellement répandue devant ses yeux. Partout où il y avait un espace entre les arbrisseaux où le soleil pût pénétrer jusqu'au sable blanc et pur d'où le canelier pouvait s'élancer, on avait étendu des nattes sur lesquelles étaient amoncelés des rouleaux de canelle, les plus petits rentrant dans les plus gros, de façon à contenir la plus grande quantité de marchandises dans le plus petit espace possible. Déjà Alice et son père avaient rencontré sur leur passage dans les clairières d'autres nattes également couvertes d'un amas de canelle roulée. Dans quelques allées de traverse qu'ils pussent jeter les yeux, ils apercevaient çà et là les nattes blanches couvertes de canelle brunâtre, et partout se répandait dans l'air le parfum délicieux de cette plante. Quoique les mains des peleurs se mussent lentement comme les mains de tous les ouvriers qui ne travaillent pas pour leur compte et qu'il y eût une perte immense de matières, cependant la canelle s'amoncelait en quantité si énorme, qu'Alice ne comprenait pas ce qu'on en pourrait faire. Le capitaine lui répondit avec un salut dont la sensibilité fut copiée et exagérée encore par ses subordonnés, que toute cette masse de canelle attendait les ordres de son père, le puissant agent de l'honorable compagnie, que quand sa sagesse aurait fait emballer la quantité qu'il lui paraîtrait nécessaire d'en accorder au monde, le reste recevrait de ses lèvres la sentence de destruction ou de distribution. Alice releva la tête, poussa son cheval, ne comprenant pas positivement la réponse qu'il lui avait faite, mais pensant qu'il serait au-dessous de la dignité de la fille d'un aussi grand homme que son père de paraître avoir besoin d'explications plus circonstanciées. La foule des indigènes se pressa autour d'eux aussi longtemps qu'ils restèrent dans les limites du

jardin, tantôt on faisait remarquer à la jeune miss des petits fagots de canelle attendant la main des emballeurs, plus loin des groupes à genoux avec une caisse au milieu d'eux, un tas de poivre noir pour jeter dans les intervalles des fagots et des pots de résine pour boucher les fentes et l'ouverture de la caisse. Alice ne pouvait s'empêcher d'apprendre beaucoup en voyant tout cela, malgré le sot orgueil qui faisait qu'elle aimait mieux adresser un ordre qu'une question. Elle sentit tristement diminuer son importance quand arrivé au fossé qui séparait le jardin du reste de la campagne, son père congédia les peleurs et les renvoya à leurs travaux. Elle n'était plus rien qu'Alice Carr, se promenant à côté de son père comme elle se rappelait l'avoir fait longtemps auparavant en Angleterre, dans les champs de sa grand'mère où il n'y avait point de nègres pour la saluer, et l'entourer comme si elle avait été une princesse.

Elle se plaignit de l'étroitesse du sentier qu'il lui fallait traverser dans l'épaisse bruyère, et fût fâchée de ce qu'ils laissaient de plus en plus en plus le lac derrière eux. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir qne de ce côté aussi, il y avait quelque chose à admirer. Les chevaux de grand'maman n'avaient jamais trotté sur un sentier comme celui où elle se trouvait, jamais leurs pieds ne s'étaient embarrassés dans des guirlaudes de convolvulacées ou n'avaient baissé la tête pour éviter de l'engager dans des réseaux de plantes grimpantes, les unes bleues, les autres rouges, jaunes ou blanches. Ils ne s'étaient pas arrêtés devant les serpents qui brillaient d'un éclat châtoyant dans le gazon, ou devant les singes qui se pendaient par un bras à des bouquets d'arbre sur leur tête, gambadant et criant de manière à faire rire ceux qui n'auraient pas toujours eu

ce spectacle devant les yeux. Au lieu d'un seul paon orgueilleux penché sur un mur pour faire l'admiration d'une population entière, elle voyait des troupes nombreuses de ces magnifiques créatures étalant leur longue queue sur l'herbe ou la relevant en un cercle imposant à l'ombre des figuiers taillés en berceaux naturels. Rien ne ressemblait moins aux cottages d'Angleterre que les habitations qu'on remarquait çà et là au milieu de la verdure. On aurait dit que c'était des parties naturelles du terrain, car elles étaient formées du bois et des feuilles qui y poussent, entourées de buissons, ombragées de plantes grimpantes qui se croisaient en tous sens, de manière à laisser à peine aux écureuils le moyen de sortir ou d'entrer dans les trous qu'ils s'étaient percés dans la toiture de feuilles. Les terrains enclos, quand quelque cabane en avait un, ressemblaient aussi peu aux jardins d'un pays civilisé. On n'y voyait pas des rangées de choux et de haricots, des plates-bandes de pommes de terre et d'oignons; aucun de ces légumes sur lesquels une famille peut compter comme une garantie contre la famine. Les Cingalais, quoique Dieu leur ait donné un sol et un climat où presque tout viendrait, manquent de la plupart des provisions que leur assurerait la dixième partie du travail d'un laboureur anglais, et que dans presque tout pays qui n'aurait pas le malheur d'être une colonie soumise au monopole, on acheterait avec une seule perle de leurs colliers. Si quelqu'un à Ceylan aime les pommes de terre ou les oignons, il faut qu'il les fasse venir de Bombay, mais si son ambition s'étend jusqu'aux haricots ou aux choux, il faut qu'il attende qu'il lui en arrive d'Angleterre.

On pouvait voir dans ces enclos le plantin, le shaddock, le jack-fruit; les petits sentiers de ces jardins

étaient couverts de quelque chose aussi brillant et aussi curieusement varié que le plus beau pavé de mosaïque, et d'aussi doux que le plus riche tapis. La mousse écarlate, cramoisie, brune, jaune, verte, la mousse de Ceylan — « le désespoir du joaillier » — comme on l'appelle dans le pays, parce qu'elle surpasse en beauté toutes les combinaisons que peut produire l'art du lapidaire, était amoncelée sur les arbres et étendue sous les pieds. Au lieu des voleurs ailés, voltigeant effrayés des épouvantails qui remuent et s'agitent au souffle du vent, dans un jardin anglais, il y avait là des pillards à quatre pattes, jetant des regards cupides du haut des arbres voisins, se penchant de dessus une branche flexible, étendant ce qui ressemblait à une main d'homme, pour saisir et arracher tout ce qui se trouvait à leur portée, quand ils n'avaient pas à redouter la longue gaule du propriétaire. Au lieu du mugissement des vaches dans la cour de la ferme, du croassement des grolles sur les arbres bruissants, et du gloussement des oies paissant sur la commune, on entendait le caquetage des singes, les cris des perroquets, le pas timide de la gazelle au milieu des branches sèches, le bruit de la sarcelle et du canard sauvage se jetant dans l'étang.

Alice ne pouvait suivre que de l'œil la trace du daim; mais au bruit de l'eau, il lui fallait tourner la tête et voir d'où il provenait, malgré la frayeur avec laquelle son père approchait ou laissait ceux de sa maison approcher de l'eau dans ces déserts marécageux. Il crut un moment qu'il pouvait sans danger laisser sa petite-fille regarder autour d'elle; mais quand il eut pénétré un peu plus avant sous le couvert, il se repentit de sa complaisance. Un arbre tombé avait intercepté le cours du plus petit ruisseau qui se fût jamais vu, et formé

un étang qui s'était agrandi au point de créer une île d'un arbre à un autre. Cet étang était couvert d'un dais de verdure, tapissé de lotus d'où s'élevait le cri de la poule d'eau, et des visions de dragons gigantesques qui semblaient développer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Malgré toute la beauté de cet ombrage, M. Carr se repentit d'y avoir pénétré, tant l'air lui parut lourd et chargé des émanations de végétations putrides. Une femme le saluait jusqu'à terre, dont l'aspect n'était pas de nature à le rassurer. La fièvre ou la faim avait amaigri ses joues et ralenti sa démarche, au point de détruire cette grâce naturelle, qui accompagne à un degré remarquable l'indolence de ces indigènes.

— Cela resemble beaucoup à l'une des poules de ma grand'mère, dit Alice, quand elle vit l'indienne dégager du piège tendu dans le gazon, un oiseau, et le placer dans la partie supérieure de sa robe.

— Regardez le mâle, répondit son père, et vous verrez la différence; voyez comme il vole noblement et sans efforts jusqu'au haut de cet arbre sous la plus petite branche duquel le sycomore le plus élevé du jardin de votre grand'mère tiendrait à l'aise; examinez encore la beauté et l'éclat de son plumage, et dites-moi si vous avez jamais vu en Angleterre un coq ou une poule comme ceux-là. Ce sont les poules sauvages dont je vous ai souvent parlé, comme d'un bienfait de la providence pour les indigènes. Sans ces volatiles, je ne sais trop de quoi la plupart se nourriraient.

— Cette femme n'a pas l'air de s'en être nourrie, dit Alice; on dirait que depuis longtemps elle n'a rien eu de bon à manger.

Ce fut aussi ce que pensa M. Carr; il s'arrêta pour lui demander si les arbres sous lesquels elle vivait,

portaient des fruits sains et abondants. Marana, car c'était elle, répondit que son mari et elle pouvaient généralement se procurer des noix de coco toutes les fois qu'ils avaient faim, mais que depuis qu'ils habitaient dans cette solitude, cette nourriture les avait souvent rendus malades; son mari avait perdu ses forces, elle avait eu la fièvre, et ce n'était que rarement qu'ils avaient le bonheur de prendre un oiseau au piège.

— Est-ce que votre mari ne rapporte pas de gibier à la maison? est-ce qu'il ne gagne pas d'argent ou ne cultive pas de riz?

— Il rapporte à la maison peu de gibier, parce qu'il manque d'instruments de chasse; il ne cultive pas de riz, parce qu'il n'a ni champ ni semaille; quant à gagner de l'argent, comment voulez-vous que le fasse un étranger, quand il y a tant d'habitants du pays sans occupation?

— Il est vrai, répliqua M. Carr, que les jardins sont pleins de gens dont quelques-uns font plutôt semblant de travailler qu'ils ne travaillent réellement; cependant....

Marana était trop polie pour interrompre l'Anglais tant qu'il aurait parlé, mais quand elle le vit s'arrêter un instant pour réfléchir, elle déclara que son mari n'avait aucun désir de se confondre ni d'avoir aucun rapport avec les challias ou peleurs de canelle; Rayo était de la caste des pêcheurs.

— A la bonne heure, c'est un point à décider entre vous de savoir quelle caste l'emporte sur l'autre; puisque vous n'êtes pas d'accord, ce n'est pas à un étranger de trancher la question. Mais votre mari, que vient-il faire dans ces parages, s'il est pêcheur? pourquoi n'essaye-t-il pas de travailler dans les pêcheries de perles?

— Il y a trop de monde aux pêcheries, aussi bien que dans les jardins, répondit Marana.

— Trop de monde ! s'écria Alice ; il ne peut pas y avoir plus d'hommes que de perles. Qui est-ce qui les empêche de pêcher à tour de rôle. Dans ce cas, quand on ne paierait qu'une seule perle à chaque homme, il resterait encore un beau bénéfice aux riches qui ne pêchent pas.

— Oui, mais les capitaines et les marchands des différentes nations viendraient ici, et c'est précisément ce que notre gouvernement ne voudrait pas. Un marchand français qui viendrait charger des perles ici, y laisserait en échange des étoffes de soie ou de l'argent avec lequel les Cingalais ensemenceraient des champs de riz, planteraient des cotonniers et couvriraient les prairies de bestiaux. Le capitaine hollandais irait nous chercher du blé dans quelque pays voisin et se paierait en perles. Le Russe nous apporterait des cuirs et du blé, l'Anglais du fer, des étoffes de coton et cent autres marchandises. Tous ces étrangers feraient un gain avantageux sur les perles que nous leur vendrions.

— Mais cela serait une bonne chose pour tout le monde — pour les belles dames d'Europe qui demandent des perles et pour ces pauvres indigènes qui ont besoin d'occupation, de nourriture et de vêtements.

— Alors le gouvernement ne pourrait plus payer aussi bon marché qu'il lui plaît les pêcheurs ; il ne serait plus le seul à vendre les belles perles blanches de Ceylan à toutes les dames assez riches pour s'en procurer.

— Mais alors il y aurait quantité de princes et de grands personnages qui donneraient plus de perles en présent, et sans doute il y a encore beaucoup de belles dames qui ne portent point de perles parce qu'elles sont fort cher. Je voudrais donner un bateau

à ces bonnes gens, les envoyer pêcher pour quelques belles dames qui paieraient leurs perles moins cher, mais assez encore pour enrichir Rayo, — pour lui acheter un champ de riz.

— Bien que le pêcheur et l'acquéreur soient prêts, qu'il soit facile de se procurer un bateau, il faudra que Rayo se passe de champ de riz. Le gouvernement ne lui accordera pas la permission de vendre des perles à d'autres qu'aux agents de la compagnie, et ceux-ci ne les paieront pas assez cher pour acheter un champ de riz.

Dès que les mots acheter et vendre avaient été prononcés, Marana avait couru dans sa hutte; elle en ressortit avec sa coquille droitière, qu'elle offrit à vendre à Alice, avec un regard suppliant et triste.

— C'est pitié que vous vendiez cette coquille, dit M. Carr; elle a beaucoup de valeur, ne le savez-vous pas?

— Je le sais.

— Gardez-la donc, ce pourra être un jour pour vous une petite fortune.

— Nous avons besoin de riz, et les vêtements de mon mari sont bien vieux.

— A la bonne heure, la nourriture et le vêtement sont choses plus importantes que toutes les coquilles du monde.

— Que toutes les coquilles du monde, excepté celle-ci, pensa Marana, car l'idée lui vint de la sorcière de Malabar, de la lèpre dont elle l'avait menacée, et de la malédiction qui pourrait poursuivre Rayo. Que cette malédiction ne fût pas déjà descendue sur lui, c'est ce dont elle doutait, car jamais homme n'avait autant changé en si peu de temps. Il était aussi poli, aussi obséquieux dans ses manières avec les étrangers qu'autrefois, aussi amoureux d'elle que jamais; mais ce n'était

plus ce jeune homme indolent, sans soucis, au cœur léger qu'il était, quand pour la première fois elle l'avait connu sur la côte; il ne travaillait pas parce qu'il n'avait d'autre travail à faire que de monter sur un arbre et d'en redescendre quand il avait besoin d'un coco, mais il rôdait sans cesse dans le voisinage et semblait avoir quelque chose qui lui tenait de plus près au cœur que sa femme. Marana espérait encore qu'il n'était pas ensorcelé, mais elle était toujours alarmée quand elle le rencontrait à l'improviste dans le plus épais du bois, de voir son esprit occupé d'une pensée que ne pouvaient chasser ni les misères de la journée, ni la fièvre de la nuit.

Tandis qu'Alice tenait la coquille dans sa main, et que son désir d'en faire l'acquisition augmentait, en remarquant la sollicitude avec laquelle Marana suivait ses mouvements, un bruit se fit entendre dans le bois, et Rayo en sortit, tenant à la main une sorte de panier grossier qui paraissait plein du fruit du canellier. A la vue inopinée d'un étranger, il se retourna vivement et déposa son fardeau dans l'herbe épaisse qui se trouvait derrière lui. Pendant qu'il avait ainsi le dos tourné, sa femme fit rapidement signe à ses visiteurs de cacher la coquille et de n'en dire rien. M. Carr obéit, mit la coquille dans sa poche et glissa de l'or dans la main de Marana. La sensation de cet or causa une rougeur visible sur la figure cuivrée de Marana, et donna un éclat passager à ses yeux endoloris. Elle n'avait jamais eu dans la main tant d'argent à la fois, et l'idée de la sorcière de Malabar disparut un instant devant l'image d'un pot de riz fumant, bouilli avec des cardamomes.

— Il faut bien que nous ayons une lampe, dit à demi-voix Marana, remarquant que M. Carr jetait un coup d'œil scrutateur sur le fruit semblable au gland

qui était étendu sur le gazon, et si Marana ne se frottait pas d'huile, comment son mari l'aimerait-il ?

C'était une question à laquelle, avec ses habitudes européennes, M. Carr n'était pas apte à répondre. Il demanda s'il n'y avait pas d'autre moyen de se procurer l'huile de canellier autrement qu'en maraudant dans le jardin. Aucun pour de pauvres créatures aussi faibles que ces paysans, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur des terres pour y en aller chercher. Le jardin était tout proche, l'huile de cocotier, avec laquelle celle du canellier devait se mélanger, pendait au-dessus de leurs têtes, et la tentation était trop forte pour que M. Carr se sentît le courage de montrer beaucoup de colère. Il demanda comment, avec cette huile, on faisait une lampe de nuit, quand ces malheureux devaient se veiller et se soigner à tour de rôle. Marana montra sa lampe, — la moitié d'une noix de coco traversée par un bâton d'ébène fiché lui-même dans un bloc de bois de calamindre. A la surface de l'huile que contenait la noix, flottait une petite mèche faite avec la moëlle d'un jonc. Il ne se pouvait rien imaginer de plus simple et en même temps de plus élégant que cette lampe, et les matériaux en étaient tels que, dans bien peu d'autres pays, on les aurait trouvés chez des gens manquant d'une nourriture convenable.

Alice eut envie d'acheter la lampe aussi. Le prix qui en fut demandé était bien modique, bien que Marana s'étonnât qu'on accordât immédiatement celui que son mari avait fait. Elle se mit aussitôt en devoir de faire une autre lampe, et de briser le fruit dont se devait extraire l'huile, tandis que Rayo semblait avoir pris tout à coup l'idée de se faire fabricant de torches.

Cependant M. Carr, remarquant que l'horizon s'obs-

curcissait à l'ouest comme à l'approche des premières tempêtes du mousson, tourna la tête de son cheval vers sa demeure, donnant bien des pensées aux indigènes qu'il rencontrait dans les champs, dans le jardin, dans les forêts, sur la route, — tous obséquieux, tous regardant les Anglais comme pleins d'une profonde gratitude pour eux, tandis que la plupart étaient pauvres et misérables, et qu'ils devaient en grande partie leurs malheurs à la prétendue protection de l'Angleterre. Alice elle-même, occupée qu'elle était à chercher des hommages autour d'elle, et à songer à ce que sa mère dirait des deux trésors qu'elle rapportait, ne pouvait entièrement oublier les figures souffrantes des indigènes qu'elle rencontrait dans cette région fortunée où la nature semblait avoir voulu que tout fût florissant.

CHAPITRE IV

LA NUIT.

Presque tous ceux qui habitaient à l'ouest, regardèrent d'un œil content les nuages qui s'abaissaient sur la mer comme un dais de plomb. Les pluies vinrent tard cette année; les champs de riz languissaient, la verdure semblait demander aux nuages légers qui flottaient autour des montagnes de descendre en averses. Il y avait maintenant espérance de pluies abondantes, et tous l'attendaient avec impatience, excepté Marana. Son esprit troublé entendait dans le gémissement du vent à travers les arbres et dans le rugisse-

ment de la mer, des sorcières à cheval sur la tempête et des malédictions amoncelées dans le sein des nuages. Assise ce soir à la porte de sa hutte, elle tressait un panier de cannes qu'elle avait elle-même coupées, fait sécher et fendues. Elle jetait de temps en temps des yeux inquiets vers le ciel où le crépuscule disparaissait rapidement sous les torrents de vapeur, et tressaillait à chaque éclair de chaleur, comme si c'eût été une étincelle de la masse électrique qui couvrait cette région tout entière. Quand il ne lui fut plus possible, faute de lumière, de poursuivre son occupation, elle se croisa les bras et demeura assise devant sa porte. Ce n'est pas qu'elle fût avide de contempler les terribles merveilles d'une tempête dans ces climats qu'elle restait à contempler les nuages, elle y cherchait quelqu'intervalle qui donnât passage à un peu d'air et de clarté. Marana se sentait à demi étouffée de chaleur, et une crainte vague l'empêchait d'allumer la lampe et de fermer sa porte pour la nuit. — Rayo était dans l'intérieur de la hutte, liant des feuilles de cocotier pour brûler et coupant en torches des bois résineux. Une heure après que la nuit avait commencé, il sortit portant à la main, pour s'éclairer dans le bois, une des torches qu'il venait de fabriquer.

— Il est temps, dit-il à Marana avant que de sortir, de fermer la porte par précaution contre la panthère ; étendez la natte et couchez-vous après que vous aurez prié saint Antoine pour moi.

— Et vous, ne voulez-vous pas vous agenouiller pour prier avec moi sur la même natte ?

— J'ai une prière à dire à quelque distance d'ici que personne ne doit entendre ; ainsi rentrez, et comptez que je serai de retour avant l'aube, si ce n'est au milieu de la nuit.

— Oh! ne nous amenez pas de nouvelles malédictions, Rayo, en vous emparant de ce qui n'est point à nous; voici de l'argent pour acheter du grain dans le port, et...

— De l'argent! il faut donc que ce soit votre amie Amoottra qui vous l'ait apporté; est-ce qu'il ne vous donne pas la lèpre au bout des doigts?

Marana laissa tomber l'argent par un mouvement d'horreur; mais quand son mari se mit à rire d'un rire extrêmement offensant pour toute sorcière qui d'aventure se serait trouvée à portée de l'entendre, elle le conjura de ne rien faire qui pût rappeler à son ennemie sa victime dévouée. Rayo avait assez de superstition pour profiter de cet avis, mais pas assez pour ne pas chercher à la lumière de sa torche la pièce d'or tombée dans le gazon touffu. Ce fut en vain que Marana demanda la permission de porter la torche de son mari, en vain qu'elle lui expliqua combien il serait désirable qu'elle fût à ses côtés pour chanter le « Salut » au premier éclat du tonnerre, il lui commanda de faire sa prière, de se coucher et de rêver à la verdure qui peut-être aurait couvert les champs de riz avant le matin.

Cependant elle s'aventura à suivre à pas silencieux la trace de ceux de Rayo; le danger de rencontrer un léopard ou un chat-tigre, elle qui ne portait pas de torche, n'était rien en comparaison de l'incertitude sur ce que son mari allait faire ou défaire pendant la nuit. Elle l'avait accompagné une nuit sur le radeau, et pendant une autre dans sa fuite au milieu des bois. Maintenant voilà qu'il s'éloignait seul, sans lui rien dire de ses desseins; elle craignait que dans cette réserve il n'y eût autre chose que le souci de sa santé, quelque entreprise trop désespérée pour qu'il pût la

confier à personne, pas même à sa femme. Elle se donnait le blâme de tout ce qui pouvait arriver; il lui semblait impossible que quelque malheur ne suivît pas la vente impie qu'elle avait faite le matin ; elle se sentait responsable de toutes les fautes de son mari, de la perte de sa confiance en elle et de tout ce qu'il allait faire cette nuit. Elle le suivit donc comme une magicienne inexpérimentée attend les résultats de son premier charme, dans des sentiments d'incertitude, d'horreur et de crainte.

Elle suivait Rayo à une distance telle que, s'il s'était retourné, il n'aurait pu l'apercevoir, tandis que la torche qu'il portait marquait tous les traits de sa figure et la forme même de ses membres reluisants d'huile, et que les débris de ses derniers vêtements laissaient presque à nu. Quand il sortit du bois et allait atteindre le fossé qui entourait le jardin des canelliers, ils ralentit le pas comme s'il cherchait la route la plus droite pour se rendre à un point déterminé. Il tourna à gauche, Marana en fit autant, se tenant toujours à l'ombre du bois; il s'arrêta et regarda le ciel. Marana ne put lever les yeux, car le ciel s'entr'ouvrit en ce moment, laissant tomber ces flots d'éclair que ne pouvait envisager sans frémir une personne qui, comme elle, se croyait l'objet de la colère céleste. Les éclairs se succédèrent rapidement, amenant ces terribles alternatives d'un paysage dans un moment enveloppé dans les obscurités du milieu de la nuit, et dans l'autre brillant d'un éclat plus vif que celui du milieu du jour. Le tonnerre vint ensuite, les coups se succédèrent et la forcèrent à quitter sa position périlleuse sous les arbres, pour prendre un chemin plus découvert où elle s'arrêta glacée de terreur, regardant autour d'elle dans l'attente que chaque objet allait se lever et fondre sur

elle, car le tonnerre qui grondait eût suffi pour éveiller les morts et l'idée ne lui vint pas un seul instant que cette tempête ne fût pas spécialement dirigée contre elle. Tout affreuse qu'elle était, elle ne semblait pas gêner les opérations de Rayo; il avait traversé le fossé tandis que Marana se couvrait les yeux, et dans les intervalles des éclairs, on pouvait apercevoir à une distance de plus en plus grande la lumière de sa torche dansant comme un feu-follet. Sa femme ne fut pas longtemps à comprendre où il était allé et dans quel but. De petites bouffées d'une fumée sombre s'élevèrent de derrière les buissons dans lesquels il était entré, une odeur délicieuse se répandit dans l'air; il était évident que Rayo venait de mettre le feu aux écorces de canelle dont on faisait en ce moment la récolte.

Quel serait son sort s'il tombait entre les mains des challias? Marana n'osait pas y penser. S'il parvenait à revenir en rampant le long des buissons, de manière à laisser croire que le tonnerre avait été la cause de l'incendie, elle ne se réjouirait pas moins que lui de la déconfiture des présomptueux challias, et de la perte soufferte par des étangers, qui, sous un prétexte de protection, dépouillaient perpétuellement le pays de ses trésors, et empiraient la condition des indigènes, leurs propriétaires naturels. Elle se serait réjouie de voir consumer la dernière branche dans ce vaste jardin, si cela eût pu contribuer à chasser l'honorable compagnie qui, par son droit d'acquisition exclusif, limitait la production, restreignait le commerce, et, par conséquent appauvrissait ceux qui étaient les instruments de sa fortune.

Il était impossible à Marana de conjecturer quel était actuellement le sort de Rayo, les commotions de la tempête défiant tous ses efforts pour rien voir ou rien

entendre au loin. Au bout d'un certain temps, la fumée s'éleva en un second point, puis en un troisième, indiquant ainsi les pas de l'incendiaire. Il n'en sortait que peu de flamme, et encore d'instant en instant. Toute la canelle coupée devait être actuellement consumée; quant aux arbustes sur pied, ils étaient trop mouillés pour avoir rien autre chose à craindre du feu que d'en être superficiellement noircis. Ce que la malheureuse femme eût désiré le plus au monde, c'eût été de suivre son mari, et, plus d'une fois, elle essaya de se mettre en mouvement; mais d'abord ses jambes affaiblies plièrent sous elle, et puis il lui sembla apercevoir les signes précurseurs d'un tremblement de terre. Elle se rappelait que souvent un vent semblable à celui qui régnait en ce moment avait renversé des arbres gigantesques dont la chute avait couvert plusieur perches de terrain, mais, en ce moment, il fallait qu'il tombât un grand nombre d'arbres de cette taille, ou que quelque autre cause prolongeât la vibration. Elle attendait donc un tremblement de terre pendant lequel la sorcière ferait son apparition, ou bien pendant lequel elle serait engloutie par quelque abime qui s'ouvrirait sous ses pas. Tout à coup l'ébranlement cessa, et un éclair lui découvrit auprès d'elle une horrible apparition qui expliqua tout. Des yeux irrités brillèrent, et des défenses blanches se montrèrent au-dessus des buissons les plus élevés, à gauche de l'endroit où elle se trouvait. Elle venait de voir les plis de la trompe flexible qui en un instant pouvait l'enlever à vingt pieds en l'air; elle entendait, elle sentait ce souffle et ce cri devant lequel toute créature tremblait comme elle dans un immense rayon. Elle se sentit devant l'éléphant comme un ver de terre sous les pas d'un cruel écolier, aussi certaine que son pied

énorme allait se lever pour l'écraser; et quand l'éclair suivant lui montra la tête et les épaules de cette masse mouvante, se tourner pour lui faire face, elle n'eut plus que la force de demander à Dieu qu'elle l'écrasât d'un seul coup sous son pied, au lieu d'en faire dans les airs un fatal jouet.

Rayo fut sans le savoir son libérateur. Le feu qu'il avait allumé n'avait pas gagné les buissons encore verts, mais quelques flammèches entraînées par le vent, tombèrent çà et là sur le gazon desséché qui bordait les plantations. En un moment, des petits ruisseaux de feu coururent sous l'ombrage, se joignant, se séparant, suivant la quantité de combustible qu'ils rencontraient. Tous les petits morceaux d'écorce oléagineuse qu'on avait par hasard laissé tomber la veille, jetèrent une petite flamme bleue; les rejetons secs pétillèrent et s'enflammèrent; le fossé devint la ligne de démarcation entre la lumière et l'obscurité. Ce feu était aussi peu agréable à l'éléphant sauvage qu'aux serpents bigarrés qui sortirent en sifflant de leurs trous devenus trop chauds pour eux. L'animal monstrueux se tourna en poussant un cri d'effroi, et s'enfuit de son trot le plus allongé. Dans l'esprit d'un Cingalais, l'éléphant de Ceylan est le plus majestueux des animaux; ils prétendent même que les éléphants de tous les autres pays reconnaissent par un salut très-humble sa suprématie; mais, en ce moment, ce puissant empereur des animaux était mis en fuite par les mêmes moyens qui faisaient palpiter la gazelle dans sa cachette, au milieu de l'épais gazon.

Cette alarme fut bientôt dissipée; les nuages s'abaissèrent de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin il ne resta plus que bien peu d'air respirable entre eux et la terre. Alors ils éclatèrent, éteignant à la fois les éclairs du

ciel et l'incendie que la main d'un homme avait allumé, noyant le tonnerre et menaçant de plonger l'île entière dans la mer. Quand la nappe d'eau fut tombée quelque temps, le fossé déborda, les serpents se dressèrent sur l'extrémité de leur queue, les eaux se frayèrent un chemin dans le gîte de tous les animaux qui s'en creusent un dans la terre, et découlèrent du plumage de tous les oiseaux. Il était impossible pour Marana d'essayer à gagner sa demeure au milieu d'un pareil déluge. Elle se tint convulsivement serrée à un arbre, et les plantes grimpantes qui l'entouraient lui frappaient froides à la face, lorsqu'au milieu du bruit des eaux, elle entendit le son d'un rire tranquille. « Enfin voici la sorcière, » pensa-t-elle, s'attendant à sentir la main qui tôt ou tard se devait apesantir sur elle. Le cri de pardon qu'elle poussa dans son agonie, amena un autre rire, mais un rire ami, c'était celui de son époux.

— Quelle tempête, Rayo !

— Saint Antoine monte à cheval sur le mousson cette année ; savez-vous ce que la foudre a fait dans le jardin ? La compagnie demandait le mousson dans l'intérêt de ses voisins, demain vous verrez comme elle s'en plaindra dans le sien propre.

— Mais est-ce bien la foudre qui a produit ce que vous dites ?

— On vous le dira demain matin. Allons, retournons chez nous ; je m'en vais vous conduire par un sentier où les eaux ne pourront ni vous entraîner, ni vous jeter à terre. Mais je vous avais défendu de sortir ; vous n'aurez pas osé, je suppose, attendre la sorcière dans la hutte. Si elle doit venir, je voudrais que ce fût demain matin ; elle verrait dans le jardin une besogne

qui la rendrait si joyeuse qu'elle pourrait bien vous oublier.

—Pouvez-vous dire vos prières pour détourner la malédiction cette nuit, Rayo, l'oserez-vous?

— Oh oui, et je les dirai vite afin de dormir, et de me lever demain de bonne heure pour voir la figure que feront les challias dans le jardin.

Le lendemain matin, longtemps avant que la fièvre de Marana eût fait place au sommeil, son mari était à l'endroit où naguère s'amoncelait la récolte de canelle. L'horizon n'était pas encore exempt de nuages; il s'en levait encore de grandes masses à l'est, mais un soleil doux dorait le paysage, et colorait en rose le pic des montagnes à quelque distance. Dans l'intervalle des tempêtes, toute cette nature était aussi belle, aussi pure qu'auparavant. Rayo fut encore plus étonné de ne voir aucun signe d'orage sur la figure de ceux qui étaient le plus intéressés dans la perte de la canelle. Non-seulement M. Carr ne maudissait pas le tonnerre auquel il attribuait l'incendie, mais il paraissait satisfait et content de l'état présent des choses.

— La foudre a sauvé la compagnie des malédictions du peuple, disait à voix basse le capitaine Canelle à l'un de ses subordonnés; la récolte était trop abondante cette année, et puisqu'il fallait qu'une partie fût brûlée, mieux vaut que ç'ait été par un accident.

— Il est heureux encore que cet accident en ait plus consumé que la compagnie n'aurait osé en détruire à la face des indigènes; maintenant elle pourra mettre sa canelle au prix qu'elle voudra, et ce sera un bon prix, à en juger par la figure contente de M. Carr.

— Non pas qu'il veuille du mal aux indigènes ni à ceux qui consomment de la canelle dans les pays étran-

gers, mais il est charmé d'avoir de bonnes nouvelles à envoyer à ses chefs.

Rayo se roulait dans les cendres, quand il apprit le résultat de son entreprise.

CHAPITRE V.

ÉCONOMIE MATERNELLE.

Si l'inondation eût été limitée à la côte occidentale de Ceylan, ses effets eussent été très-déplorables à cause de la pauvreté des habitants, bien qu'étant dans l'habitude de faire des importations régulières de riz. Ils avaient plus de chances de n'en pas manquer que s'ils n'eussent eu pour ressources que leur maigre récolte. Mais cette année l'inondation s'étendit à quelques-uns des pays voisins d'où Ceylan faisait chaque année de grandes importations. Ceci eût encore été de peu d'importance, si les habitants avaient eu les moyens d'acheter à une distance plus considérable, mais cela était impossible à une colonie dont les produits étaient monopolisés par la mère-patrie. Des centaines de mille d'habitants de Ceylan, lesquels, s'ils avaient joui de tout ce qui pousse ordinairement les hommes à l'accumulation du capital, eussent été dans les temps ordinaires acquéreurs des innombrables comforts que produit le monde entier, et qui, dans les plus mauvaises saisons, auraient été au moins au-dessus du besoin, se trouvèrent réduits par le seul retard du mousson dans une condition telle qu'il était douteux qu'ils dussent jamais acquérir quoi que ce fût. Le defaut de

capital était le vice qui engendrait toutes les misères physiques dans ce pays que la nature avait doué presqu'en excès de richesses et de beautés, et ce défaut de capital avait pour cause le détournement du travail de ses canaux naturels par l'intervention du mauvais esprit de monopole.

Les torrents descendirent des montagnes, et, de chaque côté de ces torrents, il y avait des plateaux qui demeuraient nus et stériles faute d'irrigation, et, sur les bords de ces torrents, une population dont la nourriture était malsaine, insuffisante et non assaisonnée. Ces eaux ne pouvaient pas être utilisées, ces plaines fertilisées, ce peuple nourri, parce qu'on ne laissait pas la richesse naturelle du pays créer un capital à ses habitants.

Le cotonnier venait avec un luxe de végétation incroyable partout où la main de l'homme ou celle de la nature lui avait fait prendre racine, et cependant les hommes qui vivaient à portée de son feuillage, étaient réduits à se cacher dans les bois, faute de vêtements, ou bien ils se privaient de quelques autres articles tout aussi nécessaires, afin de se fournir à grands frais d'étoffes de coton tissées à quinze cents lieues de là. Qu'il fût tissé en Angleterre, et qu'il s'y vendît, rien de mieux; mais que les acquéreurs n'eussent pas à échanger les matières premières contre les matières ouvrées, ou qu'ils n'eussent pas quelqu'autre chose à donner sans rester dans le besoin, voilà ce qui ne fait pas l'éloge des gouvernants.

L'argile du potier se trouvait en abondance dans l'intervalle de sols plus riches, et çà et là on pouvait voir un ouvrier grossier « travaillant son travail à la roue » comme au jour du prophète Jérémie, puis pétrissant la pâte pour faire un autre vase. Il lui aurait

paru bon de travailler mieux, de perfectionner ses moyens de production, de fournir les consommateurs à une plus grande distance, d'acquérir de la richesse et du contentement; mais il n'avait pas d'argent à consacrer à des perfectionnements, et si ses enfants devaient jamais en essayer quelques-uns, ils ne devaient point jouir de la liberté dans leurs entreprises.

Des troupeaux de buffles paissaient au milieu de l'abondante végétation des collines; bon nombre d'hommes y seraient allés matin et soir avec une outre attachée derrière le dos, bon nombre de jeunes filles, avec un pot en équilibre sur la tête, si le commerce du lait aigri (*ghee*) eût été libre avec les Arabes, auxquels il en faut un plein verre tous les matins, et avec les nombreuses populations de l'archipel indien qui en ont besoin, comme cosmétique, comme aliment pour leurs sacrifices religieux, et qu'ils paient énormément cher. Mais les buffles pouvaient paître tranquilles, il n'était permis aux indigènes de vendre du *ghee* qu'à ceux qui n'avaient pas les moyens d'en acheter ou à ceux qui, ayant les moyens, n'en voulaient pas consommer.

Il y avait assez de fibres de coco pour faire une corde qui eût mesuré l'équateur, mais ces fibres, dès qu'elles étaient manufacturées en cordages, étaient frappées de taxes si lourdes que le gouvernement était sûr que lui seul en acheterait et ceux qui ne pourraient pas s'en procurer à meilleur marché.

Le *chay root*, c'est-à-dire la racine qui donne la teinture rouge qu'on retrouve sur tous les cotons peints des Indes, s'offrait partout dans les terrains voisins et ceux qui avoisinent la côte. En quoi il pouvait nuire au gouvernement anglais que toutes les nations du

monde eussent des roses rouges sur leurs indiennes, c'est ce qu'on n'avait jamais expliqué d'une manière satisfaisante ; toujours est-il qu'ils ne le voulaient pas permettre. Il achetait lui-même jusqu'à la dernière once de *chay-root* que ses sujets Cingalais avaient l'obligeance de lui vendre. La plus grande loyauté régnait dans cette transaction puisqu'il payait aux indigènes beaucoup moins de la moitié du prix qu'il exigeait, lui gouvernement, de ceux à qui il le revendait.

Le parfum des épices se trouvait mêlé à la brise de quelque côté qu'elle vînt, des coquilles qui ne laissaient que le choix de la beauté des formes ou de la vivacité des couleurs, se trouvaient partout ; l'écaille n'eût coûté que la peine de la polir, l'ivoire que celle de chasser l'éléphant ; le rak coulait pour quiconque perçait un cacaotier ; les joncs propres à faire des nattes et des paniers étaient foulés aux pieds à cause de leur abondance ; la topaze, l'améthyste, l'opale, le grenat, le rubis, le jais étaient semés comme dans un pays de féeries ; le *jack-wood*, bois qui rivalise avec le blus bel acajou, l'ébène, le bois-satin et la calamindre si richement veinée, croissaient comme des épines dans les halliers ; et cependant les propriétaires naturels de cette richesse, sur lesquels le reste du monde portait des yeux d'envie, étaient à demi nourris et point vêtus. Leurs co-sujets anglais, fixés sur un sol infiniment moins favorable, étaient frappés de lourdes taxes pour procurer aux Cingalais la misérable existence qu'on leur avait faite.

Le monde allait à reculons pour les Cingalais ; à chaque pas ils avaient sous les yeux des monuments qui attestaient que leur pays avait été plus populeux et leurs aïeux dans une position plus prospère. Ils étaient maintenant trop nombreux pour ce qu'ils

avaient de nourriture ; trop nombreux pour les travaux auxquels leurs gouvernants daignaient les appeler, et cependant ils n'étaient qu'un million et demi d'hommes, sur un territoire qui en avait fait vivre un bien plus grand nombre dans une grande aisance, sans taxer une nation éloignée pour donner des secours improductifs à une population malheureuse. Il y avait des monuments qui attestaient qu'avant que l'artisan anglais eût été appelé à contribuer de son obole pour soutenir ses frères basanés au-delà de la mer, qu'avant que le gouvernement se plaignît de ce que lui coûtait sa colonie, qu'avant que des murmures s'élevassent sur l'approvisionnement insuffisant de canelle, tandis que l'honorable compagnie réclamait une indemnité pour en avoir trop fournie ; qu'avant que les dépenses de la colonie excédassent tellement son revenu que les plus modérés durent se demander quel grand avantage il y avait à posséder une colonie qui, bien que riche en apparence, coûtait plus qu'elle ne produisait ; il y avait des monuments, dis-je, qui attestaient que les indigènes avaient été plus heureux, quand le monde était plus sage quoique plus jeune, où quand les Cingalais étaient sous un gouvernement plus habile que celui qui leur demandait maintenant une soumission et une gratitude perpétuelles. Les Hollandais avaient été peut-être de durs maitres, mais on sentait maintenant que les Anglais l'étaient davantage, et bien qu'on eût pour eux la soumission la plus humble, parce qu'on ne pouvait pas la leur refuser, il restait peu de place pour la gratitude, ainsi que l'aurait reconnu quiconque eût comparé attentivement la condition des étrangers et des indigènes, des producteurs et des négociants, dans la partie occidentale de l'île, à cette époque de misère.

Les maisons, de construction hollandaise, habitées par les agents étrangers, déployaient tout leur luxe ordinaire, tapissées de nattes odoriférantes, ornées de pierres précieuses, parfumées d'huile épicée, fournies d'aliments et boissons achetés à l'étranger avec les productions du pays. Les huttes des indigènes ne présentaient ni meubles ni aliments, pour la plupart même elles étaient vides d'habitants, car les peuples de l'Orient semblent trouver des consolations en plein air, dans les temps d'extrême misère, se réunissant par groupes affamés sur le bord de la route ou sur celui de la mer, regardant patiemment les aliments qui passent et repassent devant leurs yeux et attendant la mort quand le soleil est sur son déclin. Tels étaient les groupes qu'on voyait maintenant sur les rives du lac Colombo, et au milieu des champs de Nudée, tandis que les étrangers, dont ils avaient coutume de recevoir leur pitance, prenaient leur café, leur carick et les mets venus de différents climats. C'est ainsi que les choses se passaient pendant le jour; la nuit, le mouvement avait lieu en sens inverse. Les étrangers dormaient à l'aise dans leurs appartements frais et commodes, où s'ils ne pouvaient reposer, ils n'avaient à se plaindre que des mousquites ennemis. Cependant les indigènes élevaient silencieusement des bûchers le long de la côte, tandis que d'autres apportaient silencieusement aussi les cadavres de ceux de leur caste qui avaient perdu la vie; silencieusement ils les regardaient se réduire en cendres; silencieusement ils ramassaient et rejetaient dans le feu les membres que le feu avait séparés; silencieusement ils se rangeaient en cercle, de sorte que la flamme du bûcher se reflétait dans leurs yeux noirs, éclairant leurs figures haves et leurs corps amincis; silencieusement ils attendaient que la brise du matin eût éteint la der-

nière flamme et dispersé une poignée de cendres blanches, tout ce qui restait d'un père qui avait murmuré sa bénédiction au coucher du soleil, de la femme qui avait dit à demi-voix son dernier adieu à minuit, ou de l'enfant dont la vie s'était éteinte avec le jour naissant. Tous ces rites étaient observés avec tant de silence que si par hasard un Anglais avait prêté l'oreille, d'une maison de campagné voisine, il n'eût entendu au bruit des eaux d'autre interruption que le pétillement de la flamme et ne se serait pas douté que des centaines d'êtres patients et souffrants étaient réunis autour de cet effroyable holocauste offert au mauvais esprit du monopole — holocauste aussi loin d'apaiser le démon que d'attester l'hommage volontaire de ses prêtres. Dans le cœur si doux des Cingalais il ne se trouvait aucune de ces passions terribles que ce démon se plaît ordinairement à déchaîner parmi ses victimes; il n'y avait pas place pour cette envie, cette jalousie, cette haine dont les misérables désespérés aggravent encore ordinairement leur misère et leur désespoir. Au lieu de s'entre-déchirer, les Cingalais souffrants s'asseyaient l'un à côté de l'autre; au lieu de se faire du mal les uns aux autres, ils cessaient seulement de se faire mutuellement du bien; au lieu de se plaindre d'aucune violence, le vieillard tombait désappointé quand il trouvait vide, sur le bord de la route, le vase qu'ordinairement on y place plein d'eau pour raffraîchir le voyageur. Aucune femme fatiguée ne murmurait de ce qu'on lui enlevât sa place à l'ombre sur le pont, mais aussi ceux qui s'étaient tapis pour y chercher l'oubli dans le sommeil, ne se dérangeaient plus pour faire place à un compagnon d'infortune. Quand le hasard avait donné à un enfant de quoi faire un repas, un bras plus fort que le sien ne venait pas le lui ravir, mais aussi on

n'avait plus de regards, plus de paroles de consolation à donner aux petits enfants chez lesquels la vie était plus tenace que chez leurs parents, quand ils rampaient à quatre pattes de leur mère morte à leur père mourant, essayant en vain de sucer la vie dans les mamelles desséchées de l'une, ou de rouvrir les yeux fermés de l'autre. Quelques-uns qui étaient demeurés dans leurs habitations au milieu des bois, s'ils avaient l'estomac plus plein, n'en étaient pas moins misérables; si l'aspect et l'odeur du fruit de l'arbre à pain n'épouvantaient pas leur courage, ils mangeaient avec la conviction entière qu'ils ne faisaient qu'échanger la famine contre la lèpre. Que cette opinion sur l'effet de ce fruit fût juste ou non, ceux qui l'avaient et qui mangeaient cependant ne pouvaient manquer de souffrir de cruelles angoisses. Si un sectateur de Brahma passant devant une ruine, voyait une vache paître sur quelque hauteur, et que dans un accès de désespoir il appelât l'animal sacré pour en faire sa nourriture, il se trouvait aussi tourmenté par la conscience de son crime inexpiable qu'il l'était avant par la sensation de la faim.

Une ample importation de riz, telle qu'on eût pu l'assurer par l'absence de restrictions au commerce, eût sauvé à ces malheureux les tourments d'une conscience viciée jusqu'à ce que le temps et les bons exemples eussent pu l'éclairer. Elle eût épargné aux autres l'agonie de la faim tandis que leurs champs attendaient les dernières pluies qui devaient leur rendre leur fécondité pour la saison prochaine. Dans l'état présent des choses, on les empêchait de tirer tout le parti possible de leur propre sol par défaut de capital, et en même temps qu'on les forçait à dépendre, pour vivre, de l'importation des grains, on leur refusait les moyens d'assurer cette importation. Les taxes exorbitantes

mises sur quelques-uns de leurs produits, la défense de vendre les autres autrement qu'au gouvernement, enlevait aux Cingalais toute chance d'assurer leur subsistance, tout stimulant à l'accumulation de propriété.

Mrs Carr ne se rappelait pas, à aucune époque, avoir plus joui de la vie, somme toute, que depuis son arrivée à Ceylan ; elle aimait à rester couchée la plus grande partie du jour, sûre qu'elle aurait quelque chose de beau à voir de la terrasse quand elle prendrait sur elle de faire l'effort d'y regarder ; elle aimait à se faire éventer, à se faire servir par cinq fois plus de domestiques qu'elle n'en avait besoin ; sa fille Alice l'amusait, et elle était flattée de la position élevée de son mari, aucun des désagréments qui s'y attachaient ne retombant sur elle. Elle ne savait pas si quelques-uns de ses amis aimaient Ceylan autant qu'elle, elle pensait que non, à en juger par la figure grave de M. Serle, et l'expression nouvelle de crainte et d'anxiété qui se peignait sur celle de sa femme, ordinairement si ouverte et si heureuse. Mr et Mrs Serle étaient des missionnaires américains, membres de cette petite compagnie de philanthropes qui, donnant l'exemple de la charité envers leurs frères les Cingalais, en avaient été reçus avec amour, et se trouvaient maintenant bien établis dans la société et dans le cœur de ceux qu'ils étaient venus civiliser et bénir.

— Je suis contente, dit Mrs Carr à la femme du missionnaire, que vous ne nous ayez point demandé avis avant que de venir. Nous trouvons Ceylan très-agréable, mais je ne sais s'il en est de même de vous, et il eût été bien désagréable d'être pour vous la cause d'un désappointement.

— Mr Serle vient ici pour tenir un genre de vie si

différent du vôtre, ma chère, dit son mari, qu'aucun avis de votre part n'aurait pu avoir beaucoup d'influence sur sa résolution. Vous vous contentez de voir les avantages naturels de la localité, qui sont très-grands en effet, et d'en jouir; Mrs Serle est venue ici pour remédier autant qu'elle le pourrait aux misères du peuple, qui ne sont pas moins remarquables.

— Permettez-moi de dire, répliqua Mrs Serle, que je ne laisse pas que de jouir aussi des beautés de la nature. J'aime votre pic d'Adam au lever du soleil, vos beaux insectes, vos prairies couvertes de fleurs, vos pommes de pin autant que qui que ce soit. De ce que les indigènes appellent particulièrement ma compassion, cette circonstance ne me prive pas de mes autres facultés sensitives.

— Loin de vous en priver, elle les aiguillonne au contraire, car vous y cherchez les moyens de soulager plus tôt et mieux leurs misères. Quand nous trouvons des hommes mourant de faim dans un paradis, votre premier soin est de vous demander à qui est la faute si ces hommes meurent de faim.

— Ce sont les gens les plus paresseux du monde, dit d'une voix languissante Mrs Carr; vous ne sauriez croire à quel point ils le sont, jusqu'à ce que vous ayez été ici aussi longtemps que nous.

— Ma chère amie, Mr et Mrs Serle ont déjà fait une connaissance plus intime avec les naturels que vous, vivant comme vous faites dans l'intérieur de votre maison.

— Cela n'empêche pas que je pourrais dire à Mrs Serle des choses qu'elle ne voudrait pas croire. Réellement l'indolence de ce peuple est pour moi un sujet d'étonnement. Alice, mon enfant, venez m'atta-

cher ma sandale, — oh! merci, Mrs Serle, je ne voulais pas vous donner cette peine.

Mrs Serle n'avait pas besoin qu'on la convainquît de l'indolence des Cingalais; elle était aussi évidente que celle de Mrs Carr. Elle voyait parfaitement aussi les causes de cette indolence, mais quant aux moyens d'y remédier, c'était le sujet de ses entretiens de tous les jours avec son mari.

— Vous voyez qu'on a beaucoup besoin de vous ici, observa Mrs Carr; il est bien heureux pour ces pauvres indigènes que tant d'étrangers viennent les voir et leur faire du bien. Tant de Hollandais autrefois, maintenant tant d'Anglais, et puis vous et vos amis d'Amérique.

— Vous pensez, j'espère, que les obligations sont réciproques, ma chère, dit son mari; vous n'oubliez pas combien de Hollandais et d'Anglais ont fait leur fortune ici. Je ne dis rien des Américains, car nos amis sont venus dans un tout autre but, je suppose.

— Il y a des avantages des deux côtés sans doute, et je n'aurais pas eu à ma croix une amithyste comme celle-là si Ceylan ne nous avait pas appartenu.

— Et moi, dit Alice, j'aurais été comme toute autre jeune personne, au lieu d'avoir sept domestiques pour m'accompagner quand je sors.

— Et notre ami Belton, ajouta Mr Carr, n'aurait pas eu sa magnifique habitation à South-Point. Cependant je reçois des plaintes, de terribles plaintes de la compagnie sur ses pertes dans le commerce de la canelle.

— Et moi, de quelques membres de votre gouvernement sur ce que cause la colonie, dit M. Serle. Maintenant s'il est reconnu que les indigènes sont misérables, que le gouvernement se plaint des dépenses de la colonie, et que l'honorable compagnie ne gagne

pas toujours à son commerce de canelle; qui est-ce qui gagne donc à ce que Ceylan soit une colonie.

— On suppose toujours, répliqua M. Carr, que c'est un avantage pour un pays non civilisé d'être choisi par un peuple civilisé pour y former un établissement.

— Je ne doute pas qu'il en soit ainsi, pas plus que je ne doute qu'il soit avantageux au peuple civilisé d'avoir un pays étranger, à demi peuplé, où ses fils puissent aller et travailler avec quelque certitude pour leur subsistance. Je ne peux douter qu'il ne soit sage aux personnes de différents pays de s'accorder à vivre ensemble dans un seul, afin de s'aider mutuellement en se communiquant les talents et les facultés dont elles sont respectivement douées. Si cette communication a lieu dans un esprit de liberté, sans aucun exercice tyrannique du droit du plus fort, les rapports ainsi établis dès le commencement ne sauraient manquer de produire d'incalculables avantages pour toutes les parties. Si ces rapports au contraire sont faussés par le sacrifice de l'intérêt des masses, à l'avantage supposé de quelques-uns, elle devient la source de maux incommensurables.

— Pour les indigènes, certainement, répondit M. Carr. Nous pouvons remarquer que la prospérité des colonies ne doit pas se mesurer sur le climat, la fertilité naturelle, la position, etc.; mais sur le système politique suivi à leur égard par le gouvernement. Dans les parties les plus arides de nos colonies américaines, par exemple — Je ne sais pas si vous connaissez le Canada?

— Oui, et la Nouvelle Ecosse aussi.

— Eh bien, dans aucune partie de ces colonies on ne trouverait la richesse et la beauté naturelle qui distinguent Ceylan, et nulle part dans ces colonies on ne

trouverait les travailleurs indigènes dans un état aussi déplorable qu'ici.

— Nulle part, et je ne vois pas que cette circonstance, que les travailleurs ici sont en partie indigènes et le reste des races fixées depuis longtemps dans la colonie, fasse aucune différence dans nos calculs, puisqu'il est certain qu'indigènes ou colons sont poussés à l'industrie et au perfectionnement social par des motifs communs.

— Les travailleurs ici sont accessibles à ces mobiles, prenez-en pour preuve l'ambition des peleurs de canelle qui grandit à mesure que leurs services sont plus demandés et plus régulièrement récompensés. Les challias lèvent la tête maintenant et disputent le pas à d'autres castes; il en serait de même de toutes les castes de travailleurs, s'ils avaient quelqu'encouragement à quelque chose de mieux qu'à se coucher sous le cocotier pour vivre de tout ce qu'il peut fournir, et mourir quand il ne fournit plus rien.

— Les habitants de la Nouvelle Ecosse sont dans une position infiniment plus heureuse que celle des indigènes ou des colons de Ceylan, encore qu'ils n'aient pas atteint le degré de prospérité auquel ils pourraient aspirer sous un gouvernement parfaitement sage. On ne l'empêche pas de vendre certains produits à qui il lui plaît, on ne le décourage pas d'en préparer d'autres par des taxes excessives. Les habitants de la Nouvelle Ecosse ne sont point gênés dans leur pêche et ils portent leur poisson où ils veulent pour le vendre.

— Combien ceux de ce pays seraient heureux d'avoir la même liberté pour leurs perles et leurs épices!

— Oui; mais l'habitant de la Nouvelle Ecosse a ses entraves aussi, quoique moins étroites et moins dures: il porte envie à mes compatriotes des Etats-Unis autant

que les Cingalais peuvent lui en porter à lui-même. Quand il a vendu son poisson dans l'immense marché que lui offre le Brésil, il ne peut en rapporter en retour aucun des articles qui seraient le plus demandés dans la Nouvelle Ecosse. Il y a beaucoup de marchandises brésiliennes dont notre gouvernement ne permet pas à ses colonies l'acquisition directe, en sorte que ses sujets, les nouveaux Ecossais, sont obligés de faire leurs retours avec des articles moins avantageux, ou de faire escale en différents ports étrangers, chargeant et rechargeant jusqu'à ce qu'ils se procurent quelques articles dont l'importation leur soit permise. Cependant mes compatriotes font leur retour par la voie la plus directe, avec une cargaison de ce que le Brésil a besoin de vendre et que les états ne demandent pas mieux que d'acheter. Cette absence de toutes prohibitions dans leur commerce leur donne autant d'avantages sur le Nouvel-Ecossais que celui-ci peut en avoir sur le Cingalais.

— Vos compatriotes dont vous parlez là, ou leurs pères, ont été comme nous sujets du roi d'Angleterre. En vérité il paraît que leurs affaires sont devenues meilleures depuis qu'ils ont cessé de l'être.

— Est-ce que votre pays a perdu à ce que mes compatriotes ne soient plus co-sujets avec vous — à ce que les Etats ne soient plus une colonie anglaise? Vous vendons-nous, vous achetons-nous moins qu'auparavant? Vous avons-nous enlevé votre commerce? Est-ce qu'au contraire, l'Amérique ne fait pas plus de commerce avec vous à mesure qu'elle en fait plus et plus promptement avec le reste du monde?

— Votre argument tendrait à établir que nous serions plus heureux si nous n'avions pas de colonies. Mais que diraient nos négociants si nous abandonnions

des marchées dans lesquels nous pouvons vider nos magasins?

— Je ne vais pas aussi loin — nous sommes convenus tout à l'heure que des colonies sont une excellente chose pour les indigènes et pour ceux qui s'y viennent établir, tant que les premiers ont besoin d'être civilisés et que les seconds y trouvent une terre promise. Mais il faut que ces rapports se modifient à mesure que le temps marche; dès que l'enfant est en état de marcher et de se conduire seul, il faut que sa mère lui en laisse la liberté. Si le contrôle est trop longtemps prolongé, si l'on ne permet pas à la colonie de comprendre et de chercher ses propres intérêts, ceux-ci languiront, et elle deviendra à proportion un fardeau pour la mère-patrie. Elle n'aura plus que le salaire de travaux mal payés, ou les minces produits de petites spéculations à échanger contre les productions de la mère-patrie, au lieu d'une masse de richesses amassées par le commerce avec le monde entier. Laquelle vaut le mieux pour l'Angleterre en ce moment, de Ceylan sa servile colonie, ou d'une province quelconque des Etats-Unis? — Je laisse à vos négociants le soin de répondre.

Il est vrai, nous ne retirons plus rien des Etats-Unis, sous forme de taxes, mais nous en retirons infiniment plus par les profits du commerce; tandis que les lourdes taxes imposées à Ceylan sont loin de compenser ses dépenses, et que la mère-patrie est obligée de parfaire le surplus.

— Bel argument en faveur de ceux qui veulent que l'on conserve les colonies dans l'intérêt du commerce! Ce système s'appuie sur deux idées fausses; que la colonie ne commercerait plus avec la métropole, si elle

cessait d'être colonie, et que le monopole colonial est avantageux à la mère-patrie.

— Le mot même « commerce colonial » implique l'idée de monopole, puisque, s'il n'y avait pas de monopole, il n'y aurait pas de distinctions entre ce commerce et tout autre.

— Si le commerce exclusif avec la métropole est réellement le plus avantageux pour la colonie, elle le continuera alors qu'elle n'y sera plus forcée par la loi. Si ce commerce n'est pas réellement le plus avantageux pour elle, il ne peut pas l'être non plus pour la métropole, puisque le vendeur a intérêt dans la prospérité de l'acquéreur, et que le bien-être d'un ensemble demande le bien-être des parties qui le composent.

— Le fait est qu'on fait trop souvent de nos colonies des moyens spéciaux, pour forcer la production à se jeter dans des canaux artificiels, pour servir les intérêts égoïstes de classes, de compagnies ou d'individus.

— Notez qu'on ruine ainsi les intérêts de ces classes, de ces compagnies et de ces individus. Si une classe quelconque de négociants réussit à se faire seule acquéreur d'un article provenant d'une colonie, ou seule vendeuse d'un article dans une colonie, elle pourra dicter ses conditions pour un temps à ses esclaves, mais non pour longtemps. Ces négociants pourront couvrir le marché dans la métropole de choses précieuses qu'ils achètent dans la colonie, à aussi bas prix que des pierres ou des brins de paille, mais la concurrence qu'ils se feront les uns les autres, réduiront bientôt les prix à un profit ordinaire. Dans le cas contraire, — si ces négociants se coalisent pour fixer un prix à la marchandise et le tenir ferme, la colonie

ne remplira pas longtemps son rôle dans ce trafic inégal. Un marché sur lequel on perd, doit se discontinuer tôt ou tard; le travail étant découragé et le capital absorbé dans la colonie, inévitablement l'approvisionnement manquera aux exporteurs.

— J'allais demander, dit Mr Serle, pourquoi la colonie continuerait un tel marché? si elle avait quelque énergie, quelque bon sens, elle refuserait un trafic injuste et ruineux.

— Cela dépend de ce qu'elle reçoit de la métropole. Si elle n'en tire que des objets de luxe, elle peut résister à l'oppression en refusant de les recevoir, et elle peut la défier en s'en créant d'indigènes. Dans ce cas la métropole éprouve une perte complète dans son commerce. Si la colonie en dépend pour des objets de première nécessité, elle ne peut résister à l'oppression qu'en en recevant le moins possible. Peu de gens voient une grande importance dans le commerce avec un pays dont les habitants gagnent juste de quoi ne pas mourir de faim. Un tel commerce ne vaut pas la peine de maintenir un monopole.

— Il me semble en effet que s'il devait absolument y avoir quelque restriction, ce devrait être pour obliger sa colonie à ne vendre qu'à la mère-patrie. Si elle peut acheter meilleur marché ailleurs, c'est autant de sauvé sur les ressources de l'empire. Ce serait une perte pour l'empire britannique que Ceylan achetât son vin exclusivement en Angleterre, si elle peut, à Madère, s'en procurer à meilleur compte. Le prix *extrà* que demanderaient le transport et les intermédiaires serait autant d'enlevé aux moyens de production du consommateur, et à ses moyens d'acquisition à venir.

— Le cas est le même si la prohibition porte sur la vente des denrées coloniales. Si un produit de la co-

lonie ne donne qu'un profit ordinaire, le pays qui l'achète se donne un mal inutile pour maintenir le monopole. Si un produit donne moins qu'un profit ordinaire, on cessera de s'en occuper. S'il donne plus, l'acquéreur est sûr qu'on ne demandera pas mieux que de lui vendre sans qu'il soit besoin de recourir à la loi. Tout ceci s'applique à un gouvernement monopolisant le commerce, à une compagnie, ou à un nombre de négociants privilégiés. La seule différence est qu'un gouvernement, ou une telle compagnie, ayant un empire plus despotique par l'absence de toute concurrence; la tyrannie sera plus tôt consommée, et le mal plus tôt et plus profondément fait. Votre gouvernement appauvrit les pêcheurs de perles, et votre honorable compagnie ses récolteurs d'épices, plus complétement que l'ensemble des marchands anglais ne pourraient jamais le faire.

— Cependant l'ensemble des marchands appauvrit assez vite et assez profondément même un pays assez proche de la métropole, pour que ses plaintes y soient entendues. En Irlande, par exemple, vers la fin du siècle dernier, ils ont trouvé moyen de river les chaînes du monopole quelques années de plus, après avoir fait des merveilles dans l'art de réduire à la besace les habitants de l'île Verte.

— Ils furent aidés par les gentilshommes campagnards, mon cher ami, dit Mrs Serle qui était anglaise, par les manufacturiers, les armateurs et autres. Je me rappelle comment après son dîner, notre grand-père nous entretenait de la ruine qui nous menaçait tous, si les Irlandais, avec leurs salaires peu élevés et leurs taxes légères, avaient la permission de faire venir directement leur sucre des Indes occidentales, et de le payer avec quelques-uns de leurs propres produits. Je

me rappelle que mon oncle Joseph et le vicaire disaient que nous avions été déjà trop bons envers l'Irlande, quand nous lui avions permis successivement d'envoyer son bœuf salé et son beurre dans nos colonies, et de vêtir avec du drap de ses propres manufactures, ses troupes qui servaient alors en Amérique. Les gentillâtres, les ecclésiastiques et les boutiquiers du village voisin, rédigèrent une pétition au parlement, demandant qu'on n'accordât aucune autre extension au commerce irlandais, de peur qu'il ne minât le nôtre.

— Liverpool s'attendait à redevenir un village de pêcheurs, Manchester croyait que ses manufactures abandonnées serviraient de refuge au hibou et à la chauve-souris, et Glascow plaidait un droit héréditaire au commerce du sucre, commerce que l'Irlande ne devait pas envahir. Il est à regretter, ma chère, que votre grand-père n'ait pas vécu jusqu'à aujourd'hui pour voir Liverpool tel qu'il est après avoir accordé à l'Irlande dix fois plus qu'elle ne demandait alors. A mesure que le commerce entre l'Angleterre et l'Irlande a ressemblé davantage, en s'accroissant, au petit cabotage, la prospérité de Liverpool et de bien d'autres villes d'Angleterre s'est accrue, tandis que les ressources de l'Irlande, en dépit du mauvais gouvernement sous lequel elle a gémi jusqu'à ce jour, ont augmenté, lentement il est vrai, mais d'un manière sûre et durable. Les mêmes craintes, la même opposition se manifestaient, je crois, M. Carr, quand on proposa quelques adoucissements au monopole de votre compagnie, et les résultats ont été aussi les mêmes.

— Oui. On disait, il y a quelque temps, qu'il ne restait plus rien à essayer en fait de commerce avec l'Inde. On croyait que les négociants individuels ne

trouveraient pas de débouchés, et que l'Inde ne pouvait rien gagner au change.

— Y a-t-il qui égale la présomption des décisions des hommes sur des matières non encore expérimentées! s'écria M. Serle. Votre compagnie approvisionnait-elle réellement l'Inde de tout ce que peuvent désirer des cœurs hindous et des esprits mahométans? Est-ce qu'il n'avait besoin de rien davantage ce peuple qui mourait par milliers faute de sel, qui tombait malade par centaines de milliers faute de vêtements, d'habitations et de tous les arts utiles à la vie; qui gémissait par milliers sous l'excès des privations et du travail. Si votre compagnie se présentait comme un sage et fidèle économe, pourvoyant aux besoins des peuples soumis à son empire, moi, pour ma part, j'aurais demandé qu'elle fût détruite comme je le demande aujourd'hui. Ses pleurs et ses grincements de dents n'auraient pas été entendus au milieu des élans de la joie générale.

— Eh bien, dit Mrs Serle, elle n'a pas été détruite, mais obligée de relâcher quelques-unes des lois de son monopole. S'en est-on beaucoup réjoui?

— Beaucoup, ma chère. Le commerce direct entre l'Angleterre et l'Inde a déjà plus que doublé. Les négociants individuels ont prouvé qu'il y avait encore bien des articles désirables dont l'Inde était privée, et qu'on inventa chaque jour davantage, à mesure que les deux peuples purent plus abondamment fournir aux besoins l'un de l'autre. Je doute que, d'ici au jugement dernier, on trouve un seul homme qui dise que l'Inde ne saurait avoir besoin de quelque chose de plus, et qu'il n'y a rien à faire pour personne après ce que fait l'honorable compagnie.

— Cette persuasion, dit M. Car, provenait du caractère des indigènes; — leurs besoins étaient si sim-

ples et si peu nombreux, leurs habitudes domestiques si uniformes, si invariablement limitées aux productions de leur pays, qu'ils ne semblaient avoir besoin de rien de ce que pouvait fournir l'étranger.

— Enfermez un enfant dans un cachot, dit Mrs Serle, et faites l'en sortir quand il aura vingt ans. S'il n'a jamais goûté à autre chose qu'à du pain et de l'eau, il ne demandera pas autre chose que du pain et de l'eau. S'il n'a jamais été vêtu que de toile grossière, son choix ignorant sera encore pour cette toile, bien qu'il voie de beau drap à côté. Mais patientez jusqu'à ce qu'il ait goûté du bœuf et du vin, qu'il ait vu tous les hommes de son âge vêtus de drap, et, avant qu'il n'ait trente ans, vous n'entendrez plus parler de ses goûts simples, et de son attachement exclusif aux productions de son pays. Nos ancêtres, M. Carr, avaient un goût très-simple pour les glands indigènes; ils ne se servaient que de produits primitifs; — ils se vêtissaient de peaux de loups; — leurs occupations étaient peu nombreuses; — ils ramassaient du gland ou chassaient le loup; ils se réunissaient autour de leur idoles sanguinaires, comme les Hindous autour des bûchers de *suttee*. Nos ancêtres vénéraient les uns le gui, les autres la bouse de vache; néanmoins nous voici aujourd'hui, vous vêtu de drap, moi de soie, et tous deux discourant de philosophie et de civilisation. Pourquoi n'en serait-il pas de même des Hindous avec le temps?

— Et avant moins de siècles qu'il n'en a fallu pour civiliser la Grande Bretagne, ajouta M. Carr. Les exportation de l'Angleterre pour les pays à l'est du cap, ont quadruplé depuis les adoucissements apportés au monopole, et la difficulté dont se plaignent aujourd'hui nos négociants, c'est de trouver des retours pour les marchandises variées que l'Inde demande. Autrefois

l'Angleterre payait en or et en argent, maintenant nous payons en fer, en cuivre, en acier, en lainages, en cotonnades, en cent autres articles auxquels peu d'Indous songeaient il y a un siècle. L'Inde nous envoie en retour de l'indigo, — le meilleurs des articles, très-peu nombreux, que de simples négociants puissent importer dans la Grande Bretagne. Le jour où le monopole de la compagnie pour la Chine sera aboli, le thé, la nacre de perle, le nankin, offriront une plus grande variété, l'Inde fera un pas immense vers la civilisation, et l'Angleterre une puissante acquisition dans ses relations commerciales.

— Dans tous les cas que vous avez mentionnés, observa Mrs Serle, les restrictions ont été imposées en vue du bien-être de la Métropole et aux dépens de la colonie. N'y a-t-il pas des exemples d'une politique inverse?

— De nombreux; mais ici, comme dans beaucoup d'autres choses, l'inverse du mal n'est pas le bien. Qu'on essaie d'enrichir la mère au dépens de l'enfant, ou celui-ci aux dépens de la mère, la sottise est égale, si en les laissant en liberté ils avaient pu s'enrichir l'un l'autre. Peut-être l'exemple le plus évident de cette mauvaise politique, est-il dans ce qui se fait pour nos bois de construction. Notre gouvernement charge les bois norwégiens de droits excessifs, afin que les bois inférieurs du Canada aient la préférence sur nos marchés. Il en résulte, non seulement que la Norwège est privée d'un juste droit de priorité, et l'Angleterre d'un consommateur utile de ses produits, mais encore que le Canada est tenté de négliger quelques voies importantes de perfectionnement pour....

— Pour activer le commerce des bois. Je sais que les Canadiens s'occupent d'abattre, d'équarrir et de mettre

à flot leurs bois, au détriment de l'agriculture et de la condition générale du peuple. Je sais que tout ralentissement à l'activité artificielle de ce commerce des bois, quelque pénible qu'il puisse paraître à quelques individus, serait un bienfait pour la colonie en général. C'est encore un sacrifice que la Grande Bretagne s'impose à tort.

— Et quel sacrifice ! Sans cette partialité pour sa colonie, l'Angleterre recevrait de Norwège des bois de première qualité, et du Canada le blé dont elle a tant besoin, au lieu de bois médiocres, dont l'emploi est si préjudiciable dans nos constructions urbaines et maritimes. Qu'elle tire de sa colonie des bois et les emploie aux usages inférieurs auxquels ils sont propres ; mais refuser les bois d'Europe, et persister à construire des frégates et des maisons qui ne dureront que la moitié de ce qu'elles auraient pu le faire pour le même prix, — tandis que le peuple demande à grands cris les blés du Canada ; — c'est une politique qui passe ma compréhension.

— C'est généralement ce qui arrive, dit M. Serle, quand une partie tâche de tout accaparer, et qu'une seconde s'impose des privations afin d'exclure une troisième du marché commun. Généralement toutes les trois finissent par y perdre. Si seulement elles voulaient suivre le vieil âge : « vivez et laissez vivre, » tout irait bien — et chacune d'elles s'en trouverait mieux.

— Où cette règle est-elle plus violée qu'ici ? dit M. Serle, regardant par la fenêtre s'approcher une flotte de canelle et de bois à brûler pour les sacrifices nocturnes au Moloch du Monopole. Votre gouvernement colonial, M. Carr, parvient à vivre — à se soutenir à force d'expédients et de ruses ; mais, quant à laisser vivre les autres, j'en appelle au témoignage des feux

éteints sur la côte et aux cris du jackal dans les bois.

— Et à l'expression qu'a le soir votre physionomie, ajouta sa femme. J'ai presque peur de vous voir rentrer à la maison, quand vous revenez de visiter nos voisins.

— Maman disait hier, s'écria Alice, qu'elle aimerait autant que M. Serle ne nous fît pas visite, à moins qu'il ne prenne l'air gai qu'il avait autrefois. Elle disait.....

— A quoi songez-vous donc, ma chère? dit M. Carr; rappelé par la politesse à quelque énergie...

— Elle pense à votre heureux privilége de ne pas voir les signes de souffrance qui s'offrent journellement à mes yeux, dans l'accomplissement de la tâche que je me suis imposée, répondit doucement M. Serle. Mais si je ne devais plus vous faire visite, jusqu'à ce que je ne voie plus rien qui me donne l'air sérieux, — jusqu'à ce que je voie les hommes honnêtes, les femmes joyeuses et les enfants aimables, — jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de luttes contre la misère dans le jour, et contre la mort pendant la nuit, — je craindrais que nous n'eussions tous les cheveux blancs avant de nous retrouver réunis.

CHAPITRE VI.

BONNES NOUVELLES.

En effet il y avait peu d'endroits dans l'île où il n'y eut pas de luttes contre la misère pendant le jour, et contre la mort pendant la nuit. Dans la hutte de Rayo,

la lutte contre la misère semblait toucher à sa fin, et celle contre la mort près de commencer. Il n'y avait pas besoin de l'opération d'une sorcière pour frapper de la lèpre ceux qui y habitaient, ni de malédiction d'en haut pour leur faire sentir qu'ils étaient des proscrits dans leur propre patrie. Les jours pleins de soleil et les nuits étoilées de la saison sèche étaient remplis d'horreurs. Rayo, maintenant victime de la lèpre, sous sa forme la plus épouvantable, passait ses jours dans la solitude, — tantôt se trainant de sa natte jusqu'au seuil de sa porte, et là trouvant que ses jambes enflées refusaient de le porter plus loin, — tantôt rampant jusqu'au pied de l'arbre, au haut duquel il ne pouvait plus grimper pour voir s'il n'y découvrirait pas un peu de miel, ou si le vent n'en aurait pas fait tomber quelque fruit. La plante qu'on appelle la *curche*, croissait tout au tour de sa hutte, et chaque jour lui ramassait en silence la quantité de rosée limpide qui aurait satisfait sa soif fébrile; mais maintenant les singes étaient plus forts que lui, et souvent dans l'agonie du désespoir et de la soif, il avait vu une pétulante guenon ou un insolent babouin arracher la coupe verte de son tendron, et courir avec au sommet d'un arbre, ou renverser à ses yeux le précieux liquide. Si quelquefois il se trainait assez loin de sa hutte pour jeter un coup d'œil sur le paysage, son courage était abattu de voir des troupeaux de buffles sur le revers de la colline, et sur la plage éloignée d'orgueilleux vaisseaux apportant de tous les climats des objets de comfort et de luxe. Il sentait que cette nourriture, que ce vin présentés ainsi à ses yeux, l'auraient préservé de sa maladie, et auraient conservé à ses côtés Marana, dans toute sa jeunesse et dans toute sa force. S'il rencontrait un compatriote avec lequel parler, cette cir-

constance ne calmait pas ses pensées tumultueuses, car il apprenait le haut prix de la canelle cette année, par suite de l'heureux accident que la foudre avait fait éprouver à la récolte. Pour lui et pour ses compatriotes, il importait peu que l'honorable compagnie profitât de la rareté de la marchandise, pour en enfler le prix, ou qu'elle demandât au gouvernement une indemnité, par suite de la perte annoncée par une récolte trop abondante. Rayo et ses compatriotes n'avaient part ni en argent, ni en nature dans les récoltes de leur île natale, mais Rayo était intéressé dans ce qui arrivait à ses gouvernants, par le sentiment profond d'une vengeance frustrée. Chaque fois qu'il s'apercevait d'une nouvelle perte de forces, d'un nouveau symptôme de l'horrible éléphantiasis qui le dévorait, son esprit aiguisé par la douleur, lui fournissait sur la philosophie de la colonisation, des idées qui eussent été dignes d'être entendues par un parlement anglais, si elles eussent pu avoir de l'écho jusqu'au-delà des mers.

Cependant Marana se dirigeait vers le nord avec toute la rapidité dont étaient capables ses membres endoloris; elle marchait courageusement tout le long du jour, baignée tantôt de sueur, tantôt de pluie et ne s'arrêtait que malgré elle, quand venait la nuit, sous le toît de quelque maison de repos préparée pour les voyageurs d'une caste différente. Quand elle jetait les yeux sur les guirlandes fanées et les draperies de coton qui ornaient les tentes sous lesquelles des personnes mieux portantes qu'elle s'etaient abritées contre l'humidité de la nuit, elle aussi, d'un caractère plus doux et plus pacifique que son mari, elle aussi sentait que quelqu'un s'était interposé entr'eux et la providence et avait changé son paradis natal en un aride désert. Elle avait entendu les étrangers s'éton-

ner de l'absence des oiseaux chanteurs à midi, dans les bois où elle était née et parmi les bouquets de bananiers; elle leur avait expliqué cette merveille en leur racontant les guerres du serpent contre sa proie ailée, mais il lui semblait étrange que personne ne lui demandât pourquoi les accents de la joie humaine retentissaient si rarement dans des régions d'où il semblait qu'ils eussent dû s'élever sans cesse pour bénir le ciel. Si on lui avait demandé d'expliquer cet autre silence, elle l'eut fait par l'influence délétère du monopole qui, de génération en génération, fait la guerre aux plus faibles, aux plus pauvres, jusqu'à ce qu'enfin cette douce musique de la joie humaine s'oublie dans un pays tout entier.

Le courage de Marana se ranima quand elle approcha des parties septentrionales de l'île, et que, laissant derrière elle les bois et les collines, elle entra dans la région plane et sablonneuse dont l'aspect ne change jamais, si ce n'est comme celui de la mer, qui lui sert de limite, et qui est tantôt brillante ou brunâtre, suivant que les cieux sont clairs ou chargés de nuages. De tout ce pays, ce qu'elle aimait par-dessus tout c'était la côte unie sur laquelle était assise la maison de son père, et avant d'en franchir le seuil elle s'arrêta pour écouter la vague dont le bruit dominait les battements de son cœur. La cabane avait l'aspect qu'elle lui avait connue, excepté qu'il n'y restait plus aucune de ces petites décorations que des mains adroites aiment à préparer, dans un pays où les décorations ne coûtent d'autres dépenses que celle d'un peu d'habileté. Ses coquilles de nacres, ses broderies d'os de poissons, ses gazons de différentes couleurs avaient disparu; à la place on voyait plus de peaux de serpents, plus de barbes de réquins et une plus grande

variété de charmes inexplicables. Son père dormait sur sa natte, un rayon de la lune tombait sur son front, passant à travers une fissure dans le toit fragile de sa cabane.

Marana craignait de l'éveiller et de l'alarmer tant qu'il n'y aurait pas plus de lumière que cela dans la cabane. Elle attendit donc qu'elle eût pris une poignée de mouches-de-feu et qu'elle les eût fixées dans sa chevelure. Cela fait, elle se pencha sur le sorcier et le tira doucement de son sommeil. Il la regarda longtemps avec des yeux fixes, et bien que ce fût chose commune de voir ses noirs compatriotes la tête ceinte d'un bandeau de flammes vertes, la femme qui se présentait devant lui ressemblait tellement à celle que souvent il avait espéré de voir dans ses rêves, qu'il fallut les accents répétés de sa voix pour lui assurer que c'était bien réellement sa fille.

— Vous fuyez devant Amoottra, mon enfant, ou peut-être déjà a-t-elle apesanti sa main sur vous. Vous n'en reposerez pas moins votre tête sur mon sein.

Marana dit qu'avant de se reposer, il fallait qu'elle confessât l'impiété qu'elle avait commise en vendant son charme, et qu'elle en obtînt un autre. Elle s'en repentait sincèrement; l'or qu'elle s'était ainsi procuré était consommé maintenant; qu'était-ce que l'or dans un pays où il ne pouvait se reproduire ou servir à autre chose qu'à éloigner pour un temps le besoin. Elle était disposée à faire tel serment que le père Anthony voudrait de ne se défaire jamais d'aucun autre charme.

— Le père Anthony vous dira, répliqua son père en souriant, qu'il vaut mieux cultiver de la canelle et

Anthony, et par tous ceux de ses anciens amis qu'elle rencontra.

Le vieux Gomgode, son beau-père, était couché sur la grève, regardant autour de lui sans trouver de quoi occuper ses yeux. Il n'était pas pressé d'aller à la pêche, à la recherche de quelques curiosités; on était loin de l'époque des foires, et aucun de ses voisins n'était assez riche pour faire des acquisitions, chacun d'eux ayant assez de peine à vivre au jour le jour. La seule occupation de Gomgode, c'était de faire des questions à tous ceux qu'il rencontrait et de chercher quelques nouvelles figures.

Il bondit sur ses pieds en reconnaissant Marana, malgré son amaigrissement et son état de faiblesse. Quand il lui eut adressé une multitude de questions, — où était Rayo? — comment se portait Rayo? — pourquoi Rayo ne venait-il pas? — ainsi de suite, les nouvelles qu'il apprit de son malheureux fils lui ôtèrent la faculté de parler. Il désigna silencieusement la hutte où l'on pouvait trouver Neyna, sa fille, et s'étendit la face contre terre pour importuner les saints de prières en faveur de ses enfants — de Neyna qui attendait une dot qu'il ne pouvait lui gagner, — de Marana, qui semblait devoir devenir veuve avant que d'être mère; — de Rayo enfin, qui souffrait dans une lointaine solitude. — Avant que ses prières ne fussent finies, le père Anthony était venu y joindre les siennes, et les deux jeunes femmes parurent pour solliciter la bénédiction du prêtre.

Marana n'avait pas trouvé Neyna dans la hutte, mais au bain avec ses compagnes, dans un étang rempli de roseaux, derrière leurs habitations. Il régnait parmi ces jeunes filles une gaîté que Marana avait connue autrefois, et qui semble dans tous les pays inhérente à

l'exercice rafraîchissant du bain. Tantôt c'était une chanson, tantôt de longs éclats de rire, tantôt une conspiration pour vider à la fois tous les pots à l'eau sur la tête de l'une d'elles, ou pour courir au milieu des roseaux après une noire beauté. — Après Neyna, qui oubliait en ce moment son désespoir de n'avoir pas de dot, elle fut étonnée de l'apparition d'une étrangère qui, les bras étendus, l'arrêtait dans sa fuite; elle recouvra sa gravité en reconnaissant le faible sourire de Marana. Les autres jeunes filles tordirent leurs cheveux découlants d'eau, et entourèrent leur ancienne compagne pour lui demander des nouvelles du riche pays du midi, où, s'il ne se trouvait pas de perles, il y avait toutes les autres richesses de la nature; où, suivant les chansons auxquelles elles dansaient, la vie sous les cocotiers était tout ce qu'on pouvait désirer; où des milliers d'aunes de coton arrivaient de l'étranger, où des cent milliers de sacs de riz étaient débarqués par des flottes étrangères. Marana leur montra ses vêtements en lambeaux, et leur dit qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'avait mangé de riz.

On lui demanda pourquoi elle n'avait pas sollicité le secours des Anglais. Est-ce que les Anglais n'étaient pas venus pour protéger les indigènes, et pourvoir à leurs besoins? est-ce que les Anglais n'avaient pas assez de coton pour tapisser le pic d'Adam? est-ce qu'ils n'étaient pas assez riches pour acheter tous les champs de riz du globe?

— Nous autres, disaient ces jeunes filles, nous vivons trop loin de cette source de richesses et de bienfaits; les Anglais viennent une fois l'an chercher nos perles. Alors ils nous voient gais, et remarquent que nos côtes sont couvertes de richesses. Ils ne savent pas combien peu de ces richesses sont à nous; ils ne soup-

connent pas notre faim et notre nudité, quand la lumière de leurs faces s'est retirée. Mais vous, vous vivez sous cette lumière, et cependant vous êtes amaigrie par le chagrin et la maladie. — Les Anglais eux-mêmes se plaignent, répondit Marana. Quand la récolte de canelle a été mauvaise, le gouvernement se plaint que les plus riches de nos compatriotes ne paient pas l'impôt, et que c'est une lourde charge que de nourrir les plus pauvres. Quand la récolte est bonne, la compagnie se plaint de son abondance, et en brûle la moitié, en sorte que les étrangers se plaignent toujours, et que les travailleurs indigènes sont toujours pauvres ; voilà notre sort dans le midi.

— Et le nôtre aussi dans le nord ; alors pourquoi les Anglais sont-ils venus, et pourquoi ne s'en vont-ils pas?

Cette question était trop difficile pour qu'aucune des jeunes filles pût la résoudre, et elles se hâtèrent d'en référer au père Anthony.

— Voudriez-vous que je m'en allasse? demanda-t-il en souriant. Voulez-vous que je donne l'exemple à mes compatriotes, et que je vous laisse en paix au milieu des bois et des eaux qui vous entourent?

— Vous ne nous défendez pas de pêcher dans notre mer; vous n'enlevez pas l'écorce de nos arbres pour la brûler ; vous ne vivez pas sur nos richesses, ne nous accordant qu'une faible pitance afin que nous les recueillions pour vous Pourquoi donc vous en iriez-vous?

— Mes enfants, vous parlez des colons anglais comme de voleurs ; vous parlez comme si ce n'était rien que d'avoir des étrangers sages et habiles, venus pour vous enseigner les arts de la vie; vous parlez comme si vous oubliiez la protection que vous accorde le gouverne-

ment de la mère-patrie, et les dépenses qu'il fait pour vous soutenir.

— Qui est-ce donc, s'écria l'une des jeunes filles, qui nous vole nos épices et nos perles? qui nous vole tout ce que d'autres pays nous donneraient en échange, si ce ne sont les Anglais?

— En quoi leur sagesse et leur habileté nous rendent-elles plus heureux? demanda une autre. Quant aux arts de la vie, avons-nous besoin d'étrangers pour nous apprendre à nous coucher sous le figuier, et à oublier notre faim dans le sommeil?

— Contre qui nous protègent-ils? demanda une troisième. S'ils veulent s'en aller, nous nous protégerons contre leur retour, et nous pourvoirons à nos propres dépenses aussitôt que les vaisseaux du monde entier pourront venir trafiquer sur nos côtes.

Le père Anthony leur rappela les institutions sociales établies parmi eux avec leur assentiment complet; mais ces jeunes catéchistes s'entêtaient à soutenir qu'on ne peut pas dire que l'esclavage soit aboli quand les travailleurs dépendent du caprice d'un monopoleur pour leur pain de tous les jours, et que, tout excellent que soit le jury, mieux vaudrait encore prévenir les crimes qu'enfantent la misère et l'oppression.

— Si les Anglais vous enlevaient leur protection, demanda le père Anthony, leur refuseriez-vous l'entrée de vos ports?

— Ils y seraient mieux venus que jamais, dit le vieux pêcheur; qu'ils y viennent comme des négociants privés, et nous étendrons des étoffes de coton sur leur passage, et nous les porterons sur nos épaules jusqu'à Colombo. S'ils veulent acheter nos perles, les Hollandais, les Espagnols et les Français attendront que les Anglais soient d'abord servis. L'argent que nous rece-

vrons dans nos foires et dans nos marchés, sera employé à acheter des marchandises anglaises. Il y a si longtemps que nous trafiquons avec les Anglais, que nous préférerions continuer que de trafiquer avec des peuples dont nous ne connaissons ni la langue ni les usages, pourvu que les Anglais se présentent à nous aux mêmes conditions que les autres.

— Alors pourquoi les Anglais s'en iraient-ils? pourquoi n'habiteraient-ils pas les maisons qu'ils ont eux-mêmes bâties, et ne se promeneraient-ils pas dans les jardins qu'ils ont eux-mêmes plantés?

— Qu'ils le fassent — le marchand et le prêtre, le juge et le travailleur, — s'il y a réellement des travailleurs anglais ici. De ceux-là nous pouvons en faire des compatriotes et des amis, mais nous n'avons pas besoin de gouvernants, s'ils doivent nous appauvrir et nous tenter à ce qui est mal. Nous n'avons pas besoin de soldats si nous devons sacrifier la dot de nos filles pour les entretenir. Quant à l'agent du gouvernement qui enlève nos perles, quant à la compagnie qui nous défend de cultiver le canellier pour d'autres que pour elle, s'ils veulent partir, nous travaillerons péniblement, et nous ferons bientôt un beau vaisseau pour les emmener.

— Ainsi, ce ne sont pas les Anglais que vous repoussez comme Anglais, mais une portion de leur conduite à votre égard qui vous blesse.

Espérons que le temps viendra où vous vivrez les uns avec les autres, ne vous querellant plus sur la possession de ce que la providence a donné à tous, mais trouvant qu'il y en a assez pour tous.

— Pourquoi les plus sages des Anglais ne voient-ils pas ceci?

— Beaucoup d'entr'eux le voient; les plus sages d'entre les Anglais comprennent qu'il y a peu d'hon-

neur ou d'avantage à faire une colonie d'un pays qui rapporterait à la métropole des profits au lieu de pertes, s'il était son ami au lieu de son esclave. Les plus sages d'entre les Anglais comprennent qu'appauvrir une colonie, c'est empêcher qu'elle ne rapporte, et que les colonies ne peuvent pas être très-riches tant qu'elles sont dépendantes. Protéger et soigner une colonie jusqu'à ce qu'elle puisse prendre soin d'elle-même, est-ce chose bonne et sage? mais l'empêcher d'arriver à se gouverner elle-même, c'est une sottise et un crime, c'est comme si un père voulait retenir dans une dépendance puérile son enfant devenu homme. Un tel père et un tel fils ne sauraient jamais avoir ni prospérité ni vertus.

— Qu'est-ce qui empêche les sages Anglais d'agir sagement?

— Quelques-uns d'entr'eux qui ne sont pas sages; bien qu'il soit clair que l'Angleterre en masse et que Ceylan en masse seraient plus heureux si le commerce de cette île était libre, quelques-uns se trouveraient privés de gains qu'ils ne veulent pas perdre. Quelques-uns espèrent que leur fils serait soldat, s'il y avait une guerre dans la colonie, d'autres que leur frère, leur cousin, pourraient être juges, prêtres ou serviteurs du gouvernement.

— Mais il ne peut y avoir que peu d'hommes qui aient ces idées-là.

— Très-peu; mais ce peu a été assez pour charger l'Angleterre jusqu'aujourd'hui du fardeau de colonies coûteuses; ils sont peu, mais ils sont puissants, parce que la masse ne sait pas à quelles calamités elle se soumet. Les égoïstes sont peu nombreux, mais il ne s'en suit pas que les autres soient sages, autrement l'Angleterre cesserait de maintenir à grands frais des colonies dans

vrons dans nos foires et dans nos marchés, sera employé à acheter des marchandises anglaises. Il y a si longtemps que nous trafiquons avec les Anglais, que nous préférerions continuer que de trafiquer avec des peuples dont nous ne connaissons ni la langue ni les usages, pourvu que les Anglais se présentent à nous aux mêmes conditions que les autres.

— Alors pourquoi les Anglais s'en iraient-ils? pourquoi n'habiteraient-ils pas les maisons qu'ils ont eux-mêmes bâties, et ne se promeneraient-ils pas dans les jardins qu'ils ont eux-mêmes plantés?

— Qu'ils le fassent — le marchand et le prêtre, le juge et le travailleur, — s'il y a réellement des travailleurs anglais ici. De ceux-là nous pouvons en faire des compatriotes et des amis, mais nous n'avons pas besoin de gouvernants, s'ils doivent nous appauvrir et nous tenter à ce qui est mal. Nous n'avons pas besoin de soldats si nous devons sacrifier la dot de nos filles pour les entretenir. Quant à l'agent du gouvernement qui enlève nos perles, quant à la compagnie qui nous défend de cultiver le canellier pour d'autres que pour elle, s'ils veulent partir, nous travaillerons péniblement, et nous ferons bientôt un beau vaisseau pour les emmener.

— Ainsi, ce ne sont pas les Anglais que vous repoussez comme Anglais, mais une portion de leur conduite à votre égard qui vous blesse.

Espérons que le temps viendra où vous vivrez les uns avec les autres, ne vous querellant plus sur la possession de ce que la providence a donné à tous, mais trouvant qu'il y en a assez pour tous.

— Pourquoi les plus sages des Anglais ne voient-ils pas ceci?

— Beaucoup d'entr'eux le voient; les plus sages d'entre les Anglais comprennent qu'il y a peu d'hon-

neur ou d'avantage à faire une colonie d'un pays qui rapporterait à la métropole des profits au lieu de pertes, s'il était son ami au lieu de son esclave. Les plus sages d'entre les Anglais comprennent qu'appauvrir une colonie, c'est empêcher qu'elle ne rapporte, et que les colonies ne peuvent pas être très-riches tant qu'elles sont dépendantes. Protéger et soigner une colonie jusqu'à ce qu'elle puisse prendre soin d'elle-même, est-ce chose bonne et sage? mais l'empêcher d'arriver à se gouverner elle-même, c'est une sottise et un crime, c'est comme si un père voulait retenir dans une dépendance puérile son enfant devenu homme. Un tel père et un tel fils ne sauraient jamais avoir ni prospérité ni vertus.

— Qu'est-ce qui empêche les sages Anglais d'agir sagement?

— Quelques-uns d'entr'eux qui ne sont pas sages; bien qu'il soit clair que l'Angleterre en masse et que Ceylan en masse seraient plus heureux si le commerce de cette île était libre, quelques-uns se trouveraient privés de gains qu'ils ne veulent pas perdre. Quelques-uns espèrent que leur fils serait soldat, s'il y avait une guerre dans la colonie, d'autres que leur frère, leur cousin, pourraient être juges, prêtres ou serviteurs du gouvernement.

— Mais il ne peut y avoir que peu d'hommes qui aient ces idées-là.

— Très-peu; mais ce peu a été assez pour charger l'Angleterre jusqu'aujourd'hui du fardeau de colonies coûteuses; ils sont peu, mais ils sont puissants, parce que la masse ne sait pas à quelles calamités elle se soumet. Les égoïstes sont peu nombreux, mais il ne s'en suit pas que les autres soient sages, autrement l'Angleterre cesserait de maintenir à grands frais des colonies dans

l'intérêt de leur commerce, tandis que le sien serait généralement plus prospère si elle cessait de les écouter.

— Comment ne comprend-on pas cela?

— Il est étonnant qu'on ne se donne pas la peine de voir et de juger.

— Où voulez-vous qu'on tourne les yeux?

— A l'est, à l'ouest, où l'on voudra. A l'est, on verrait que le commerce est plus que doublé depuis qu'on a apporté quelqu'adoucissement au monopole. On verrait au contraire combien coûte à l'Angleterre cette île où le commerce n'est pas libre. On verrait qu'avec les plus grandes richesses naturelles cette île est la moins productive des colonies anglaises. On verrait que son revenu total ne paie pas ses dépenses, qu'il n'y a point de ruses, point de moyens ingénieux qui puissent empêcher qu'elle ne soit un fardeau actuellement, et dans la suite, pour l'Angleterre, si elle persévère dans cette mauvaise politique.

— Et si elle regardait à l'ouest, qu'est-ce que verrait l'Angleterre?

— Que les états de l'Amérique sont une source plus grande de richesses et de force pour la Grande Bretagne, que lorsqu'elle entretenait un gouverneur dans chacun d'eux. Elle épargne les dépenses d'un gouverneur à une grande distance, et fait plus de commerce avec l'Amérique que lorsque celle-ci lui appartenait. Elle verrait de plus, que les colonies qu'elle possède encore dans l'ouest, lui coûtent énormément... qu'elles lui sont un aussi lourd fardeau que l'Amérique lui est un grand avantage. Outre la perte que la métropole encourt pour ses colonies, perte qui ne leur rapporte aucun bien, il y a une dépense nette de plus d'un million et demi de livres sterling (35,700,000 fr.) en temps de paix, rien que pour leur défense mili-

taire. Maintenant ce qu'il en peut coûter en temps de guerre, il faut que l'Angleterre n'y ait jamais songé, autrement il y a longtemps qu'elle aurait permis au Canada et à la Jamaïque de se gouverner eux-mêmes, et bien plus qu'elle les y aurait encouragés.

— Si les Anglais veulent nous laisser nous gouverner nous-mêmes, peut-être ils y puiseront une nouvelle leçon pour leurs colonies de l'ouest.

— Je suis heureux de vous apprendre qu'il y a déjà un petit commencement dans ce sens. Il n'y a qu'un seul homme, votre père, Marana, à qui j'aie communiqué cette nouvelle. Chacun peut maintenant planter des canelliers et en vendre l'écorce à qui il lui plaira. Cette nouvelle se répandra bientôt dans tout le monde, et la demande de canelle accroîtra continuellement, vos compatriotes en cultiveront une plus grande quantité et obtiendront en échange une plus grande quantité d'objets de nécessité ou de luxe.

— Alors, dit le vieux pêcheur, vous auriez à nous prêcher, comme on dit que vous le faites aux Anglais, contre la recherche des vêtements, une nourriture trop riche et l'amour de l'or.

— Dans ce cas, répondit le prêtre, j'aurai moins à vous prêcher contre l'indolence, la fraude et l'hypocrisie. Il y aura peu de tentations à voler des coquilles quand tout le monde aura le droit d'en pêcher, peu de marchés frauduleux quand le trafic sera ouvert à tout le monde, peu de fausses pénitences quand il y aura des raisons réelles de remercier le ciel, et beaucoup plus d'industrie quand l'industrie aura sa récompense sous la main. Quelque vrai qu'il soit que les hommes pèchent par cela seul qu'ils sont hommes, il est certain que la nature de leurs péchés change et qu'il y a

amélioration, même dans le mal, à mesure que leur condition physique s'améliore aussi.

Marana émit l'espérance que son mari pourrait profiter à ce changement. Si l'éléphantiasis pouvait se changer en quelque maladie moins horrible, combien elle bénirait les adoucissements apportés au monopole de la canelle?

Le père Anthony ne pouvait encourager sa fille à attendre un résultat semblable, mais il n'y avait pas de bornes à la miséricorde divine pour les pécheurs repentants, et il aimait à croire que Rayo était de ce nombre. Le père Anthony irait volontiers dans le midi avec Marana et son père pour aider et encourager le pauvre Rayo; il était prêt à partir quand on le voudrait.

Les extases de joie et de gratitude de Marana ne furent ébranlées que par la crainte du spectacle qu'elle pourrait rencontrer dans sa hutte à son retour, et par les adieux de mauvais augure de Neyna et de ses jeunes compagnes, auxquelles les changements survenus dans la conduite de l'Angleterre envers sa colonie n'ouvraient pas la perspective immédiate d'une dot. Elles regardaient Marana comme au moment d'entrer dans une terre promise où elles auraient volontiers voulu pouvoir la suivre, à moins qu'il n'arrivât heureusement quelque permission analogue relativement au commerce des perles, qui dût changer leurs rives arides et désertes en une région d'espérance et d'activité. Elles reçurent en silence la bénédiction d'adieux de leur prêtre, et ses conseils sur leurs devoirs pendant son absence. Plein d'ardeur à remplir sa mission de charité, il ne ressemblait pas à ces envahisseurs étrangers que toutes jeunes elles avaient appris à désirer voir s'éloigner de leur ile.

CHAPITRE VII.

MEILLEUR AVENIR.

Marana ne savait trop qu'espérer ou que craindre, quand elle eut jeté à la hâte un premier coup d'œil dans la hutte où elle avait compté trouver son mari. Rayo n'y était pas et elle n'osait s'informer de lui; demander si ses cendres avaient été jetées aux vents ou si quelqu'un de ces vents, au contraire, ne lui avait pas apporté assez de vigueur pour qu'il pût sortir et parcourir les bois voisins. Tout ce qu'elle avait rencontré le long du chemin présentait l'aspect du plaisir; elle s'était efforcée de partager la satisfaction de son père et du prêtre, en voyant l'empressement des indigènes à nettoyer et préparer le terrain pour la culture de l'arbrisseau si longtemps défendue; elle s'était efforcée de remercier son saint patron quand le père Anthony avait, chemin faisant, répandu sa bénédiction; mais la crainte de ce qui l'attendait au logis avait abattu son courage. Une circonstance qui était arrivée la veille l'avait gravement alarmée dans le moment, et n'expliquait aujourd'hui que trop clairement l'état d'abandon de sa hutte. Le matin, de bonne heure, elle était allée au bain, et, au moment où elle en sortait, elle avait vu un oiseau voleur s'enfuir avec son collier, symbole de son état de mariage. Il est vrai qu'il avait suffi d'un cri de son père pour faire tomber le collier et qu'il était maintenant en sûreté, mais cette angoisse, qu'elle avait éprouvée la veille, n'était-ce pas une an-

nonce prophétique des angoisses plus terribles qu'elle éprouvait aujourd'hui. Que son père crût que ses charmes pussent rappeler en ce monde une âme qui en était partie, c'est ce qu'il ne disait pas. Toujours est-il qu'il se prosterna sur le seuil de la porte pour les prononcer, tandis que Marana s'agitait dans tous les coins de la hutte, tantôt ramassant sur le plancher les cocos vides, tantôt l'outre desséchée qui contenait ordinairement l'huile, enfin la natte sur laquelle l'examen le plus attentif ne pouvait pas dire si quelqu'un avait ou non couché pendant la nuit précédente.

Tandis qu'elle était plongée dans la douleur, complétement incapable de faire aucune question, le prêtre, qui était sorti pour voir s'il n'était pas possible de rien apprendre au dehors, rentra le sourire sur les lèvres. Aucun d'eux ne songea à attendre que le charme fût fini, tous trois sortirent, et non loin de là, dans un espace où l'air et la lumière circulaient librement, ils aperçurent un groupe de gens dont les voix résonnaient joyeuses au milieu du calme de la soirée.

M. Carr était à cheval, avec Alice à ses côtés, regardant travailler les autres. M. Serle creusait un trou dans le terrain nouvellement préparé, tandis que Rayo tenait en l'air le jeune canellier qu'il était au moment de planter.

— Arrêtez, arrêtez, s'écria d'une voix émue le vieux sorcier, j'ai fait vœu, Rayo, j'ai fait vœu de planter et de bénir le premier canellier dans votre jardin, et...

— Et ma bénédiction est à vous, mon fils, dit le père Anthony.

— Et la mienne a déjà été donnée, dit le missionnaire en souriant.

— M. Carr, dit Mrs Serle, quand est-ce qu'une propriété de votre honorable compagnie a été aussi sainte?

— La propriété est toujours sacrée aux yeux de Dieu et des hommes, répliqua gravement M. Carr.

— C'est ainsi qu'il a toujours été convenu entre Dieu et l'homme, dit Mrs Serle. Ainsi quand ce qu'on appelle propriété perd universellement de sa sainteté, on en doit conclure inévitablement que ce n'était pas une propriété réelle. Le temps ne viendra jamais où cette île s'élèvera contre la plantation de Rayo, même si elle s'étendait graduellement et honorablement d'un côté jusqu'à la mer, et de l'autre jusqu'à Candie. Aussi longtemps qu'elle prospèrera par des moyens qui ne nuiront pas aux droits des autres hommes, la propriété de Rayo sera sacrée aux yeux de ses compatriotes. Mais l'île entière s'est longtemps soulevée contre vos jardins monopoliseurs; non-seulement il y a eu des malédictions murmurées sous ces ombrages et hors de ces limites, mais il y a eu des pillages, des incendies et du mal fait pour le plaisir de produire le mal.

— Je pense, papa, dit Alice, que c'est grand dommage que la compagnie n'ait pas eu un sorcier pour enchanter le grand jardin dès le commencement, et un prêtre pour le bénir; alors il aurait été aussi sacré que le pourra être la propriété de Rayo.

— C'est une absurdité, ma chère, répondit M. Carr, plein d'inquiétude sur la responsabilité qu'il encourrait si l'événement venait à prouver que la liberté du commerce de la canelle était un désastre public.

— Le même charme et la même bénédiction ne suffiraient pas, je crois, dit Mrs Serle; tous deux n'étaient forts et puissants qu'à cause de la misère et du désespoir des indigènes. L'honorable compagnie...

— L'honorable compagnie n'a jamais été récompensée des efforts qu'elle a faits ici, dit M. Carr. Nous sommes grandement las de notre marché; tout ce que

nous avons obtenu de temps en temps du gouvernement pour compenser les incertitudes et les fluctuations du commerce, ne nous a pas empêché de perdre beaucoup sur nos canelles. J'espère maintenant...

— Oh oui, vous pourrez réussir maintenant, si vous vous présentez comme négociants privés, et aux mêmes conditions que les autres. Un marché n'est jamais désert, quand on sait qu'on peut y acheter et y vendre à prix librement débattu.

— Je le crois, je pense même qu'il y aura des fluctuations moins considérables avec la concurrence. Cependant, quelque convaincu que je sois que nous avons bien fait d'abolir ce monopole, je ne puis m'empêcher de penser que c'est chose sérieuse que de voir la vigueur avec laquelle on se prépare à satisfaire à l'avenir à la demande.

— C'est en effet une chose sérieuse que de voir s'établir une ère nouvelle pour un peuple envers qui nous avons accepté le rôle d'une seconde providence; c'est une chose sérieuse que d'avoir le pouvoir de relever les malheureux que nous avons longtemps courbés impuissants devant la porte de ce paradis de Dieu, et de les voir payer dans son temple l'hommage de leur joie et de leur activité. Mais, à coup sûr, ce n'est pas le moment de se méfier de l'exercice de leurs forces nouvelles, et d'en redouter les conséquences.

— Papa, demanda Alice, croyez-vous que le pauvre Rayo soit jamais en état de marcher comme les autres hommes.

M. Carr n'espérait pas une cure complète, mais il n'était pas extraordinaire de voir les victimes de cette maladie vivre un grand nombre d'années, quand elles étaient bien nourries et bien soignées. Il s'était déjà opéré un si grand changement chez Rayo, depuis qu'on

lui avait rendu quelque chose à faire et quelque chose à espérer, qu'il semblait très-probable qu'il dût se ranimer davantage, et qu'il pût pendant bien des années peler l'écorce des jeunes canelliers qu'il venait de planter. Il faudrait qu'on lui aidât à élever une hutte sur le sol sec de son nouveau jardin, au lieu de demeurer dans le réduit humide qui avait été longtemps le seul asile de sa pauvreté ; il faudrait qu'on lui aidât jusqu'à la saison à se procurer une nourriture saine; alors il serait en état d'abord de satisfaire ses simples besoins, ensuite de s'en permettre de plus complexes.

— Il est allé se confesser au prêtre, dit Mrs Serle. Que dorénavant ses péchés soient sur sa tête, mais je crois que l'honorable compagnie ne peut guère refuser de prendre à son compte ses offenses passées, bien qu'elle lui en ait fait longtemps porter la peine.

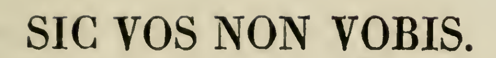
— Certainement, dit M. Carr, si nous effaçons du catalogue des crimes tous ceux qui naissent des institutions et des coutumes sociales contre lesquelles un individu ne peut faire autre chose que de protester, il en restera pour lesquelles aucun prêtre n'ose infliger une pénitence personnelle. Si les chefs de l'administration coloniale en Angleterre étaient bien convaincus de cette vérité, quelles émotions solennelles n'éprouveraient-ils pas quand ils entrent en charge?

Peut-être le père Anthony était-il l'un de ces prêtres dont M. Carr venait de parler. Après avoir entendu la confession de Rayo, il revint avec un visage plein de douceur, et une voix pleine de compassion. Marana ne découvrait plus sous les manières soumises de son mari, les passions violentes qui l'avaient si longtemps terrifiée. Outre l'amélioration sensible qu'elle remarquait dans sa santé, elle eut la satisfaction d'apprendre de son père qu'il avait assez recouvré de

confiance dans ses propres charmes pour être sûr que les plantations de Rayo prospéreraient, et que son bonheur domestique la préserverait mieux des attaques d'Amoottra que ne l'aurait pu faire la plus riche coquille de la mer des Indes.

Les autres membres de la société étaient allés chercher du riz et d'autres bons aliments. Ils avaient été trop profondément touchés de l'aspect de Rayo, pour l'abandonner à ses propres ressources, au milieu des bois, dans son état actuel de mauvaise santé. En quittant l'enclos, et voyant les rayons du soleil couchant se reposer sur les yeux de cette famille naguère si misérable, les deux prêtres d'une religion de promesses s'assuraient l'un l'autre que le temps approchait où tout homme reposerait sa tête à l'ombre de sa vigne et de son figuier, sans que survînt personne qui le pût effrayer.

FIN DU DEUXIÈME CONTE.



SIC VOS NON VOBIS.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

La valeur échangeable de toute marchandise est déterminée, en dernière analyse, par le coût de sa production. Or, le coût de la production des substances alimentaires a une tendance continuelle à s'accroître, parce qu'à mesure que la population augmente, des terrains de qualité inférieure sont mis en exploitation. Il en résulte qu'il y a une tendance perpétuelle à l'augmentation de la valeur échangeable des substances alimentaires, encore que cette tendance puisse être temporairement neutralisée par les accidents des saisons ou des perfectionnements dans les arts agricoles.

Comme les salaires augmentent sans avantage pour l'ouvrier, par suite de l'augmentation de la valeur des substances alimentaires, il faut que les capitalistes vendent leurs produits plus cher qu'il n'est nécessaire, quand les aliments sont bon marché, ou qu'ils se soumettent à une diminution de leurs profits.

Dans le premier cas, le capitaliste est empêché par la concurrence des capitalistes de pays où les aliments sont à meilleur marché; dans le second, le capital d'un pays tend à s'éteindre par une diminution perpétuelle.

C'est ce qui arrive dans un pays où la population est

amoncelée et ne peut tirer sa nourriture que de ses propres ressources.

Il y a beaucoup de pays dans le monde où ces tendances ne se sont pas encore montrées, parce qu'il y a tant de terres fertiles que le coût de la production des aliments n'accroit pas encore, et que le blé y surabonde ou y surabonderait si on avait un intérêt suffisant à accroître la culture.

Cet intérêt existe dans la liberté d'échanger le blé dont une population clair-semée peut avoir surabondance, pour les produits qui lui manquent, et qui peut-être abondent dans un pays populeux. Lorsque, par cet échange, le premier pays obtient du blé en échange de ses autres produits, et que le second donne son blé pour d'autres produits qu'il ne saurait tirer de son sol, tous les deux y gagnent; le capital du pays où la population est agglomérée ira perpétuellement en accroissant, et le pays où la population était clair-semée la verra s'épaissir; la seule limite nécessaire à la prospérité de tout le genre humain est donc la limite de la fertilité du monde entier.

La perte du capital, quand on veut produire à un haut prix et en quantité limitée, dans un pays, le blé qu'on pourrait acheter à bon marché et en quantité illimitée à l'étranger, n'est pas le seul mal qui découle de l'aveuglement qu'il y a à restreindre un pays à ses propres ressources pour sa nourriture. Cette restriction a d'autres conséquences d'où découlent de nouvelles pertes du capital et de nouvelles misères.

Comme la demande de pain varie peu dans une année ou dans un petit nombre d'années successives, tandis que la quantité de blé produit varie perpétuellement, la valeur échangeable du blé a des fluctuations plus nombreuses et plus fortes que celles d'aucun au-

tre article dont il serait plus facile de calculer le prix de revient.

Sa nécessité pour l'existence fait naître une terreur panique aussitôt que la quantité produite diminue tant soit peu, terreur panique qui en élève le prix hors de toute proportion. Comme la demande ne saurait augmenter considérablement, quand, au contraire, il y a un surplus, et que le blé est une marchandise périssable, son prix tombe aussi hors de toute proportion.

Ces fluctuations excessives, qui épuisent alternativement les ressources des consommateurs et des producteurs de blé, on y obvie par la liberté laissée aux premiers d'acheter à l'étranger dans les mauvaises années, et aux seconds de vendre à l'étranger dans celles de trop grande abondance.

Ce n'est pas assez qu'un acte spécial de la législature permette cette vente et cet achat quand l'occasion l'exige, parce qu'on ne peut pas être certain d'obtenir à prix raisonnable une quantité suffisante de blé, pour répondre à une demande capricieuse et urgente.

Les pays qui importent d'une manière permanente sont donc approvisionnés plus régulièrement et à meilleur marché que ceux qui importent ou exportent occasionnellement; mais ces derniers, s'ils sont libres dans l'échange du blé, sont infiniment plus prospères qu'un pays placé à la merci de l'homme et des circonstances par un système alternatif de restriction et de liberté.

L'importation régulière du blé empêche que le capital ne soit perdu sur des sols de qualité inférieure. Ce capital se dirige vers les manufactures dont les produits achètent à l'étranger plus de blé que les terres inférieures n'auraient pu en donner. Le travail se trouve donc ainsi dirigé dans les canaux les plus profitables;

toute restriction à cette direction naturelle du travail et du capital est préjudiciable à la fin à toutes les classes de la société, aux propriétaires fonciers, aux capitalistes fermiers ou manufacturiers, et aux ouvriers.

Les ouvriers souffrent de tout ce qui rend incertain dans sa quantité ou de tout ce qui rend cher le pain, cette première nécessité de la vie; les ouvriers souffrent de tout ce qui gêne ou diminue les ressources de ceux qui les emploient.

Les capitalistes manufacturiers souffrent de tout ce qui tend inutilement à arrêter l'accroissement parallèle du capital et de la population, de tout ce qui fait monter le prix des salaires, et les empêche ainsi de soutenir la concurrence à l'étranger.

Les capitalistes fermiers souffrent de tout ce qui expose leur fortune à des vicissitudes sans nécessité, de tout ce qui les tente à une application de capital qui ne peut devenir profitable que par le maintien d'un système nuisible aux consommateurs.

Les propriétaires fonciers souffrent de tout ce qui rend les revenus variables, de tout ce qui diminue la prospérité de leurs locataires et de la société en général, d'où dépend la sécurité de leur propriété.

Comme il est de l'intérêt de toutes les classes que le blé soit régulier dans sa quantité, et bon marché dans son prix; comme cette régularité et ce bon marché sont surtout assurés par la liberté du commerce, il est de l'intérêt de toutes les classes que le commerce des blés soit libre.

SIC VOS NON VOBIS.

CHAPITRE PREMIER.

UN CLAIR DE LUNE D'ÉTÉ.

Durant un certain été du siècle où nous sommes, les gens qui se couchent quand vient l'obscurité, et qui se lèvent le matin quand le soleil est de nouveau sur l'horizon, eussent à peine distingué les jours d'avec les nuits. Dans celle dont nous parlons, le repos ne descendait plus avec le crépuscule du soir sur les noirs marais du Yorkshire, et la lune voyait quelque chose de plus radieux que sa propre réflection. Quelques-uns des vases durs et polis qui sortent des manufactures de Sheffield, étaient exposés pour recevoir la rosée du matin, et ceux qui les avaient ainsi placés se relevaient de temps en temps pour voir si la rosée, si impatiemment attendue, était enfin tombée.

D'autres personnes étaient aussi dehors dans l'espoir de soulager leurs misères, au lieu de chercher à les venger. Ceux qui habitaient sur les hauteurs étaient en cela plus malheureux que les habitants des vallées, qu'ils ne pouvaient apaiser leur soif, et perdre dans le sommeil leurs fatigues et les appréhensions de la famine. Pendant le jour, ils avaient partout sous les yeux la sécheresse et ses résultats. — Les foins, secs avant d'être fauchés, les bestiaux la langue pendante, haletants dans les marais brûlés, les chevaux furieux fouettant de leur queue les nuées de mouches qui fondaient sur eux, tandis qu'ils descendaient vers les

étangs visqueux qui conservaient encore un reste d'humidité, des puits avec les seaux fendus et les cordes ballottantes, des fossés où il y avait aussi peu de probabilité que les enfants pussent trouver des herbes que se noyer en les y cherchant. Pendant la nuit, lorsque quelques-uns de ces spectacles étaient cachés à la vue, il fallait essayer d'en éviter la répétition pour le lendemain, et ceux qui avaient des bestiaux qui s'amaigrissaient, des enfants dont le caractère s'aigrissait, et des puits qui se desséchaient, se privaient du sommeil dans l'espoir de soulager la plus urgente de leurs nécessités, la soif.

Au milieu donc d'une nuit d'été, au moment où la pleine lune sortait graduellement de l'éclipse partielle, causée par les fumées de Sheffield, et brillait sur les pays montueux de l'ouest, deux femmes étaient assises près d'une source qui, excepté depuis peu de temps, n'avait jamais manqué d'aviver la région pierreuse dans laquelle elle coulait. Elles étaient là, guettant la première goutte, le premier suintement qui aurait pu indiquer qu'il était tombé de la pluie quelque part dans le pays haut, et celui qui les eût observées eût trouvé qu'elles montaient leur garde avec beaucoup de patience. L'une était assise sur le petit mur qui séparait la route d'un champ d'avoine brûlé, et jamais ne remuait la tête, excepté quand l'une des brebis, sans repos dans le marécage, faisait entendre un bêlement importun, ou quand sonnait à distance l'horloge de la fonderie. Sa compagne était assise aussi en silence sur le bord de la citerne, sa cruche à côté d'elle, les yeux fixés sur les éclats intermittents de lumière de la fonderie dont elle avait quitté le voisinage.

— Je pense, Mary, dit Mme Kay, abandonnant sa

place sur le petit mur et parlant à demi-voix à sa belle-sœur, je pense, Mary, que mon mari, quand il aura fini sa journée à la fonderie, pourrait bien faire le tour et venir nous prendre ici, au lieu de s'en aller droit à la maison ; je voudrais qu'il le fît, car je n'aime pas, je l'avoue, être ainsi seules nous deux sur la route.

Mary ne répondit pas.

— Tout est ici tellement calme, tellement contre nature ! on travaille bien à la fonderie, c'est vrai, mais le moulin est au repos; le voilà tout noir, tout tranquille, c'est ce que je n'avais jamais vu, c'est ce que nous pourrons voir quelque temps encore, car il y a peu de chances qu'il doive tomber assez d'eau maintenant pour faire aller la roue, n'est-ce pas, Mary?

Mary secoua la tête, et M[rs] Kay ayant examiné la source de l'œil et de l'oreille, retourna lentement s'asseoir à son ancienne place. Elle regarda quelque temps le champ derrière elle, et puis elle revint dire :

— Mon mari parle de récoltes, de la moisson qui s'avance, mais je ne vois pas ce que sera cette moisson, à moins que nous n'ayons immédiatement de la pluie; quelles pauvres avoines derrière ce mur, et elles ne sont pas plus belles dans le pays haut, autant que je le puis voir.

— Il y aurait quelques chances pour le pays bas, répondit Mary, si les sources voulaient couler.

— Oui, mon mari me disait que, dans l'une des prairies, là-bas, qui appartiennent à Anderson, il y a encore un point où l'herbe est aussi fraîche, aussi belle que s'il avait plu pendant quarante-huit heures. Ce n'était qu'un point, mais il y a eu l'un des petits Anderson et sa sœur qui ont fané l'herbe après le faucheur, et l'ont transportée dans la brouette du jardin pour donner à leur poney blanc. Les animaux mêmes d'An-

derson ont été depuis quinze jours nourris à la main comme dans l'hiver; je me demande combien de perfectionnements Anderson va tenter après cette mauvaise récolte, car certainement elle sera mauvaise; on dirait que moins sa terre produit, plus il dépense dessus.

— C'est que moins elle lui rapporte, plus il a besoin, je suppose.

— Oui, mais c'est un accident que la terre ait si mal rendu trois années de suite. Je ne sais où il trouve de l'argent, à moins que le pain n'ait été assez cher pour payer tout cela.

— Il n'y a que ce moyen de s'expliquer ses dépenses.

— Et tout est cher à proportion, ajouta Mrs Kay. Quand j'avais ce qu'il me fallait de viande tous les jours, je ne pensais guère que le pain que je mangeais avec pût devenir si rare parmi nous; il n'y a pas d'augmentation de gages dont les maîtres se plaignent tant qui puisse contrebalancer cette cherté.

Mary secoua la tête, et il s'ensuivit une longue pause.

— Savez-vous, Mary, reprit Mrs Kay, au bout d'un certain temps, qu'on aurait plus de plaisir à causer avec vous si vous causiez un peu plus vous-même; quand on vous parle, on ne sait jamais si vous écoutez ou non.

— J'écoute toujours quand on me parle, mais tout le monde n'est pas également disposé à parler.

— Oh! certainement non; c'est ce qui fait rire mon mari. Il dit que vous devez passer tristement votre temps, vous et Chatham, quand vous allez vous promener le dimanche; en cinq minutes vous pouvez dire tout ce dont vous avez besoin pour une semaine. Je ne m'étonne pas que vous ne répondiez pas à ceci, mais vous ne vous offenserez pas d'une plaisanterie de votre

propre frère : vous savez qu'il n'en a pas moins bonne opinion de Chatham de ce qu'il garde toujours ses pensées pour lui-même. — Mon Dieu! qu'est-ce que je vois là-bas!

Et, dans sa précipitation, Mrs Kay renversa la cruche que Mary ratrappa avant qu'elle n'allât se briser en roulant sur les pierres, puis elle s'assit tranquillement et suivit de l'œil les mouvements d'une troupe d'hommes qui franchissaient une barrière pour traverser d'un champ à un autre, et semblaient se diriger vers la route.

— Mary, Mary! que ferons-nous s'ils viennent ici? demanda la tremblante Mrs Kay.

Mary se leva, prit sa cruche, et dit qu'elle pourrait s'abriter en sûreté à l'ombre du moulin de Warden, sur la gauche, et qu'elles auraient une autre chance, en cas que la source coulât, puisqu'elles repasseraient par là pour revenir à la maison. Mrs Kay ne pouvait croire qu'il serait parfaitement sans danger de retourner dans leurs maisons aussitôt que le jour serait venu, et que ces hommes qui, évidemment, venaient de faire l'exercice, auraient été dispersés par l'aube du matin.

Les deux femmes se glissèrent à l'ombre du mur, puis elles franchirent ouvertement la partie du terrain éclairé par la lune qui se trouvait entre elles et le moulin. Avant qu'elles n'atteignissent les degrés qui, par hasard, se trouvaient à l'ombre, Mrs Kay n'avait presque plus le courage de marcher, et sa terreur ne fut pas diminuée par l'apparition d'une personne qui se tenait sur le degré le plus élevé, et les regardait du haut de l'escalier.

— Asseyez-vous tranquillement, dit Mary, qui commença à monter jusqu'à ce qu'elle vît Warden, le meunier, qui descendait pour s'informer de ce qu'elles

voulaient. Elle lui raconta en peu de mots ce qui les avait amenées sur sa propriété.

— Ainsi vous attendez de l'eau, répondit-il, et moi je cherche du vent; depuis trois semaines nous n'avons pas eu la moindre brise, et depuis longtemps avant, pas une brise de quelque durée. Les boulangers nous tourmentent et nous tiennent hors de notre lit, à chercher dans le ciel le plus petit indice qui nous puisse annoncer du vent.

— Et avez-vous jamais vu, monsieur, demanda la tremblante Mrs Kay, un spectacle comme celui qui nous a fait venir jusqu'ici, un spectacle comme celui qui a lieu dans le champ là-bas?

— Quoi, l'exercice de nuit? oh oui, bien souvent, encore que ceux qui s'y livrent n'aient pas su que je les regardais. Dans les nuits où il y a de la lune, ils ne sont jamais venus assez près pour que je pusse reconnaître leurs figures, en sorte que je suis censé n'avoir rien vu; mais je m'amuse à voir comment ils portent leurs piques et apprennent à s'en servir. D'ici j'entends parfaitement le commandement quand l'air est aussi calme, et une fois ils sont venus jusque sur cette rampe; la nuit était trop noire pour qu'ils me vissent, mais je les ai entendus buter sur ces marches mêmes où vous êtes assise, Mrs Kay.

— Jusques à quand supposez-vous que cela durera, M. Warden?

— Jusqu'à ce que le prix du pain ait baissé, ou peut-être jusqu'à ce qu'ils aient brûlé un moulin ou deux. Il est fort heureux pour vous et les vôtres, Mrs Kay, que la fonderie d'Oliver ne soit pas encore mise au ban. La flamme s'en échappe nuit et jour, et je n'entends pas de menaces et de malédictions contre elle, comme on en profère contre les moulins. Il est

heureux pour vous et les vôtres que Kay soit occupé dans les métaux, au lieu de travailler au moulin; il se porte bien, j'espère?

Mrs Kay ne répondit pas, et l'on découvrit que ce n'était pas sa faute; elle n'était pas en état de dialoguer; la crainte et la fatigue avaient été plus fortes qu'elle; elle était là, étendue, faible et gémissante, s'appuyant sur la barrière.

— Elle n'est pas forte, dit Mary, avez-vous par hasard, dans votre moulin, quelque chose pour la faire revenir? ma cruche est vide.

Warden l'éventa avec son chapeau, n'ayant pas à sa disposition d'autre rafraîchissement à lui offrir, et il continua la conversation avec Mary pendant ce temps, pour donner à la pauvre femme celui de revenir. Il dit que ce n'était pas seulement contre les moulins et les machines que les bandes se formaient et s'exerçaient. Dans plusieurs endroits elles avaient renversé des magasins de blé, et on disait même que les greniers de Kirkland étaient menacés par celle-là même qu'ils avaient devant les yeux. Si ces gens-là croyaient réellement que c'était faire un tort au public que d'avoir du blé en magasin, quand le blé était cher, il n'était pas étonnant qu'ils en voulussent à Kirkland et à quelques autres qui jouissaient de plus de crédit, sans avoir autant fait et autant souffert pour l'acquérir; il demandait ce que le pays serait devenu sans des hommes comme Kirkland, après trois mauvaises années successives?

— Votre moulin n'aurait rien à faire, dit Mary, si de temps en temps on ne vous amenait du blé d'un côté ou d'un autre. Mais est-ce que ces hommes que nous voyons en veulent réellement aux greniers de

Kirkland ; je serais fâché de croire qu'ils méditent quelques mauvais desseins.

— Ils ne peuvent avoir que de mauvais desseins, pour se réunir armés, et à cette heure de nuit; toutefois il est trop tard, je crois, pour qu'ils puissent aller si loin. On assure que la machine à battre de mon beau-père est condamnée.

— Et lui, qu'est-ce qu'il en dit?

— Oh! il jure contre les gens de ce qu'ils ne sont pas contents quand il l'est, lui; pour moi, je trouve que ce ne serait pas cette année un aussi grand malheur qu'une autre, vu qu'il y aura bien peu de blé à battre; non pas que j'approuve le moins du monde de pareilles façons d'agir, mais quand les gens sont si malheureux du haut prix des denrées et de l'incertitude de la paix, que pouvez-vous attendre?

— Vous parliez de reconnaître les figures, est-ce qu'il y a dans ce champ quelques-uns de ceux que nous pouvons connaître?

— Voulez-vous parler des gens de Sheffield ou des gens de notre village?

— De tous les deux.

— Il y a indubitablement beaucoup d'hommes venus de Stockport et d'au-delà du comté de Leicester, qui çà et là fomentent le mécontentement et enseignent l'exercice; mais on dit que parmi eux, il y a aussi bon nombre de nos voisins. Qu'y a-t-il de plus vraisemblable que ceux qui n'ont point eu leur ventre plein pendant le jour, cherchent à s'occuper pendant la nuit, de quelque chose de plus amusant qu'un lit sans sommeil ou que des rêves de pain à bon marché? C'est précisément ce que vous avez fait vous-même, et ce que Mrs Kay eût mieux fait de ne pas faire, à ce qu'il paraît.

Allons, Mrs Kay, comment vous trouvez-vous? êtes-vous en état de marcher maintenant?

Mrs Kay était en état de marcher et d'adresser cent questions, chemin faisant, sur la cause de la terreur qu'elle avait éprouvée, et la durée probable des malheurs qui l'avaient réduite en cet état, deux sujets sur lesquels le meunier ne pouvait lui donner de réponses bien satisfaisantes.

La source était toujours sèche, mais Mary préféra continuer à y monter la garde, jusqu'à ce que les enfants vinssent le matin prendre sa place. Le meunier reconduisit Mrs Kay jusqu'à ce qu'elle fût près des feux de la fonderie, et puis il coupa à travers champs pour retourner chez lui, espérant qu'à l'avenir son moulin ne servirait plus de refuge à des femmes effrayées.

Mary attendit en vain, et son attente fut d'autant plus pénible, que par intervalles elle se figura qu'elle ne serait pas vaine; plus d'une fois après la lune couchée, elle se persuada, en prêtant une oreille attentive, qu'elle entendait le murmure de l'eau qui approchait, et quand elle s'endormit un moment, elle se tourmenta dans son rêve de ce qu'elle n'avait qu'une seule cruche à remplir, tandis que l'eau inondait tous les bords de la fontaine. Il ne lui en fallut pas moins revenir à la maison avec cette même cruche vide, quand le village fut debout et éveillé, et que le soleil frappa, brûlant, sur le gazon desséché, et se réfléchit, éclatant, sur les murs et le cailloutage de la route poudreuse.

A la porte elle rencontra une voisine, Mrs Skipper, la boulangère du village, qui lui fournit un usage à faire de sa cruche.

— Eh bien, Mary Kay, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Rien de particulier, Mrs Skipper; êtes-vous venue pour nous dire que le pain est augmenté?

— Oui; j'en suis fâchée, et je voudrais que vous puissiez changer de figure avec moi, Mary, et alors les gens ne me tourmenteraient plus comme ils le font, quand je leur dis que le pain est augmenté.

— Quand nous changerions de figure, je ne vois pas ce que cela changerait au prix du pain.

— Oh! c'est qu'ils me disent que j'ai des couleurs fraiches, etc., etc..., ce qui prouve que je me nourris bien, quelque cher que je vende aux autres, comme si c'était moi qui suis cause que le pain est cher; comme si le blé ne l'était pas pour les boulangers aussi bien que pour les autres, comme s'il n'y avait pas une taxe du pain à Londres.

— Et comme si vous vous souciiez le moins du monde qu'on vous trouve belle femme, ajouta Kay, qui survenait au milieu de la conversation pour déjeûner.

— Oh! vous êtes belle, très-belle, dit le petit John Kay, regardant d'un air suppliant la bonne figure de Mrs Skipper. — Elle se baissa pour lui donner un gros baiser, et lui promit qu'il aurait un gâteau d'un sou quand il viendrait la voir.

— Faites donc attention, maître John, vous allez me faire renverser mon cidre, mon garçon. Allons, Mary, tendez votre cruche, oui, c'est pour vous, pour vous tous; vous en donnerez une goutte à John, j'en suis sure. Oui, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir, maintenant qu'il est si difficile de se procurer quelque chose de bon à boire. Goûtez-moi cela, M. Kay; n'est-ce pas qu'il est bon? Il m'a été envoyé par un de mes cousins, et j'ai cru devoir vous en apporter un peu, surtout ayant à vous annoncer que le pain est

augmenté. Le voilà à 19 pence (1 fr. 90 c.) maintenant ; qu'est-ce que vous dites de cela, Mary?

A son ordinaire, Mary ne disait rien ; elle ne croyait pas que des paroles pussent améliorer des affaires de ce genre ; en outre, il était temps qu'elle s'occupât de purifier l'eau infecte qu'il leur fallait boire, s'ils voulaient boire quoi que ce fût. Elle vida dans sa cruche le cidre clair et frais de Mrs Skipper, et lui rendit la sienne avec un regard moins indifférent que son geste.

— Ce que je dis, reprit Kay, c'est que si le pain est augmenté, il faut que nos salaires augmentent ; nous sommes tous unanimes là-dessus. — Un homme ne peut pas vivre pour moins que ce qui peut suffire à le tenir en vie, sans parler de ce qui peut lui conserver des couleurs fraîches. Il n'est aucun de nous qui puisse se vanter d'en avoir.

— Comment va votre femme, M. Kay? elle m'a paru assez mal quand je l'ai vue il y a deux jours.

— Oh! elle est assez chétive ; elle n'était pas déjà bien forte quand vous vivions dans l'aisance, relativement à notre existence actuelle, et maintenant elle tombe sensiblement ; je ne crois pas que John ait le courage de l'appeler une bien belle femme, n'est-ce pas, John?

— John, dit Mary, portez un verre de cidre à votre mère ; si elle est éveillée, dites-lui que je suis de retour, et que je prépare le déjeûner.

— Voilà qui est bien, Mary, dit Mrs Skipper, vous avez un talent particulier pour indiquer aux gens ce qu'ils ne devraient pas faire ou dire. Je m'en vais à mes affaires pour vous laisser aux vôtres ; envoyez un des enfants après moi pour que je lui donne un beau petit pain tout chaud pour votre sœur ; on va précisément

tirer le pain du four, et ayez soin de me faire savoir si elle trouve le cidre de son goût.

— Dans tous les cas, répliqua Kay, si elle ne se sent pas d'appétit pour votre petit pain, nous ne vous le renverrons pas, je vous le promets. Depuis quelque temps, elle a pris l'habitude de ne rien toucher au déjeûner; on ne saurait en dire autant de moi quand j'ai passé toute la nuit à fondre. Quelqu'un mangera votre petit pain et vous en sera reconnaissant.

— Cela veut dire que je puis en envoyer deux, mais...

Kay protesta que ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire; Mrs Skipper expliqua sa position difficile, et Mary annonça le déjeûner.

— Je ne sais trop si on peut appeler cela un déjeûner, Mrs Skipper, dit Kay; ce n'est pas pour dire du mal de votre pain, mais il fut un temps où je pouvais le manger plus tendre, en plus grande quantité et avec un morceau de quelque chose pour en relever le goût. On trouve le pain meilleur quand on peut couper à sa fantaisie, et y revenir, que quand il en faut prendre juste telle quantité et pas davantage.

— Je voudrais, dit Mrs Skipper, que vous vissiez tout ce que je vois, moi, de pauvres créatures qui ne peuvent pas s'en procurer du tout, — pas le plus dur, le plus petit pain, pour essayer s'ils le trouveraient de leur goût. Si la récolte de pommes de terre manque, je ne sais pas ce qu'elles deviendront ni moi non plus, si elles continuent à regarder tout le jour à la fenêtre de ma boutique. Je n'ai pas le cœur d'en retirer le pain qu'elles suivent des yeux, sans en jeter un petit morceau dans la bouche de leurs enfants.

Là-dessus, essuyant les larmes de ses beaux yeux noirs et brillants, la veuve Skipper s'en retourna d'où

elle était venue, caressant le long du chemin l'enfant qui l'accompagnait pour rapporter le petit pain.

Avant de se mettre à son frugal repas, Kay monta pour railler sa femme sur ce qu'elle avait vu, et ce qui l'avait si fort alarmée dans sa dernière expédition. Il l'engagea à prendre courage au lieu de se laisser abattre comme elle semblait disposée à le faire. Elle était levée, mais elle ne lui parut pas bien éveillée, car elle ne disait pas grand' chose, et ne paraissait pas comprendre ce qu'il lui disait. Il lui dit qu'elle aurait mieux fait de dormir une heure de plus.

CHAPITRE II.

LA VEILLE D'UNE MOISSON.

Mary avait raison de penser qu'il y avait chance pour les blés, dans le pays bas, si la pluie tombait sans retard. Au moment où les moutons des marais de l'ouest avaient tondu la dernière motte de gazon dans les fossés, ils furent rassemblés par le berger pour prévenir les orages qui s'amoncelaient au sommet des monts Wharnside et Pennygant. Tandis qu'ils se tenaient tremblants et bêlants, les bœufs, dans la vallée, quittèrent les marécages et cherchèrent l'abri des arbres qui pliaient en bruissant. L'œil de l'homme se tournait avec satisfaction sur les ailes des moulins dont l'inactivité avait si longtemps fatigué son attente.

Ni le vent, ni la pluie qui suivit, ne plurent à tout le monde, non plus que tout autre vent, toute autre

pluie. L'ouragan fit des ravages dans les jeunes plantations de M. Fergusson ; il y jeta à terre des milliers de jeunes arbres qui n'étaient plus propres qu'à faire du feu tout au plus. D'autres arbres, mais ceux-là parvenus à tout leur développement, jonchèrent la pelouse de l'abbaye. Ce fut une source de lamentations pour les membres plus âgés de la famille, et de plaisirs pour les enfants qui passèrent des heures entières à voir les bûcherons débiter ces ornements tombés du patrimoine qui devait être le leur. Il n'y eut pas une blanchisseuse, à quelques milles à la ronde, qui n'eût à déplorer la disparition d'un bonnet ou d'un mouchoir, et puis il serait impossible de compter les cheminées qui finirent ce jour-là.

Cependant les meuniers et leurs garçons s'empressèrent gaiment, comme le font les matelots quand la brise fraichit après un long calme. Les bonnes ménagères délogèrent de leurs tonneaux à eau les insectes malpropres, et nétoyèrent leurs robinets pour ne pas perdre les premières gouttes. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la pluie ne tomba pas par gouttes, mais par nappes entières. Il n'y eut pas de laine tissée ou non tissée qui pût sauver le berger et les moutons d'être trempés jusqu'à la peau. Les arbres devinrent d'excellents bains d'arrosoir pour les chevaux et les vaches qui s'étaient refugiés dessous. On découvrit dans les toitures de tuiles ou de chaume bien des défectuosités qu'on n'avait pas soupçonnées jusque-là ; tout le monde prit un air triste dans la ferme d'Anderson, les canards excepté ; car on craignit que les blés, déjà si maigres, ne fussent couchés de manière à ne se point relever. Aussitôt que l'orage eut cessé, il se présenta un spectacle assez triste ; dans le village tout était sale, parce que la fumée des hauts fourneaux s'y était rabattue ; dans la

campagne tout était sale et boueux jusqu'à ce que les eaux, se retirant dans les fossés, permissent à la verdure de se montrer, et même alors les avoines et les blés couchés n'avaient guère meilleure mine que dans la sécheresse. Les propriétaires et les fermiers se rencontrèrent en faisant leur ronde, mais ne purent s'accorder sur les probabilités de la moisson qui approchait. M. Fergusson espérait qu'un jour ou deux amèneraient une grande différence dans l'aspect des champs, tandis qu'Anderson était certain qu'il était trop tard pour que les blés pussent revivre sous la pluie la plus douce, et que certainement on verrait qu'ils avaient été détruits et balayés par les flots descendus des montagnes. Ni l'un ni l'autre ne pouvait prouver son dire jusqu'à ce que la moisson fût venue.

Alors, il se trouva que tous deux avaient raison. Dans le haut pays, les produits valurent à peine le soin d'être emportés, tandis que dans le pays bas, il y eut de quoi occuper un peu mieux les chevaux et les charrettes, et même dans ce cas, il y eut plus de glaneurs que de moissonneurs, et les artisans qui vinrent le soir voir ce qu'on avait fait, convinrent avec les Irlandais désappointés et obligés d'aller chercher plus loin de l'ouvrage, qu'en somme, la récolte serait de beaucoup au-dessous d'une année ordinaire.

Les champs de blé les plus favorisés ne présentèrent pas ces tableaux accoutumés de contentement et de paix.

— Dehors, dehors! s'écria Anderson à une troupe de petits garçons et de petites filles qui se pressaient sur ses talons, au moment où il entrait dans un champ où les gerbes n'avaient pas encore été enlevées; combien de fois me donnerez-vous la peine de vous chas-

ser? ne pouvez-vous pas attendre qu'on ait enlevé le blé ?

Aux tournoiements de sa canne les intrus se mirent à fuir et se heurtèrent les uns les autres à la barrière, dans leur empressement à sortir. Mais ils revinrent l'un après l'autre, se tenant derrière lui, comme l'araignée qui guette une mouche, jusqu'à ce qu'ils pussent se baisser derrière un tas de dix gerbes, et y fourrager à loisir. Suivant l'exemple des enfants, une femme se hasarda à franchir la barrière ; une autre entra par une brèche de la haie, dans un moment où le fermier avait le dos tourné, et l'on vit poindre la tête de deux ou trois hommes au-dessus d'un mur. Il était clair que personne ne gardait souvenir du dixième commandement, si ce n'était Anderson lui-même.

— Vous voilà encore, polissons ! s'écria-t-il, enlevant par le collet de sa veste un jeune garçon qui se cachait entre deux gerbes ; vous êtes positivement le même drôle à qui j'ai dit deux fois d'aller dans le champ plus bas ; il y a assez de place pour vous.

— Mais il n'y a pas de blé dans ce champ, monsieur.

— Blé ou non blé, vous allez y aller, et on fera de vous un exemple pour retenir ceux qui pillent ainsi mes gerbes. Holà ! Hoggets, prenez-moi ce garçon, conduisez-le dans le champ voisin et donnez-lui le fouet d'importance, en présence de tous les autres.

— Oh, non, non, non ; pardon, pardon, s'écriait l'enfant ; ma mère m'a dit que je n'aurais pas à souper ; — mon père m'a dit qu'il me battrait si je ne glanais pas comme il faut ; je ne veux pas aller dans ce champ ; je vous dis que je ne veux pas. Oh, monsieur, ne me faites pas battre, demandez à papa si ce n'est pas vrai.

Mary Kay se présenta pour intercéder ; le petit garçon était son neveu, et elle pouvait assurer à M. An-

derson qu'on avait dit à John de ne pas revenir à la maison sans son plein tablier de blé.

— En ce cas, que ses parents soient responsables de la correction qu'il va recevoir, et ils le sont, eux qui enseignent ainsi à leur enfant à voler. Je ne puis pas me laisser dépouiller uniquement parce qu'il leur plaît d'être dur envers leur enfant, et je vous déclare qu'il faut mettre un terme à ce pillage. Cette année où la moisson est médiocre, au moins, je perds plus que jamais par un glanage illégitime. Encore une fois ses parents répondront de la leçon qu'il va recevoir. Moggets, emmenez-le.

— Ne feriez-vous pas mieux, demanda Mary, d'envoyer Moggets fouetter le père et la mère? cela serait plus juste, je pense.

— Oh oui, je vous en prie, monsieur, s'écria John, d'un ton suppliant, je me charge de conduire Moggets.

— Vous en seriez bien capable, et votre tante trouverait encore quelque excuse pour m'empêcher de fouetter ceux-là aussi.

— Il serait possible que j'y essayasse, dit Mary; ils pourraient se jeter sur les circonstances qui leur ont fait convoiter votre blé. Ce n'est pas qu'ils se soient couchés une nuit sans souper, c'est que cela leur est arrivé toutes les nuits; au lieu de ces coups une fois donnés, dont vous menacez ce pauvre garçon, c'est la verge du besoin qui les a frappés des semaines et des mois entiers.

— Je suis fâché d'apprendre ceci, et s'ils s'adressent à moi et qu'ils me demandent du secours d'une manière convenable, il est possible qu'ils en obtiennent; mais quant à laisser piller ma propriété, sous prétexte qu'ils sont pauvres, ce serait une faute, dans l'intérêt de cet enfant et dans l'intérêt de tous les autres qui

voudraient suivre son exemple. Ainsi qu'on l'emmène et qu'il ait son affaire.

Mary était loin de vouloir défendre le glanage des gerbes entières, et également loin de supposer que quand son frère et sa sœur avaient ordonné au petit garçon de rapporter son tablier plein de blé, ils eussent pensé qu'il s'y prendrait ainsi pour exécuter leur commandement. M. Anderson pouvait être parfaitement sûr que Kay et sa femme ne viendraient pas lui demander d'une manière convenable, pour se servir de son expression, et qu'ils se tuaient à gagner en travaillant. Quant au petit garçon, elle pensait que le priver de ce qu'il avait glané, ou tout au plus lui donner le fouet en particulier, suffirait pour lui faire garder les commandements de Dieu, tout en obéissant aux ordres de ses parents. Anderson persista dans l'opinion contraire, et apercevant dans le moment même cinq ou six petites têtes qui sortaient de derrière autant de gerbes, il insista pour que l'enfant fût fouetté. Moggets l'empoigna donc, le jeta sur son épaule, malgré sa résistance et ses cris, et disparut avec lui derrière le mur, tandis que le fermier donnait la chasse aux autres petits voleurs, et par forme de punition les envoyait voir fouetter leur camarade. Mary les arrêta un instant pour qu'ils fussent témoins qu'elle restituait aux gerbes les poignées que John en avait arrachées, et puis elle les suivit afin de faire tout ce qu'elle pourrait pour son pauvre neveu, dans son agonie.

Quand elle le rejoignit, elle vit que cette agonie était d'un genre plus mixte qu'elle ne s'y serait attendue. Il passait alternativement de l'espérance à la crainte. Ses narines tremblantes et ses sanglots rapprochés disaient assez ce que sa terreur avait été, tandis que ses yeux levés et ses efforts pour se calmer attestaient l'es-

poir de se voir délivré. Deux jeunes dames à cheval regardaient d'un air de compassion le petit coupable, et s'entretenaient avec Moggets qui touchait son chapeau à chaque mot et déjà avait descendu l'enfant de la position disgracieuse où il le tenait. Les demoiselles Fergusson lui demandaient seulement de surseoir jusqu'à ce qu'elles eussent vu M. Anderson, et qu'elles eussent essayé d'en obtenir grâce pleine et entière. Moggets ne pensa pas pouvoir se permettre de résister au désir de deux personnes comme celles-là.

L'affaire fut donc discutée, commentée de nouveau; le fermier insista sur ce point que le vol de blé était plus que jamais tentant pour les pauvres, le pain de quatre livres se vendant un shilling et 8 pence (2 f.). Il ajoutait que plus la tentation était forte, plus le châtiment devait être exemplaire. S'il avait pu fournir du blé en abondance à tous les mangeurs de pain, de manière à obvier à la tentation, il l'eût fait volontiers, pensant qu'il valait mieux prévenir que punir, mais puisqu'il n'était pas assez riche pour cela, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de décourager ceux qui se sentaient portés à céder à la tentation. Dans l'espèce particulière, comme le petit garçon avait déjà été bien puni par la publicité de son arrestation, par son envoi derrière le mur et l'attente où il devait être de recevoir le fouet, il y avait assez de fait pour l'exemple, et John était libre de se sauver à la maison, aussi vite qu'il le voudrait.

— Ce ne sera pas bien vite, dit Mary, puisqu'au bout de sa course, il doit être battu par sa mère pour revenir le tablier vide. J'ai entendu dire, monsieur, par quelqu'un qui s'y connaît, que nos paysans sont traités positivement comme cet enfant. On les pousse à des extrémités par le manque d'aliments, on les force, pour ainsi

dire, à en voler par ruse ou par violence, et puis on les punit et on les couvre de honte. Toutefois, il y a une différence ; vous ne pouvez empêcher vos voisins d'être dans le besoin, mais quand il s'agit d'un peuple entier, le gouvernement le pourrait.

— C'est Chatam qui vous a mis cela dans la tête, cela ressemble à sa manière de parler; mais je voudrais bien qu'il n'envenimât pas les affaires, comme s'il se passait quelque chose de plus irritant, en ce moment, pour la nation, que ce qui s'est toujours vu depuis que les hommes se sont réunis en sociétés, dans lesquelles se trouvent toujours nécessairement, çà et là, quelques malfaiteurs.

— J'espère, dit miss Fergusson, qu'il n'y a pas toujours eu, qu'il n'y aura pas toujours des scènes semblables à celles qui viennent de se passer ici. Le champ que l'on appelle des Taillis, était vert et doux comme un velours hier au soir; ce matin, au point du jour, il était fané et foulé aux pieds. Les instigateurs et les fomenteurs de violences y ont passé la nuit, les registres de la justice de paix de mon père montreront que la honte et le châtiment dont parle Mary suivent de près la misère, cause première de tous ces crimes. J'espère que M. Anderson ne croit pas que ce soit là un état naturel, l'état dans lequel doivent vivre toujours les hommes qui se réunissent pour jouir en commun des avantages de la société.

Anderson dit qu'un temps viendrait où les hommes ne seraient plus assez fous pour chercher dans des rassemblements tumultueux et nocturnes, un remède à des accidents naturels qui doivent se renouveler de temps en temps, et qu'alors les devoirs de M. Fergusson, comme juge de paix, deviendraient moins difficiles à remplir. Les dames pensèrent que le plus sûr moyen

de prévenir cette folie serait d'obvier à la disette.

John s'était glissé devant leurs chevaux, apprenant qu'elles allaient rejoindre leurs frères qui, depuis le matin, chassaient le coq de bruyère. Le pauvre garçon se prit à penser qu'en suivant les traces de ces messieurs, le bonheur voudrait peut-être qu'il attrapât quelque chose qui parât, pour son retour à la maison, le mauvais effet que produirait le peu de succès qu'il avait obtenu comme glaneur. Il était possible qu'un oiseau blessé ou deux eussent été laissés par les chasseurs, et que ses parents qui n'avaient pas de pain, soupassent de gibier, circonstance qui n'avait rien d'extraordinaire dans un pays où les animaux parqués dans une réserve, sont mieux nourris que les habitants d'un village. A moitié résolu de tenter la fortune de l'autre côté des collines et de ne jamais affronter ses parents jusqu'à ce qu'il eût trouvé un coq noir, John plongea dans le marais, gardant les dames en vue à distance, comme pour le guider dans le chemin que les chasseurs avaient dû suivre. Il n'avait pas le pied assez leste pour continuer longtemps cette course inégale. Les cavalières disparurent dans la poussière ; rien de vivant ne se présenta sur son chemin, mais bien des choses inanimées prirent pour lui l'apparence décevante d'un oiseau ; nulle part il ne put trouver une pièce d'eau où se désaltérer, ses jambes plièrent sous lui, et quand il se prit à penser combien loin il fallait qu'elles le portassent encore avant qu'il ne trouvât un abri au nord, au midi, à l'est, à l'ouest, il se prit à pleurer.

Les larmes ne coulent pas longtemps quand on est libre d'en verser ; c'est la contrainte ou l'interruption qui rendent difficile à un enfant de s'arrêter quand il s'est mis à pleurer. John n'avait pas cette contrainte, et point d'autre interruption que la vue d'une lumière

çà et là dans le village en bas, où la visite occasionnelle d'un mouton qui venait, sans faire de bruit, le regarder, et puis s'en allait. Au moment où la rosée du soir commençait à se faire sentir sur sa figure, il bâillait plutôt qu'il ne pleurait ; et quand il se leva de dessus le gazon, ce fut autant par le désir de se mouvoir de nouveau, que par l'anxiété de savoir ce qu'il deviendrait cette nuit. Il entendit des bêlements réitérés au moment où il quittait le lieu de son repos temporaire. Une trentaine de moutons passèrent devant lui, lui donnant l'espoir que le berger n'était pas loin. Effectivement, il ne fut pas longtemps avant que de le voir descendant une petite colline à l'ouest, et, à la grande satisfaction de John, il se trouva que c'était une connaissance, Will (1) Mookey, qui demeurait près de la famille Kay avant qu'il n'entrât au service de l'herbager Wilkins.

— Jusqu'à quelle heure serez-vous dehors, Bill ? Ce fut la première question de John.

— Jusqu'à quelle heure ! mais jusqu'à ce qu'il soit de bonne heure demain matin. Voilà ma chambre à coucher pour cette nuit, et je vais m'y étendre dès que j'aurai vu ce qui se passe sur la rivière là-bas. Regardez en bas, au-dessous de la forge. — Ils se tiennent tranquilles en ce moment, ou bien le vent ne chasse pas de ce côté ; s'il tourne, vous pourrez entendre ce que j'ai entendu.

— Mais parlons du coucher, dit John ; je suis mortellement fatigué, et j'ai loin à aller pour retourner chez nous. Ne pourriez-vous m'accorder un coin dans votre hutte jusqu'au matin ?

— Ma foi, je ne sais pas s'il y aura assez de place ;

(1) Will, abréviation pour William (Guillaume).

j'ai promis à deux de mes brebis mères de leur donner asile, et cet agneau est trop petit pour le laisser seul ; je ne sais trop s'ils vous laisseront un petit coin pour vous.

John promit qu'il laisserait les brebis choisir leur coin, et qu'il se contenterait de la place quelconque qu'elles voudraient bien lui laisser, expliquant qu'il avait besoin de sortir de bonne heure pour glaner, et qu'en couchant là, de ce côté du champ d'Anderson, cela lui sauverait le trajet d'un grand mille. Il ne dit rien, quant à présent, de la faim qu'il éprouvait, de peur que cette circonstance ne fût une objection à ce que Will acceptât l'honneur de sa compagnie. Toutefois, l'objection se présenta spontanément à l'esprit prudent de Will.

— J'espère que vous avez votre souper avec vous, mon garçon, autrement vous feriez mauvaise chère ici.

— N'importe le souper, dit John, essuyant ses yeux avec la manche de sa veste, je m'en suis assez souvent passé depuis quelque temps.

— Comme bien d'autres. Si vous ne tenez pas à souper, tant mieux pour vous ; il ne m'en reste qu'un bien maigre pour moi, j'avais si faim à dîner! et il n'y a dans ce pot que juste ce qu'il faut de pain et de lait pour l'agneau.

— Est-ce que je ne pourrais pas cueillir de bonne petite herbe bien fraîche, qui lui ferait autant de bien ; oh, je vous en prie ; le joli petit animal, j'aurais plaisir à le nourrir.

L'offre fut refusée avec dédain, et il lui fut répondu qu'il pouvait nourrir tous les autres agneaux si cela lui convenait, mais qu'il lui était défendu sur sa tête de toucher à ce précieux nouveau-né.

John aurait eu plutôt envie de brouter lui-même,

que d'aider toute autre créature à manger ce dont il ne pouvait pas prendre sa part. Ensuite il lui vint à l'idée de proposer un marché. Il dit que la nuit lui paraissait devoir être froide; Will convint qu'elle n'annonçait pas devoir être très-chaude. John avait le gros tablier de sa mère, et il le prêterait volontiers à Will pour envelopper le petit agneau, en échange d'un peu du pain et du lait destinés à celui-ci. Mais Will avait un beau gros manteau de laine, dont un coin était toujours destiné au plus jeune agneau du troupeau. Tandis que John préparait quelque nouveau moyen d'attaque, il entendit le pas adouci des chevaux sur l'herbe, et le bruit qu'ils faisaient quand, par hasard, ils rencontraient un caillou. Will, faisant un salut qui se perdait dans l'obscurité, s'enhardit à demander si les gentlemen avaient fait bonne chasse.

— Excellente, répondit l'un des jeunes gens, si nous avions pu mettre dans la gibecière tout ce que nous avons abattu, mais les voleurs paraissent ici aussi nombreux que les buissons; il y avait tant de promeneurs sur nos pas, que nos chiens ne pouvaient courir assez vite quand nous abattions plus d'une pièce à la fois.

— Il y aura plus d'un bon souper de mangé ce soir par ceux qui chassent sans tirer un coup de fusil, dit l'autre, M. Fergusson; mais je leur fais bien volontiers cadeau de la poudre et du plomb que j'ai dépensés à leur profit.

Le cœur de John bondit, en pensant combien il aurait voulu être au nombre des chasseurs dont parlaient les gentlemen, surtout puisque celui-ci témoignait ne leur en pas vouloir.

Ces dames s'étaient arrêtées pour écouter dans le lointain un bruit semblable à celui dont Will avait déjà parlé. La plupart des lumières étaient éteintes dans le

village, et il semblait y avoir beaucoup de mouvement au-dessous de la fonderie; on en pouvait juger chaque fois que les soufflets, fermant leurs grosses joues, envoyaient des jets de flamme éclairer les bords de la rivière. Will fut d'opinion que les gens étaient impatients d'avoir du blé, peu disposés à attendre que Kirkland ouvrît ses greniers et déchargeât ses bateaux. Il avait été question de se rendre sur la rivière, à l'endroit où les bateaux déchargeaient, et de demander la distribution du blé sur le lieu même. C'était probablement ce qui se passait en ce moment à la maison de Kirkland, et ce qui devait avoir lieu à quelques milles plus près, vers l'embouchure de la rivière.

— S'il en est ainsi, il est temps que nous partions, s'écria l'un des gentlemen; nous ne devons pas souffrir que Kirkland soit ainsi pillé, dans son intérêt d'abord, et puis dans l'intérêt même de ses agresseurs; allons, Charles, ces demoiselles seront en sûreté avec Jackson; courons au village; écoutez, petit garçon, vous connaissez la maison d'Anderson, vous connaissez Anderson lui-même.

John secoua la tête et confessa qu'il connaissait M. Anderson.

—Fort bien, voici un shilling pour vous (1 f. 25 c.); courez chez M. Anderson, dites-lui, de ma part, de venir en toute hâte nous rejoindre chez Kirkland avec ses hommes les plus sûrs, si toutefois il en a auxquels il puisse se fier. Eh bien, partez donc; qu'est-ce que vous attendez?

— S'il était déjà parti, monsieur?

— Dans ce cas, envoyez votre père, si votre père n'est pas un âne, comme la plupart des hommes de ce pays.

John entendit une des jeunes demoiselles répriman-

der son frère pour cette expression, et lui rappeler que rien ne fait pousser les oreilles aussi vîte que d'avoir l'estomac vide. John réfléchit un moment, et se demanda si les oreilles de son père avaient réellement allongé depuis que la famille était en proie au besoin. Involontairement il porta la main à sa propre tête, puis se présenta la question de savoir s'il offrait à Will un prix avantageux du pain et du lait de l'agneau, ou s'il attendrait pour changer sa pièce sur le comptoir de Mrs Skipper. Une réprimande assez vive du jeune homme qui venait d'acheter ses services le fit partir à toutes jambes, rappelant son courage pour affronter la figure du fermier, et se consolant à l'idée d'un beau morceau de pain blanc que Mrs Skipper allait lui donner avec l'un de ses plus gracieux sourires.

Hélas! Mrs Skipper n'avait plus ce soir-là de gracieux sourires, non pas même pour John, encore moins pour tout autre qui n'eût pas eu une opinion aussi arrêtée sur la beauté de la venue. Anderson avait eu l'air aussi grave que John avait pu s'y attendre, soit à cause de son message, soit par le souvenir de son offense récente; mais la gravité du fermier n'était rien, en comparaison de la terreur de la boulangère. Elle gourmandait tout le monde autour d'elle, elle courait d'un voisin à un autre, demandant si elle devait barricader ses fenêtres, et ne faisait nulle attention à John qui lui demandait un pain de deux sous, tellement qu'il allait se servir lui-même et jeter le shilling dans le tiroir. Mrs Skipper le relança d'importance quand il lui demanda sa monnaie, et lui tourna le dos de manière à lui faire croire qu'il avait fait un marché plus coûteux que s'il s'était procuré à haut prix le pain et le lait de l'agneau. Cet état, où se trouvait la veuve, n'était pas sans cause. Un ami avait quitté le

bord de la rivière pour l'avertir que les gens rassemblés autour des greniers de Kirkland, avaient proposé que, dans le cas où l'expédition manquerait, les plus affamés se soulageraient dans la boutique de la boulangère. Il lui paraissait que la menace serait exécutée, car que Dieu lui pardonne d'en être chagrine, Mrs Skipper apprenait que Kirkland était préparé à repousser une attaque.

Un champion parut bientôt dans la personne de Kay, qui était à peu près le seul homme du village qui ne fût pas occupé dans la tumultueuse expédition. Les femmes vinrent en quantité, et les enfants se tenaient comme des grands-gardes, à distance; mais les femmes étaient de pauvres consolatrices, et les enfants se sauvaient chaque fois qu'on leur voulait confier un message. Mary était là, et son indifférence pour le danger servait autant que le courage que son frère lui promettait à en rendre à Mrs Skipper. Tandis qu'on enlevait la partie la plus précieuse des marchandises pour la serrer dans des cachettes sûres, et qu'on mettait en étalage les pains les plus rassis, afin qu'ils fussent volés les premiers, la belle veuve ne put s'empêcher de reprocher à Mary son indifférence pour le malheur de ses amis. Mary ne répondit pas, mais son frère déclara que c'était une justice à lui rendre, que, si elle était indifférente pour le malheur des autres, elle l'était pour les siens propres. Il ajouta que Chatham se donnait beaucoup de mal sur le bord de la rivière, où il avait tout le monde pour l'écouter, excepté celle qui eût été si fière d'écouter les bonnes choses qu'il disait. Lorsque Mrs Skipper serait de sang froid, elle verrait que Mary lui rendait en ce moment beaucoup plus de service que ceux qui avaient l'air de s'échauffer davantage. Mrs Skipper demanda un million de pardons; certes elle ne

valait pas la peine que Mary s'occupât d'elle, et elle était prête à se couper la langue avec les dents, pour se punir de ce qu'elle avait dit. Toutefois, cette catastrophe n'eut pas lieu, parce que Mary n'exprima aucun désir à cet effet.

Mrs Skipper n'eut pas longtemps à attendre pour connaître sa destinée. Chatam arriva pour lui dire que les gens, exaspérés de ne pas trouver de blé chez Kirkland, s'étaient dirigés sur Sheffield pour brûler ou démolir un ou deux moulins, à ce qu'on pouvait supposer, d'après deux ou trois figures qui se trouvaient parmi eux, et qu'on rencontrait toujours aux exercices de nuit. Si donc ceux qui étaient restés derrière venaient demander du pain à Mrs Skipper, il lui conseillait de le donner de bonne grâce.

— Dieu de Dieu ! encore s'ils se contentaient du pain sur le comptoir, — du pain de deux jours, — s'écria Mrs Skipper, mais s'ils vont au pétrin, que ferai-je demain ? et la farine ! on n'a pas eu le temps d'en cacher la moitié. A coup sûr, il n'y aura pas un jour de la semaine prochaine où ils ne veuillent me couper la tête, s'ils me volent ma farine et prétendent que je doive continuer à vendre du pain au même prix. Oh ! M. Kay, que faut-il que je fasse?

— Faites comme les marchands de blé ont fait bien souvent, répondit Chatam. Supportez patiemment le sort inévitable des gens qui vendent la marchandise dont le peuple a le plus besoin, et dans l'acquisition de laquelle il est le plus limité.

Mr 'Skipper jeta un coup d'œil suppliant vers Mary, comme pour lui demander une réponse plus claire à sa question : que faut-il que je fasse ?

— Voulez-vous dire, demanda Kay, qu'ils ont pillé

le blé de Kirkland et prétendent qu'il en doive vendre la semaine prochaine à l'ancien prix ?

— Ils l'auraient fait, si Kirkland avait eu beaucoup de blé à piller. Le commerce du blatier, je le lui ai entendu dire à lui-même et à d'autres, a toujours été un état fort pénible et fort désagréable. Tout le monde a toujours été contre eux, dans tous les pays et à toutes les époques.

— Oui, les fermiers sont jaloux, je suppose, de les voir entre eux et le peuple, se figurant qu'ils feraient de plus gros bénéfices s'il n'y avait pas d'intermédiaire entre les consommateurs et eux. D'un autre côté, le peuple se figure qu'il lui faut payer le pain plus cher pour faire vivre, non-seulement les producteurs, mais encore les blatiers.

— Oubliant que les fermiers ont autre chose à faire que d'aller çà et là acheter et vendre le blé là où il est besoin, et de le faire venir de l'étranger quand on en manque chez nous, et que le gouvernement veut bien permettre son introduction. Mais ce n'est pas seulement des fermiers et du peuple que les blatiers ont eu à se plaindre; il a été longtemps d'usage, pour les gouvernements, de punir ceux qui achetaient le blé quand il était abondant, pour le revendre lorsqu'il serait cher, et plus d'un marchand de blé a été pendu, auquel le pays ne devait que des remercîments.

— Je ne vois pas trop quels remerciements on doit à un homme pour avoir agi dans ses intérêts, et il est toujours de l'intérêt d'un marchand d'acheter bon marché pour vendre cher; mais quant à ce qui est de punir un homme pour avoir servi d'intermédiaire entre les producteurs et les consommateurs de blé, cela me paraît impossible à croire, c'est un conte fait à plaisir.

— Le père de Kirkland a été arrêté et jugé précisé-

ment pour cela, il n'y a pas plus d'une douzaine d'années. La loi était contre lui, une de ces vieilles lois dont nous commençons à rougir, mais il était trop clair qu'il n'avait fait aucun mal pour que personne désirât le voir punir. Aussi il fut relâché.

— Qui vous a dit cela?

— Kirkland lui-même nous le racontait tout à l'heure. Il disait qu'il aimerait mieux être arrêté et jugé de la même manière, que de voir le peuple prendre l'affaire entre ses mains et vouloir se faire justice à soi-même. J'ai trouvé qu'il y avait bien de la bravoure à lui de parler ainsi dans un pareil moment.

— Pourquoi? est-ce que les gens étaient irrités?

— Disposés à le mettre en pièces.

— Et il était à leur portée?

— Debout, sur la planche, entre le bateau et le bord de la rivière.

— Ah! mon Dieu! s'écria Mrs Skipper, mais ils auraient pu le jeter à l'eau s'ils l'avaient voulu; pourvu qu'ils ne viennent pas ici.

— Les plus furieux sont partis comme je vous le disais, reprit Chatam, et c'est fort heureux pour vous, peut-être, car jamais vous n'avez vu de pareilles figures. Ils étaient deux cents qui criaient, comme un seul homme, que c'était une honte qu'ils payassent le pain de quatre livres 20 pence (2 fr.), tandis qu'il avait sa maison pleine de blé et qu'il en attendait encore.

— Effectivement c'est une honte, s'il peut s'en procurer d'autre quand celui là sera consommé.

— C'est précisément ce dont il ne peut être sûr, et il disait à ces gens qu'ils le devaient bien savoir. Personne ne peut savoir d'avance en quelle quantité et à quel prix il se procurera du blé étranger; dans tous les cas ce ne peut être qu'après qu'il est devenu mons-

trueusement cher chez nous. Il disait donc qu'il faisait la chose la plus sage du monde, en ne vendant pas son blé meilleur marché que les autres, en sorte que nous ne pussions pas le manger tout d'un coup et mourir de faim avant que l'hiver ne soit passé.

— Fort bien, je souffre autant qu'un autre de ce que nous payons notre pain vingt pence; je vous en demande pardon, Mr Skipper, je sais que ce n'est pas votre faute, mais ma femme, mes enfants et moi, nous ne pouvons tenir à un pareil prix.

— Je m'en plains autant que vous, dit Chatam.

— Seulement vous ne blâmez pas Kirkland.

— Kirkland ne peut pas plus empêcher cette calamité que vous et moi; il en souffre assez, à coup sûr. Sur ce seul chargement, il perd plusieurs centaines de livres sterling, plus de la moitié est gâtée.

— Gâtée! comment?

— Avariée par l'eau de mer, entièrement pourrie.

— Quel malheur quand on avait si grand besoin! de pareils accidents ont deux fois plus d'importance dans un temps que dans un autre. Qu'il faille que cela arrive maintenant, précisément quand le pain est le plus cher, oh, mon dieu, quel malheur!

— Ce ne serait que demi-mal, si l'on était sûr qu'il y en eût d'autre en route, et que l'on sût sur quoi compter; mais si on a commandé, il peut en venir ou n'en pas venir. Il peut en venir en temps en temps utile ou n'en venir que lorsque la saison sera très-avancée, et alors le fret sera plus cher; il l'est toujours en automne, en sorte que ce blé pourra, somme toute, n'être pas meilleur marché que du blé anglais.

— Dans quel état Kirkland doit être, dit Kay, il n'a jamais été des plus calmes, et maintenant qu'il a ses correspondants à presser au-dehors, qu'il voit son

chargement avarié, le peuple rassemblé tumultueusement devant sa maison, il doit avoir l'air d'un chien à la queue duquel on a attaché une casserolle.

— Il n'en est pas de même de votre maître, monsieur Kay, dit Mrs Skipper; il n'y a pas de loi qui l'empêche de vendre sa fonte en Angleterre ou à l'étranger; il sait sur quoi compter et comment vivre avec ses voisins, en sorte qu'il n'a rien qui le tourmente.

— Je vous demande pardon, mon maître n'est pas libre de vendre comme il lui plaît en Angleterre et à l'étranger; la même loi l'en empêche qui fait le malheur de Kirkland; je vous réponds qu'il a bien des inquiétudes, encore qu'Olivier ne coure pas çà et là hors d'haleine, se tourmentant comme Kirkland, mais qu'il marche d'un pas si solennel et si lent, qu'on le prendrait pour un quaker.

— A la bonne heure; mais comme sa fonderie marche toujours, qu'on a besoin de ses produits, et qu'ils ne nuisent à personne, je pensais qu'il avait une existence tranquille et heureuse.

— Sa fonderie marche jour et nuit, en hiver comme en été, et cependant la prospérité d'Olivier dépend autant du soleil et de la pluie, que si le zinc et le cuivre se semaient dans des guérets et poussaient en bronze.

— Allons, dit Mrs Skipper, voilà encore un de vos discours habituels, Chatam, et M. Kay fait un signe d'intelligence, comme s'il comprenait ce que vous voulez dire.

— Et j'ai de bonnes raisons pour le comprendre, répondit Kay. Mes camarades et moi, il nous faut des salaires plus élevés quand le blé est plus rare; alors, Olivier est obligé de vendre son bronze plus cher, sans que lui et nous y gagnions davantage. Il s'en suit...

— Oui, il s'en suit qu'on achète moins de bronze, n'est-ce pas ce que voulez dire.

— Ajoutez qu'il ne manque pas de gens à l'étranger qui en ont besoin, et qui le prendraient s'il leur était permis de nous donner leur blé en échange. Aussi, suivant que le soleil ou la pluie nous manque, l'un des fourneaux d'Olivier s'éteint; et si les navires à blé de Kirkland pouvaient entrer et sortir librement, la fonderie éclairerait nuit et jour la vallée.

— Voilà ce qui nous explique ce que Chatam nous répète tous les jours; mais il me semble qu'il ferait aussi bien de parler clairement et sans énigme.

— Je vous ai parlé assez clairement de ce qui allait vous arriver, à vous et à votre pain; vous allez voir si je me suis trompé, car voici la rue qui se remplit rapidement.

— Pauvres gens! s'écria la veuve qui avait couru à la porte pour regarder, ils n'ont pas l'air de créatures dont on doive avoir bien peur, quand on les regarde de près. — Ils sont si fatigués, si languissants! — Dixon, ne mangeriez-vous pas bien quelque chose après votre promenade? Smith, vous avez encore plus mauvaise mine; je vous ai vu partir de bien bonne heure ce matin, pour votre ouvrage, et vous avez beaucoup de chemin à faire encore avant le souper. Essayez-moi ce petit pain; allons, c'est bien, vous avez raison de vous servir vous-même, Bullen; dites-moi si ce pain est bon. Et vous, Taylor, — emportez-le à la maison à votre femme, si vous vous faites scrupule de le manger seul. — Pas de remerciement, pas de discours; je voudrais seulement en avoir davantage à vous offrir, mais, vous voyez, c'est tout ce qui me reste, excepté la pâte pour demain matin, et encore il y en a plus à mes pratiques qu'à moi. — Je suis contente que vous le trou-

viez bon, je me serais procuré un peu de fromage, si j'avais su que vous passeriez par ici avant que la boutique ne fût fermée. — Allons, ne me remerciez pas tant, quelque jour peut-être je vous en demanderai à mon tour, ou bien vous vous rappellerez de moi quand les temps seront meilleurs. — Voyez, M. Kay, il me semble qu'ils vont pousser des houras en mon honneur. — Je n'aurais jamais cru que cela dût m'arriver de la vie. — Dieu les bénisse ! comme ils y vont de bon cœur.

Et la belle veuve, souriante, sémillante, saluait de la main droite ses voisins, à mesure qu'ils passaient dans la rue, ceux-là même dont, une heure auparavant, elle pensait qu'elle ne pourrait supporter l'approche. Kay suivit cette foule de gens qui ne faisaient que tordre et avaler pour voir ce qu'elle ferait ensuite. Chatam prit le bras de Mary pour l'escorter jusque chez elle, laissant la veuve fermer sa boutique aux verroux, contempler à loisir ses étagères vides, essuyer son comptoir qui n'avait pas reçu d'argent, tout en se faisant ce petit soliloque :

J'ai oublié ces petits pains au beurre, sans quoi quelques-uns des enfants les auraient eus, — car ils ne sont pas mal rassis. C'est bien heureux qu'ils n'aient pas insisté pour avoir la pâte, je crois qu'en un pareil moment, je n'aurais rien pu leur refuser. — Et demain matin, qu'est-ce que j'aurais dit au domestique des Fergusson? — Allons, ce qui est passé est passé; pas plus tard que ce matin, j'ai refusé d'acheter dix shillings (12 fr. 50 c.) le chapeau de M[rs] Holmes, parce que mes moyens ne me le permettaient pas, et maintenant voilà que j'ai donné — voyons pour combien de shillings de pain! Ah! je n'ose pas y penser; mais ce qui est fait est fait, et en outre, si je ne leur avais pas

donné, ils l'auraient pris. J'ai été bonne pour eux, ils seront bons pour moi quelqu'autre jour; il est de fait que Smith a bien mauvaise mine, j'ai bien peur qu'il ne s'en aille; mais encore s'il s'en allait, ce serait une consolation de penser qu'on lui a donné à manger quand il avait faim. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi agréable de se rappeler la même chose s'il vit; je ne sais trop ce qu'en pense sa pauvre femme; si elle doit le perdre, j'espère qu'elle ne s'en ressentira pas plus que je n'ai fait de mon pauvre homme. Jamais je n'aurais cru que je supporterais si aisément sa perte. Il me semble que la pauvre Mrs Kay tombe aussi rapidement que Smith; après cela, on ne sait pas, ces gens chétifs vivent souvent plus longtemps que les autres, — excepté toutefois quand ils prennent une mauvaise habitude comme elle. Jamais son mari n'en a dit un seul mot; je me demande si elle en sait autant que moi là-dessus. A coup sûr, ce n'est pas moi qui lui en parlerai jamais, non pas même à Mary, encore qu'elle ne soit pas aveugle; ah bien oui aveugle! Mary Kay, elle voit tout; elle a beau se donner l'air froid et inanimé comme une statue, elle y voit comme un faucon; — et puis, comme elle sait vous remettre son monde en place; c'est une bonne créature, après tout, et comme elle prend soin de ses enfants; était-elle assez adroite, assez alerte ce soir à me déménager le pain. Je voudrais bien qu'elle entrât demain matin, et me donnât encore un coup de main pour remettre tout en place, et que la boutique n'ait plus cet air abandonné avec les étagères vides. Il est certain que je me suis un peu pressée de la dégarnir, mais, comme le vicaire disait dimanche, Dieu aime ceux qui donnent vite; je m'en vais aller au pétrin voir si la pâte lève, puis j'irai me coucher, car il doit être bien tard.

Cependant Chatham et Mary s'en retournaient chez

eux, conversant à leur façon, — c'est-à-dire employant six mots pour en représenter vingt. Un incident se présenta, sur lequel ils se comprirent l'un et l'autre, sans employer de mots du tout. Un rayon de lumière se projeta sur la rue au moment où s'ouvrit une petite porte, d'où sortit une femme qui marcha lentement, la tête basse, le long des maisons. C'était la porte d'un cabaret à gin qui venait de s'ouvrir, et il eût été absurde à nos deux amants de prétendre ne pas reconnaître la femme qui en sortait. Mary ralentit le pas immédiatement et proposa de prendre le côté de l'ombre.

— Elle est encore assez d'aplomb, dit Chatam, elle marchera bien toute seule.

— Sans doute, elle n'en est pas encore à avoir besoin de secours; mais laissons-la arriver la première et ne pas soupçonner que nous l'ayons suivie, c'est une œuvre de charité.

— J'en aurai pour elle, — plus peut-être que ceux qui ont à répondre de l'état de faiblesse et de dégradation où elle est tombée, — pauvre créature!

Mary consentit à redescendre jusques en bas de la rue, pour laisser un peu plus de temps à sa belle-sœur, et demanda à son amant si ce n'était pas un ouvrage bien échauffant que de tailler des meules dans la saison où l'on se trouvait. Elle avait recueilli tous les renseignements qu'elle pouvait désirer sur l'extraction et la taille des meules, lorsqu'elle arriva à la porte de son frère, et y put frapper avec l'espoir qu'il y aurait quelqu'un pour ouvrir.

— Je ne vous parle pas d'entrer vous asseoir avec nous, jusqu'à ce que Kay revienne, parce que....

— Je n'avais pas l'intention de vous le demander ce soir; peut-être le ferai-je demain; adieu, je l'entends venir, bonne nuit.

Chatam était hors de vue avant que Mrs Kay se pré-

sentât, son chapeau ôté, mais n'ayant pas encore mis son bonnet; elle ouvrit la porte et laissa à Mary le soin de la refermer.

CHAPITRE III.

BONNE CHÈRE ET MAIGRE CHÈRE.

Cette nuit-là, ceux qui regardaient du village voyaient deux lumières opposées à l'horizon. Tandis que la lune se couchait sereine derrière les noires montagnes de l'ouest, une flamme rouge s'élevait, au milieu de torrents de fumée, dans la direction de Sheffield. Quelques personnes essayaient l'expérience si souvent répétée, de gagner du pain en détruisant leur gagne-pain. On avait assailli un moulin, on l'avait brisé, incendié, et cela parce que l'eau de la mer avait avarié les blés de Kirkland; on menaçait d'autres moulins d'un pareil sort, si le prix du pain ne diminuait pas dans un certain nombre de jours. Comme personne ne pouvait dire si cette diminution aurait lieu ou non, la seule chose à faire était de prendre des mesures pour prévenir et empêcher l'exécution de ces menaces. Dans ce dessein il y eut des enquêtes sévères pour savoir ce que les habitants de ce canton avaient fait la nuit précédente, quels étaient ceux qui s'étaient retirés chez eux en revenant de la moisson, ceux au contraire qui avaient attendu l'arrivée des blés de Kirkland, et combien il y en avait qui ne pouvaient rendre compte de l'emploi de leur temps. Dès le matin, de bonne heure, les officiers de justice furent sur pied, et l'on vit M. Fergusson et ses fils à cheval; ils n'en furent pas moins salués respectueusement partout où ils se pré-

sentèrent, bien que l'on sût qu'ils venaient pour amener devant la justice quelques-uns des habitants. M. Fergusson était trop estimé pour que ses tenanciers pensassent plus mal de lui, de quelque malheur qu'il dût être la cause immédiate pour eux; qu'il fît, comme magistrat, ce qu'il croirait de son devoir, on était sûr qu'il ne ferait rien au-delà, car en toute occasion, non seulement il avait montré de la compassion pour les souffrances du peuple, mais de l'habileté à en discerner les causes, et de l'empressement à les soulager, autant qu'il était en son pouvoir. Tous les chapeaux s'ôtèrent donc devant lui, quand il regarda en face tous ceux qu'il rencontra ce matin. Les innocents firent une prompte réponse à ses questions, et les coupables en firent du moins une respectueuse. Toutefois ces procédés, on ne les eut que pour M. Fergusson exclusivement. Les constables n'obtinrent que des réponses par oui et par non, et des rires moqueurs. Tous les habitants, hommes et femmes, se regardaient l'un l'autre d'un air de soupçon, chaque voisin ne sachant pas ce que son voisin aurait pu dire de lui. Jamais peut-être tant de mots désagréables n'avaient été échangés en un seul jour dans le pays. « Qu'est-ce que vous avez à me regarder? vous feriez mieux de songer à vos affaires, » c'est ce qu'on entendait à la forge, dans les champs et dans les bancs du cabaret à bière. Quant aux enfants on les avait tourmentés de tant de recommandations sur ce qu'ils devaient dire, que ce qu'il y avait de mieux à espérer, c'était qu'on ne leur adressât aucune question.

Il n'était pas à supposer que Mrs Skipper pût se tenir tranquille chez elle, tandis que des étrangers passaient et repassaient dans la rue, sur le compte desquels son fournier ne pouvait lui donner aucune information, et

tandis qu'on apprenait qu'un voisin, puis un autre étaient compromis. Elle courut donc chez Kay, au moment où celui-ci venait de partir pour la forge, quand sa femme se préparait à desservir le déjeûner, que Mary battait le blé qu'elle avait glané la veille au soir et qui devait aller au moulin ce jour-là même.

— Je ne vous ai pas apporté un petit pain tout chaud, Mrs Kay, non, non, pas même une croûte dure; je ne peux plus faire de ces petits cadeaux à présent, n'en attendez plus de moi.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? je ne sais pas ce que vous me voulez, répondit Mrs Kay, d'un air à la fois colère et hébété.

— Et moi, je ne sais pas ce que vous avez, répliqua Mrs Skipper; on ne vous reconnaît plus, Mrs Kay, et à coup sûr vous avez plus d'aigreur dans le langage que je n'en mets dans le mien.

— Raison de plus pour que vous soyez douce envers elle, dit Mary; elle vous a quelquefois passé bien des choses quand vous vous portiez mieux qu'elle ne le fait maintenant.

— Ma foi, c'est vrai, il est certain qu'elle n'a pas bonne mine... Ah! voilà maître John qui vient et qui va sans doute me faire compliment sur la fraîcheur de mon teint.

John ne pensait en ce moment au teint de qui que ce fût; il venait lui demander s'il n'était pas vrai qu'elle lui eût rendu onze pence sur un shilling la veille au soir.

— C'est vrai, vous avez acheté un petit pain d'un penny.

John appela sa mère à témoin pour qu'elle pût attester à son père qu'il était en possession d'un shilling avant que les troubles ne commençassent à Kirkland, pour ne pas parler de ceux qui avaient eu lieu plus loin.

Son père avait douté qu'il se fût procuré ce shilling par des moyens honnêtes, et il avait voulu que sa mère gardât les onze pence jusqu'à ce que la chose fût éclaircie. John demandait donc que l'argent lui fût rendu. Mrs Kay cependant ne parut pas se presser de faire la restitution, et pour terminer l'affaire Mary persuada au petit garçon que s'il avait son argent quand il serait libre de sortir, ce serait tout ce qu'il lui fallait, au lieu de tourmenter sa mère dans un moment où évidemment elle avait autre chose à penser.

— Prenez donc garde, Mrs Kay, s'écria la boulangère, la main vous tremble, vous allez laisser tomber ce plat. et cela vous coûtera plus cher que le plus beau de mes pains. Quelle belle pomme de terre vous avez laissée là parmi les épluchures! En voiçi une autre! Je m'étonne que vous laissiez les enfants gaspiller leur nourriture de cette façon-là.

— Ce ne sont pas les enfants, dit Mary, les malheureux n'en ont pas plus qu'ils n'en peuvent manger Leur mère a peu d'appétit, et souvent il lui arrive de remettre sa nourritnre dans le plat, pour que son mari ne le voie pas et ne s'en inquiète pas. — J'ai plus besoin de votre assistance qu'elle, ajouta Mary, voyant que Mrs Skipper s'obstinait à offrir à la pauvre femme un secours que celle-ci refusait. Voulez-vous venir là derrière, vous m'aiderez à battre et à vanner mon blé, si vous avez un instant à perdre.

— De tout mon cœur, dit Mrs Skipper; mais quelque chose m'avait amenée ici, bien que ce ne soit pas le plaisir de vous offrir du cidre ou un petit pain chaud. J'ai appris le secret de faire du pain de pomme de terre, non pas cette drogue lourde et désagréable au goût que mangent certaines gens, mais un pain léger, sans saveur désagréable et facile à digérer. C'est un secret

que je ne voudrais pas communiquer à tout le monde, parce que ce serait perdre mon propre métier; mais quand je vois une famille entière de vieux amis comme vous manger des pommes de terre, le matin, à midi et le soir, je ne puis me retenir de lui indiquer le moyen de les manger au moins d'une façon plus agréable.

— Je vous remercie, et il me semble que je ne puis faire un meilleur usage du blé que j'ai glané, que d'essayer une petite fournée de farine, et de pommes de terre, mélangées.

— Faites, ma chère, je vous le cuirai gratis, et je le surveillerai moi-même ; vous sentez que ma réputation en dépend, puisque c'est moi qui vous ai conseillé l'expérience ; voyons, occupons-nous à battre votre blé.

Elles allèrent sur le derrière de la maison pour battre et vanner ; à peine y furent-elles, que la veuve commença ses exclamations sur le pauvre état où se trouvait Mrs Kay.

— Ce ne sont pas là des temps pour elle, répondit Mary ; ils ont une impression plus fâcheuse sur des personnes de sa constitution que sur toute autre ; qui aurait pu penser, en la voyant fille unique, élevée délicatement pour la fille d'un pauvre homme, qu'elle en arriverait à se nourrir de pommes de terre nauséabondes, et à n'avoir rien autre chose ?

— Mon Dieu, je le sais bien, dit la veuve à demi-voix, se donnant un air significatif; les gens peuvent prendre quelque chose le soir qui ne leur laisse le matin ni appétit, ni bon sens. Ma chère, je vois ce qu'il en est.

Mary apparemment était trop occupée de son blé pour faire attention à ce que disait Mrs Skipper qui continua ainsi :

— D'où viendront toutes les pommes de terre dont

on aura besoin, si l'on se met à manger cette sorte de pain, et même quand on ne s'y mettrait pas, car il faut toujours que l'on mange des pommes de terre, qu'elles soient bouillies ou mises à l'état de pain. Comment pourrons-nous en avoir jamais assez?

— On dit que leur prix augmente plus que celui de toute autre denrée, le blé excepté, et si vous descendiez du côté des marais, vous verriez quelle quantité de terrain on a pris nouvellement pour y planter des pommes de terre. J'ai eu moi-même une idée d'essayer ce que je pourrais faire sur un petit bout de terrain. Généralement Anderson sait ce qu'il fait et ce qu'il essaye sur une grande échelle; de petites gens comme nous peuvent le faire en sûreté sur une moins considérable.

— Je n'essayerai pas, répliqua Mary.

— Non, si vous étiez à ma place, parce que vous pensez que je passe d'une chose à une autre, et que je me fais du tort.

— En outre, que ferez-vous l'année prochaine, s'il se trouve une belle récolte de seigle et de froment? Les gens ne se nourrissent pas de pommes de terre, quand ils peuvent se procurer du pain; il n'est pas à désirer non plus qu'ils le fassent. J'espère que les pommes de terre seront beaucoup moins demandées l'année prochaine, et cela est vraisemblable. Nous avons eu tant de mauvaises années de suite, que nous ne saurions tarder à en avoir une bonne.

— Et alors quelle pitié ce sera qu'on ait dépensé tant d'argent à foncer et à clore tous ces champs de pommes de terre. Il pourra arriver que le meilleur parti à prendre soit d'y ramener les moutons; ce serait grand dommage.

— C'est grand dommage plutôt qu'on les en ait jamais retirés; les terres marécageuses sont bien plus

propres pour eux, que pour fournir la nourriture de l'homme; si on les y avait laissés, on aurait épargné l'argent qu'on y a dépensé, c'est-à-dire plus que le produit ne vaut dans les années ordinaires, et on aurait pu en faire un emploi plus profitable.

— Mais quel emploi?

— Prenons votre propre exemple. Si vous payez une somme de, pour entourer de haies et de fossés, pour dessécher et fumer le champ de pommes de terre dont vous parliez, et que l'année prochaine la récolte ne vous rapporte pas plus que ce même terrain ne vous rapporte actuellement comme pâturage pour les moutons, n'avez-vous pas perdu exactement toute la somme dépensée pour en faire un champ? Mon opinion est qu'il rapportera moins, et si cela n'arrive pas, cela devrait arriver. Il faudra que la nourriture soit bien chère l'année prochaine, si les consommateurs vous achètent vos pommes de terre à un prix assez élevé, pour que votre spéculation soit bonne; et s'ils sont forcés de le faire, ils mangeront dans ces pommes de terre l'argent qui aurait aidé quelques-uns d'entr'eux à commencer à travailler comme tisserands ou comme couteliers. Mieux vaut acheter le blé de Kirkland, tant que nous le pourrons, et laisser paître les moutons.

— Oui, tant que nous le pourrons, c'est là la question. Si nous pouvions toujours acheter du blé autant qu'il nous plairait, nous aurions tort de dépenser tant d'argent dans les marais; mais c'est parce qu'il est douteux que nous puissions acheter du blé de Kirkland l'année prochaine, que quelques-uns veulent courir la chance du haut prix des pommes de terre.

— Je ne suis pas de cet avis.

— Non, pas vous; si vous aviez de l'argent, vous

l'emploieriez à acheter des pierres à meules dans l'intérêt d'une certaine personne.

— Cela dépendrait du prix des pommes de terre, répliqua Mary en souriant, et le prix des pommes de terre dépendra du prix du blé. Or, c'est du prix du blé que dépend la coutellerie, et à quoi serviraient les meules, si la coutellerie n'est pas florissante?

— Il y a encore une autre chose à laquelle il faudrait faire attention, à savoir, que ceux que vous aidez à tailler des meules, ne se mettent pas dans quelque méchante affaire. — Oui, en se promenant la nuit, et en ayant le jour les constables à leurs trousses; il faudrait y faire attention, ma chère. Mon Dieu! comme vous paraissez effrayée, — blanche comme mon tablier! Allons, ne me poussez pas dehors pour avoir dit quelque chose qui vous a fait peur.

— Peur! non, mais qui me met très en colère.

— Pas contre moi, j'espère; vraie ou non, je n'ai pas inventé la chose, quoique j'aie peut-être eu tort de vous la jeter brusquement au nez. C'est Dick Rose qui me l'a dit et il le tenait de...

— Procurez-moi un peu de vinaigre, Mme Skipper, je viens de me pincer le doigt, je ne serai pas en état de mettre mon dé de toute la semaine.

— Ah! c'est cela qui vous rendait pâle, et moi qui croyais que vous étiez en colère de ce que je vous avais dit. J'en étais toute fâchée, je connaîtrai vos tours une autre fois, mistress Mary.

— Tu ne me connais guère, pensa Mary, tandis que sa fate voisine mettait la maison sens dessus dessous pour trouver du vinaigre.

— Je ne vois pas votre sœur, dit-elle en revenant, mais j'ai deviné où était le vinaigre; votre douleur est passée? Oui, tant mieux. Demandez seulement à Dick

Rose comment on a vu des gens sortir un à un de la carrière, — ceux qui y travaillaient, et quelques étrangers qui étaient venus leur faire visite. Demandez-lui...

— Je ne demanderai rien du tout à Dick Rose, quand il y a une autre personne qui peut me répondre beaucoup mieux.

— Oui, si elle le veut.

— John, apportez-moi le grand tablier bleu, et ramenez Nanny avec vous; je lui ai promis qu'elle nous aiderait, et qu'elle verrait battre au fléau.

Avant que John n'eût atteint la porte, on entendit de l'intérieur un cri aigu, le cri d'un enfant. Mary courut voir ce qui était arrivé; mais, au moment où elle allait entrer, son frère, voyant quelqu'un derrière elle, lui ferma la porte au visage, et on l'entendit tirer le verrou. Mrs Skipper ne voulut pas écouter ce que Mary lui disait, que l'enfant était sans doute tombé, mais elle s'écria :

— Je n'aurais jamais pensé que M. Kay pût agir de cette manière envers vous; et quel regard il m'a jeté! Je ne croyais pas que cela fût dans son caractère. Elle se dirigea vers la fenêtre pour frapper aux carreaux, et demander une explication; mais elle entrevit quelque chose qui lui en ôta l'idée, et la renvoya fouler le grain du pied, sans lever les yeux sur Mary ou dire un mot de plus. Kay portait sa femme à l'étage supérieur; on apercevait pendre par-dessus son épaule le bras inanimé de celle-ci, et la terreur qu'exprimait le visage des enfants, avait fait sur Mrs Skipper une impression trop forte pour qu'elle pût la rendre dans son langage ordinaire.

— De quel côté allez-vous? demanda enfin Mary,

moi je vais au moulin dès que je serai entrée là-dedans pour prendre les enfants avec moi.

— Et moi, je m'en retourne à la maison ; vous pouvez compter sur moi, vous savez pourquoi. Ma langue va quelquefois trop vite, j'en conviens, mais, je le répète, vous pouvez compter sur moi, d'autant plus que c'est par hasard que je me suis trouvée ici.

— Merci, s'écria Mary avec vivacité, et je vous serai fort obligée de m'enseigner à faire ce nouveau pain aussitôt que mon blé sera moulu.

Les enfants, réunissant leurs efforts, ouvrirent la porte; les deux femmes se trouvèrent dans la rue, Mᵐᵉ Skipper la descendit et Mary la monta, l'un des enfants lui demandant à s'écarter du chemin pour voir l'étang entouré de bruyères, et l'autre se promettant de sauter cinq échelons de l'escalier du meunier, parce qu'il en avait sauté quatre la dernière fois. Mary eût donné beaucoup pour oublier leur mère aussi aisément que le faisaient ces enfants.

Quand Warden la vit monter la colline, au sommet de laquelle se trouvait le moulin, son paquet sur la tête et un enfant se pendant de chaque côté à sa robe, il descendit poliment pour la soulager et lui dit qu'il lui était bien plus agréable de la voir cette fois-ci que la dernière. Il dit que c'était une belle matinée et que peut-être elle aimerait à monter au haut du moulin pour jouir du coup d'œil, si elle ne craignait pas l'ébranlement qu'on y ressent toujours quand il fait du vent. Mary le remercia, mais dit qu'elle n'osait laisser les enfants seuls, de peur qu'ils n'allassent se fourrer dans la direction des ailes. Le meunier coupa court à cette difficulté en prenant la petite fille sur son épaule, et appelant son domestique pour prendre le petit garçon, avec ordre de le laisser jouer au premier étage

parmi les sacs, ou grimper plus haut suivant qu'il lui conviendrait mieux.

— Vous avez dû bien voir d'ici l'incendie, la nuit dernière, dit Mary.

— Non pas moi, mais mon domestique qui se trouvait de garde pour prendre l'avantage du vent. Il dit que tout paraissait en feu le long de la rivière depuis ici jusqu'à Sheffield. Vous pouvez encore distinguer la fumée de l'incendie d'avec la fumée ordinaire des cheminées. La moitié du pays y a couru ce matin, à ce que vient de me dire mon beau-père qui passait pour aller payer son fermage. C'est un moment bien choisi pour s'acquitter, quand tout le monde pense à autre chose qu'à vider ses poches, et de plus ce n'est pas la chose la plus sûre et la plus agréable du monde que de traverser, en portant de l'argent, la route de traverse qui conduit d'ici chez M. Fergusson. Le voilà là-bas, continua le meunier, le désignant à la petite fille qu'il tenait du bras autour de la ceinture, voilà M. Anderson sur sa jument noire; le voyez-vous trotter le long du petit chemin entre ces jeunes chênes?

— Il reviendra plus lentement, ce soir, dit Mary, quand il aura laissé son argent derrière lui.

— Il n'attendra pas jusqu'au soir, il ne prendra que le temps de compter avec l'intendant, et puis il reviendra, car les messieurs Fergusson sont dehors dans le pays aujourd'hui, comme vous le savez, et de plus mon beau-père a besoin chez lui à toutes les heures du jour, à cause des améliorations qu'il entreprend; voyez comme on travaille tout autour de nous.

— Oui, je le vois, avec leurs murs et leurs fossés ils poussent toujours les pauvres moutons plus haut dans le pays.

— Cela va plus loin d'année en année. Avant que

nous en eussions de mauvaises, les moutons paissaient sur la rampe même où se trouve mon moulin, et je m'éveillais tous les matins au bruit de leurs bêlements.

— On croirait, à vous entendre, que les mauvaises saisons ont été la cause de ces changements.

— Oui, de la plupart, au moins. Quand la population s'accroît comme elle l'a fait ici récemment, il faut une plus grande masse de substances alimentaires, dans tous les cas, que les saisons soient ce qu'elles voudront. Mais, si le sol ne fournit que d'une manière avare pendant plusieurs années de suite, on enclora chaque année plus de terrain pour essayer de satisfaire à la demande. Ce champ, là-bas, encore couvert de pavots blancs, n'aurait jamais été ensemencé si les neuf acres de bonne terre qui le précèdent avaient rapporté comme ils le devaient faire. Ces neuf acres, à eux seuls donnaient autant, dans les années ordinaires, qu'ils l'auront fait celle-ci, avec l'addition du champ aux pavots.

— Et il y aura eu en plus tous les frais de culture de ce dernier.

— Oui, mon beau-père fait sagement de payer ces frais-là avant que son fermage soit augmenté; il doit avoir une conférence aujourd'hui à ce sujet avec l'intendant. Son bail expire bientôt; les fermages augmentent partout, et je crois que mon beau-père se soumettra à une augmentation aussi, autrement il n'entreprendrait pas tous ces travaux.

— Comment peut-il payer un fermage plus considérable après plusieurs mauvaises années?

— Cela lui est plus aisé qu'après plusieurs bonnes, car la cherté du blé dépasse toujours la proportion de sa rareté. Personne mieux qu'Anderson n'est en état de vous dire qu'une mauvaise récolte allourdit la po-

che du fermier, à plus forte raison quand il s'en trouve plusieurs de suite.

— Jusqu'à ce que les indigents soient plus nombreux que les payeurs de taxe, je suppose. Quand M. Anderson sera obligé de nourrir la moitié des habitants du village, parce que ceux-ci ne seront plus en état de gagner leur pain, il verra sa poche se vider aussi rapidement que les mauvaises années l'auront remplie.

— Alors, il faudra que les manufacturiers l'aident en élevant les salaires de leurs ouvriers.

— Il faudra aussi qu'Anderson fasse de même pour les siens.

— Oui, il faudra élever les salaires, afin de soutenir les pauvres dans les villes, et les travailleurs dans les villages.

— Je félicite bien sincèrement les manufacturiers; ils commencent par payer cher leur propre pain, puis ils paient cher le travail qui achètera le pain de leurs ouvriers; enfin ce qui pourrait encore leur rester de profit, on le leur prend pour nourrir les pauvres sans ouvrage. Tout cela pour grossir la poche d'Anderson et de quelques autres fermiers, à la suite de quelques mauvaises récoltes; en vérité, je leur fais compliment sur leur patience.

— Anderson en aura besoin aussi quand son tour viendra, soyez-en sûre. Une fois qu'il sera bien pressé dans les liens d'un gros fermage et de lourdes taxes des pauvres, il viendra une ou deux belles récoltes qui feront baisser les prix aussi bas qu'ils sont haut maintenant. Il ne peut diminuer les salaires de ses ouvriers tout d'un coup, encore moins réduire tout d'un coup ses impositions et ses taxes à ce qu'elles devraient être;

il fera donc bien de se préparer d'avance avant qu'un pareil changement n'arrive.

— Je souhaite qu'il s'y prépare, mais ce que je vois ici n'annonce rien de semblable.

— Ah ! vous voulez parler de cette fenêtre à balcon qu'il fait dans ce moment à ma maison et des bosquets qu'il plante. Ce n'est pas moi qui ai demandé tout cela ; la maison me paraissait assez propre comme elle était auparavant, et le petit bout de jardin derrière était tout ce que ma femme et moi pouvions cultiver; mais son père a voulu faire quelques embellissements à la maison de sa fille, tandis qu'il en faisait de si considérables à la sienne propre, et il nous a forcés à accepter ces changements, que nous le voulussions ou non. Il a dit que, puisqu'il envoyait la sœur de ma femme à Paris, et qu'il élevait ses frères dans des vues plus ambitieuses que celles qu'il avait eues autrefois pour eux, il ne pouvait la négliger seule, comme s'il rougissait de la voir mariée plus modestement que ses sœurs ne le feront sans doute.

— Sa maison à lui-même n'est plus reconnaissable; il a reconstruit toutes les vieilles parties, et maintenant cela fait un tout fort convenable.

— Encore trois mauvaises années, et elle aura l'air d'un château. Oui, oui, ce sont de joyeux jours de termes, quand l'intendant reçoit jusqu'au dernier sou ce qui lui est dû, et secoue la tête comme fâché qu'il n'y en ait pas davantage, et quand le fermier essaye de se donner un air chagrin et de se plaindre de la mauvaise récolte ; puis tous deux chantent de joyeuses chansons en buvant leur ale, c'est-à-dire ceux qui ne se sont pas encore donné du vin de Porto. A la bonne heure, les meuniers auront leur temps, il faut l'espérer.

— Quand cela ?

— Quand les gens ne s'ingéreront pas à faire du pain de pommes de terre et à manger toutes sortes de choses plutôt que du blé. Nous avons eu plus d'allées et de venues, plus de surveillance et de petites colères, plus de cris sur le déchet et le prix de la mouture, plus de bruit pour quelques poignées de grain glané, qu'on en aurait fait pour cinquante sacs quand je n'étais que garçon meunier.

— Je vous donnerai aussi peu de mal que je pourrai pour mon grain à moi ; mais je vous prierai d'y faire attention cependant, car j'y attache beaucoup de prix; je ne saurais vous dire combien il m'importe qu'il y ait le moins de déchet possible.

— Vous ne me feriez pas cette recommandation si vous voyiez avec quel soin je suis de l'œil le moindre grain de blé ; c'est au point que je chasse les oiseaux s'ils approchent quand les ailes du moulin s'arrêtent un moment ; nous ne leur laissons plus les balayures, comme nous avions coutume, nous y cherchons le moindre grain, comme une ménagère cherche des épingles; aussi vous voyez bien que je n'offre plus, comme autrefois à John, une poignée de blé pour les pigeons.

— Je l'entends rire assez joyeusement, sans avoir besoin des pigeons pour cela.

— Il joue à cache-cache, je suppose, avec Jerry (1).

— Leur partie est finie pour aujourd'hui, dit Mary. Comme tout est calme autour de nous pour un jour ouvrable, ajouta-t-elle, jetant un dernier coup d'œil sur l'horizon, avant de descendre.

— J'ai rarement vu le pays si tranquille, excepté par

(1) Abréviation pour Jéremia, Jérémie.

un beau clair de lune, quand il n'y a pas d'autre bruit que le sifflement des ailes ou le cri réitéré du hibou. Mais vous voyez les ouvriers à l'ouvrage dans les carrières, comme s'ils n'avaient pris aucune part à ce qui s'est passé la nuit dernière. — En disant cela le meunier regardait fixement Mary en face. — Je vois un ou deux hommes avec leur pic dans le puits là-bas, creusant comme si rien n'était arrivé; peut-être ne les voyez-vous pas? il est déjà étonnant qu'avec un vent pareil, votre tête ait supporté le mouvement du moulin si longtemps. Bien des gens, au bout de deux minutes, ne peuvent fixer la vue sur aucun objet.

Mary avait résolu de voir, avant de rentrer à la maison, autre chose dans les carrières que ce qu'on en pouvait apercevoir du haut du moulin. Elle laissa l'un des enfants regarder dans la trémie pour voir comment le grain descendait pour être moulu, et permit à l'autre de sauter les cinq marches, ce qu'il n'exécuta pas sans mettre en tombant les mains à terre; puis elle reprit sa route vers la maison, choisissant les endroits où il y avait des mûres de ronces à cueillir, et où elle pensait qu'elle pourrait sans danger laisser les enfants, tandis qu'elle s'assurerait si Chatam était réellement dans la carrière, et s'il avait eu ou non maille à partir avec les constables depuis la soirée précédente.

CHAPITRE IV

RAISONNEMENTS D'UN PAUVRE HOMME.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Mary pour montrer aux enfants comment trouver des mûres ; il ne lui en fallut guère davantage pour leur enseigner à ne pas les manger après les avoir trouvées. Puis elle se trouva libre de faire le tour de la carrière pour arriver à son entrée où l'on façonnait les meules à aiguiser, appendice nécessaire de la coutellerie de Sheffield. Elle évita les appentis où se faisaient le sciage et le polissage, et ne fixa son attention que sur les hommes occupés à extraire la pierre. Il y en avait peu à l'ouvrage, ce jour-là, et Chatam en était un. Il était très-haut, la figure tournée sur le rocher, peu en position de regarder derrière lui le sentier étroit et difficile qu'il fallait franchir pour l'atteindre.

Mary n'était pas encore venue jusque là ; elle s'arrêta, espérant que Chatam se retournerait, et que peut-être il l'encouragerait à monter. Cependant voyant qu'il ne se tournait pas, elle entreprit sa périlleuse ascension. Quand enfin elle mit la main sur le bras du travailleur, il tressaillit comme si son outil s'était brisé tout à coup.

— Mary ! qui vous amène ici ?

— J'ai entendu dire que les constables vous cherchaient.

— Et moi aussi je l'ai entendu dire, et me voici s'ils me veulent venir prendre.

— Et puis ensuite ?

— Ensuite mes paroles et mes actions seront peut-être tournées contre moi. Peut-être on découvrira que je suis l'ami de toutes les parties qui se sont querellées la nuit dernière. Le fait est que c'est là le rôle que je veux conserver.

— Et en adoptant ce rôle vous serez blâmé par les deux parties tour à tour.

— Par les deux à la fois, si cela leur fait plaisir; aussi souvent qu'il leur plaira de me demander mon opinion comme ils l'ont fait la nuit dernière, je la leur dirai, quand bien même ils devraient me huer pour me faire taire ensuite. Je ne cherche à me mêler de rien, mais quand on me demande mon opinion, je continuerais à la dire dans le feu ou dans l'eau, qu'on me veuille noyer ou brûler. Vous voyez bien que ce n'est pas un constable qui me ferait peur?

— Bah! dans le feu ou dans l'eau? A plus forte raison la diriez-vous dans un champ, au clair de lune. Oh! dites-moi si vous y étiez.

— Comment occupiez-vous vos pensées, Mary, lorsque pendant la sécheresse vous passiez la nuit près de la source? quelles étaient-elles, entr'autres, cette nuit où vous ramassâtes la cruche que votre sœur avait renversée? Çà dû être une nuit bien fatigante pour vous?

— Vous nous avez vues; ainsi il est donc vrai, vous êtes l'un de ces hommes qui espèrent se procurer du pain en prenant les armes la nuit.

— Moi! non. Si la question de l'abondance ou de la disette devait être décidée les armes à la main, les nécessiteux d'un côté et les riches de l'autre, je prendrais ma pique d'un cœur plein d'espérance, encore que je fusse fâché qu'il fallût verser du sang pour régler une chose si simple; mais que peuvent faire une

poignée de pâles mécontents, se traînant à l'ombre de ces murs, avec des membres aussi tremblants que leurs cœurs sont fermes? Comment seraient-ils les champions de la bonne cause, tant qu'ils sont victimes de la mauvaise. Il faudrait les nourrir d'abord avant qu'ils ne pussent conquérir, les armes à la main, des moyens de subsistance permanents.

— Pauvres malheureux! quand je les ai vus, ils me semblaient n'avoir plus ni vie ni animation.

— L'animation qui quitte l'œil éteint, se réfugie au cœur et le gonfle, Mary, et ceux-là dont le bras manque de force aujourd'hui, pourront montrer un jour quelle force de volonté ils avaient cependant. C'est à quoi les autorités devraient songer. Au lieu de battre le pays pour arracher un malheureux au sommeil qu'il cherche à midi, parce que le repas du matin lui a manqué, ils devraient se précautionner contre le temps où son bras sera assez fort pour changer en réalités les songes terribles que lui envoie la faim. Au lieu d'enlever honteusement celui-ci à son métier, celui-là à sa forge, cet autre à sa carrière, pour leur faire dire la vieille histoire : — « Nous avons été longtemps patients, nous ne saurions endurer plus longtemps ces choses, » — nos gouvernants devraient se demander si c'est là une de ces histoires qui ne doivent point avoir de fin ; elle ne doit pas être très-agréable à leurs oreilles ; l'étonnant est qu'ils n'en soient pas fatigués, et que de siècle en siècle ils continuent à crier : « Racontez-nous encore une fois cette histoire. »

— Ils ne peuvent pas en être aussi fatigués que nous.

— Non, car ils entendent d'autres qui alternent avec celle-là, des histoires de victoires à l'étranger et de réjouissances en Angleterre, dans les lieux où un

pauvre n'a jamais mis le pied. Leurs peintres leur montrent des tableaux d'agréables jours de loyer; la musique qu'ils entendent est excitante et triomphale. S'ils sortent dans le jour, ils rient de voir leurs ennemis moqués dans les rues; s'ils sortent la nuit, ils se glorifient les uns les autres, et eux-mêmes à la clarté des illuminations. C'est ainsi qu'ils peuvent oublier quelque temps notre histoire.

— Pour être la plus joyeuse entre les gens joyeux, je voudrais non pas aller parmi eux, mais les faire venir ici.

— Oui si vous pouviez prendre chacun d'eux et le mettre dans cette vallée, dans la position de chacun de nous, ils seraient surpris de voir combien les lumières de nuit sont pâles et livides, quand elles éclairent des fronts renfrognés et des joues creuses, et combien la musique guerrière inspire peu d'animation, quand elle ne peut étouffer les gémissements des faméliques et les cris des mères qui pleurent sur leurs enfants.

— Il me semble que leur religion elle-même les aide à se tromper sur nous. Dimanche dernier le ministre jetait des yeux satisfaits autour de lui, quand il lisait dans la Bible : les sillons qui disparaissent sous l'abondance du froment, et la joie qui règne sur les plus petites collines. Je pensai aux pavots et aux pierres que produit presqu'exclusivement le nouveau champ de Fergusson, au maigre glanage que nous avions fait dans le pays haut, et mon cœur se détourna de ma Bible.

— Votre cœur a eu tort, Mary; ce n'est pas la faute de la Bible, mais c'est que quelques-uns la lisent mal. Il n'y a aucun jour dans aucune année où il n'y ait des blés nombreux et d'abondantes moissons sur la terre de Dieu.

— Vous êtes bien à même d'en parler, vous qui avez fait le tour du monde, quand, enfant, vous serviez dans la marine.

— Oui, je puis en parler ; s'il y a des anges qui planent au-dessus des champs, comme on assure qu'il y en avait autrefois, et si la terre est étendue devant eux comme une carte, ils peuvent désigner un lieu où règne l'abondance, puis un autre, et ne jamais cesser leur cantique d'actions de grâces : « Tu visites la terre » et tu l'arroses, les pâturages sont couverts de trou» peaux, et les vallées plient sous le poids du froment ; » ta bonté est une couronne dont tu ceins tous les jours » de l'année. »

— Mais de quoi nous sert-il qu'il y ait du blé quelque part, si nous n'en avons pas? Devons-nous bénir Dieu de ce qu'il nourrit un peuple quelconque en un autre point du globe, tandis que nous ne trouvons, nous, que des pavots et des pierres là où nous avons semé du blé?

— Vous pourriez aussi bien demander de quoi sert le fruit qui pend à l'arbre pour le voyageur qui s'assied affamé au-dessous? Doit-il aussi, ce voyageur, se plaindre de sa soif, quand une source limpide coule à ses pieds? Que diriez-vous à ceux qui auraient faim et soif dans de semblables circonstances?

— Bénissez Dieu qui a mis là ce fruit, et puis grimpez à l'arbre pour le prendre ; soyez reconnaissant envers Dieu qui a mis là cette eau, et allez vous y désaltérer.

— Nos gouvernants veulent que nous ne fassions que la moitié de ce que vous venez de dire. Ils veulent que nous remerciions Dieu de ses bienfaits, mais ils nous défendent de nous ingérer pour en jouir. Vous verriez

d'un coup d'œil tout ce qu'il y a de sottises là-dedans, si vous pouviez aller où je suis allé.

— Voir combien les gens sont parfaitement heureux dans ces pays d'abondance, tandis qu'il y en a tant qui souffrent ici ? voir combien inégal est le lot des habitants des différents pays ?

— Non pas cela, quelque chose de pire. Il n'y a que trop d'égalité dans le lot de ceux qui habitent les pays fertiles et les sols ingrats, entre ceux qui sont trop nombreux pour les substances qui les doivent nourrir, et ceux qui enterrent le blé qu'ils ne sauraient consommer. Si quelques-uns étaient satisfaits, tandis que d'autres souffrent, ces derniers pourraient peut-être supporter leur mal avec plus de patience, en pensant que tous ne sont pas affligés de la même manière ; mais lorsque tous les hommes souffrent et pourraient se soulager mutuellement, si on ne les en empêchait pas, c'est alors que la patience est presque impossible. Je ne demanderai à aucun homme de supporter patiemment la condition où nous sommes, quand il aura vu celle des autres peuples qui ont autant besoin de patience que nous.

— Quels autres peuples ?

— Mais prenons le paysan polonais, par exemple. Il se traine hors de sa hutte de bois, grelottant, à demi vêtu, dans les premiers froids de l'automne, pour nourrir de grain ses pourceaux....

— De grain ! de quelle sorte de grain ?

— De froment ou de riz, suivant ce qui se trouve le plus près de se pourrir. Entre lui et les noires forêts qui bornent l'horizon, se trouvent des plaines d'une grande quantité de lieues. Dans les unes on voit quelques rares bestiaux ; les autres sont couvertes d'un chaume si riche encore, que vous seriez heureuse d'y

pouvoir glaner; enfin il y en a qui restent sans aucune culture, sans aucune utilité, quoique le sol en soit infiniment plus fertile que celui de la plupart des champs d'Anderson.

— Oh! mais cela est une honte, avec un peuple si pauvre!

— Le peuple n'en deviendrait pas plus riche pour cultiver tous ces terrains en friche, à moins qu'il ne puisse vendre la récolte. Ce n'est pas le blé qui manque aux gens dans ce pays-là.

— Non, à ce qu'il paraît, puisqu'ils nourrissent les animaux avec du froment et du riz.

— Ils ont besoin de vêtements, de bonnes maisons, de tout ce qui rend une habitation comfortable, et cependant quoique nos magasins soient encombrés de drap, et que nous puissions fournir deux fois autant de métaux confectionnés que nous le faisons, si nous avions du pain pour nos ouvriers, ce n'est que par intervalles, par moments très-courts que nous permettons à la Pologne de nous vendre du blé et de vêtir ses enfants. Et puis près de la mer Noire....

— Est-ce que cette mer est réellement plus noire que les autres?

— Le soleil y luit aussi brillant que sur les baies brûlantes de l'Inde, et elle y est aussi bleue, quand le temps est clair, qu'aucun de nos golfes. Dieu a tout fait pour la rendre belle, non-seulement pour son aspect en elle-même, mais en jetant des champs fertiles tout le long de ses côtes. Si l'homme voulait remplir son rôle en couvrant de vaisseaux le sein de cette mer Noire, et ne laisser inculte aucun point de ses côtes, elle deviendrait un heureux pays, ce que, dans mon opinion, la terre devrait être, et ce qu'elle sera un jour ou un autre.

— Les hommes n'y sont donc pas heureux maintenant ?

— Non pas ce que nous appellerions heureux, nous, encore que peut-être ils trouvent plus agréable que nous ne le ferions, de passer d'une plaine à une autre pour récolter du blé, comme l'abeille va d'une fleur à une autre pour chercher le miel. Ils font la moisson trois années de suite dans le même champ, et puis ils l'abandonnent, laissant ainsi derrière eux un terrain épuisé et aride.

— Nous pourrions leur enseigner l'agriculture s'ils voulaient nous abandonner quelques-uns de ses produits.

— Alors ils pourraient apprendre à vivre comme des chrétiens un peu plus qu'ils ne font, et ils auraient quelques-uns des plaisirs dont nous jouissons au milieu de tous nos malheurs. Ils passeraient de l'état de bêtes brutes à celui d'hommes pensants. Il y a d'autres pays, — en Amérique, — où des hommes qui pensent s'indignent de l'impossibilité de rendre leurs enfants plus instruits, plus civilisés qu'eux-mêmes, — ce que tout homme devrait se proposer à l'égard des siens. Ils peuvent leur donner de l'ouvrage ; — mais quel est le but de cet ouvrage ? — La nourriture. Ils peuvent leur donner des richesses ; — mais en quoi consistent ces richesses ? — En nourriture. Ils peuvent se proposer l'accroissement ; — mais de quoi ? — De nourriture. Ils soupirent après mille comforts qu'il pourraient se procurer en échange de leur blé. Ils voient qu'il y a mille avantages, mille choses agréables de l'autre côté de la mer, — s'ils pouvaient étendre un bras assez long, nous jeter du blé, et retirer en échange ces choses dont nous ne jouissons pas plus qu'eux, parce que nous n'avons pas assez de pain, tandis qu'ils en ont

trop. Bien que leurs fils soient aussi condamnés à une vie grossière et ignorante, et les nôtres à la pauvreté, nous devons espérer qu'ils apprendront de nos sottises à commercer de telle façon les uns avec les autres, que les premiers arrivent à la civilisation, au bien-être, et que les seconds prennent une place qu'ils devront à leur industrie.

— Mais pourquoi, s'il y a tant de pays fertiles, l'Angleterre est-elle seule stérile?

— L'Angleterre est fertile en blé, mais elle l'est plus encore en hommes utiles qu'il lui plaît de priver de pain. L'Angleterre a du blé sur ses collines, du blé dans ses vallées, du blé dans ses plaines, mais ce blé n'est pas suffisant, ou du moins n'est pas toujours suffisant pour les multitudes qui se réunissent dans ses villages, qui s'amoncèlent dans ses villes et se multiplient autour de ses *workhouses*. Si le blé qu'elle produit n'est pas suffisant, le devoir de l'Angleterre est — non pas de faire mourir de faim ses habitants par centaines, ou de les faire souffrir de la faim par milliers, mais de tirer du blé de l'étranger, au moyen de tous les arts qu'elle possède. Elle devrait tirer du blé de ses métiers, du blé de ses forges, du blé de ses mines, et s'il en faut davantage encore, qu'elle multiplie ses métiers et ses forges, et qu'elle fonce de nouvelles mines où d'autres millions d'hommes puissent creuser leur pain.

— C'est du pain que vous tirez de ce dur rocher, je suppose, quand vous confectionnez des meules qui serviront à fabriquer la coutellerie que nous échangerons contre du blé avec les Russes ou les Américains.

— Sans doute, et limiter cet échange, ce n'est pas seulement limiter les comforts de nous autres ouvriers, c'est dire qu'il ne vivra pas plus d'hommes en Angleterre, que les fruits de notre propre sol ne peuvent en

nourrir. Il y a de la place au monde pour des myriades d'autres hommes; il y a des perfectionnements sans limites pour nos ressources, et nos gouvernants défendent que ces ressources ne se perfectionnent, que ces myriades existent; d'où ils ont pris ce mandat de limiter ainsi l'ouvrage de Dieu auquel on n'aperçoit pas de limites, je voudrais bien qu'ils nous le disent.

— Nous ne serions donc pas trop nombreux, si nous exercions toute notre industrie, notre intelligence?

— Pas le moins du monde, s'il nous était permis à tous d'être heureux, comme Dieu a voulu que nous le fussions. Alors n'existerait plus l'insouciance de ceux qui multiplient sans songer à l'avenir, ni la patience forcée de ceux qui ont une conscience et qui l'écoutent. Si tous les hommes étaient sages, ils proportionneraient leur nombre à la masse de leurs aliments, mais ces aliments ne seraient pas limités dans leur quantité par des lois arbitraires qui ont pour résultat le malheur de tous. Nos gouvernants tournent la tête lorsque, par hasard, ils voient dans les rues de petits enfants qui souffrent pendant un temps, et qui ne souffrent que pour mourir. Ils disent qu'on n'aurait jamais dû mettre au monde ces enfants; cela peut être vrai, mais ce n'est pas à nos gouvernants à le dire, ou du moins ils devraient le dire avec rougeur, car c'est en attendant qu'il leur plaise d'être justes que le peuple devrait s'imposer ces privations qu'ils exigent de lui.

— Les étrangers qui passent par ici pour leurs plaisirs, s'étonnent de la dureté avec laquelle nos bergers laissent de tendres agneaux abandonnés à eux-mêmes dans le marécage où beaucoup languissent, si quelques-uns viennent bien. Est-ce que ces étrangers, ceux du moins qui ont quelque part dans la confection des lois ne font pas de même! est-ce qu'ils n'exposent pas les

petits des hommes dans nos villes de pierre, où ils souffrent comme les agnelets affamés. Il y a peu de pitié, il y a peu de bonté de cœur à dire que ces enfants n'auraient pas dû naître, tant qu'il y a dans nos champs des pierres que l'industrie et la liberté pourraient convertir en pain.

— Quand je vois de l'argent enterré dans des sillons, comme ceux-là, je sens que c'est de l'argent qu'on prend deux fois à ceux qui y auraient droit — à l'ouvrier anglais qui, au lieu de rester oisif, ne demanderait pas mieux que de produire du blé sur son enclume, au paysan étranger qui voudrait de grand cœur échanger le superflu de son blé pour satisfaire ses autres besoins. Quand je vois la herse passer dans de tels champs, il me semble que je la vois passer sur des âmes humaines; il me semble que des voix crient du fond de la terre, encore que le laboureur qui siffle leur prête peu d'attention.

— Le laboureur ne s'amusera pas longtemps à siffler, si tous les hommes doivent enfin lutter pour se nourrir. Son tour viendra de voir aussi ses petits enfants souffrir de la faim ; son tour viendra bientôt, car il doit être suivi de celui de beaucoup d'autres. Le fermier jurera qu'il lui est bien pénible que ses domestiques doivent vivre, puisqu'ils ne peuvent le faire qu'à ses dépens; puis viendra le propriétaire, pour le compte duquel travaille le fermier. Il se plaindra de ce que quelle que soit l'éclatante chaleur du soleil, la bienfaisante opportunité de la rosée, il reçoit à peine la moitié de la part qu'il s'est réservée dans les moissons, et qu'il est assiégé par une multitude de gens qui viennent lui demander du pain.

— Il ne saurait guère s'en étonner, puisque c'est lui-même qui les empêche d'aller ailleurs; je ne vois pas

à quelle tierce personne il pourrait les recommander.

— Peut-être il essaierait de citer l'Écriture, on y trouve tout ce qu'on veut; peut-être il leur dirait que les nuages sont pleins de fertilité, et qu'ils n'ont d'autre chose à faire que de lever les yeux au ciel et d'attendre la manne promise. Toutefois, jusqu'à ce que la manne vienne, ou jusqu'à ce que lui et les siens aient rendu la mer libre, il n'a pas plus le droit de se plaindre des importunités qui troublent son repos, que l'enfant qui a enlevé la grive du bois où elle est née, n'en aurait de se plaindre parce qu'au lieu de se couvrir de plumes et de chanter, elle mord les barreaux de sa cage.

— Je ne pus m'empêcher de penser quelque chose de semblable quand je vis un homme aussi bon que M. Fergusson échanger des mots désagréables avec les paysans le long de la route, lorsqu'il allait surveiller la rentrée des blés dans les granges.

— Oh! c'était un jour de joie quand il était évident que les produits de la récolte devaient être une source de richesses pour tous. Maintenant on ne sait ce que deviendront ces produits, s'ils seront partagés et consommés en paix, s'ils seront une occasion de luttes et de batailles pour des hommes possédés du démon du besoin, ou s'ils seront brûlés par ceux qui, ne pouvant en jouir, ont résolu que d'autres n'en jouiraient pas non plus. On dit, et personne ne le dément, que la lune, pendant le temps de la moisson, se leva brillante, et qu'elle illumina d'un éclat pareil la chaumière et le château; mais moi, qui suis sorti pour assister à son lever, je déclare qu'aux yeux de ma conscience, elle me parut subir une éclipse, qu'elle jeta une lumière pâle et malade sur les châteaux et les fer-

mes, mais de l'obscurité seulement et des ténèbres sur la demeure du pauvre.

— Ça toujours été la main de Dieu, vous ne pouvez l'ignorer, qui a tiré un voile sur la lumière du soleil ou de la lune ; mais maintenant...

— Mais maintenant l'homme usurpe son office, il anticipe sur ses pouvoirs pour rendre le peuple malheureux, non pas une fois ou deux en passant, mais de continu, de jour en jour. Le soleil ne paraît aussi pâle à aucun œil qu'à celui de l'homme qui a faim ; la lune ne paraît si malade à personne qu'à une mère qui passe la nuit près de son fils souffrant. Que l'homme dissipe le nuage de la tyrannie sociale, qu'il écarte les brouillards qui peuvent causer un déluge de larmes, le soleil et la lune de Dieu feront briller la rosée d'un éclat aussi pur que jamais, sur le plus humble chaume, sur les habitations de la classe mitoyenne, où ceux qui ne sont pas actuellement à genoux pour remercier Dieu, lui rendent encore hommage par la tranquillité, par la profondeur de leur sommeil.

— Ceux auxquels vous vous réunissez au milieu de la nuit partagent-ils votre manière de voir? Vont-ils à l'église le dimanche afin d'en rapporter cette sorte de religion pour toute la semaine?

— Ils ne vont pas à l'église, en partie parce qu'ils savent qu'ils ne sont pas décemment vêtus, en partie parce que, comme vous le disiez tout à l'heure, leur cœur s'éloigne de la Bible. Ils sont lents à croire que pitié sera prise quelque part de leurs âmes malades, si les hommes ne veulent point en avoir pitié. Quelques-uns, sans doute, éprouvent pour l'église cette répugnance ordinaire à ceux qui se sentent coupables; mais, quant à moi, — je dirais à ceux que cela peut intéresser, — que le moyen de les ramener des exer-

cices de nuit sous le porche de l'église, ce serait de leur prêcher, non par des mots, mais par des faits, que Dieu, quand il mûrit la moisson, a dessein de nourrir tous ceux qui ont faim. Cette parole est vraie comme toutes celles de Dieu. A ses vicaires appartient le blasphème, si des lèvres que le besoin contractent s'écrient que c'est un mensonge. — Ces malheureux, qui souffrent ainsi, quand bien même ils sanctifieraient le jour du dimanche, n'ont pas le loisir que j'ai pour réfléchir seul pendant la semaine aux choses de la religion, lorsque je suis là, vis-à-vis cette pierre, cherchant un repos réciproque à la religion dans le travail, au travail dans la religion.

— C'est donc là le secret de vos occupations ici. Sur ce rocher élevé, n'ayant que lui en face de vous, rien qui se meuve au-dessus, que quelques branches sauvages, aucun bruit que celui de votre marteau, c'est donc la religion qui occupe votre pensée tout le jour?

— Sous une forme ou sous une autre; vous savez que la religion a bien des formes, — elle les a toutes, autrement ce serait peu de chose que la religion. Je ne songe pas toujours à l'église et au sermon, je me demande quelquefois quels conseils je donnerai aux hommes du peuple qui m'en demandent; quelquefois aussi à ce que je dirais aux puissants si leur oreille m'était ouverte. Mais souvent, plus souvent, Mary, je songe à ce que nous nous sommes dit dans la soirée précédente, à ce que nous nous dirons dans celle qui doit suivre, à ce que nous ne craindrions pas de nous rappeler dans l'avenir.

— Avec tant de choses à penser, dit Mary en souriant, vous n'avez pas besoin de moi. A peine vous apercevriez-vous de ma perte, si je me noyais demain, jus-

qu'à ce que le pays fût tranquille, et qu'il n'y eût plus de sujets de plainte.

— En attendant, Mary, vous ne demandez rien autre chose que de laver la vaisselle et de raccommoder les bas, et une telle occupation vous rendrait à jamais heureuse.

— C'est chose facile que de laver la vaisselle dans un ménage qui meurt de faim. Quant aux bas, les enfants vont nu-pieds; ainsi, pas de vaines plaisanteries, Chatam; — mais dites-moi.....

— Que je vous dise quels sont ces hommes qui vous touchent presque l'épaule? ce sont des constables, autant que je le puis croire, et ils viennent pour me chercher.

— Et après? demanda Mary, comme elle l'avait fait une demi-heure auparavant.

— Je n'en sais pas plus que lorsque vous m'avez adressé d'abord cette question; mais de deux choses l'une, je suppose, ou ils me laisseront revenir ici pour réfléchir aux matières que nous venons de discuter, ou ils me mettront en un lieu où je pourrai y réfléchir mieux encore, n'ayant plus mes outils à enfoncer dans ce roc. Vous pouvez prévoir dans ce cas, Mary, ce que je ferai et à quoi je penserai. Ainsi vous ne vous tourmenterez pas, vous ne vous effrayerez pas à cause de moi, vous me le promettez?

— Certainement; de quoi m'effrayerais-je? demanda Mary, les lèvres pâles et tremblantes. Il n'est pas possible que vous ayez fait du mal, que vous vous soyez joint....

Elle s'arrêta tout court, le constable étant à portée de l'entendre. Sa tâche fut facile, Chatam se rendit sans la plus petite résistance, et Mary se prépara à descendre aussitôt qu'il aurait pris sa redingote et ramassé

ses outils. On leur permit de marcher bras dessus, bras dessous, et de parler s'ils le voulaient faire, à condition d'être entendus par des tiers. N'ayant pas le cœur et l'esprit assez libres pour une conversation à laquelle le constable eût pu prendre part, ils passèrent en silence devant les groupes d'ouvriers, dont quelques-uns grimacèrent gaîment à leur approche; d'autres les regardèrent d'un air affligé, tandis que quelques-uns, en petit nombre, montrèrent une sympathie plus vraie, en paraissant ne pas voir ce qu'on pouvait considérer comme une honte pour leur compagnon. Au bout de quelque temps on dit à Mary qu'elle ne pouvait aller plus loin. Peu d'instants après elle était à la porte de sa maison, un enfant de chaque main, et paraissait écouter avec intérêt le récit qu'ils lui faisaient de la manière dont ils avaient employé leur temps. Elle trouva son frère sur la porte, qui lui dit d'assez mauvaise humeur qu'il l'attendait depuis plus d'une demi-heure; sa femme dormait à présent, mais il ne s'était pas soucié de la laisser seule, quelque envie qu'il eût de savoir quel gibier les constables venaient de prendre.

— Avez-vous entendu citer le nom de quelques-uns de ceux qu'ils ont arrêtés?

— Oui.

— Eh bien, y a-t-il quelqu'un de notre connaissance?

— Oui, Chatam.

Kay la regarda un moment, envoya les enfants de différents côtés, et puis la regarda de nouveau.

— Vous n'avez pas le cœur brisé, Mary?

— Non.

— Il en sortira comme il faut, comptez-y; j'en pa-

rierais ma tête. Cet événement sera heureux pour lui, —très-heureux.

— Tout est heureux.

— Oui, oui, à la fin; mais je voulais dire, — allons, asseyez-vous, je ne suis pas pressé de sortir maintenant, je m'en vais vous chercher quelque chose, vous devez avoir besoin après une si longue promenade.

— Non, je vous en prie, ne vous dérangez pas, je n'ai besoin de rien, je me servirai moi-même lorsque j'aurai faim.

Comme elle semblait n'avoir pas besoin de lui, Kay pensa qu'il ferait aussi bien de s'en aller; avant qu'il ne fermât la porte, il vit Mary avaler rapidement une grande tasse d'eau froide.

CHAPITRE V.

UNE NOUVELLE.

Comme dans l'opinion du juge de paix, il était suffisamment prouvé que Chatam avait été vu au moins une fois aux exercices de nuit, et qu'il avait joué un rôle actif pendant la dernière, au milieu du rassemblement qui avait eu lieu sur le bord de l'eau, il l'envoya en prison, lui laissant le soin, quand le temps du jugement serait venu, d'expliquer lui-même dans quel but il s'était trouvé parmi les émeutiers. Comme il était un personnage très-influent dans le village, la solution de son affaire était attendue avec impatience et intérêt. Pendant les deux ou trois premiers jours, un grand nombre d'habitants furent curieux de rencontrer Mary

afin de voir comment elle prenait la chose. Mary était toujours occupée auprès de sa sœur ou des enfants. Quand deux ou trois commères, dignes de confiance, eurent attesté qu'elle avait absolument le même air qu'à l'ordinaire, quand on vit que les enfants n'avaient rien de nouveau à en raconter, chacun se vexa de s'être donné tant d'inquiétude pour une personne qu'on trouvait toujours impassible quoiqu'il pût arriver.

Le travail alla si peu, cet automne, qu'on eut assez le loisir pour discuter tous les événements qui pouvaient arriver, et Dieu sait que les langues ne manquèrent pas. Un certain nombre des ouvriers de la fonderie furent renvoyés, parce qu'il fallut élever les salaires de ceux qu'on gardait. Cette élévation des salaires, ne provenant pas d'une augmentation correspondante dans la demande, et les dépenses personnelles d'Olivier étant plus fortes, à mesure que les provisions enchérissaient, il n'eut pas d'autre alternative que de renvoyer une partie de ses ouvriers, de restreindre sa fabrication et de se contenter d'un bénéfice plus petit qu'il ne l'eût jamais fait. Au moyen de cette augmentation de salaire, les ouvriers conservés se trouvèrent pour un peu de temps soulagés dans leur extrême misère; mais dans le fait ils ne furent pas plus riches qu'ils ne l'étaient lorsqu'ils ne recevaient que les deux tiers de leurs salaires nominaux actuels. Le besoin les pressait encore, et devait les presser de plus en plus, jusqu'à ce qu'Olivier n'eut plus de salaires à leur donner, à moins que de grandes importations de l'étranger ne vinssent suppléer à l'insuffisance des récoltes. Dans l'incertitude où ils étaient que ces importations dussent avoir lieu, et avec la certitude devant les yeux que le pain avait manqué depuis trois ans dans le pays, Anderson et les fermiers voisins prirent à loyer de nouvelles terres, et

pour les mettre en culture, y jettèrent tout l'argent que leur procurait ce blé, qu'ils vendaient si cher. Cet argent était bien réellement enterré dans les cultures nouvelles et inférieures, encore que pour y arriver il passât par plusieurs mains. La guinée qu'Anderson tirait des profits de l'année précédente, pour la payer sous forme de salaire à Kay, celui-ci la dépensait pour acheter de Mrs Skipper, un tiers de moins de pain qu'il n'eût pu le faire dans les bonnes années. A son tour la boulangère achetait de Warden moins de farine qu'autrefois; Warden l'échangeait à Kirkland pour moins de blé, et des mains de Kirkland elle retournait dans celles d'Anderson.

Dans une petite société, comme celle d'un village, il est aisé de suivre la circulation d'une guinée qui va ainsi s'amoindrissant de valeur réelle à chaque échange. Il était clair pour tout le monde qu'il y avait perte générale, et cette perte semblait avoir lieu au profit du propriétaire fermier seul. Que M. Fergusson profitât ou non de tout ce qui se perdait à cause de lui, c'était-là une question séparée, et jusqu'à ce qu'elle fût décidée, il se trouvait dans une singulière position au milieu de ses voisins. Il était à la fois leur ennemi et leur bienfaiteur; — leur ennemi, en ce sens qu'il était l'une des personnes en faveur desquelles on persévérait dans un système désastreux; — leur bienfaiteur, en ce sens qu'il faisait un emploi charitable et éclairé de sa fortune. Comme propriétaire, il était un objet de petites haines et de mauvais vouloir; on le saluait comme M. Fergusson. Tous se plaignaient qu'il reçût une part déraisonnable dans le produit de leurs travaux, mais il n'en était pas un qui n'eût été fâché de lui voir arriver personnellement quoi que ce fût de mal. Ils criaient contre lui bien fort, et contre ceux de sa classe,

pour limiter et gêner l'exercice de leur industrie. Ils lui savaient gré de la bonté qu'ils leur témoignait et des peines qu'il se donnait pour trouver de l'emploi à ceux qui successivement étaient renvoyés de leurs ateliers.

Ce fait, qu'il lui aurait fallu contribuer à faire vivre comme indigents ces ouvriers, s'il n'avait préféré leur chercher quelqu'ouvrage, n'influençait en rien l'empressement avec lequel M. Fergusson s'occupait de leurs intérêts et s'efforçait de leur conserver au cœur un esprit d'indépendance, jusqu'à ce que vinssent des temps meilleurs. Cet effort était vain, sous un système qui autorisait les hommes à dire qu'ils n'avaient pas sacrifié leur indépendance, qu'elle leur avait été ravie, et que ceux qui la leur avaient enlevée, se tireraient comme ils voudraient de son absence. En dépit de tous les efforts de Fergusson, le nombre des indigents allait croissant dans la paroisse, et tandis qu'un petit nombre d'hommes vigoureux, privés de leurs travaux dans les manufactures, étaient pris par Anderson pour essayer d'appliquer leurs bras à l'agriculture, un bien plus grand nombre dormait dans les prairies, ou se rassemblait en groupe, pour bavarder quand ils ne se réunissait pas pour rien de pire.

Il était impossible de trouver une place pour John qui se plaisait à regarder autour de lui, quand il n'avait rien de mieux à faire, et à s'amuser de son mieux; on le gênait peu à cet égard chez lui, parce qu'on espérait que de temps à autre, en flanant ainsi, il pourrait oublier un repas, — considération qui prenait chaque jour plus d'importance dans la famille Kay. Il arriva qu'un jour Will Mookey, le petit berger, était appuyé contre la porte d'un coutelier, quand son ancien

camarade John accourut à lui, écartant les cheveux qui chargeaient son front en sueur.

— Je voudrais bien n'avoir pas plus chaud que vous, dit John, s'arrêtant pour reprendre haleine ; je suis allé à la forge ; je me suis glissé, sans qu'on m'ait vu, derrière les soufflets, et tout à coup, je leur ai donné une bouffée de vent au moment où ils s'y attendaient le moins. — J'ai failli avoir le fouet ; ils se sont ravisés, ils m'ont retenu pour tirer le soufflet jusqu'à ce qu'il n'y eût pas plus d'air dans mon corps que dans le soufflet remonté ; mais je ne me soucie pas de rester ici, passons de l'autre côté, vous verrez tout aussi bien.

Will étendit ses jambes de colosse et continua de bâiller d'admiration.

— C'est précisément à l'endroit où vons êtes, que se trouvait Brett, quand la meule éclata, et je vous préviens que les meules qui éclatent font de vilaines blessures.

— Je n'ai pas peur.

— Non, parce que vous avez toujours vécu dans vos pâturages, et que vous ne savez pas quels accidents peuvent arriver avec les meules. Si vous aviez vu ce qui est arrivé à Duncan ! le couteau qu'il aiguisait sauta en l'air avant qu'il n'eût le temps de se reconnaître ; il reçut la blessure dans le poignet, mais le bras entier dépérit, et n'est plus bon à rien maintenant. On l'a renvoyé en Ecosse sans un sou, lui qui gagnait ici de si bonnes journées, car c'était un fameux ouvrier ; mais, comme le dit Anderson, nous avons déjà ici trop de gens sans ouvrage pour nous amuser à nourrir un Ecossais. Comme les accidents arrivent pourtant !

— Ah, oui ! il en arrive !

— Puisque vous en êtes persuadé, je m'étonne que vous vous exposiez à ce qu'il vous en arrive un quand

pour vous en garantir, vous n'auriez qu'à traverser de l'autre côté.

— Oh! les meules et les couteaux ne sautent pas souvent en l'air.

— Mais, pardon, cela arrive souvent.

— Mais il n'a pas peur, lui, le coutelier.

— Non, parce qu'il est payé pour courir ce risque. Je m'étonne qu'à aucun prix on veuille attraper un rhume comme celui qu'il a; peut-être il ne sait pas aussi bien que nous comment finissent des rhumes de cette nature; souvent je me dis que s'ils étaient plusieurs pour changer de nature de travaux à tour de rôle, ils auraient meilleure chance. Si jamais je suis coutelier, j'essayerai de cette méthode, pour peu que je trouve des camarades qui pensent comme moi.

— Vous, dit Will! vous ferez positivement comme on a fait avant vous.

— Peut-être, nous le verrons quand nous y serons; après cela, il serait possible que je ne fusse pas plus disposé que vous a essayer quelque chose de nouveau. Avez-vous demandé de l'ouvrage ici dans les environs?

— Tout le bétail est vendu et conduit dans le pays haut; on n'a pas voulu me laisser dans le pâturage, une fois les moutons partis.

— Je sais cela, je sais que vous vous étiez mis dans la tête que vous pouviez continuer à coucher dans votre hutte, le sol étant converti en champ, comme vous le faisiez quand il était en pâturage, et qu'on a été obligé de vous tirer par les épaules et les talons pour vous mettre dehors. Pourquoi ne vous êtes-vous pas donné du mouvement et n'avez-vous pas obtenu de l'ouvrage d'Anderson avant que tous les autres ne fussent venus lui en demander?

— Mais il n'y a plus de moutons à garder pour personne ici.

— Soit, mais si vous ne voulez rien faire autre chose que garder les moutons, pourquoi ne pas monter dans le pays haut et offrir vos services aux herbagers ?

— Mais je ne connais personne dans le pays haut.

— Et jamais vous n'y connaîtrez personne, si on vous laisse faire. Quel état voudriez-vous exercer, Will, si vous ne deviez plus être jamais berger?

Will frotta sa main sur sa tête, et pour toute réponse il balança le poids de son corps, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Mais cette façon d'agir n'arrêta pas John dans son besoin de parler.

— Qu'est devenu le pauvre petit agnelet, que vous nourrissiez à la main, pendant la nuit que j'ai passée avec vous. Certainement il était trop faible pour avoir franchi les collines avec les autres.

— Il faut qu'il ait eu bien du bonheur s'il n'est pas mort à l'heure qu'il est ; je l'ai porté moi-même deux grands milles, et je leur ai dit quand et comment il fallait le nourrir, et malgré tout cela, quand il se plaignait, ils n'y faisaient pas plus attention. — Oh ! ils ne le comprennent pas plus que si c'était un petit chien. Quand je lui ai dit adieu, il m'a regardé comme cela ; on aurait dit qu'il allait me parler ; il ne m'a pas parlé pourtant, mais le nouveau berger, il n'a pas voulu seulement le regarder, et si ce n'avait été pour la brebis mère....

— Tiens ! qu'est-ce qui arrive-là, s'écria John, allons voir. Je parie que c'est encore quelqu'un qu'on arrête. Savez-vous que je suis allé voir la prison de Chatam, l'autre jour ; mon père m'a fait coucher dehors parce que j'étais revenu trop tard, mais je voulais voir comment elle était faite, cette prison ; on pourrait m'y

mettre quelque jour. Après ça, je ne rougirais pas d'aller quelque part où Chatam a été.

— Vous qui ne pouvez seulement pas endurer le fouet?

— Chatam n'aura pas le fouet. On dit qu'il aura la mort avec commutation.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— La transportation.

— Pourquoi pas le dire tout de suite?

— Je ne sais pas, mais j'ai souvent entendu appeler la transportation comme ça. C'est comme Chatam dit que tout le monde parle d'agriculture, et que personne n'entend la même chose par ce mot là. Les uns disent que l'agriculture ce sont les fermiers; d'autres que ce sont les propriétaires; d'autres enfin que l'agriculture ça veut dire d'avoir du blé.

— Moi je crois que l'agriculture c'est de garder les moutons.

— Non, non, le parlement ne se mêle pas de la garde des moutons. Quand on leur demande de protéger l'agriculture, Chatam dit que Anderson comprend par là : « prenez les intérêts du fermier; » que M. Fergusson entend, lui : « protégez le propriétaire; » et que nous autres tous nous disons : « laissez-nous manger du pain. »

Will bâilla et dit que tout ça lui était bien égal. John était d'opinion différente, et apercevant un des principaux personnages du pays qui, de temps à autre, ne dédaignait pas d'échanger deux mots avec lui, agiter un journal à la fenêtre d'une taverne, il courut à lui pour savoir son opinion sur la définition douteuse du mot agriculture. Il trouva qu'une grande nouvelle passait de bouche en bouche, et que chacun avait l'air d'en être dans le ravissement. Quand il l'eut entendue,

il ne la comprit pas du tout; mais comme la main qui tenait le journal s'agitait beaucoup, que deux ou trois hommes jetaient leurs chapeaux en l'air, que les femmes accouraient, que les plus petits enfants battaient des mains, il ne fit pas difficulté d'admettre que c'était en effet une excellente nouvelle. Will avait suivi lentement, attendant ce qui plairait à John de faire ensuite.

— Je ne crois pas qu'ils connaissent encore la chose à la fonderie, pensa John, je veux être le premier à la leur apprendre.

Il courut donc, suivi de Will, qui gagnait graduellement sur lui. Les jambes de Will étaient de quelques pouces plus longues que celles du petit John, et s'il l'avait voulu, il n'y a pas de doute qu'il eût pu arriver le premier à la fonderie pour raconter la nouvelle. Cela eût été très-désagréable; aussi John, hors d'haleine, regardant avec effroi par dessus son épaule, chancelant, tombant, courant de nouveau en se frottant les genoux, se disait que s'il avait la force de Will, il courrait autrement que lui. Ce qui manquait à Will c'était une âme pour faire usage des membres vigoureux que la nature lui avait donnés. Il abandonna bientôt la course, dans laquelle il aurait eu si facilement l'avantage. D'abord il ralentit le pas, puis il s'arrêta contre une balustrade à flaner quelques instants.

John fit claquer ses doigts d'un air de triomphe, quand il atteignit la porte de la fonderie avant le paresseux berger. Il s'y précipita sans aucun égard aux règles ordinaires, pour obtenir la permission d'entrer. En deux bonds il traversa la cour et se trouva dans le grand atelier où mugissaient les fournaises, et où les ouvriers étaient tous si noirs, qu'il n'est pas étonnant qu'il ait été quelque temps avant de reconnaître son

père. Il manqua renverser un homme qui portait un creuset plein d'un métal incandescent, et posa le pied au beau milieu de la couche de sable fin, disposée pour recevoir la fonte. Apostrophé d'un côté, bousculé de l'autre, l'enfant hors d'haleine ne put trouver de voix pour demander énergiquement son père.

Lâchez donc le collet de cet enfant, dit l'un des ouvriers à un autre et ajoutant à voix basse : sans doute quelqu'accident sera arrivé à sa pauvre mère. Tiens, mon bonhomme, voilà ton père de ce côté.

Kay était tout en sueur, sous la flamme rouge de l'une des fournaises, quand les yeux égarés de son fils se fixèrent sur lui et qu'il s'écria :

— Quelle nouvelle, papa! la plus grande nouvelle que nous ayons eue depuis bien longtemps. Il y a un ordre du roi en conseil, et l'on est rassemblé à la grande taverne; on y lit le journal, et tout le monde sort des maisons. Voyez un peu quelle nouvelle, papa! je vous assure que c'est vrai, il y a un ordre du roi en conseil.

— Un ordre du roi en conseil! et puis après? sur quoi est-il cet ordre du roi?

— Sur quoi? oh! on n'a pas dit sur quoi, ou du moins je n'ai entendu personne le dire, mais je m'en vas courir le demander, et je reviens à l'instant.

— Ce n'est pas la peine, vous ne nous rapporteriez que la moitié des choses. Qu'est-ce qu'un enfant peut comprendre dans un ordre du roi en conseil? Dites-donc, camarades, l'un d'entre-vous ne pourrait-il pas aller au village et savoir ce dont il s'agit; il faut qu'il y ait réellement quelque chose de nouveau, et moi je ne peux quitter le fourneau en ce moment.

John se retira mortifié dans un coin, trouvant qu'il était étrange que son père ne parût pas comprendre

sa nouvelle, tandis que les plus petits enfants eux-mêmes en paraissaient si joyeux.

Le messager ne tarda pas à revenir, et les nouvelles qu'il rapporta étaient effectivement du plus haut intérêt. John, qui s'était amusé à jouer avec le sable fin, s'approcha et apprit que la nouvelle qu'il avait apportée, consistait en un ordre du roi en conseil, qui ouvrait les ports et permettait l'importation du grain étranger.

— Maintenant, tu entends, mon garçon, dit l'un de ceux qui avaient le plus tourmenté John, c'est un ordre pour l'importation du blé étranger.

— Comme si je ne savais pas ça depuis une demi-heure, dit John d'un air solennel. J'étais à la taverne au moment même où la nouvelle est arrivée.

Le petit garçon s'arracha des mains de l'homme qui voulait le retenir, et courut chercher quelqu'un qu'il pût frapper d'admiration en lui racontant sa nouvelle. Il rencontra M. Olivier lui-même.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela? lui demanda celui-ci; les ouvriers se tiennent inactifs devant les fourneaux, comme s'ils prenaient un bain d'air, et l'ouvrage se gâte, je le parierais bien.

— Ils parlent de la nouvelle, monsieur, — de la grande nouvelle qui vient d'arriver à l'instant.

— Quelle nouvelle?

— Le roi va ouvrir les ports, monsieur, et il permet l'importation des grains étrangers.

— Il est temps; votre père et moi, nous en sentions la nécessité depuis longtemps.

— J'en suis bien sûr, monsieur, et puisque le roi va aller ouvrir les ports, je voudrais bien voir cela; mon père me le permettrait sans doute, si vous lui en disiez un mot.

M. Olivier se prit à rire, et lui dit qu'en grandissant il verrait suffisamment ce que c'était que d'ouvrir les ports. John fut d'avis qu'il n'avait pas besoin d'attendre pour cela, vu qu'il n'était pas probable que le roi se dérangeât tous les jours pour semblable besogne. Il se rappelait un certain fort qu'il avait vu dans un voyage qu'il avait fait avec son grand-père, et qui lui semblait devoir s'ouvrir en cinq minutes. Le jeune politique continua sa ronde, espérant trouver çà et là quelqu'individu qui préférerait causer avec lui, tout en jetant au moule, plutôt que de se rassembler avec les autres ouvriers autour du grand fourneau.

— Eh bien, mes enfants, dit M. Olivier à ses ouvriers, que pensez-vous de la nouvelle?

— Elle est bonne, monsieur, et elle sera meilleure encore, si elle apprend à certains individus à ne pas faire de mauvaises lois pour avoir ensuite la peine de les défaire.

— Les lois changent si souvent, dit un autre ouvrier, qu'il me paraît trop pénible de punir un homme pour les avoir violées. La loi qui défend d'acheter du blé quand on en a besoin, est assez mauvaise dans les meilleures années. Nous sommes tous là pour le dire; mais s'il y avait besoin d'une preuve, je n'en voudrais pas d'autre que celle-ci, c'est qu'après l'avoir faite, on est obligé de la défaire, non pas une fois, mais souvent, et toujours, quand elle a si bien travaillé qu'elle a affamé la moitié de la population. Kay pensa que rendre une petite loi temporaire pour arrêter l'effet d'une grande loi durable, c'était la même chose qu'envoyer un courrier après un cerf-volant, ce qui prouverait que celui-ci est mal fait et incapable de se soutenir par lui-même. Quelques-uns des ouvriers se demandèrent ce que Fergusson pensait de la nouvelle.

— Que nous importe ce qu'il en pensera? répondit un autre, il n'a été que trop longtemps une barrière entre notre pain et nous , sans le vouloir peut-être , mais de fait.

— Mes enfants, reprit M. Olivier, parlons de nos affaires personnelles, sans injurier nos voisins. Quant à moi , je ne resterai pas une minute de plus ici, s'il se dit quelque chose contre M. Fergusson.

— Soit, pas un mot de M. Fergusson, monsieur, pour lequel je professe personnellement le plus grand respect; si j'ai cité son nom, ça été comme celui d'un propriétaire recevant de gros fermages ; je soutiens que si nous produisons du blé dans votre manufacture, que si avec le feu et l'eau, nous faisons ce qui doit acheter du blé, et que nous manquions de pain, nous sommes volés; détruise mon argument qui pourra.

Et le rude orateur brandissait ses bras noircis et avançait, sous le feu du fourneau, sa figure rouge pour voir si quelqu'un accepterait son défi ; mais tous ses auditeurs partageaient son opinion.

— J'ai aussi peu de motifs qu'aucun autre, dit M. Olivier, d'aimer la prospérité disproportionnée des propriétaires fonciers, dans un temps de disette générale, mais je ne dois pas oublier qu'ils comptent sur leurs fermages, comme moi sur mon capital et vous sur vos salaires.

— C'est précisément là ce dont je me plains, c'est-à-dire je me plains du chiffre des fermages sur lesquels il compte. La terre appartient aux propriétaires fonciers ; qu'elle soit le fruit naturel de leurs travaux, de leurs services ou de ceux de leurs ancêtres, qu'elle leur soit venue par les accidents de la guerre ou de la politique, peu importe, ils l'ont, qu'ils en jouissent tant que cette jouissance ne nuit pas à la propriété que

d'autres hommes possèdent à aussi bon titre. Mais si par des lois vicieuses les fermages s'accroissent aux dépens d'autres hommes, cet accroissement n'est plus une propriété, c'est un vol. Si un homme possède une boutique et des capitaux qui lui ont été laissés, le tout est sa propriété, tant qu'il trafique loyalement; mais s'il emploie des moyens quelconques pour empêcher ses confrères de vendre, et qu'ensuite il mette le prix qu'il veut à ses marchandises, croyez-vous que les consommateurs ne soient pas en droit d'acheter dans d'autres boutiques, s'ils le peuvent, sans remords et sans se tourmenter de ce que devient la propriété de cet injuste marchand? Rendez le commerce des grains libre, et puis nous verrons de grand cœur les propriétaires fonciers obtenir les fermages les plus élevés qu'ils pourront. Mais jusqu'à ce que ce commerce soit libre, nous ne serons jamais contents de leur donner en présents, une partie trop forte du fruit de notre travail, quand nous-mêmes nous sentons plus vivement le besoin. Le fruit de notre travail est au moins autant notre propriété que le fermage est la leur, pour ne rien dire de plus; et s'il s'agissait d'autre chose que de la nourriture, nous ne serions pas longs à le prouver; mais la nourriture est précisément ce dont nous ne pouvons nous passer, et nous ne pouvons tenir assez longtemps pour prouver notre point.

— Ils ne tarderont pas à le comprendre, répliqua M. Olivier; tout ce qui est ruineux pour un aussi grand nombre d'hommes, doit être mauvais pour tous, et des gens comme Fergusson le verront avant peu.

— Ils ne le verront pas, monsieur, avant qu'on ne le leur fasse sentir, et combien ne faudra-t-il pas que nous autres nous ayons souffert, avant que leur sympathie

soit assez forte pour leur faire renoncer à un préjugé de plusieurs siècles!

— Avant de le leur demander, il faut que nous les soulagions de quelques-unes des taxes qui pèsent particulièrement sur eux. Leur grand cri est sur le fardeau de ces taxes, et il est juste de les en soulager d'abord

— De tout mon cœur; qu'ils soient exemptés des taxes en qualité de grands propriétaires, comme ma femme et Mary sont exemptées, à cause de leur sexe, de payer quand nous jouons aux cartes ; c'était autrefois le cas pour la noblesse française, elle ne payait pas ses taxes. Qu'il en soit ainsi de nos propriétaires, s'ils veulent accepter cette faveur de voir leur part du fardeau public portée par ceux qui plient déjà sous le poids, et auxquels ils ne voudraient pas être obligés pécuniairement, s'ils se rencontraient dans le cimetière, encore que le temps ne soit pas loin peut-être où ils devront s'y trouver côte à côte.

— Il faudra que leur orgueil soit singulièrement humilié avant qu'ils n'acceptent une obligation de ce genre; ils n'auraient pas besoin alors d'aller à l'église pour y prendre des leçons d'humilité.

— C'est donc pour cela qu'ils y vont, maintenant qu'ils nous prennent une part plus considérable de notre subsistance qu'ils ne le feraient dans l'hypothèse que je viens de citer? ils ne le font pas tous sciemment ; — non, pas la moitié d'entre eux. Il y a la plupart de nos gens riches qui seraient bien irrités si on leur disait : « Les dépenses de votre fils à Eton ont été payées l'année dernière par trois treillageurs, cinq fondeurs et sept tisserands, qui ont tous des enfants qui ne sont qu'à demi nourris. La belle jument de miss Isabella, c'est le coutelier qui, pour la lui acheter, s'est passé souvent de souper. La femme de l'ouvrier n'a pas eu

de feu l'hiver, et trente petits enfants n'ont pu aller à l'école, pour que miss Isabella eût de quoi acheter une jument. Oh oui, il y a beaucoup de nos riches qui ne pourraient supporter ce langage, tant vrai qu'il soit.

— Ils vous appelleraient un niveleur, s'ils vous entendaient.

— Je leur demanderais la permission de les démentir, car je ne suis pas un niveleur. Je ne vois pas le plus petit mal à ce que les enfants des riches soient élevés à Eton, à ce que leurs jeunes filles aient des chevaux pour se promener, pourvu que toutes ces choses soient payées par les fermages naturels que laisserait le libre commerce des grains. Ce commerce libre obtenu, si les ouvriers manquent encore de feu ou de souper, ce ne serait pas une raison pour que les jeunes gentlemen ne fussent pas élevés à Eton, et que leurs sœurs n'eussent pas des chevaux. Dans ce cas, on n'aurait aucun reproche à adresser aux propriétaires fonciers, encore qu'il y eût nécessairement imprudence quelque part. Oh, moi, je ne suis pas un niveleur; que les riches conservent leurs domaines, tant qu'ils consentiront à leur laisser la juste valeur qu'ils doivent avoir par comparaison avec le travail. Mais je me plains des lois qui augmentent sans cesse la valeur de la terre pour diminuer celle du travail de l'homme.

— Mais, dit l'un des auditeurs, est-ce sérieusement que vous voudriez exempter les propriétaires fonciers de payer les taxes? ce serait la chose la plus injuste qu'il se puisse imaginer.

— Ce serait assez injuste sans doute, mais bien moins injuste, bien moins ruineux surtout que le système actuel. Il vaudrait bien mieux que nous payassions les taxes des propriétaires fonciers, que de perdre

dix fois leur valeur pour les mettre à même de les payer, et c'est ce que nous faisons maintenant.

— Dix fois autant que les propriétaires fonciers pour leurs taxes?

— Oui, reprit Olivier. Nous payons, comme nation, le blé 12,500,000 livres sterling (312,500,000 fr.) de plus que si nos ports étaient ouverts au commerce libre avec le monde entier. Sur cette somme, un cinquième au plus entre dans la poche des propriétaires, le reste s'engloutit dans des terrains de mauvaise qualité. Maintenant si les propriétaires paient en taxes la moitié de ce cinquième, c'est tout le bout du monde. Lequel de vous ne serait donc pas content de payer sa part de ce dixième, pour être débarrassé des neuf autres?

— Chacun de nous supplierait à genoux les propriétaires de nous permettre de payer leurs taxes.

— Les propriétaires ne se feraient pas prier, s'ils voyaient le véritable état des choses. J'espère et je crois qu'ils s'empresseraient d'abandonner ce dixième qui reste dans leur poche, s'ils pouvaient voir ce qu'il coûte au peuple.

Quelques-uns dirent qu'ils en étaient intimement convaincus, mais Kay demanda pourquoi les propriétaires ne voyaient pas le véritable état des choses; — question à laquelle il était difficile de répondre, à moins que ce ne fût qu'ils ne cherchaient pas à le voir. Et pourquoi ne cherchaient-ils pas à le voir? — A le voir, non pas seulement assez pour sanctionner un ordre du roi en conseil, qui permettait l'introduction des grains quand les masses étaient à la veille de mourir de faim, mais à le voir assez pour calculer avec précision combien de blé nous produisons, quelle portion de la population ce blé nourrit convenablement, comment

dre honneur là où il était dû. Ils poussèrent trois vivat pour le conseil privé, en conséquence de l'ordre qu'il venait de promulguer, et pour le petit nombre de propriétaires qui s'étaient prononcés en faveur du libre commerce des grains. Cela fait, ils commencèrent à s'enquérir des résultats qu'aurait l'ordre du conseil; ils apprirent que son but immédiat était d'empêcher le peuple de mourir de faim, et que dans quelques mois, il pourrait amener la ruine d'un bon nombre de fermiers, ruine qui, si elle avait lieu, devrait être attribuée avec justice, non pas à cet ordre, mais à l'état préexissant des choses auxquelles il était venu remédier. Depuis la dernière mercuriale trimestrielle, le prix des céréales s'était tellement élevé de semaine en semaine, qu'il était impossible de prévoir jusqu'à quel point l'orge même serait au-dessus de la portée des classes pauvres, avant que la prochaine mercuriale vînt prouver que les céréales étaient arrivées à ce prix où la loi autorisait l'importation de l'étranger. C'était donc dans le but d'empêcher que le peuple ne pérît, en attendant l'époque de la nouvelle mercuriale, que cet ordre avait été promulgué sans le concours du parlement; et comme il aurait pour effet de diminuer la panique générale et d'augmenter de beaucoup l'approvisionnement dans tout le royaume, il était probable que les fermiers allaient voir les prix baisser considérablement au printemps, ce qui serait ruineux pour eux, qui avaient calculé que les prix se maintiendraient élevés jusqu'à la prochaine moisson, et qui avaient mis en avant une grande masse de capitaux.

— Mais, demandèrent les ouvriers à M. Olivier, tout cela ne sera-t-il pas une bien belle chose pour vous?

— En tant que nous vivrons à meilleur marché, vous et moi, et qu'il faudra pour payer l'étranger un plus

grand nombre de nos produits, certainement cela me sera avantageux; mais les fluctuations trop rapides dans la fortune d'une classe de la société, qu'il s'agisse des fermiers ou de tous autres, est préjudiciable à toutes les classes. Les manufactures et le commerce ressentent le contre-coup de la ruine de chaque fermier. J'aurais donc mieux aimé que le blé ne fût pas aussi cher qu'il vient de l'être, et aussi qu'il ne devînt pas tout à coup aussi bon marché que nous allons le voir peut-être, à moins que ce bas prix ne puisse se maintenir d'une manière permanente.

Ce raisonnement fut trouvé infiniment juste ; mais en substance, il restait ce fait que le bon temps des manufacturiers et des ouvriers semblait approcher, qu'on avait devant soi la perspective d'une année entière de pain à bon marché, quelles que dussent être pour l'avenir les conséquences désastreuses de cet événement.

C'en était assez pour se livrer à une sorte de fête; aussi quand les fourneaux eurent été dûment alimentés, et qu'on eut coulé quelques pièces de métal, au milieu de plus de conversations qu'on ne s'en permettait ordinairement dans une opération si délicate, les ouvriers d'Olivier quittèrent l'atelier, comme une troupe d'écoliers auxquels on vient d'annoncer un congé, et coururent à qui arriverait le premier à la taverne. Ils se tinrent longtemps devant la porte, sans s'occuper du froid de la brise, après la chaleur des hauts fourneaux. Et comment y auraient-ils fait attention, quand ils sentaient la main glaciale de la pauvreté cesser de comprimer leur cœur, et l'espérance vivifiante y affluer à sa place ?

Kay ne fut pas l'un des orateurs de la taverne; il y avait si longtemps qu'il n'avait porté une nouvelle

agréable à la maison qu'il se sentait impatient de le faire.

Ce jour-là était l'un des mauvais jours de sa femme; elle se plaignait rarement, mais il y avait des temps où les larmes lui coulaient sur la figure pendant des heures entières, sans qu'on en vît bien particulièrement le motif, et quelquefois elle avouait elle-même qu'elle n'aurait pu dire pourquoi elle pleurait. Dans ces occasions-là, elle n'était pas bourrue ou disposée à parler par signes seulement, comme il lui arrivait quelquefois; au contraire elle parlait beaucoup, se remuait beaucoup et même essayait de rire. Mais les larmes ne discontinuaient pas de couler, et elle était obligée de renoncer à sa gaîté factice. C'était l'état où elle se trouvait ce jour-là; cependant Mary n'avait pas encore renoncé à l'espérance d'arrêter ses pleurs sans avoir l'air de les remarquer.

— De quel côté s'est en allé John? demanda Mary; l'avez-vous vu, ma sœur?

— Du côté du port au charbon, je crois, répondit celle-ci en parlant rapidement. Oh! oui, ce doit-être du côté du port au charbon, parceque — non, non, c'était hier; ce ne saurait être aujourd'hui, parce que son père lui a dit d'aller sur la petite route ramasser du gland pour le cochon. Comment se fait-il que j'avais oublié que c'était hier qu'il avait été sur le port? Mais voilà comme me sert toujours ma pauvre tête; elle est toujours...

— Elle sera mieux quand vous aurez essayé plus longtemps de la médecine du dispensaire. Quel bon et aimable monsieur que celui qui est à la tête du dispensaire; il m'a dit qu'il croyait sincèrement que vous guéririez très-vite si...

— Je ne guérirai jamais — ni de la tête ni du cœur,

jusqu'à ce que je voie mes pauvres enfants — et mon pauvre mari aussi...

—Allons, allons, du courage, ils seront bientôt mieux nourris, s'il plaît à Dieu ; ne vous tourmentez pas de cela ce soir où vous ne vous sentez pas forte.

— Et puis encore Chatam ! ce qui lui arrive me fait de la peine, Mary, plus que vous ne le sauriez croire, car vous avez été bonne pour moi et les miens.

— Je serais fâchée que cela vous fît tant de peine, dit Mary tranquillement; je vous en remercie pour lui, mais il ne faut pas vous rendre malheureuse à cause de moi. Il me semble que votre mari ne tardera pas à rentrer, il y a déjà quelque temps que le soleil est couché.

Après un silence de quelques minutes, Mary essaya de ranimer la conversation.

— J'aurais voulu que vous vissiez ce matin comme Betsy a proprement fait le lit, quoiqu'elle atteignît à peine à la hauteur du traversin ; vous ne l'avez pas vue?

— Non ; je pensais, Mary, combien, vous et moi, nous sommes changées. Il n'y a pas bien longtemps que vous me grondiez pour trop parler, ou plutôt que je me grondais moi-même ; vous aviez coutume de dire alors que tous les gens ne sont pas nés également parleurs ; vous alliez et vous veniez dans la maison, silencieuse comme un sourd-muet. Et maintenant! — Mary, quand je ne vous réponds pas, ne croyez pas que je manque de reconnaissance pour vous ; je sais tout ce qu'il doit vous en coûter de chercher toujours à me dire quelque chose d'amusant et de gai, quand Chatam est en prison et que le buffet est si souvent vide. Je suis une malheureuse, une bonne à rien. — Non, non, n'essayez pas de me persuader le contraire, je ne puis me supporter, et je ne demande ni à vous

ni à aucun autre de le faire. Ah, mon Dieu ! voilà mon mari qui rentre, et moi qui suis tout en larmes.

— Allons, il paraît qu'il était temps que j'arrivasse, s'écria gaîment Kay en entrant. Et vous aussi, Mary, vous pleurez ; ne vous cachez pas, vous avez de bonnes raisons pour le faire ; je ne m'étonne que d'une chose, c'est de ne vous avoir pas vue pleurer auparavant ; mais j'ai quelque chose à vous dire, quelque chose qui vaut mieux que cette médecine qu'on m'a donnée au dispensaire, et que toutes les médecines du monde ; — et il leur raconta la nouvelle.

Mary ne l'eut pas plus tôt comprise qu'elle se retira, probablement pour aviser au moyen de la faire parvenir jusqu'à son amoureux. Aussitôt qu'elle fut partie, Kay s'assit près de sa femme, et lui dit :

Margaret, nous sommes seuls maintenant, les temps paraissent devoir changer, ça me donne du cœur à parler, et j'ai quelque chose à vous dire.

— Oh, non, non ! s'écria-t-elle en se levant, je sais ce que vous allez me dire.

— Non, vous ne le savez pas, et il l'obligea à s'asseoir. Ne tremblez pas ainsi, je ne vais vous gronder sur quoi que ce soit.

— Vous auriez sujet de le faire, je suis une malheureuse, je suis perdue...

— Perdue ! non Margaret ; nous avons failli nous perdre tous tant que nous sommes par des temps comme ceux dont nous sortons, excepté cependant Mary qui, je crois, ne s'oubliera jamais. Il m'est venu à l'idée, Margaret, que quelquefois je vous ai offensée, sans le vouloir, en plaisantant, quand je n'en avais guère envie ni vous non plus, avec Mrs Skipper, et en disant mille sottises, et je vois que vous l'avez vivement ressenti, ce qui n'est pas étonnant. Mais je

vous donne ma parole d'honneur que je ne pense pas à Mrs Skipper, et que je n'y ai jamais pensé. Seulement on est porté, sans savoir comment, à dire et à faire des folies, quand on est presque désespéré au fond du cœur.

— Et c'est ma faute, si vous étiez désespéré.

— Non, pas tout à fait, non, pas du tout; il y avait bien d'autres choses outre—outre—qui faisaient qu'il me répugnait de me reporter par la pensée au temps où nous nous promenions dans le bois de Fergusson, et que nous disions... Allons, Margaret, si vous ne pouvez soutenir votre tête en pensant à ce temps-là, où la reposeriez-vous mieux que sur l'épaule de votre mari, comme vous le faisiez à cette époque? Pourquoi vous retirez-vous de moi comme si j'étais votre ennemi? Et moi aussi, je reculais devant le souvenir de ces temps-là, et cependant je sentais que c'était mauvais signe de n'oser plus m'y reporter.

— Et de penser à tout ce qui est arrivé depuis, à tous ces pauvres enfants et à moi qui suis une si mauvaise mère.

— C'est des enfants précisément que je voulais vous parler, et surtout de John. Mais allons, Margaret, ouvrez-moi votre âme et n'ayez pas peur; c'est le besoin et la faiblesse qui vous y ont d'abord conduite, n'est-ce pas?

— Oh! cela a commencé il y a longtemps, bien longtemps! quand j'étais petite fille, et que j'avais des faiblesses on me donnait quelque chose à boire pour me ranimer; c'est ainsi que ça a commencé. Depuis, quand je me suis sentie faible il m'a paru naturel de boire, surtout parce que c'était meilleur marché que le pain, et que les enfants avaient besoin de tout celui que nous pouvions nous procurer.

— Ainsi, souvent quand vous prétendiez n'avoir pas appétit, c'était un sacrifice pour vos enfants et pour moi. Eh bien, j'en avais toujours eu, à peu près, l'idée.

— Non, pas souvent, seulement dans le commencement; après il était vrai que je ne pouvais pas manger. Je ne l'aurais pas pu quand on m'aurait servi le dîner du roi. J'ai essayé longtemps de vaincre l'habitude. Trois fois j'ai cru y avoir réussi, mais j'éprouvais des faiblesses d'estomac et je ne pouvais y résister, c'est-à-dire, deux fois je m'y suis remise à cause de mes faiblesses, et la troisième à cause que vous jouîiez trop familièrement avec... mais ce n'était pas une raison. Je ne prétends pas m'en excuser. Vous ne savez pas combien cela soutient d'abord, John, quoi qu'on doive éprouver après; cela ranime, et cependant je me rappelle des fois, bien des fois, où je sentais que je ne pouvais parler raisonnablement si vous m'adressiez la parole, et pourtant je priais Dieu, oui je le priais de me faire mourir avant que le jour ne fût venu.

— Vous aviez donc moins peur de Dieu que de moi?

— Je ne pensais pas à avoir ou à n'avoir pas peur; je ne songeais qu'à ne vous avoir plus devant les yeux, vous et les enfants. Quant à moi, quant à ce qu'il me devait arriver, j'avais soif de repos.

Après une longue pause, John reprit: — Vous dites que vous avez essayé trois fois de vous guérir de cette habitude. Pensez-vous que vous puissiez essayer encore une fois?

— Non, John, je ne crois pas que je le puisse.

— Pas même à cause de moi? puisque vous dites que c'est à cause de moi que vous êtes retombée la dernière fois. Pas pour vous-même? car personne ne

le sait que nous, j'en suis sûr; je n'en ai jamais soufflé mot, et Mary...

— Oh! Mary m'a souvent mise à la torture; elle se donnait tant de mal à trouver des raisons, des excuses à donner aux voisins. Pensez-vous donc que je n'aie jamais rencontré personne? Un soir, entr'autres, Mrs Skipper, la femme au monde que je redoutais le plus, m'a donné son bras, et j'ai été forcée de le prendre, mais...

— Mrs Skipper! vrai! jamais elle ne m'en a soufflé mot; soyez sûre qu'elle n'en a parlé à personne.

— Si elle ne l'a fait connaître à personne, je l'ai fait connaître, moi, à bien du monde; ainsi brisons là-dessus, John.

— J'allais vous dire que c'est maintenant le moment de faire une nouvelle tentative; nous allons pouvoir nous nourrir mieux, je l'espère, c'est ce dont vous avez besoin. Mary et moi, peu nous importe ce que nous mangerons, si nous vous voyons revenir à la santé. Si vous vouliez seulement dire un mot, Mary et moi nous vous surveillerions, nous vous garderions de vous-même le jour et la nuit; vous auriez toute sorte de secours et de comforts; vous n'auriez plus à craindre de cruelles plaisanteries, vous n'entendriez plus parler de Mrs Skipper. Essayez, Margaret, essayez.

— Je suis presque sûre que cela est au-dessus de mes forces, murmura la pauvre femme..... soit, j'essayerai.

— Faites-le, et je ne serai pas étonné. — Vous parlez de repos; il peut y en avoir dans cette chambre, sur ce lit, plus que vous ne le pensiez quand vous formiez vos souhaits de mort.

— Si je continue de boire, je mourrai, dit Margaret

— Ainsi, souvent quand vous prétendiez n'avoir pas appétit, c'était un sacrifice pour vos enfants et pour moi. Eh bien, j'en avais toujours eu, à peu près, l'idée.

— Non, pas souvent, seulement dans le commencement ; après il était vrai que je ne pouvais pas manger. Je ne l'aurais pas pu quand on m'aurait servi le dîner du roi. J'ai essayé longtemps de vaincre l'habitude. Trois fois j'ai cru y avoir réussi, mais j'éprouvais des faiblesses d'estomac et je ne pouvais y résister, c'est-à-dire, deux fois je m'y suis remise à cause de mes faiblesses, et la troisième à cause que vous jouîiez trop familièrement avec... mais ce n'était pas une raison. Je ne prétends pas m'en excuser. Vous ne savez pas combien cela soutient d'abord, John, quoi qu'on doive éprouver après ; cela ranime, et cependant je me rappelle des fois, bien des fois, où je sentais que je ne pouvais parler raisonnablement si vous m'adressiez la parole, et pourtant je priais Dieu, oui je le priais de me faire mourir avant que le jour ne fût venu.

— Vous aviez donc moins peur de Dieu que de moi?

— Je ne pensais pas à avoir ou à n'avoir pas peur ; je ne songeais qu'à ne vous avoir plus devant les yeux, vous et les enfants. Quant à moi, quant à ce qu'il me devait arriver, j'avais soif de repos.

Après une longue pause, John reprit : — Vous dites que vous avez essayé trois fois de vous guérir de cette habitude. Pensez-vous que vous puissiez essayer encore une fois?

— Non, John, je ne crois pas que je le puisse.

— Pas même à cause de moi? puisque vous dites que c'est à cause de moi que vous êtes retombée la dernière fois. Pas pour vous-même? car personne ne

le sait que nous, j'en suis sûr; je n'en ai jamais soufflé mot, et Mary...

— Oh! Mary m'a souvent mise à la torture; elle se donnait tant de mal à trouver des raisons, des excuses à donner aux voisins. Pensez-vous donc que je n'aie jamais rencontré personne? Un soir, entr'autres, Mrs Skipper, la femme au monde que je redoutais le plus, m'a donné son bras, et j'ai été forcée de le prendre, mais...

— Mrs Skipper! vrai! jamais elle ne m'en a soufflé mot; soyez sûre qu'elle n'en a parlé à personne.

— Si elle ne l'a fait connaître à personne, je l'ai fait connaître, moi, à bien du monde; ainsi brisons là-dessus, John.

— J'allais vous dire que c'est maintenant le moment de faire une nouvelle tentative; nous allons pouvoir nous nourrir mieux, je l'espère, c'est ce dont vous avez besoin. Mary et moi, peu nous importe ce que nous mangerons, si nous vous voyons revenir à la santé. Si vous vouliez seulement dire un mot, Mary et moi nous vous surveillerions, nous vous garderions de vous-même le jour et la nuit; vous auriez toute sorte de secours et de comforts; vous n'auriez plus à craindre de cruelles plaisanteries, vous n'entendriez plus parler de Mrs Skipper. Essayez, Margaret, essayez.

— Je suis presque sûre que cela est au-dessus de mes forces, murmura la pauvre femme..... soit, j'essayerai.

— Faites-le, et je ne serai pas étonné. — Vous parlez de repos; il peut y en avoir dans cette chambre, sur ce lit, plus que vous ne le pensiez quand vous formiez vos souhaits de mort.

— Si je continue de boire, je mourrai, dit Margaret

en secouant la tête ; si je cesse de boire, je mourrai : cela revient au même.

— Non, Margaret, cela ne revient pas au même, car il me reste encore une chose à vous dire. Les enfants ne comprennent pas encore parfaitement, cependant j'ai vu, l'autre jour, j'ai vu John frappé d'étonnement, et sa tante ne pouvait le mettre dehors.

— Et pourquoi ne pouvait-elle le mettre dehors?

— Parce qu'elle et moi nous ne nous soucions pas d'élever les enfants à avoir des habitudes d'ivrognerie devant les yeux. Je parle clairement cette fois, parce que je parle dans l'intérêt de ceux qui ne sauraient parler pour eux-mêmes ; comprenez-vous maintenant ce que je veux dire ?

— Continuez.

— Je dis, et je le ferai, je dis que chaque fois que vous ne serez pas dans votre bon sens, je ne dirai pas aux enfants que leur mère est malade, qu'elle est abattue, qu'elle a du chagrin, je leur dirai que leur mère est ce qu'elle sera réellement. Je ne sais comment vous supporterez cet affront, Margaret? mais rappelez-vous qu'à compter d'aujourd'hui, je le ferai comme je vous le dis.

Margaret ne répondait pas.

— Vous comprenez que je ne puis laisser mes enfants se corrompre dans ma maison, et se perdre dans ce monde et dans l'autre, par une habitude comme celle-là ; je ne le puis pas, Margaret.

— Non vous ne le pouvez pas; ils ne sont déjà que trop exposés par la pauvreté, le manque d'instruction, l'oisiveté et quelquefois l'excès de travail; ils ne sont, je répète, déjà que trop exposés.

— Oui, oui, cela est vrai.

— Et qui ont-ils devant les yeux, dont ils puissent

prendre exemple que vous et moi? Il m'est plus pénible que vous ne le pouvez croire, de vous dire un mot dur, et quand je vous paraissais cruel, je souffrais cruellement moi-même. Mais je me sens la force de dire ce qui vous paraît cruel, et je dois le faire à moins que vous ne profitiez de cet avertissement.

— Mais vous ne savez pas jusqu'où....

— Si fait, je sais au fond de l'âme jusqu'où le mal a été; je sais aussi combien d'excuses vous pouvez donner, mais les enfants ne le savent pas, il n'y a pas moyen de le leur faire comprendre, et c'est à eux que dois penser d'abord. S'il ne s'agissait que de moi, je pourrais passer la nuit entière à vous veiller, et le jour à vous défendre contre vous-même; je pourrais plus, je pourrais vous donner des spiritueux, quand je verrais que le besoin que vous vous en êtes fait vous rend trop malade; mais dans l'état des choses, quoi que je puisse faire en l'absence des enfants, je ferai ce que je vous ai dit quand ils seront là.

— Faites-le. Quand vous m'avez interrompue, je ne voulais pas chercher à m'excuser, je voulais vous dire au contraire combien je serais heureuse si je pouvais m'arrêter. Cependant je ne recouvrerai jamais ma tête. Elle continuera d'être agitée comme les vagues de l'Océan, aussi longtemps que je vivrai.

— Non, non, avec une bonne nourriture....

— Je n'aurai plus jamais de plaisir à manger, mais j'essayerai. Quant à vous, faites ce que vous avez dit que vous feriez. Je ne sais trop comment je supporterai la chose si elle arrive; il m'est impossible de le dire à l'avance, mais vous connaissez votre rôle, et si je retombe, vous devez tous vous soucier de moi aussi peu que vous le pourrez.

— Seulement, Margaret, ne vous figurez pas que je vous en aime moins.

— Non, oh non ; d'ailleurs vous m'avez prévenue.

— Votre pauvre tête ! comme elle bat. Vous feriez mieux de me laisser vous porter sur le lit ; vous n'êtes pas en état de rester debout. Allons, venez vous mettre au lit.

— Je ne me tiens pas debout ; allons voilà la faiblesse qui me prend.

— Il y a eu assez dans notre conversation pour cela ; je vais me tenir près de vous. Où est votre tablier que je le pende devant vos yeux ; maintenant ne pensez plus à rien qu'à dormir.

— Mais quand je dors, je songe.

— Eh bien je serai là pour vous éveiller si vous vois agitée ; seulement donnez-moi la clef du buffet, et ne la redemandez jamais à Mary quand je n'y serai pas.

CHAPITRE VI.

TROP TARD.

Par une belle matinée du mois de mai suivant, les coups de la hache du bucheron avaient résonné dans les bois de Fergusson, depuis l'aube naissante jusqu'au moment où le soleil atteignait sa plus grande hauteur. Plus d'un jeune et bel arbre qui avait secoué la rosée accumulée des premières caresses de l'aurore, gisait là maintenant étendu, ne devant plus se rafraîchir de l'humidité des nuits, ne devant plus lever sa tête pleine de fierté aux premiers rayons du soleil. On semblait

accorder peu de pitié à ces arbres tombés avant le temps ; ceux-là même qui les avaient abattus, s'asseyaient sur leurs troncs horizontaux, et s'amusaient à déflorer du pied leur écorce, en mangeant leur pain et leur fromage. Les enfants accouraient de tous les points, se jetaient sur les branches les plus jeunes et sur le feuillage, pour en orner leurs chapeaux et faire figure à la fête du lundi de la Pentecôte. Ces arbres auraient vécu vingt, cinquante, soixante-dix ans de plus, si les affaires de leur maître avaient marché d'une manière régulière et naturelle. Lorsqu'autrefois M. Fergusson avait fait le tour de ses plantations, pour voir avec quels soins on confiait à la terre ces chênes, alors jeunes élèves, sa pensée s'était portée vers le temps où ses arrière-neveux viendraient donner un dernier et triste regard à ces vieux arbres chancelants, avant que de tomber de vieillesse, et maintenant il se voyait forcé de les condamner lui-même à la hache, avant même qu'ils n'eussent tout à fait atteint leur développement gigantesque. Des pertes fréquentes et soudaines, éprouvées depuis quelques mois, et d'autres encore en expectative avaient obligé M. Fergusson à rassembler toutes ses ressources, et à renoncer à quelques-uns de ses plans domestiques. Il lui fallait sacrifier une portion de ses bois, ou renoncer à achever les nouvelles constructions de l'Abbaye. Il fallait que ces chênes tombassent, ou que ses fils fussent privés de quelques-uns des avantages de l'éducation qu'il s'était promis de leur donner. Il avait été impossible de réunir plus des deux tiers des fermages qui lui étaient dus, et la position de ses fermiers indiquait trop clairement qu'il fallait s'attendre à de nouveaux déficits. Les pavots fleurissaient plus nombreux que jamais dans le champ d'Anderson, au milieu des blés maigres et clair-

semés. Les troupeaux étaient retournés dans leurs anciens pâturages; il était difficile de les empêcher d'en sortir, et de franchir des murs coupés de brèches, des barrières brisées, qui accusaient la nonchalance ou la pauvreté du fermier. Lorsque M. Fergusson, dans sa promenade, voulait s'arrêter pour réfléchir un moment, il ne pouvait choisir un meilleur endroit qu'à portée d'un des enclos d'Anderson, lorsque l'un des moutons rapaces convoitait ce qui s'y trouvait. C'était un spectacle monotone de voir les moutons l'un après l'autre suivre celui qui s'était aventuré le premier, mettre d'abord ses pattes de devant sur la brèche, enlevant ensuite le train de derrière, et regarder un moment tout autour, avant de sauter dans l'enclos. Cette vue eût été moins triste si le champ avait appartenu à un autre, ou si le bétail avait exécuté cette évolution pour en sortir, et non pour y entrer.

M. Fergusson appelait souvent son fermier, et lui faisait des reproches de ce qu'il laissait ainsi détruire sa propriété. Ce n'était pas toujours sans quelques expressions de colère qu'il lui montrait ici un fossé comblé, là une porte brisée, une barrière qui ne formait plus obstacle à l'invasion des enfants ou des animaux, des étables dépourvues de toits qu'il aurait fallu réparer ou abattre. Le ton d'Anderson était haut aussi, quand il répondait qu'un homme à demi-ruiné ne pouvait pas tenir sa ferme dans un état aussi satisfaisant que celui qui y fait sa fortune; qu'il n'était pas raisonnable d'exiger qu'il employât en réparations le peu de capitaux qui pouvaient lui rester, avant de savoir si le gouvernement voudrait ou ne voudrait pas faire quelque chose pour protéger l'agriculture contre les fatales fluctuations du commerce des blés. Fergusson disait qu'il était parfaitement inutile d'attendre en donnant ce

prétexte. Le gouvernement avait protégé l'agriculture pendant des siècles entiers, et cependant il y avait toujours eu des fluctuations, et il y en aurait toujours, c'est ce que l'expérience montrait. Anderson ne s'obstinait pas moins à laisser ses étables sans toits, et ses clôtures à demi-brisées, — pour les relever si le gouvernement étendait ses soins protecteurs, — ou les laisser comme monuments, si l'agriculture devait être négligée.

Monuments de quoi? — Anderson était un homme orgueilleux ; dans la prospérité, il avait bâti pour sa gloire et celle de sa famille ; il trouvait encore quelque chose pour s'enorgueillir dans l'adversité. — Anderson aurait donc répondu : — Monuments d'injustice! — L'injustice d'un acte du gouvernement, qui avait arraché à la mort des populations faméliques, et avait rendu aux opprimés une chance de rétablir leur fortune. Cet acte que toutes les autres classes avaient reçu comme un acte de tardive justice, d'absolue nécessité, Anderson s'en plaignait comme d'un acte d'injustice à son égard. — Injustice qu'il ressentait si vivement, qu'il laissait certains débris de sa propriété pour apprendre aux générations futures les torts dont il avait été la victime.

La fortune d'Anderson était effectivement ébranlée, — et elle l'était par les actes du gouvernement, encore que les plus sages de ses amis pensassent que ç'avait été moins par la permission d'importation, que par les précédentes prohibitions. Les ruines qu'il laissait sur sa ferme, ils les appelaient des monuments de ses spéculations malheureuses, tandis que les plus pauvres de ses voisins y voyaient des monuments de l'injustice faite aux classes productrices, en encourageant ou même en imposant un emploi désavantageux

du capital. Tous avaient raison ; Anderson avait été induit à spéculer par des lois protectrices, dont l'effet avait manqué, et l'emploi désavantageux de capital amené par ces mêmes lois, avait été désastreux pour toutes les parties. Si les intérêts d'Anderson s'étaient trouvés temporairement en opposition apparente ou réelle avec ceux de ses voisins, le blâme en était non à lui, mais à la législation, qui était intervenue pour déranger les harmonies naturelles des intérêts sociaux, qui avait démoralisé et découragé l'artisan, ruiné le manufacturier, donné au fermier d'abord l'orgueil du succès, et puis ensuite de l'ostentation pour les torts prétendus qu'il éprouvait ; qui enfin avait forcé le propriétaire à abattre ses jeunes bois avant qu'ils n'eussent la moitié de leur taille.

Il était peu probable que de longtemps les affaires d'Anderson dussent s'améliorer. Il y avait eu pendant l'hiver d'énormes importations de blé, importations qui, en dernière analyse, furent aussi ruineuses pour les négociants en blé que pour les fermiers nationaux. Les marchés avec les producteurs étrangers, ayant été ouverts dans une panique, avaient été conclus à des prix exagérés. Les gouvernements avaient mis des droits énormes sur l'exportation de ce blé, non-seulement parce qu'on savait combien les Anglais en avaient besoin, mais parce que ce qu'ils achetaient ainsi n'était pas un excédant produit pour la vente, mais une partie des approvisionnements réguliers des différents pays. Au milieu d'une panique, et incertains combien les ports demeureraient ouverts, les importeurs n'avaient pu calculer la quantité de blé dont on aurait besoin, pas plus que les consommateurs la quantité réellement importée. En l'absence de toute donnée à cet égard, les prix tombèrent sur le marché, à ce point

qu'on vendit le froment 50 shellings (62 fr. 50 c.) le quart (huit boisseaux), encore y en eut-il beaucoup d'offert à ce prix qui ne trouva pas acquéreur. Cependant il fallait que l'importeur acquittât la dette contractée à l'étranger; il était peu désireux d'emmagasiner son blé, parce que la récolte promettait d'être abondante cette année. En outre, le blé est une marchandise périssable qu'il n'eût pas été prudent de conserver en attendant une occasion meilleure. Il ne lui restait donc qu'une chose à faire, c'était d'obtenir une prime à la sortie, et de réexporter son blé à un prix inférieur à celui de l'importation, déclarant qu'il avait fait une sottise de se jeter dans une branche de commerce si aventureuse.

Dans le cas particulier d'Anderson, cette ressource de l'exportation allait lui manquer si la récolte se trouvait une des plus belles qu'on eût vues. Le haut prix du marché anglais, forcé de ne s'approvisionner que de produits indigènes, empêche nos fermiers de lutter sur les places étrangères, même quand l'incertitude d'un commerce si régulier ne les en détournerait pas. Une demande capricieuse à l'étranger est la conséquence nécessaire des alternatives de monopole et de liberté. Quand à cette incertitude on ajoute l'inconvénient d'un prix moyen très-élevé, et le désavantage pour le vendeur de son désir bien connu de vendre, il lui reste si peu de chances d'y gagner, qu'Anderson n'envisageait avec aucune confiance cette manière de disposer de la surabondance de la prochaine récolte. On ne peut attendre qu'aucun grand accroissement de la demande suivra immédiatement une bonne année, car les gens ne peuvent pas manger beaucoup plus de pain par cela qu'il se trouve tout d'un coup à meilleur marché, et cependant il est certain qu'une seule bonne

année produit un accroissement de demandes. Tout ce qu'Anderson pouvait espérer c'était donc, dans l'avenir, quelqu'élévation temporaire des prix, à moins qu'on ne fût assez sage pour convenir d'une liberté de commerce, qui assurerait aux fermiers des bénéfices permanents et raisonnables. En attendant, comme le capital employé dans l'agriculture s'en retire plus difficilement pour l'appliquer à d'autres besoins, que celui mis dans les manufactures, il n'était que trop probable que les profits qu'avait faits Anderson dans les bonnes années, allaient se trouver enterrés dans des dessèchements et des clôtures inutiles, dans des sols pierreux, tandis qu'il se trouverait chargé d'un accroissement de fermages, et d'une famille maintenant habituée à des dépenses de luxe. Il était également à craindre que Fergusson ne fût obligé d'abattre bon nombre encore de jeunes arbres, pour suppléer au déficit des versements semestriels de son fermier.

Les bûcherons assis sur les troncs renversés, tandis qu'ils prenaient gaiement leur repas, ne songeaient guère à tout ce qu'il y avait dans la chute de ces arbres.

Quelques-uns parlaient de l'ouvrage déjà fait et de celui qui restait encore à faire, la pensée de quelques autres se portait vers la foire où ils voyaient tant de personnes se rendre. Il y en avait cependant qui observaient les signes du temps, dans tout ce qui se présentait à leurs yeux, du point élevé où ils se trouvaient: — Le moulin qui tournait, avec deux ou trois garçons de plus sur l'échelle ou aux fenêtres ; — les cheminées qui fumaient plus nombreuses à Sheffield ; — les bateaux en décharge sous les greniers de Kirkland ; — les champs d'Anderson, verdoyants et se balançant sous la brise ; — des moutons et des vaches paissant

là, où l'on avait eu dessein de faire venir du blé ; — et par-dessus tout Chatam se rendant à sa carrière ordinaire, mais d'un pas qui ne l'était point.

— Regardez-moi ce gaillard qui marche tout déconcerté, dit Jak à Mal, il n'a pas l'air d'aller à la foire; il va à son ouvrage, à en juger par ses outils, mais on ne le dirait pas à le voir marcher si lentement.

— Ne voyez-vous pas que c'est Chatam?

— C'est Chatam comme vous, et cependant, attendez-donc, mais oui, c'est lui; je le reconnais à son poing sur la hanche, mais ce n'est pas-là la démarche qu'il avait auparavant.

— Non, parce qu'il a peut-être perdu un peu l'habitude de marcher. Ne savez-vous pas qu'il a été entre quatre murs pendant plusieurs mois, et qu'il ne fait que de sortir? Quand on a demeuré longtemps en prison, tout paraît étrange dans la nature libre.

— Il paraît que cela produit un effet de ce genre sur Chatam ; il est dans le cas de passer sans nous voir, sans lever les yeux une seule fois du côté du bois ; sa pensée est tout entière dans le bas-fonds. Je m'en vais descendre et causer un peu avec lui.

Cependant avant que celui qui venait de parler n'eût entassé son dernier morceau dans sa bouche pour se disposer à descendre sur la route, des sons plus gais qu'aucun de ceux qu'il eut pu rendre, tirèrent Chatam de sa rêverie. Une troupe de petits garçons et de petites filles, qui avaient disparu quelques minutes auparavant, sortirent d'une fosse de scieurs et de derrière les piles de planches qui l'entouraient, leurs chapeaux ornés de feuilles de chêne et tenant des rameaux à la main. Il y avait un vivat chaque fois qu'un enfant sortait de la fosse, des vivat plus bruyants quand ils se mirent en rang, et enfin de plus bruyants encore quand ils des-

cendirent la colline verdoyante pour se rendre à la foire.

— Je ne crois pas que Chatam trouve autant de plaisir dans sa promenade que vous le supposiez, dit Jak, il a l'air profondément mélancolique.

— Mais non, répondit Mal, il rit avec les enfants; ne voyez-vous pas qu'il fait à chacun d'eux de petits signes d'amitié?

— Cela ne l'empêche pas d'avoir l'air mélancolique; lui qui était si beau garçon, comme il a les joues creuses.

— Oui, maintenant, mais quand il aura été trois mois à son ouvrage, vous verrez la différence.

— C'est bien heureux pour lui d'en avoir retrouvé de l'ouvrage; il est rentré naturellement chez son maître, comme il l'aurait fait le lundi matin après l'avoir quitté le samedi soir. C'est plus que n'en peuvent dire la plupart de ceux qui sont allés en prison. Voilà, par exemple, Joë Wilson qui ne s'en est jamais relevé, lui; il n'y avait été qu'un mois, et depuis il n'a pas obtenu pour deux sous d'ouvrage.

— Parce qu'il avait été en prison pour avoir volé, et que personne n'a plus voulu se fier à lui. Le cas de Chatam est tout différent, personne ne pense qu'il ait fait ou voulu faire aucun mal, eu égard à la difficulté des temps. Quand bien même les maîtres croiraient qu'il a réellement violé la loi, ils n'auraient pas pour cela d'objection à l'occuper, en considération du motif qui le faisait agir. Sa cause leur était en quelque sorte commune contre les fermiers et les propriétaires. Chatam a toujours été à peu près sûr de trouver de l'ouvrage, mais quand ç'aurait été le plus inhabile des ouvriers de tout le Yorkskire, il n'aurait pas manqué de maîtres pour le rechercher maintenant qu'il a souffert dans la

question des blés. Il a préféré retourner chez celui qui l'occupait précédemment, pour que l'affaire s'assoupît aussi vite que possible.

— Oui, oui, pour plus d'une raison.

— Non seulement à cause de Mary Kay, mais parce que le mal auquel il voulait porter remède a cessé d'exister. On ne peut dire aujourd'hui qu'on manque de pain dans le pays; ainsi le plus tôt qu'on aura oublié tout mauvais vouloir, sera le meilleur. — Ah diable! comment votre femme fait-elle pour vous donner une masse de viande froide comme celle-là? Il faut qu'elle ait plus d'économie que la mienne.

— Toute l'économie du monde ne m'aurait pas permis de manger de la viande il y a six mois; mais les temps sont changés, et ma femme dit que l'ouvrage que je fais là est mortellement fatigant.

— Mortellement fatigant! — de vous taper les talons les uns contre les autres, et de regarder les gens qui vont à la foire? Mon ouvrage est aussi dur que le vôtre, voisin, et cependant je n'ai qu'un morceau de fromage dur à manger avec mon pain, tandis qu'il me passe là devant les yeux des troupeaux de bœufs et de moutons qui me font venir l'envie d'un bon morceau. Quand viendra donc le temps où le travailleur pourra avoir sa suffisance de viande comme celui qui ne travaille pas?

— Chatam vous dira le jour précis où cela arrivera. — Ce sera quand cette vallée et toutes celles de l'Angleterre seront divisées pour l'usage auquel chaque partie est le plus propre, — les meilleures terres pour produire le blé, les terres humides pour faire des foins, les parties montueuses pour y mettre les moutons, ainsi de suite, au lieu de nous entêter à produire du blé à tout prix, nous privant ainsi d'avoir autant de

viande et de fromage, de beurre et de lait que nous le voudrions. S'il nous était permis d'acheter notre blé où il nous plairait, nous verrions bientôt plus abondantes toutes les autres choses qui servent à la nourriture de l'homme.

— Et quelques autres choses en outre de la nourriture. Les fabricants de tapis de Leeds nous achèteraient, je suppose, toutes les laines que nous pourrions produire.

— Oui, et sans diminuer d'une once la quantité qu'ils en achètent maintenant au dehors; car, là où nous achèterons du blé, il faudra porter des draps et des tapis entr'autres articles.

— Alors il faudra bâtir de nouvelles maisons pour ces nouveaux tisserands. A propos, si nos propriétaires fonciers louent plus de terrain pour construire, cela les indemnisera amplement de ce qu'ils perdent sur les champs changés de nouveau en pâturages.

— Et avec meilleure chance de voir les fermages régulièrement payés dix ans de suite; — ce qui n'est pas une petite considération pour des gens dans la position où se trouve Fergusson. Voilà Chatam qui passe sans avoir parlé à aucun de nous. Appelez-le; vous avez la voix plus forte que moi. Fort bien! vous avez fait retourner les vaches elles-mêmes. Il ne veut pas venir. Il vous montre du doigt son ouvrage, comme pour vous dire que nous devrions nous diriger du côté du nôtre. Doucement, l'ami Chatam, nous n'avons pas été comme vous renfermés des mois entiers les mains derrière le dos.

— Nous n'avons cependant pas été beaucoup plus occupés que lui pour cela. C'est pitié que la foire ne soit pas tombée pendant que nous n'avions pas d'ou-

vrage. Voyez le cortége de tous ceux qui s'y rendent, tandis que nous sommes là à flaner.

— On ne nous paie pas pour ne faire que cela. Arrière, enfants, vous attraperiez un mauvais coup peut-être, si vous restiez à portée de la hache, nous allons abattre les branches. Y êtes-vous, camarades?

— Dans un moment. Mon Dieu! regardez ce singe, là dans le bas de la route! Il danse comme un chrétien! Et la musique est délicieuse, n'est-ce pas? Je suis comme un enfant, je meurs d'envie d'être à la foire. Quel est ce petit polisson qui tourmente ce pauvre animal? C'est John Kay, je crois.

— Ce n'est pas lui. John est dans votre position; — il ne peut aller à la foire avant la nuit. C'est dur de tenir un si jeune enfant au feu de la forge toute une semaine, et surtout un jour de fête. Mais il est fier d'être occupé la journée entière comme un homme, et d'avoir été un de ceux choisis pour veiller aux fourneaux. On dit que ses parents en ont bien de la satisfaction, en ce sens qu'il leur rapporte exactement tout ce qu'il gagne.

— C'est fort bien; ils ont besoin de toutes leurs ressources, tant que sa pauvre mère souffre comme elle fait. Elle s'affaiblit bien depuis quelque temps.

— Cela se conçoit, ne prenant rien de plus fort que du thé, habituée qu'elle était à un autre régime. Elle a changé tout d'un coup. Il n'y a pas six semaines que je l'ai vue pire que jamais, — pouvant à peine se traîner jusque chez elle.

— Oui, après avoir lutté tout l'hiver pour prendre le dessus, pauvre malheureuse! cette rechute la tuera. Elle n'a pas relevé la tête depuis, et je ne crois pas qu'elle la relève jamais, et cependant elle aurait plutôt sujet de le faire aujourd'hui qu'elle ne l'a eu de-

puis cinq ans. On dit que dans sa famille on s'occupe sans cesse à la distraire.

— Le pauvre Kay, l'ouvrage et le bon marché des vivres arrivent trop tard pour lui ; tout ce qui ne fait pas de bien à sa femme ne le rend guère plus heureux lui-même. Quoiqu'il aimât à rire et à plaisanter avec les voisines, c'était un bon mari, et il n'est pas possible de se montrer plus affligé qu'il ne l'est de voir sa femme en cet état. Non, ce n'est pas son fils John que nous voyons là-bas. Il n'est pas homme à le laisser dehors tourmenter des singes, quand, d'un moment à l'autre, on peut l'appeler pour voir mourir sa mère.

— Bravo, garçon, qui que tu sois! Le petit John Kay n'aurait pu faire le tour plus adroitement.

— Voilà le singe qui court! Voyez! Il franchit la haie! il sera au haut de l'arbre avant qu'on puisse l'attraper. Avez-vous jamais vu un homme en colère comme son maître? Ce n'est pas étonnant, être arrivé à un demi-mille de la foire, et perdre son singe.

— Mais vous n'avez pas vu comment le gamin a laissé aller la chaîne au moment où l'homme tapait la pauvre bête sur le nez. Le singe n'a pas manqué le coup de temps. Il en faudra pour le rattraper.

— Voyez comme sa petite jaquette rouge fait un singulier effet au haut de cet arbre. Tiens! le voilà qui redescend. — Je me trompe, c'est seulement pour aller plus loin sur la même branche.

— C'est un des arbres qui nous sont désignés; si nous le coupions de suite, il ne touche aucun autre; il faudra bien que monsieur le singe descende avec ou sans l'arbre.

Le maître du singe, épuisé de fatigue, reçut cette proposition comme une idée lumineuse. L'animal parut de la même opinion, bien qu'il ne l'eût pas parta-

gée peut-être s'il l'avait comprise. Il clapit, agita les basques de son petit habit rouge, et frappa ses mains l'une dans l'autre quand il vit les ouvriers se réunir autour de l'arbre, riant aux éclats et lui montrant leurs haches, comme pour lui indiquer le tour qu'on lui préparait.

Au premier coup porté, le singe fut parfaitement tranquille ; il s'accroupit sur son derrière, s'appuyant sur ses deux pattes de devant, pour regarder en amateur les progrès du travail. Chaque fois qu'il se faisait un mouvement en bas, il descendait pour voir de plus près ce dont il s'agissait, et puis il retournait à son poste, à l'enfourchement de la branche. Quand l'arbre commença à chambranler, l'animal parut dans un ravissement tout nouveau ; il monta jusqu'à la branche la plus élevée qui pût supporter son poids. Là il fit encore entendre quelques petits cris. Quelques-uns pensaient que c'était de terreur de voir sa chute approcher, d'autres que c'était de plaisir de voir le cercle s'écarter pour laisser tomber l'arbre. Son maître fut d'opinion qu'il voyait sur la route quelque chose qui l'excitait, et que les arbres cachaient aux spectateurs dans une position moins élevée.

Le maître avait raison ; il y avait un rassemblement à quelque distance, c'est ce qu'on connut bientôt par des bourdonnements confus de voix. D'un bout de l'Angleterre à l'autre, il y eut de ces bourdonnements de voix, quand on apprit la nouvelle qui occasionnait le rassemblement dont nous parlons. Les cantons agriculteurs la reçurent assez tranquillement, mais les villes et les villages de manufactures furent en fermentation dans l'île entière. Des meetings se formèrent au moment même où arrivèrent les journaux. Tandis que les fabricants s'assemblaient dans la grande salle de

ville, ou haranguaient le peuple du haut du balcon des auberges, les ouvriers de toutes les classes se réunissaient dans les plaines, dans les bois, autour des cabarets, partout où ils pouvaient se trouver en assez grand nombre, dans le but de faire connaître leurs opinions au gouvernement.

La nouvelle qui causait tout ce tapage se rapportait à ce que la chambre des communes avait fait ou se proposait de faire au sujet des lois sur les céréales; — la chambre des communes qui, l'année précédente, n'avait conservé la confiance des classes manufacturières qu'en rejetant la proposition de sa commission, qui voulait que le prix que le blé indigène devait avoir atteint avant que l'importation pût être permise, fût singulièrement élevé. Une proposition semblable, faite dans un temps où le blé indigène coûtait au moins 112 shillings (140 fr.) le quart (huit boisseaux), montrait une intention tellement arrêtée que le pays ne put compter, pour se nourrir, que sur ses propres produits, c'est-à-dire de limiter la population et la richesse du pays dans d'étroites limites, favorables à l'intérêt des propriétaires seuls; la chambre des communes avait vu qu'elle mettait en pleine révolte la masse du peuple, si elle ne rejetait la proposition, aussi l'avait-elle rejetée. Cependant la prudence du peuple ne s'était pas endormie; le bon marché dont il avait joui quelque temps, par suite de ce rejet, ne lui avait fait suivre qu'avec plus de vigilance les opérations de la chambre. Les propriétaires fonciers souffraient beaucoup de la réduction de leurs fermages, et de la moins value de leurs terres. Il était probable qu'ils attribueraient les pertes qu'ils éprouvaient à la récente admission des blés étrangers, plutôt qu'à leur véritable cause, — le système de restriction suivi auparavant,

L'événement prouva que les craintes vigilantes du peuple n'étaient pas sans fondement. L'avilissement des prix avait découvert un avenir effrayant pour les propriétaires; ils avaient vu que leurs méthodes extraordinaires de législation avaient exposé le pays à dépendre bien plus de l'étranger qu'ils n'avaient voulu l'éviter, qu'ils s'étaient donné beaucoup de mal pour réduire leurs propres fermages, et faire baisser le prix de leurs terres par les moyens même qu'ils avaient cru devoir les enrichir. Pendant une année aussi remarquablement abondante que celle où on était, et qui naturellement venait à la suite de plusieurs années mauvaises, les blés seraient si nombreux que les sols les plus pauvres seraient remis en pâturages; la demande accroissant toujours, comme elle l'avait fait depuis quelque temps, il était clair que, dès qu'on aurait une année seulement moyenne, la nation dépendrait plus de l'étranger qu'elle ne l'avait fait jusque-là. Sous l'impression de cette panique, la chambre avait voté une série de résolutions, déclarant qu'il fallait rendre l'exportation libre, et frapper l'importation de droits très-élevés. La nouvelle de ces résolutions et de la préparation de ces deux bills dans le même sens, était ce qui avait soulevé l'Angleterre entière pour faire des remontrances. Les herbagers du Yorkshire avaient laissé leurs troupeaux à la foire, les blatiers leur sac sur la place du marché, pour entendre ce qu'avaient à dire les fabricants sortis de leurs bureaux, les ouvriers de leurs ateliers, et les agriculteurs de leurs champs, et tous ces gens convergeaient au rendez-vous naturel que leur offrait la plaine.

Comme la journée était chaude, et que la route était couverte de poussière, le bruit de la hache des bûcherons suggéra facilement l'idée à la multitude de

se réunir sur le gazon, à l'entrée du bois de M. Fergusson. On le trouva, ainsi que ses fils, à la foire; il donna sa permission, et promit qu'il allait venir lui-même prendre part aux délibérations. On rencontra Chatam, qui se rendait à sa carrière, mais on obtint de lui qu'il retournerait sur ses pas, et la troupe entière s'approchait, quand le singe, du haut de son arbre, annonça leur arrivée par ses cris.

On laissa l'arbre au moment où il allait tomber, quand le peuple commença à déboucher par la grande route, s'emparant des troncs qui étaient à terre, et les empilant pour faire une sorte de tribune. Le joueur d'orgue ne trouva personne qui voulût l'aider à rattraper son singe, dans le cas où il plairait à celui-ci d'abandonner sa position élevée. Personne n'avait plus le temps de s'en occuper, et on le laissait passer d'un bout de l'arbre à l'autre à mesure que son maître lui donnait la chasse. Les bûcherons, posant leurs outils à terre ou sur leur épaule, s'étendirent sur le tapis d'anemones sauvages, tandis que les forgerons, plus impatients, se disputaient les troncs d'arbres, et que leurs figures noires et leurs tabliers de cuir contrastaient étrangement au milieu de cette scène champêtre. Chatam et d'autres discouraient depuis longtemps sur l'objet de la réunion, que les sourcils froncés, et les gestes énergiques de ces hommes montraient assez qu'ils n'étaient pas venus là simplement pour s'éclairer.

— Est-il possible, demanda Chatam à M. Fergusson, de se méprendre sur ce que ces gens-là pensent et éprouvent? Si la chambre des communes pouvait une fois siéger ici, le président, sur cette roche grise, et les membres sur ces troncs d'arbres ou ce gazon fleuri, comme les Indiens quand ils tiennent conseil, ils fe-

raient pour de tels auditeurs d'autres lois que celles qu'ils leur font.

— Pourquoi? Je vois comme vous que ces hommes pensent et sentent avec énergie, mais il n'y a pas là de quoi changer la politique d'une nation.

— Il y a ce qui la changera, cependant, quoique moins vite que si le grand conseil de la nation pouvait une fois se réunir ici pour en délibérer. Mes amis! dit-il à quelques-uns de ceux qui l'entouraient, dont le silence soudain appela l'attention de ceux qui se trouvaient plus éloignés... je disais à ce gentleman qu'à mon avis il n'y a qu'une seule pensée dans l'esprit de tous tant que nous sommes ici, encore qu'elle puisse se formuler bien différemment par des mots. L'un pourrait dire qu'il a à se plaindre du haut prix du pain, l'année dernière, un second, de la suspension des travaux... L'un pourrait vous montrer le tombeau de son frère que le chagrin a brisé avant le temps, l'autre vous présenter son enfant qui souffre..., l'un pourrait être irrité contre nos maîtres de ce qu'ils changent sans cesse le taux de nos salaires, en sorte que nous ne savons sur quoi compter; un autre pourrait trouver le langage d'Anderson acerbe, et la figure de M. Fergusson bien grave. Mais, après tout cela, il n'y a qu'une pensée unique au fond de nos cœurs, c'est que la chose la plus essentiellement nécessaire à la vie, est la dernière qu'on devrait taxer. Je ne m'étonnerais pas que M. Fergusson lui-même fût d'accord avec nous sur ce point.

— Cela dépend du but de la taxe, répondit M. Fergusson. Si on impose le blé pour augmenter d'autant le revenu public, je conviens que c'est la pire de toutes les taxes possibles, parce qu'en pesant lourdement sur tous et comprimant les ressources de la nation, elle

est surtout un intolérable fardeau pour ceux qui ne peuvent guère se procurer du pain.

— Dans quel cas prétendriez-vous donc justifier une taxe sur les blés ?

— Si elle avait pour but de balancer ce que les agriculteurs paient de taxes de plus que les autres citoyens.

Une confusion de voix s'éleva, qui criait :

— Nous nous en chargerons de vos taxes.

— Vous et les vôtres, nous vous délivrerons de toutes taxes, si vous voulez nous délivrer de celle du blé.

— Nous payons déjà vos taxes bien des fois.

— Je travaillerai un jour par semaine gratis pour vous, si vous laissez libre le commerce du blé.

— Je vous donnerai une partie de mes salaires, tous les samedis soirs, et ma voix aux élections, si vous voulez aller au Parlement et y faire connaître nos vœux.

Plus d'une main noire s'étendit pour voir si M. Fergusson dirait : c'est fait ! il ne le dit pas tout à fait, mais il continua :

— A coup sûr, je ne m'oppose pas à un changement de système, j'ai trop souffert aussi bien que vous sous celui-ci.

— Et pour y remédier, dit l'un des assistants, vous voudriez que le blé fût plus cher que jamais.

— Non, je ne le voudrais pas, parce que je suis convaincu que cela ne ferait qu'amener dans quelque temps la répétition des mêmes maux encore aggravés dans leur forme. Je crains autant que vous pouvez le faire de nouvelles fluctuations du genre de celles qui vous ont fait tant de mal à tous. De mauvaises années suivies encore d'une année abondante avec une législation changeante, et ceux d'entre vous qui ont souffert, mourront ; les maîtres qui ont cessé d'être riches seront ruinés ; les fermiers qui ont maintenant enterré

une partie de leur capital dans de mauvais sols, verront qu'ils n'en ont retiré une partie que pour perdre le tout. Quant à moi et les miens, ces portes aujourd'hui détachées de leurs gonds, je devrais m'attendre à les voir briser pour en faire du feu; les pierres de mes clôtures en ruine, je devrais craindre qu'on ne les prît pour me jeter bas de mon cheval. Dans ces jours de douleur, si je sortais de chez moi, ce serait pour sauver ma vie de votre fureur, et non comme maintenant pour économiser le revenu que je ne peux plus dépenser parmi vous. Non, non, les choses ne peuvent plus subsister qui ont manqué de nous ruiner tous.

Qu'est-ce qu'il veut dire ? où parle-t-il d'aller ? est-ce qu'il n'habitera plus dorénavant l'Abbaye ? telles étaient les questions qui se faisaient dans la foule et qui arrivaient jusqu'aux oreilles de M. Fergusson.

— Je vous ai dit, reprit-il, que nous avions tous souffert tour à tour, bien que je sois loin de prétendre que nous ayons souffert également. Je vous assure que j'ai passé plus d'un jour dans l'anxiété, et plus d'une nuit sans sommeil à me demander comment je remplirais mes engagements comme membre de la société, tout en tenant mes promesses à mes enfants. Ces engagements, je les ai pris quand mes affaires étaient prospères, et maintenant elles ne le sont plus. Chaque trimestre, mon économe me présente moins de notes acquittées et plus de notes en arrière. De quel côté que je tourne les yeux, je vois par moi-même, et je ne manque pas de consolateurs pour me dire que mon domaine se détériore, faute de soins, et que dans la suite j'aurai des pertes considérables à supporter, faute d'avoir fait certaines dépenses maintenant, et que cependant je ne puis faire. Si mes fermiers et moi nous pouvions disposer de 100 livres pour une réparation,

de 50 pour une seconde, de 200 pour une troisième, nous économiserions 1,000 ou 2,000 livres, qu'il nous faudra dépenser tôt ou tard. Mais ces dépenses utiles, nous ne les pouvons pas faire. Mes fils commencent maintenant un cours d'éducation plus relevé; cela est nécessaire, mais fort coûteux; et bien que mes filles aient renoncé à leur voyage de Londres, je ne puis économiser des livres sterl. par centaines. Mes fermiers ne peuvent payer leurs rentes que mal et par à-comptes ; comment leur demanderais-je de dépenser 50 livres en réparations?

— Les journaux disent que vous avez abaissé le prix de vos fermages.

— Il est vrai que je l'ai fait, mais je suis fâché que les journaux m'en aient loué comme d'un acte de générosité. Vous savez tous que je ne puis parvenir à recevoir la totalité de mes fermages, en sorte que par le fait, je ne donne pas quelque chose qu'il soit en mon pouvoir de posséder, et il me semble qu'il n'est que juste de demander moins à mes fermiers, que je ne le faisais quand leur position était brillante, aujourd'hui qu'elle a cessé de l'être. Je ne vois pas de mal à ce que les journaux citent le fait, parce que cela pourra porter peut-être d'autres propriétaires à suivre mon exemple, et que ce sera une utile leçon pour tous; mais je suis fâché de voir louer cela comme un acte de générosité, comme je serais fâché qu'on donnât des éloges à la chambre des communes, pour renoncer aux bills en question, dans le cas où la nation entière témoignerait qu'elle en pense unanimement comme vous en pensez.

— C'est très-bien, c'est très-bon, voilà parler comme un homme du peuple.

— Je suis un homme du peuple, taxé comme un

homme du peuple, je vous l'assure. Vous offrez — très-sincèrement je n'en doute pas — de vous charger des taxes des propriétaires, si l'on vous veut accorder la liberté du commerce des grains, mais vous savez parfaitement qu'un pareil marché ne se peut pas faire, quand bien même nous voudrions accepter votre offre généreuse.

— Pourquoi pas? qu'est-ce qui vous en empêche si nous le voulons tous?

— Il faudrait bien du temps, dit Chatam, pour amener l'unanimité du peuple sur cette mesure; ce serait une méthode plus prompte, et probablement tout aussi bonne, d'accorder sur les blés importés un droit qui pût balancer les charges exceptionnelles des propriétaires. Un droit léger — cinq à six shillings par quart suffiraient au commencement, et un droit de cette nature ne gênerait pas matériellement l'importation. Un pareil système assurant un approvisionnement régulier, le paupérisme décroîtrait ou devrait décroître d'année en année. Cela diminuerait le fardeau des agriculteurs et ouvrirait la voie pour une nouvelle réduction du droit, lequel expirerait quand les taxes seraient égalisées, ce qui ne manquerait pas d'arriver quand les peuples entendraient mieux leurs intérêts.

— Sans m'engager quant au chiffre du droit, dit M. Fergusson, je ne serais pas éloigné d'approuver le plan que propose Chatam; mais il y a une chose sur laquelle j'insisterais, je voudrais que ce droit quelconque fût fixe. Quand un droit est imposé d'après les besoins du pays, il peut être juste que ce droit soit graduel, qu'il diminue à mesure que les prix augmentent; mais dans le cas d'un droit comme celui que Chatam voudrait établir — n'ayant pour objet que de nous indemniser de l'excès de nos taxes spéciales, — il serait

bon que ce droit fût assez fixe, pour que chacun de nous pût faire ses calculs et savoir comment il opère.

— Oui, dit Chatam, si toute taxe sur les blés est mauvaise, généralement parlant, il n'y en a pas de pire que celle qui crée d'inutiles incertitudes; imposez des droits, comme vous le dites, monsieur, en raison de la détresse du pays, c'est une singulière façon de se procurer de l'argent pour l'état; mais faire de ce droit une chance aléatoire, un jeu de bourse, me paraît plus étrange encore. Dans le cas d'un droit graduel, comme celui dont vous parlez, s'abaissant à mesure que nos prix s'élèveraient sur nos marchés, les affaires du négociant en blé ne sont plus qu'un jeu de bourse. Il demande du blé quand il est à un certain prix, et le reçoit quand le blé se trouve à un autre. S'il y a eu avilissement des prix, il a un droit tellement fort à payer qu'il peut être ruiné d'un seul coup; si les prix se sont bonifiés, il fait d'énormes profits auxquels il ne devait pas s'attendre. Je dirai en faveur des marchands de blé, puisque Kirkland n'est pas là pour le dire lui-même, qu'ils aimeraient mieux payer un droit, constamment le même, qui ne leur laisserait pas d'autre incertitude que le chiffre de la production indigène et étrangère, que de courir la chance d'énormes bénéfices avec celle de pertes ruineuses.

— Oui, Chatam, vous voici arrivé à un point très-important de la question.... l'incertitude de l'approvisionnement total. Si vous pouvez répondre que l'étranger nous fournira régulièrement et infailliblement le blé dont nous pourrons manquer chez nous, vous êtes plus fort que la chambre des Communes, car le principe dont ils partent, c'est qu'il faut dépendre le moins possible de l'étranger pour alimenter un peuple.

— Quand ils pourront nous répondre, eux, que la récolte sera régulière et constamment croissante chez nous, je leur abandonnerai la question; quand il se trouvera un membre de leur commission qui voudra me dire le jour des semailles, quel sera le produit moyen de telle quantité semée, je consentirai à ce que la nation compte entièrement et exclusivement sur la récolte. Quand vous pourrez me prouver que les plus riches moissons, faites en un coin de l'Angleterre, ne sont pas nécessaires pour combler le déficit de celles faites en un autre coin, je conviendrai avec vous qu'il est aussi prudent de ne compter que sur notre petite île, pour notre approvisionnement, que sur tous les pays à blé du globe. Quand vous me convaincrez que nous achetons aussi avantageusement, une fois de temps en temps, que sous un système régulier de commerce, je vous accorderai que les pays qui importent régulièrement ne sont pas ceux qui ont le plus de fixité dans le prix de leurs marchés.

— Kirkland, dit l'un des auditeurs, nous faisait observer, à propos du mal qu'il avait eu à se procurer du blé étranger pendant la disette, qu'il y a une différence de 10 p. °|₀ entre : « voulez-vous vendre ? » et : « voulez-vous acheter ? »

— Kirkland avait retenu cet axiome d'un plus grand homme qu'aucun de nous : c'est Franklin qui le premier avait ainsi formulé cette vérité; mais entre les variations des récoltes il y a d'autres incertitudes à prendre en considération. Les nuages s'amoncèlent dans le cœur des hommes aussi bien que sur la face du ciel; les tempêtes des passions balayent les semences de concorde et de bonheur jetées entre les nations dans une saison de promesses. Nous n'avons pas encore parlé des risques de la guerre.

— Nous arriverions à cette conclusion que lorsque nous serons en guerre avec toutes les nations, auxquelles Dieu accorde le bienfait de son soleil et de sa pluie, alors il sera temps que nous mourrions de faim sur la terre de Dieu. Si nous voulions restreindre notre propre commerce au lieu de l'étendre.... si nous voulions défendre à nos négociants d'importer d'aucuns autres pays que d'un ou deux nominativement désignés, nous pourrions craindre que la guerre n'amenât la famine, mais non pas tant que nos vaisseaux peuvent toucher à tous les ports du monde.

— Nous ne produisons pas la moitié du chanvre que nous employons, dit l'un des assistants. Est-ce que la marine anglaise a jamais manqué de cordages? Si nos ennemis avaient voulu nous nuire, leur plus sûr moyen était de nous empêcher d'acheter du chanvre, et puisqu'ils ne l'ont pas fait pendant toute cette longue guerre de la République et de l'Empire, c'est apparemment qu'ils ne l'ont pas pu.

— Certainement, répliqua Chatam; dans des cas comme ceux-ci, M. Fergusson, nos conclusions, quant au choix d'un malheur ou d'un danger, doivent se composer, non-seulement de son importance, mais de son degré de possibilité. Or, sous l'ancien système restrictif, il y avait une cause immense de maux, dont vous et la chambre des communes paraissez vous soucier peu, en comparaison d'un mal beaucoup plus grand qui n'est que dans la catégorie des choses possibles. Voilà des ouvriers dont l'âme a été abattue, et le corps brisé par le besoin, qui d'ici peuvent voir l'endroit où leurs proches ont été ensevelis, moissonnés par cette mauvaise loi, comme les fleurs de la prairie sous la faux. Voilà des hommes doux qui sont devenus terribles, de loyaux sujets changés en rebelles.

— Oui, et ceux qui étaient fiers de leur innocence, ont été flétris par la prison.

Tandis que Chatam s'arrêtait pour reprendre haleine, les ouvriers, les uns après les autres, criaient à M. Fergusson :

— Si vous trouvez nos paroles amères, prenez-vous-en à la taxe du pain. — Enlevez la taxe du pain, et vous n'entendrez plus parler d'exercices militaires pendant la nuit. — Les maîtres et les ouvriers ne se seraient jamais querellés sans la taxe du pain.

— D'ici, reprit Chatam, vous pouvez voir non-seulement des pavots, là où devrait venir du blé; des pierres là où les agneaux devraient trouver à paître; mais des cahutes couvertes d'un chaume pourri, là où devraient s'élever des maisons couvertes en ardoises; puis, à l'horizon, un vaste désert, là où devraient être les habitations de milliers d'hommes, laborieux et prospères. Et tout cela, c'est l'effet de votre loi restrictive.

— Là où il n'y a point de désert, il y aura bientôt une maison déserte, ajouta M. Fergusson; je vous ai dit que je m'en allais. Il faut que mes fils achèvent leur éducation sur le continent. Nous y allons tous avec eux, pour vivre dans les limites de notre revenu, d'une manière plus honorable que nous ne le ferions ici; c'est une conséquence des dernières fluctuations...

— Il y en a une autre conséquence, dit Olivier, se détachant d'un groupe de ses propres ouvriers, qui se serait produite, si la dernière fluctuation n'avait pas eu lieu. Si les prix n'étaient pas tombés, et s'ils n'étaient pas tombés au moment où ils l'ont fait, j'aurais été obligé d'aller m'établir quelque part ailleurs, où j'aurais pu travailler utilement, — où j'aurais pu employer mon capital à produire de la richesse, au

lieu de le donner à mes ouvriers pour acheter cher un pain insuffisant. Cependant si les prix venaient à monter de nouveau, de façon à ce que vous changiez de résolution, et que vous restassiez, il me faudrait, moi, m'en aller; en sorte que la question est de savoir, duquel de nous deux le pays peut le plus facilement se passer.

— Si la question est ainsi posée, répondit M. Fergusson, il est clair que c'est moi qui suis le moins utile. Sans parler ici de ce que nous pouvons valoir individuellement, il est évident qu'il importe peu que je dépense mon revenu ici ou à l'étranger, mais qu'il importe beaucoup que votre capital fructifie ici et non au dehors. Si donc l'un de nous deux doit absolument se retirer, c'est à moi de céder la place.

— Et qu'est-ce autre chose qu'une mauvaise loi, celle qui amène cet étrange dilemme, dit Chatam? Quel plus grand fléau pour un peuple, qu'une législation qui condamne au bannissement le rentier ou le capitaliste?

Les ouvriers d'Olivier se disaient à voix basse, que sans doute ce n'était pas sérieusement qu'il avait parlé de s'expatrier, qu'il ne l'avait fait que pour étonner le propriétaire, et placer la question sous un jour évident. Un homme souffre beaucoup et longtemps avant que de quitter son pays, et ces ouvriers le savaient mieux que personne.

— C'est vrai, dit Olivier, entendant leurs remarques, aussi ai-je souffert beaucoup et longtemps. Il est certain que le bannissement est la dernière chose que beaucoup d'hommes voudraient tenter pour améliorer leur fortune; mais c'est là cependant qu'il en faudra venir, si nos manufacturiers voient leurs affaires aller toujours en déclinant. Je sais tout ce que vous

pouvez me dire sur le sort des ouvriers ainsi abandonnés, et pour lesquels s'ouvriraient bientôt les portes du Work-house. Je sens combien il me serait pénible de vous renvoyer tous à la fois, et de fermer la fonderie, mais ce serait là une des conséquences naturelles d'une législation comme celle sous laquelle nous avons longtemps vécu. Si nos produits restent invendus, à cause de ce qu'il en aura coûté pour nourrir les ouvriers producteurs, il est certain que nos manufacturiers seront obligés de porter dans un pays où l'on vit à meilleur marché, leur capital, c'est-à-dire le fond de subsistance du peuple.

Et de combien supposait-on que le prix du blé tomberait, si les ports étaient ouverts? Ce fut la question que firent les ouvriers alarmés de l'idée que les manufacturiers fussent obligés de porter leurs capitaux à l'étranger.

— Six, sept, huit ou au plus neuf shillings au-dessous de la moyenne des dix dernières années, répondirent Chatam, Olivier et Fergusson. Cet abaissement du prix, accompagné de la régularité dans l'approvisionnement, de l'absence de craintes pour l'avenir, et de l'intolérable sentiment de l'oppression, serait un soulagement tout puissant pour les fabricants et les ouvriers, sans être ruineux pour les propriétaires et les fermiers. Un tel abaissement de prix n'enlèverait à la culture que les sols les plus pauvres, et sur lesquels la charrue n'aurait jamais dû passer. Le fermier n'aurait plus rien à craindre de la vicissitude des saisons, et si le revenu du propriétaire éprouvait une petite réduction, elle serait plus que compensée par l'accroissement de la population florissante, qui se fixerait sur ses terres.

Chatam observa qu'on pourrait faire bien des ob-

jections sur le résultat qu'ils venaient de donner, comme devant suivre probablement l'abaissement du prix du blé, et l'ouverture des ports. C'était une question qui demandait beaucoup d'observations et des calculs rigoureux. Quant à lui, il ne voudrait pas asseoir la question sur des probabilités de cette nature, mais plutôt sur le dilemme suivant : — « Si le prix du blé est élevé par un système restrictif, pourquoi la nation serait-elle taxée dans l'intérêt des propriétaires? Si non, — pourquoi les propriétaires craignent-ils la liberté du commerce des grains? »

— Il y a encore une autre considération, observa M. Fergusson, et une très-importante, Chatam. Vous n'avez rien dit de l'Irlande, et le fait est que l'Irlande nous envoie trois fois autant de blé qu'elle le faisait il y a dix ans. On ne voit pas de raison pour qu'un pays si fertile ne nous approvisionne pas de plus en plus, jusqu'à ce que les prix soient tombés aux neuf shillings (11 fr. 25 c.), le quart (8 boisseaux), dont nous parlions, et même jusqu'à ce que nous soyons en état d'exporter. Qu'est-ce que vous dites à cela?

— C'est grâce à l'établissement d'un libre commerce du blé entre nous et l'Irlande, que nous employons plus qu'autrefois son industrie et que nous jouissons d'une forte partie de ses produits. Ce que l'expérience a prouvé si bon, quand nous l'avons fait avec un seul pays, est le meilleur argument pour nous encourager à étendre ce système à tous les autres. Si vous m'objectez, comme je prévois que vous allez le faire, que ce succès obtenu en Irlande rend inutile une émancipation plus étendue du commerce, je réponds que les lois sur les céréales sont par la même raison inutiles; que de plus, elles sont une insulte et une cause d'irritation pour le peuple. Vous feriez mieux, M. Fergusson,

de vous joindre à nous pour faire parvenir nos plaintes au Parlement. Si vous voulez les appuyer sur les principes que nous avons discutés depuis une heure, je crois que nous pourrions de notre côté vous aider à lui montrer que les propriétaires et ceux qui ne le sont pas, ont les mêmes intérêts et ne demandent pas mieux que de vivre heureux, si la législation veut le leur permettre. Quand nous verrons un propriétaire riche et éclairé prendre la question sur ses larges principes, soit de son siége dans la chambre des lords, soit par voie de pétition dans la chambre des communes, comme citoyen plutôt que comme membre d'une classe privilégiée, j'aurai le joyeux espoir que ces grands principes seront reconnus par les membres les plus élevés de l'état, qu'ils seront mis en pratique.

— Il est temps qu'il en soit ainsi, dit l'un des assistants, car il y a longtemps qu'on a forcé les classes les plus inférieures à les comprendre.

— C'est là l'une de ces choses profondes qui sont mieux comprises par l'homme qui ne sait pas lire que par ceux qui se vantent des années qu'ils ont passées au collége. Des jours passés dans le besoin et des nuits sans sommeil, gravent profondément certaines vérités dans l'esprit des plus ignorants, tandis que les hommes habiles qui vivent au milieu du luxe, ont de la peine à les comprendre.

— Vous avez raison de dire qu'il est temps, dit un troisième interlocuteur d'un air aussi sombre que sa voix. La charité vient trop tard, quand elle fait entrer de force du pain entre les dents d'un famélique, et la justice que nous demandons serait une amère moquerie, si elle n'arrivait pas à temps pour prévenir une autre année de misère comme celle que nous avons endurée et comme celles dont on nous menace encore.

Allons, Chatam, descends de là-haut, couche sur le papier ce que nous devons dire, et signons avant qu'il ne fasse nuit, nous n'avons pas une heure à perdre.

— Nous n'avons pas une heure à perdre, comme vous dites, voisin, car pour beaucoup d'entre nous, il est déjà trop tard. Amendez le système aussi vite que vous voudrez, il y a bien des maisons dans le royaume qui ne connaîtront plus de comforts.

Plusieurs de ceux qui étaient présents comprirent qu'en prononçant ces derniers mots, Chatam devait penser à la famille de Kay. Il continua ainsi : autant vaudrait penser à rapprocher les parties de ce frêne que la foudre a fait éclater, et à lui rendre sa première vigueur, que de guérir l'âme d'un homme dont la fortune a été brisée par l'injustice de la loi ; il est trop tard pour lui. il reste là jusqu'à sa dernière heure comme un monument de la tyrannie sociale, il est trop tard pour lui ; mais il ne l'est pas pour d'autres. Il y a des milliers d'hommes encore dans l'enfance, des millions d'hommes qui ne sont pas encore nés, dont le sort dépend de ce que nous ferons aujourd'hui pour la loi des céréales.

— Mon sort et celui de mes descendants en dépend, dit Olivier, encore que dans un certain sens il soit trop tard pour moi. J'ai perdu ma place sur les marchés étrangers ; mes ouvriers en souffrent et en souffriront longtemps ; mais ne perdons pas une chance d'amélioration par nos retards : allons, Chatam, descendons, donnons au peuple l'occasion de déclarer ses vœux avant que nous nous dispersions, et qu'il comprenne que s'ils n'ont pas de pouvoir, c'est parce qu'ils sont dispersés ; que chacun élève la voix, en sorte que nos législateurs finissent par l'entendre.

Tous étaient si empressés et si intéressés dans ce qui

allait se faire, que pas un ne songea à ces petites folies qui ont toujours lieu dans les assemblées nombreuses, à quelque classe qu'elles appartiennent. Tous suivaient de l'œil Chatam qui écrivait au crayon sur un morceau de papier que lui avait donné M. Fergusson. Celui-ci, assis sur le même tronc d'arbre, approuvait, discutait, mais jamais ne s'opposait à l'exécution libre et entière de l'objet pour lequel ses voisins étaient réunis. Quand on eut rédigé une courte pétition à la chambre des communes, contre de nouvelles restrictions à l'importation des blés étrangers, et que la teneur en eut été acceptée à une grande majorité, on l'emporta pour la recopier en toute hâte et la signer, tandis que le champ de foire était encore couvert de monde.

CHAPITRE VII.

CONCLUSION.

Kay était en effet l'un de ceux pour lesquels un soulagement temporaire à la taxe des blés était venu trop tard. Cinq ans auparavant, on n'aurait trouvé personne qui sentît plus fortement et comprît mieux sa misère. Cinq mois auparavant, il lui restait encore quelqu'espoir que si l'abondance et le bon marché actuel des vivres continuaient, il pourrait encore recouvrer la paix et le bonheur domestique; sa femme aurait pu lutter contre ses détestables habitudes; elle aurait pu redevenir une mère pour ses enfants; elle aurait pu, de figure et de caractère, lui rappeler encore la femme qu'il avait épousée. Aujourd'hui, toute espérance était perdue, et Kay n'avait pas eu le courage de se rendre au meeting dans le bois; il ne se mêlait à ses compagnons

qu'autant qu'il ne pouvait éviter de le faire. Il se rendait directement de la fonderie auprès de la chaise de sa femme aussi longtemps qu'elle avait pu s'y tenir, et auprès de son lit quand elle ne le quitta plus. Il lui devait les soins exemplaires qu'elle en recevait, car la même pauvreté qui avait jeté la femme dans de déplorables habitudes, avait aigri le caractère du mari, et tous deux avaient besoin de se pardonner mutuellement. Depuis le noble effort qu'ils avaient fait : — lui, pour sauver les enfants d'un mauvais exemple, elle, pour renoncer aux spiritueux dont l'habitude avait fait pour elle une necessité, ils n'avaient rien à se reprocher l'un à l'autre. Jamais un mot pénible n'était sorti de la bouche de Kay, et grâce aux secours de Mary, jamais sa femme n'avait manqué à sa parole. Elle s'affaiblissait lentement et douloureusement, elle savait qu'il lui fallait mourir de boire ou de ne boire pas; la mort ne l'effrayait pas, mais souvent, bien souvent, dans la solitude de ses douleurs du jour, dans ses longues nuits sans sommeil, elle pensait qu'on était bien dur à son égard ; il lui semblait qu'on aurait pu la laisser mourir un peu plus vite, en lui donnant ce après quoi elle soupirait toujours. Son mari et sa sœur ne comprenaient pas ce qu'elle souffrait, autrement ils lui auraient donné à boire sans que les enfants le vissent. Mary, quand elle la voyait très-faible, devait bien comprendre quelquefois ce dont elle avait besoin, mais au lieu de paraître s'en apercevoir, elle lui parlait de n'importe quoi pour la distraire un moment, puis elle se reprochait à elle-même ses plaintes secrètes et les éloignait comme des suggestions du malin esprit. Des souvenirs pénibles l'assiégeaient — la patience de son mari à lui refaire son oreiller vingt fois dans la nuit, à lui soutenir la tête pendant des heures entières quand elle s'était réveillée,

tourmentée par un cauchemar, — puis, c'était Mary qui jamais ne semblait fatiguée, qui jamais ne disait un mot du sacrifice qu'elle lui faisait en faisant attendre Chatam si longtemps. Elle savait que c'était à cause d'elle qu'ils n'étaient pas encore mariés; elle espérait que bientôt elle serait en terre et ne gênerait plus personne. Mary parlait tant maintenant et avec tant de gaîté, que la malade seule s'apercevait de la grandeur du sacrifice qu'elle faisait à une sœur si peu méritante à son égard.

Mrs Kay en parla un jour avec tant de détails et de force à son mari, que celui-ci dit à sa sœur qu'ils seraient tous plus heureux, si elle voulait épouser Chatam sans plus attendre. L'affaire fut bientôt arrangée, et les intéressés paraissaient si évidemment satisfaits, que bien peu de voisins eurent le courage de dire qu'il était indécent de voir sortir une noce d'une maison où bientôt il y aurait un cadavre.

Mrs Skipper, qui pendant tout ce temps avait prodigué à la famille les attentions du bon voisinage, vint s'asseoir près de Mrs Kay, tandis que les futurs époux se rendaient à l'église. Il s'en fallait que ce fût la garde la plus prudente et la plus judicieuse, mais Mrs Kay ne paraissait pas y faire autant d'attention que sa belle-sœur et son mari; au contraire elle semblait charmée de la voir de temps à autre les remplacer. Ce matin-là elle se présenta avec des yeux plus rouges et plus gros qu'une garde-malade devrait les avoir. Mrs Kay s'en aperçut immédiatement.

— Oh! mon Dieu, Mrs Skipper, qu'est-ce qu'il vous est donc arrivé? à coup-sûr vous avez quelque chose, dites-le moi, oh! dites-le-moi tout de suite.

— Ma chère amie, ce n'est point un malheur qui me soit personnel, c'est un malheur général.

— Mais c'est encore pis, en ce cas! Il n'est survenu aucun obstacle au mariage.... et elle essaya de se soulever dans son lit.

— Mais non, mais non, restez donc couchée tranquille. Le mariage, suivant toutes les apparences, se terminera on ne peut mieux, et je crois qu'il est grand temps qu'ils se rendent à l'église. Non, non, c'est seulement que les Fergusson sont partis.

— Partis! s'écrièrent tous les habitants de la maison.

— Oui, ils ont filé tout doucement un dimanche matin, quand personne ne le soupçonnait, pour éviter, je crois, d'avoir le cœur brisé.... un lourd gémissement arrêta la voix de la bonne dame.

— Mrs Skipper, dit Kay, c'est une nouvelle affligeante pour nous tous, c'étaient de braves gens les Fergusson, et bienfaisants pour tout ce qui les entourait. Ce sera un triste spectacle que de voir l'Abbaye fermée et le parc désert, encore que nous devions nous y attendre depuis longtemps.

— Cela n'en est que plus triste, dit Chatam, parce que nous savons tous quelles infortunes les forcent à s'éloigner. Quand le vent a renversé le lit de la linotte nous savons qu'elle s'enfuira, et son absence ne sera que plus sentie dans le bois, par cette circonstance qu'on ne sait pas si elle s'aventurera à en reconstruire un autre à la même place.

— Et il y a six ans, vienne la Saint-Michel, qu'ils se fournissaient de pain chez moi, tous les matins, excepté pendant leurs courts voyages à Londres. Ils ont été les meilleures pratiques que j'aie jamais eues, et maintenant les voilà parties. — Ils avaient l'air bien sérieux, bien tristes, quand je les ai vus passer. Je ne sais s'ils ont vu comme je pleurais, j'espère qu'ils l'auront vu.

Je ne me cache pas d'avoir pleuré ; il n'y a pas de honte à regretter des gens comme ceux-là.

— Je croyais qu'ils seraient restés jusqu'à la moisson, dit Mary ; elle sera si belle, cette année. Je disais à ma sœur combien nous avons d'espoir à cet égard. John et moi nous pourrons glaner avec plus d'avantage que l'année dernière.

— C'est vrai, M[rs] Kay, dit la veuve ; tout à l'heure en voyant ce soleil magnifique, les champs dorés, et les gens dans leurs beaux habits du dimanche, je ne pouvais m'empêcher de penser combien il était dur pour vous d'être ici couchée dans votre lit, vous qui n'avez pas vu un champ verdoyant ou une réunion de fête, depuis je ne sais combien de temps. Eh bien, puisque vous ne pouvez le voir, je vous raconterai tout cela quand ils seront partis. Voyons, Mary, pourquoi avoir mis une robe sérieuse comme celle d'une dame quakeresse, plus sérieuse que celle d'une quakeresse que j'ai vue marier autrefois. Je sais que vous avez une autre robe plus convenable que celle-ci pour vous marier ; allez la mettre, c'est l'affaire d'une minute, — c'est votre robe verte que je veux dire, et je vous prêterai mon mouchoir à coins brodés ; je vais l'aller chercher, je serai de retour avant que vous n'ayez mis votre robe. Je vous prêterai aussi ce chapeau, et moi je mettrai mon neuf ; allons, dépêchons-nous.

Telle n'était cependant pas la volonté de Mary, et comme son frère déclara qu'il était grand temps de partir, elle se rendit à l'autel avec sa robe de couleur brune, laissant ainsi à M[rs] Skipper un sujet de conversation à développer, dès que la porte se serait fermée derrière eux. Avant de partir, Mary engagea en souriant la veuve à ne plus se lamenter, si elle le pouvait, sur le départ des Fergusson, ou sur toute autre chose, et

pendant leur absence à entretenir la malade aussi gaie qu'elle l'était depuis quelques heures, les plus calmes et les plus heureuses qu'elles eût passées depuis quelque temps.

A leur retour ils ne trouvèrent pas Mrs Skipper se lamentant, — elle était troublée, — trop troublée pour verser des larmes, — elle était penchée sur le lit, l'œil hagard, quand Chatam et Mary entrèrent, bras dessus bras dessous, suivis de Kay et des deux aînés de ses enfants.

— Qu'est-ce, Mrs Skipper? qu'avez-vous fait à ma femme? s'écria Kay, voyant la malade les yeux fixes et tout son aspect différent de ce qu'il l'avait jamais vu.

— Rien, Monsieur Kay, mais il me semblait que vous ne reviendriez jamais. Il y a eu un si étrange changement, la minute d'après que vous étiez parti, que j'avais la plus grande envie de vous rappeler.

— Je voudrais que vous l'eussiez fait, dit Mary, qui déjà avait ôté son chapeau, et frottait les mains froides que la malade abandonnait sur la couverture.

— Oh! elle a bien changé en quelques minutes. Ses mains se tiennent tranquilles maintenant, mais j'ai eu à les lui abaisser bien souvent; elle les étendait convulsivement, comme si elle avait voulu atteindre quelque chose; j'ai cru qu'elle avait soif, mais....

Kay secoua tristement la tête, ce qui interrompit la veuve; puis il dit que sa femme faisait souvent ce mouvement-là quand elle n'avait pas sa tête.

— Oui, souvent, bien souvent, dit Mary, et je l'ai déjà vue aussi mal que cela. Mais la voilà qui revient un peu; elle nous voit maintenant.

— Je crois qu'elle essaie à parler, dit à voix basse Mrs Skipper.

Mrs Kay parla, mais elle avait le délire; elle dit à

Mary que le dimanche suivant était le jour où elle se marierait avec Chatam, mais que d'ici-là elle serait enterrée et ne les gênerait plus. Puis apercevant Chatam, elle essaya de lui donner quelques avis d'une manière trop incohérente, et d'une nature trop pénible, pour qu'aucun des assistants s'en entretînt jamais avec un autre. Elle lui recommanda de ne jamais laisser tomber sa femme dans la pauvreté, — dans l'extrême pauvreté, et si cela arrivait de ne pas se fier à elle, même quand ce serait un ange.

— Au nom de Dieu, faites-la taire, s'écria Kay, faisant convulsivement le tour de la chambre, et Mary la fit taire en l'embrassant, quoique ses larmes à elle-même coulassent comme la pluie. Mme Kay, toutefois, continua à s'accuser elle-même, aussi longtemps qu'elle put parler, et Chatam entraîna hors de la chambre les enfants glacés de terreur.

— Non, non, dit Mary, aussitôt qu'elle eut repris assez de voix pour murmurer de tendres contradictions dans l'oreille de la mourante, vous avez soutenu une rude épreuve; Dieu ne peut oublier vos efforts généreux, comme vous les oubliez vous-même. Vos enfants ne les oublieront pas plus; courage, courage, c'est la souffrance, c'est la faim qui ont tout fait; ne vous arrêtez pas sur ces idées-là; tout cela étant passé depuis longtemps, nous n'avons plus de misère, nous n'en avons plus, et nous savons quelles sont les promesses de Dieu, si nous les méritons.

— Dieu vous bénisse, Mary, merci, Dieu vous bénisse! s'écria Kay d'un voix brisée.

Mais l'impression profonde des paroles de sa femme demeura aussi forte que jamais, quand ses yeux qui depuis longtemps ne connaissaient pas le repos, furent fermés pour toujours, et qu'un demi-sourire se fut fixé

sur ses lèvres qu'avait abandonnées le souffle de la vie. John fut épouvanté, quand son père, l'entraînant dans la chambre, lui montra le cadavre, et lui dit :

— Vous l'avez entendu dire qu'elle était coupable, vous l'avez entendu dire, — mais ne vous rappelez pas tout cela ; il se passera bien des années avant que vous ne compreniez quelle noble femme c'était que votre mère, et ce qu'elle a fait à cause de vous ; mais si jamais je vous entends dire un mot, — si jamais je vous vois faire le moindre signe, le moindre geste contre sa mémoire...—John sentait ses jambes plier sous lui, quand Mary l'arracha des bras de son père, pour le remettre dans ceux de Chatam, puis elle tira le rideau du lit, et fit presque rougir M[rs] Skipper de se montrer moins en état de rendre service que les plus proches parents de la défunte. La veuve sortit sans bruit, pour consulter avec les voisins sur les arrangements nécessaires, et pour exprimer l'admiration la plus véhémente pour M[rs] Kay, gardant le plus religieux silence sur la dernière scène de sa vie.

Depuis ce jour, le fléau de la taxe du pain s'est appesanti itérativement sur cette industrieuse vallée. Le propriétaire s'est trouvé de nouveau dans la pénible alternative de descendre de son rang en Angleterre, ou de passer à l'étranger pour le conserver. Le fermier s'est vu de nouveau merveilleusement riche, et puis tout à coup ruiné. Le négociant en blé a mis de nouveau toute sa fortune sur le caprice des hommes avec à peu près autant de confiance qu'il l'aurait jouée sur un coup de dé. Le manufacturier a gémi de nouveau de se voir obligé d'abandonner ses ressources pour nourrir ses ouvriers, — d'occuper une place trop inférieure sur les marchés étrangers, afin que ses voisins agriculteurs en occupassent une trop élevée dans le pays.

La douleur s'est de nouveau appesantie sur la cabane du pauvre, et les mauvaises passions s'y sont donné carrière en proportion des mauvais conseils de la faim, — la faim qui est la cheville ouvrière de cette vaste machine du mal moral, qui laboure et torture la société; et chaque fois qu'un rayon d'espérance, chaque fois qu'une abondance passagère ont vivifié l'humble réduit de l'artisan qui avait longtemps souffert, ses jouissances ont été attristées par les plaintes de quelques voisins dont la détresse, grâce à l'absurdité de nos gouvernants, était la conséquence forcée de son bien-être. Dans cette vallée industrieuse, comme dans toutes les vallées de l'Angleterre habitées par des hommes qui pensent, il y a une question qui s'élève dans l'air, au milieu de la nuit, et que la brise du matin porte avec elle : — Combien de temps encore? — Et sur bien des collines, il y a des hommes qui passent pour entendre cette question : « Combien de temps encore? »

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

UN CONTE DE LA TYNE.

Premier conte.

LES PERLES ET LA CANELLE.

Deuxième conte.

SIC VOS NON VOBIS.

Troisième conte.

FIN DE LA TABLE.

